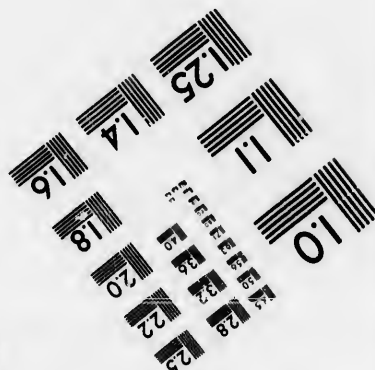
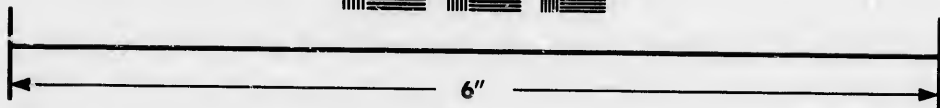
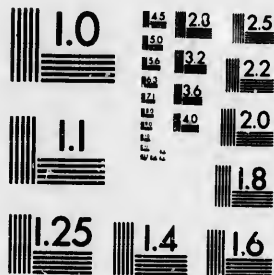


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1986**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

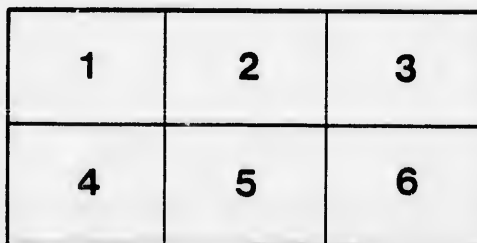
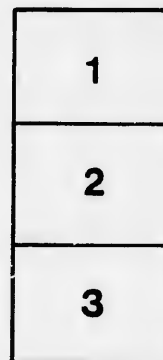
Seminary of Quebec  
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de le netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

C

L

DU

LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME.

---

TOME QUATRIÈME.

---

THE STATE OF

NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1867

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

ALBANY

Sen

Sta

C

243

LES SIÈCLE  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE



DU CHRISTIANISME,

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS.

DEPUIS J. C. JUSQU'A NOS JOURS.

Par M. l'Abbé \*\*\*.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME

Bibliothèque,  
Le Séminaire de Québec,  
rue de l'Université,  
Québec 4, QUE.

*Séminaire des  
Étrangères de Liège*  
A PARIS,

Chef } GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, au  
bas de la rue de la Harpe.  
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de  
la REINE, de MADAME, & de Mad.  
la Comtesse D'ARTOIS, rue des Ma-  
thurins, Hôtel de Cluny.



M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LES ÉLÉMENTS  
D'ARITHMÉTIQUE  
MIXTE  
ÉCRIT PAR M. DE LA  
ROUYE

D  
DA

Tab

L É  
béja  
Trôn  
To



LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME,  
DANS SON ÉTABLISSEMENT ET  
SES PROGRÈS ;  
*Depuis J. C. jusqu'à nos jours.*

---

DIXIÈME SIÈCLE.

---

ARTICLE PREMIER.

*Tableau de l'Empire Grec au dixième  
siècle.*

---

X.  
SIÈCLE.

LÉON le Philosophe, que nous avons  
déjà fait connoître, étoit encore sur le  
Trône de Constantinople au commen-  
Tome IV. A

cement du dixième siècle. Les dernières  
 X. années de ce Prince furent agitées par  
 S I È C L E. de grands troubles , à l'occasion de son  
 mariage avec la célèbre Zoë - Carbonop-  
 sine , sa quatrième femme , qu'il vou-  
 lut épouser publiquement & déclarer  
 Impératrice. Les Loix canoniques des  
 Grecs , qui proscrivoient les quatrièmes  
 noces , s'opposoient à ce dessein. Mais  
 Léon , qui n'avoit point eu d'enfans de  
 ses trois premières femmes , étant de-  
 venu père par la naissance de Constan-  
 tin Porphyrogénète que Zoë mit au  
 monde en 905 , résolut de faire accor-  
 der les honneurs & le rang d'épouse  
 légitime , à celle qui venoit de lui don-  
 ner un successeur. Le Patriarche Nico-  
 las , que sa grande piété a fait surnom-  
 mer le Mystique , soutenu d'un grand  
 nombre d'Evêques & de tout son Clergé,  
 s'opposa fortement à une entreprise  
 qu'il regardoit comme un scandale  
 énorme & un renversement des Loix les  
 plus sacrées. Léon irrité par cet obsta-  
 cle , employa la ruse & la violence pour  
 venir à bout de son projet ; & son amour  
 pour une femme qu'il n'avoit prise d'a-  
 bord que sur le pied de concubine , le  
 rendit persécuteur. Il trouva un Prêtre

nommé Thomas, assez lâche pour lui donner la bénédiction nuptiale. Le Patriarche déposa ce Ministre prévaricateur, qui avoit osé consacrer un mariage contraire aux Loix ecclésiastiques, dont il falloit au moins obtenir dispense avant d'aller plus loin. Nicolas ne se borna pas là, il défendit l'entrée de l'Eglise à l'Empereur, jusqu'à ce que les Légats du Pape & des grands Sièges d'Orient, convoqués pour examiner cette affaire, fussent arrivés, & ce Prince, en attendant l'Assemblée qui devoit le juger, se tenoit dans la Sacristie pendant les Offices.

A l'arrivée des Légats, Léon fit jouer les ressorts ordinaires de la séduction, les caresses & les présens. Quand il fut sûr de leur effet, il invita le Patriarche à un grand festin, que les Empereurs avoient coutume de donner le premier jour de Février. Là tout fut mis en usage pour fléchir le Pasteur & obtenir son consentement; mais il demeura ferme, & rien ne put l'ébranler: car on essaya les menaces, & on lui fit craindre le sort le plus funeste, s'il continuoit de s'opposer aux volontés du Souverain. Enlevé sur le champ, il fut

**X.** conduit en exil & chargé de fers , de même que tous les Prélats qui pensoient  
**S I È C L E.** comme lui. Après ce coup d'éclat , les Légats s'étant assemblés en Concile , autorisèrent le mariage de Léon & de Zoë , mais seulement par dispense , & sans doute pour le bien de la paix ; car l'Empereur montrait tant de chaleur , qu'on craignoit avec raison que cette affaire , sur laquelle on commençoit déjà à se partager , ne devînt une nouvelle source de malheurs pour l'Eglise & pour l'Etat. Au milieu de ces troubles , Léon attaqué depuis quelque tems d'une dyssenterie qui l'affoiblissoit de jour en jour , mourut le 11 Mai 911 , laissant l'Empire à son frere Alexandre & à son fils Constantin qu'il s'étoit associé l'année précédente.

C'étoit l'extrême jeunesse de Constantin qui avoit engagé Léon à lui donner dans le Prince Alexandre un Collègue , qui fût le protecteur de son enfance , & l'appui de l'Etat ; mais ses intentions ne furent pas remplies. Alexandre , Prince efféminé , qui n'estimoit le souverain pouvoir qu'à cause de la facilité qu'il lui procuroit de se livrer impunément aux plus infâmes débauches ,

délibéra de faire mutiler son neveu pour l'écarter du Trône impérial. Mais la mort, fruit de ses dérèglemens, l'en précipita lui-même, lorsqu'il entroît dans la seconde année de son règne. Quoique son gouvernement eût été court, il fut un des plus funestes pour les peuples, parce qu'il n'avoit confié les places qui exigent le plus de talens & de probité, qu'à des gens avides, incapables & vicieux, qui mirent le désordre dans toutes les parties de l'administration.

Constantin IX devenu seul maître de l'Empire, rappella sa mère Zoë qu'Alexandre avoit éloignée de la Cour. Cette femme habile & plus capable de gouverner que son fils, renvoya les indignes Ministres qui avoient rendu le peuple malheureux & l'autorité odieuse, sous le gouvernement d'Alexandre. Bientôt elle rétablit la confiance au dedans & au dehors, par son application aux affaires & par les sacrifices qu'elle crut devoir faire aux circonstances, en achetant la paix des Bulgares & des Sarrasins, voisins redoutables qui étoient sans cesse en action pour attaquer l'Empire. Mais le gouvernement sage & modéré de cette Princesse ne dura que six ans. Des in-

——— triguës de Cour, & des insinuations  
 X. malignes auxquelles son fils se prêta  
 S I È C L E trop facilement, le rendirent ingrat  
 envers elle. Romain Lécapène, homme  
 de fortune, qui devoit son élévation à  
 l'Empereur Basile, auquel il avoit sauvé  
 la vie dans une bataille, prit sa place  
 dans la faveur du jeune Prince & dans  
 le maniment des affaires. Constantin  
 épousa Hélène, fille de ce Ministre qui  
 parvint en peu de tems à se faire dé-  
 clarer Collègue de son gendre. Malgré  
 quelques orages inévitables dans un  
 Gouvernement arbitraire, & sans cesse  
 exposé à de nouvelles révolutions, tel  
 qu'étoit celui de Constantinople, cette  
 association fut heureuse. Romain veil-  
 loit sur l'Etat, & s'appliquoit à la con-  
 duite des affaires avec autant de soin  
 que de capacité, tandis que Constantin,  
 homme de Lettres, s'enfermoit dans  
 son cabinet, & se livroit, loin des em-  
 barras, à des études qui flattoient da-  
 vantage son goût. La bonne intelligence  
 qui régna long-tems entre ces deux Prin-  
 ces, fit leur sûreté réciproque & la prof-  
 périté de l'Empire. Mais enfin cette har-  
 monie fut troublée.

Romain étant le seul des deux Empe-

seuls qui agit & qui gouvernât, le  
 seul qui fût reconnu des Ministres,  
 des Généraux, des gens en place, il  
 lui fut aisé d'attirer à lui toute l'auto-  
 rité, dont son Collègue se monroit peu  
 jaloux. Pour marque de sa supériorité,  
 il mit son nom avant celui de Constan-  
 tin dans les actes publics, au mépris  
 du serment qu'il avoit fait dans le tems  
 de son association à l'Empire. Mais il  
 s'efforçoit en même tems de justifier aux  
 yeux des peuples cette espèce d'usurpa-  
 tion, par son travail assidu, sa vigilance  
 sur tous les objets de l'administration,  
 & son activité à faire face aux ennemis  
 de l'Etat. Il eût encore été plus digne  
 d'éloges, s'il n'eût pas confié la plupart  
 des emplois à des hommes qui n'avoient  
 d'autre recommandation pour les obte-  
 nir, qu'un attachement intéressé à sa  
 fortune. Il avoit déclaré Augustes trois  
 de ses fils, sans qu'on sache si Con-  
 stantin avoit consenti à leur élévation;  
 il paroît sûr au moins qu'il ne s'y op-  
 posa point. Ainsi l'on vit à la fois dans  
 les murs de Constantinople, cinq Prin-  
 ces décorés de la pourpre, & jouissant  
 des honneurs attachés à la souveraine  
 puissance. Mais la trop grande ardeur



X. S I È C L E. que Romain Lécapène témoigna pour l'élevation de sa famille, fut la cause de sa chute. Ses fils mécontents de la févérité dont il ufoit à leur égard, & impatiens de régner, le firent arrêter & conduire à l'Isle de Proté, où il fut contraint à prendre l'habit de Moine. Constantin réveillé de son indifférence par une entreprise si hardie, & craignant pour lui-même le traitement que ces Princes dénaturés avoient osé faire à leur père, les fit arrêter à leur tour peu de tems après, reléqua l'un dans l'Isle de Panorme, l'autre dans celle de Ténédos, & les força tous deux à recevoir la tonsure cléricale, & ensuite à s'engager dans les Ordres sacrés.

Après ce coup de vigueur, on espérait que Constantin sortiroit de la vie indolente & retirée qu'il avoit menée jusques-là. Mais il retomba dans l'inaction dont il avoit contracté l'habitude, abandonnant le soin du gouvernement à l'Impératrice Hélène & à l'eunuque Basile, qui vendoient les places les plus importantes à des sujets sans expérience & sans talens, dont le but, en les achetant, étoit de se rembourser avec usure par les vexations & les injustices, comme c'est l'or-

dinaire de ces sortes de gens. Sous cette espèce de tutèle, Constantin passa dans l'obscurité d'un Savant qui n'est comparable qu'à lui-même de l'emploi de son loisir, les quatorze dernières années de son règne. Il finit en 959, d'une manière funeste & atroce. Son fils, Romain le Jeune, qu'il avoit fait couronner plusieurs années auparavant, poussé par la détestable ambition de régner seul, lui fit présenter du poison dans un breuvage que son Médecin lui avoit ordonné. Quoique le vase eût penché dans ses mains par un mouvement qu'il fit en le recevant, & qu'une partie de la liqueur se fut répandue, ce qui en resta eut encore assez d'activité pour lui donner la mort après quelques mois de langueur. Ce Prince, qui eut des talens & des vertus propres à le rendre estimable dans la condition d'homme privé, manqua des qualités qu'il devoit avoir comme Prince, pour gouverner avec gloire. Malgré les maux causés par l'avidité de l'Impératrice Hélène & des Ministres auxquels il confia son pouvoir, son règne qui comprend celui de Romain Lécapène, fut marqué par des victoires mémorables sur les Bulgares.

les Russiens, les Sarrasins & les Turcs.  
 X. On les dut au courage & à l'habileté de  
 SI È C L E. trois célèbres Généraux qui furent les  
 boulevards de l'Empire, Nicephore Phocas, Léon Phocas son frere, & Théophane, Chef des armées navales.

Romain le Jeune ne jouit pas longtemps du crime horrible qui l'avoit placé sur le Trône. Il sembla qu'il ne s'étoit hâté d'y monter, que pour montrer combien il en étoit indigne. Les plaisirs & la dissolution avoient été son unique occupation, avant que le parricide l'eût revêtu de la puissance suprême. Il ne changea pas de vie & de mœurs lorsqu'il fut Empereur; au contraire, l'impunité le rendit moins réservé dans ses débauches, & moins esclave des bien-séances. Ses dérèglements le conduisirent au tombeau en 963. Les deux freres Phocas continuèrent pendant ce règne de rendre à l'Etat des services signalés, & remportèrent plusieurs victoires éclatantes sur ses ennemis. Nicéphore eut aussi la gloire d'enlever aux Sarrasins un grand nombre de places dans l'Orient, & des richesses immenses, qu'il étala aux yeux du peuple, peut-être avec trop d'ostentation, dans une

pompe triomphale au milieu de Constantinople.

X.

Ce fafte imprudent donna de l'ombrage à Théophanon, veuve de Romain, Régente de l'Empire comme tutrice de ses deux fils, Basile & Constantin. Ils n'étoient encore que dans leur première enfance. Elle soupçonna Nicéphore que ses victoires avoient couvert de gloire & rendu cher aux peuples, d'aspirer à l'Empire. Joseph, premier Ministre, qui n'aimoit pas ce Général, sans doute parce qu'il étoit jaloux de sa réputation, fortifia les soupçons de l'Impératrice. On résolut d'éloigner Nicéphore, en le renvoyant en Orient à la tête des armées. Mais de nouveaux succès le rendant tous les jours plus célèbre & plus redoutable, on résolut de s'en défaire. Les ordres furent confiés à deux Capitaines, qui, formés à vaincre sous lui, & mettant leur gloire à partager la sienne, rougirent d'avoir été choisis pour servir d'instrumens à la haine de la Régente & du Ministre. Ces deux fidèles amis de Nicéphore, étoient les Généraux Jean Zimiscès & Romain Curénas. Ils montrèrent à Nicéphore les Lettres de la Cour, & lui conseillèrent de pré-

A.vj



venir le coup dont il étoit menacé ;  
 X. en se faisant proclamer Empereur par  
 S I È C L E. l'armée, & en marchant droit à Constantinople. Nicéphore effrayé des suites de cette entreprise, balança d'abord, mais ensuite convaincu par les raisons de ses amis, il suivit leurs conseils.

Nicéphore ayant reçu l'Empire de son armée victorieuse, la conduisit à Constantinople. Les portes de cette Ville Capitale lui furent ouvertes ; les Seigneurs & le peuple qui le regardoient comme le seul appui de la patrie, & le plus grand homme de guerre que la Grèce eût possédé, depuis les Bélisaire & les Narsès, coururent en foule à sa rencontre. Il entra dans la Capitale au milieu des acclamations & des témoignages les plus flatteurs de la joie publique. Soit politique, soit inclination, comme quelques uns l'ont prétendu, il épousa l'Impératrice Théophaon, & se déclara tuteur des deux jeunes Princes ses enfans. Le règne de Nicéphore ne fut qu'une suite de triomphes. Mais il n'aimoit que la guerre, & n'estimoit que la profession des armes. Pour enrichir ceux qui l'avoient embrassée, il véxa & dépouilla toutes les autres, sans épar-

gner la Magistrature & le Clergé. Ses extorsions & son avarice le rendirent odieux. On oublia ses victoires, & l'on ne vit plus en lui qu'un Prince avide qui dépouilloit les Monastères & les Eglises, & qui profitoit des tems de disette pour vendre chèrement le bled qu'il avoit fait amasser dans ses greniers. Il ôta le commandement des armées à Jean Zimiscès, & le disgracia. Cette injustice envers un Général expérimenté & fidèle, à qui tout le monde savoit qu'il étoit redevable de l'Empire & de la vie, augmenta les mécontentemens. On conspira contre lui; & Théophanon qui n'avoit accepté sa main que pour donner un protecteur à ses enfans, entra dans le complot. Elle craignoit que Nicéphore dégoûté d'elle, ne fit passer la couronne impériale sur la tête de Jean Phocas son frere, au préjudice des Princes Basile & Constantin, fils de Romain le Jeune. Tous ces intérêts se réunirent pour hâter la perte de Nicéphore. Il avoit une Garde nombreuse & affidée sur laquelle il se reposoit. Théophanon trompa sa vigilance, en faisant monter pendant la nuit les conjurés dans le Palais, au moyen d'une corbeille, elle

X.

S T I È C I E .

X. **S I È C L E** les conduisit ensuite à l'appartement de l'Empereur qui dormoit, & qui fut assassiné avant que sa Garde eût été avertie de ce qui se passoit. Malgré l'éclat de ses victoires & l'importance de ses conquêtes, il laissa un nom détesté, parce qu'il fut méconnoissant des services qu'on lui avoit rendus, injuste, cruel & sans respect pour le droit le plus sacré des Citoyens, le droit inviolable de la propriété. Ce n'est pas le premier ni le seul exemple que fournit l'Histoire, d'un Prince doué des plus belles qualités, & destiné à faire le bonheur du monde, que l'injustice a renversé du Trône, & rendu odieux à la postérité.

Jean, surnommé Zimiscès, mot Arménien qui signifie un homme de petite taille, coupable d'un lâche assassinat, & couvert du sang d'un ennemi qu'il auroit dû respecter, parce qu'il étoit son Souverain, monta sans obstacle sur le Trône d'où il venoit de le précipiter. Si quelque chose étoit capable d'excuser un crime aussi atroce, Zimiscès seroit peut-être à distinguer dans la foule des parricides par quelque indulgence. Elle lui seroit méritée par son zèle à corriger les abus, & à subvenir à tous les besoins de

l'Etat, par son infatigable activité à la tête des armées, & ses brillans succès à la guerre, par sa clémence envers ses ennemis personnels, & par son extrême sensibilité aux malheurs des peuples. Cette dernière vertu lui devint funeste. Il traversoit la Cilicie avec son armée; il vit des châteaux & des maisons d'une extrême magnificence; il demanda quel en étoit le propriétaire; on lui dit que c'étoit l'eunuque Basile, homme d'un grand crédit à la Cour, & d'une richesse immense. *Hélas!* s'écria l'Empereur, *voilà donc le fruit de nos travaux; ils ne servent qu'à enrichir un Eunuque.* Après ce mot, Basile crut sa perte assurée, & pour la prévenir, il engagea l'Echanson à mettre du poison dans la coupe de l'Empereur. Cette action détestable fut exécutée, & Zimisès en mourut au mois de Janvier 976. Dieu permit que les jours de ce Prince fussent terminés par un crime semblable à celui qui avoit été le principe de son élévation.

Basile III & Constantin rentrèrent par cette mort dans les droits que la naissance leur donnoit au Trône impérial; d'où il est assez probable que Zimisès



n'auroit pas manqué de les écarter pour  
 X. toujours, s'il eût vécu plus long-tems.  
 Si È C L E. Le premier de ces Princes n'avoit encore  
 que dix-neuf ans, & le second environ  
 dix-sept. L'ennuque Basile fut conservé  
 dans l'emploi de premier Ministre, &  
 rappella à la Cour l'Impératrice Théo-  
 phanon, mère des deux Princes, pour  
 s'aider de ses conseils & s'étayer de son  
 autorité. Le dernier Empereur l'avoit re-  
 léguée dans un Monastère, sans doute  
 parce qu'il la croyoit capable de le tra-  
 hir lui-même, après avoir trahi si cruel-  
 lement Nicéphore son époux. Le jeune  
 Empereur Basile se livroit au travail &  
 aux affaires du Gouvernement avec une  
 application & une maturité d'esprit au-  
 dessus de son âge; mais Constantin n'a-  
 voit de goût que pour les amusemens  
 & les plaisirs. Leur règne fut de plus  
 de cinquante ans, à compter jusqu'à la  
 mort de celui qui survécut. Les com-  
 mencemens en furent troublés par des  
 factions & des révoltes. Sclérus & Bar-  
 das-Phocas, deux Généraux mécontents  
 de la Cour, en furent les auteurs. Ils  
 prirent l'un après l'autre le titre d'Em-  
 pereur, & parurent s'unir d'intérêt con-  
 tre les Princes légitimes, leurs ennemis

communs. Mais ils se divisèrent ensuite, & Bardas voyant dans Sclérus un compétiteur dangereux, trouva moyen de s'en défaire; il périt lui-même au moment que Basile alloit lui livrer bataille. La guerre civile étant finie par cette mort, l'Empereur tourna ses armes contre les ennemis de l'Etat, & son activité, sa bonne conduite & son courage le rendirent presque toujours vainqueur des Bulgares, des Sarrasins & des autres peuples voisins, qui ne cessoient point d'attaquer les frontières, dès qu'ils en trouvoient l'occasion. Nous tracerons le portrait de ce Prince & de son Collègue dans l'histoire de l'onzième siècle, dont leur règne occupera les vingt-huit premières années.

On peut recueillir de tout ce que nous venons de dire, sur l'état de l'Empire Grec pendant le dixième siècle, que la Cour de Constantinople continuoit d'être aussi corrompue & aussi orageuse qu'elle l'eût jamais été; que la trahison, la perfidie, le meurtre & les empoisonnemens étoient les jeux ordinaires de ceux qui habitoient ce dangereux séjour; que les orages y grondoient sans cesse autour du Trône; qu'on n'y montoit & qu'on

**X.** n'en descendoit que par le crime ; que  
 si les talens militaires & la valeur de  
 quelques généraux habiles rendirent les  
 armées victorieuses, ces avantages fu-  
 rent plutôt le fruit du hasard, que le  
 resultat d'un systême de politique sage-  
 ment combiné ; que les révolutions fré-  
 quentes, les vices honteux & publics  
 des Souverains, l'avidité des Ministres,  
 leurs concussions, leurs inimitiés, &  
 leur conduite tyrannique, sapoient  
 tous les fondemens de la prospérité pu-  
 blique ; & qu'enfin, si l'État conservoit  
 encore quelque éclat, & quelque confi-  
 dération au-dehors, le peuple, d'ai-  
 leurs aussi corrompu que les autres or-  
 dres, étoit souverainement malheureux  
 au-dedans.

---

## A R T I C L E II.

*État de l'Empire des Califes & de la  
 Religion Musulmane.*

**L**ES Musulmans ne nous offrent plus  
 le grand spectacle d'une Nation belli-  
 queuse & enthousiaste, qui entreprend la  
 conquête de l'univers par motif de re-

ligion, & qui croit s'ouvrir le Ciel, en mourant les armes à la main pour la gloire de l'Alcoran. Sans être moins zélés pour leurs Loix, sans être moins remplis de respect pour Mahomet, leur fanatisme avoit eu le sort de toutes les passions humaines; il avoit perdu de son activité, à mesure qu'il s'étoit éloigné de sa source, & sa première chaleur s'étoit rallentie peu à peu, en se communiquant au loin. Vers la fin du neuvième siècle, il s'étoit formé dans le sein de l'Islamisme, des sectes de Réformateurs, qui, en présentant la Religion sous de nouvelles idées, en substituant la dispute à une foi muette & aveugle, avoient partagé le zèle des Croyans. Ce zèle qui s'étoit montré si vif & si impétueux, tant qu'il n'avoit eu qu'un seul objet, devoit nécessairement perdre quelque chose de sa première ardeur, en cessant de se porter vers un but unique, comme dans les tems où la foi simple & soumise, étoit la source de l'héroïsme & de toutes les autres vertus du fidèle Musulman.

D'autres causes d'une influence non moins directe & moins sûre, avoient déjà concouru à faire déchoir la Reli-

X. gion & l'Empire des Mufulmans de cet  
 état florissant où nous l'avons vu. Ces  
 S I È C L E. causes de nature à devenir plus actives  
 avec le tems, se développèrent de plus  
 en plus dans ce siècle, & produisirent  
 des effets plus sensibles. Les premiers  
 Mufulmans avoient été des hommes  
 fobres, durs & persévérans dans les tra-  
 vaux, ne connoissant aucune des com-  
 modités de la vie, patients du chaud,  
 du froid, de la faim & des autres fa-  
 tiques attachées au métier de la guerre,  
 toujours armés, toujours à cheval, cou-  
 chant sur la terre, sans autre attirail  
 que leurs armes, sans autres provisions  
 que de la farine dans un sac, & sans  
 autres ustensiles de cuisine qu'une mar-  
 mitte de fer & un plat de bois. Leurs  
 Chefs, les premiers Califes, leur don-  
 noient l'exemple de cette vie simple,  
 frugale & éloignée de tout faste. Abou-  
 bécre, Omar, Moavias, Ali & les  
 autres successeurs de Mahomet dans les  
 premiers tems, ignoroient le luxe, la  
 magnificence, vivoient comme leurs  
 soldats, & ne s'attribuoient d'autre dis-  
 tinction que celle de se montrer plus  
 fidèles aux pratiques de la Religion,  
 plus désintéressés dans l'usage des fonds

publics, & plus intrépides au milieu  
des combats. Des mœurs farouches &  
une ignorance grossière servoient de  
rempart à cette austérité, qui se perpé-  
tua & se soutint presque au même degré,  
pendant tout le tems que la Maison des  
Omniades occupa le Trône.

Lorsque les Abassides se furent em-  
parés de l'autorité souveraine, ils com-  
mencèrent à s'éloigner de l'ancienne  
simplicité. Ils crurent, à l'exemple des  
autres Monarques, que la Souveraineté  
ne peut se passer d'un certain éclat exté-  
rieur, & qu'il faut à la majesté des Rois  
une magnificence qui en impose, &  
qui augmente le respect des peuples,  
par une impression de grandeur & de  
crainte. Ainsi le faste & la splendeur  
s'introduisirent à la Cour de ces prin-  
ces, & depuis Almanzor qui le pre-  
mier des Califes aima les Arts, la somp-  
tuosité, l'élégance & les fêtes, le luxe  
ne fit qu'augmenter, jusqu'à effacer  
celui des monarques les plus voluptueux  
de l'Asie. La mollesse & le goût des  
plaisirs vinrent à la suite des richesses  
appliquées à la décoration du Trône;  
la licence, la débauche & le mépris de  
toute bienséance ne tardèrent point à

**X.** **SIÈCLE.** marcher sur leurs pas. Les Palais , les meubles , les équipages , les tables , les officiers , les valets , tout fut multiplié à l'excès , & porté au plus haut point de magnificence & de somptuosité. Bientôt on raffina sur la volupté même, on imagina de nouveaux moyens d'irriter , de fatiguer les sens ; & la Cour des Souverains Musulmans devint un séjour où tout ce qu'il y a de plus recherché en tout genre , de plus sensuel & de plus propre à corrompre les cœurs, se trouva rassemblé avec une dépense qui effraye l'imagination.

Des Souverains plongés dans la mollesse & l'indolence , qui n'avoient d'autre soin que celui de varier leurs plaisirs , & de s'enivrer à loisir de l'idée de leur grandeur , n'étoient propres ni aux expéditions guerrières , ni aux entreprises hazardeuses , qui avoient rendu leurs prédécesseurs redoutables aux autres Puissances. Les peuples qui , par des impôts excessifs , fournissoient à leur luxe , sans éprouver l'influence bienfaisante de leur pouvoir , devenoient indifférens à leur destinée. Les armées qui ne les voyoient plus à leur tête , partageant les fatigues & les dangers , se squ

cioient peu de vaincre, pour assurer leur  
 repos, & les faire jouir sans inquiétude  
 d'une oisiveté voluptueuse, qui coûtoit  
 la vie & la tranquillité à des milliers  
 d'hommes. Il arriva de-là que les Gou-  
 verneurs de Provinces n'étant ni sur-  
 veillés, ni contenus par une autorité  
 imposante, travaillèrent pour leur pro-  
 pre fortune, & affectèrent l'indépen-  
 dance. Les Généraux & les gens de  
 guerre qui servoient sous leurs ordres,  
 avec les corps de troupes qu'ils com-  
 mandoient, passèrent au service de ces  
 Gouverneurs devenus Souverains, qui  
 achetoient le secours de leurs bras pour  
 se maintenir dans l'usurpation, s'assurer  
 l'impunité, & s'agrandir aux dépens de  
 leurs voisins, qui en faisoient autant.

On vit donc dans ce siècle la Puif-  
 sance Musulmane se démembler & se  
 diviser en une quantité de petits Etats,  
 dont les intérêts politiques étoient op-  
 posés, & qui n'avoient plus entre eux  
 d'autre lien que celui d'une crédulité  
 commune aux rêveries de l'Alcoran.  
 Encore les différentes interprétations de  
 ce Livre prétendu divin, donnèrent-elles  
 naissance à des sectes rivales, à des que-  
 relles théologiques dont la fureur arma

Palais, les  
 tables, les  
 et multiplié  
 haut point  
 omptuosité.  
 apté même,  
 yens d'irri-  
 & la Cour  
 devint un  
 le plus re-  
 lus sensuel  
 e les cœurs,  
 e dépense

ans la mol-  
 oient d'au-  
 leurs plai-  
 e l'idée de  
 res ni aux  
 ux entre-  
 ent rendu  
 es aux au-  
 i, par des  
 nt à leur  
 e bienfai-  
 ent indif-  
 ées qui ne  
 partageant  
 se squ



— plus d'une fois les Princes & les peuples,  
 X. acharnés à s'entre-détruire. Ces divisions  
 S I È C L E. politiques & religieuses enfantèrent des  
 guerres opiniâtres parmi les Musulmans,  
 & furent la principale cause des vic-  
 toires que les Empereurs Grecs rempor-  
 tèrent sur eux. Tandis que les disciples  
 de Mahomet s'entre-déchiroyent & que  
 le Chef de l'Etat, content d'être adoré  
 dans son Palais, y vivoit dans une in-  
 différence stupide à tout ce qui se passoit  
 loin de lui, les Souverains de Constan-  
 tinople envoyoient contre eux des ar-  
 mées formidables & des Généraux ex-  
 périmentés. Ils perdoient des batailles,  
 des Villes, des Provinces entières, &  
 les Romains faisoient un immense butin,  
 & un si grand nombre de sujets étoient  
 réduits en esclavage, qu'on ne savoit  
 quelquefois où les loger.

Les petits Souverains qui s'étoient  
 formé des Etats par les divers démem-  
 bremens de la Monarchie, concentrés  
 dans leur intérêt personnel, & peu oc-  
 cupés de la cause commune, voyoient  
 les avantages des Grecs sans s'y oppo-  
 ser, lorsqu'ils n'étoient pas directement  
 attaqués ou menacés de près. S'ils se  
 joignoient quelquefois pour leur défense  
 mutuelle,

mutuelle, leur union cessoit avec le danger qui les avoit rapprochés. La jalousie du commandement, l'ambition & la vengeance les divisoient de nouveau, & faisoient servir à leur destruction ces mêmes armes qui venoient de s'associer pour repousser un ennemi dont leurs rivalités faisoient en partie la force. L'histoire de l'Islamisme ne nous met pas d'autres objets sous les yeux pendant tout le cours de ce siècle, & les mêmes scènes se renouvelèrent souvent dans toutes les contrées de l'Empire Musulman. Un Gouvernement dont toutes les parties n'avoient plus de liaison, de correspondance & d'harmonie, ne pouvoit conserver son ancienne splendeur, ni se balancer contre les forces qui l'assailloient au-dehors, & qui le minoient au-dedans. La stabilité des Etats dépend de l'influence continuelle du Chef sur tous les membres qui composent le corps politique, & des rapports étroits qui tiennent ceux-ci liés à ce Chef, principe de vie, centre d'activité, mobile unique qui fait tout agir. Si le Chef tombe dans l'engourdissement & dans l'inaction; si les membres cessent d'être unis avec lui, & se font un intérêt à

*Tome IV.*

B

X.

SIÈCLE

part, ce corps n'a plus de consistance; tout se détraque & se dissout. Tel fut le sort de la Puissance Musulmane; & cette réflexion est l'image de la situation où nous la voyons tombée au dixième siècle.

X.

SIÈCLE.

Les Califes éblouis de leur propre grandeur, énervés par la mollesse, livrés à leurs plaisirs, laissoient le soin des affaires & les embarras du Gouvernement à des Ministres lâches, avarés, perfides, & souvent aussi mal habiles, aussi peu capables d'application & de travail, que leurs Maîtres. Ces Monarques foibles & voluptueux virent sans inquiétude naître au sein de leur Cour, & s'élever sous leurs yeux une Magistrature, ou, pour mieux dire, une autorité rivale de la leur, qui les éclipsa dans le centre même de leur puissance, & les fit trembler sur un Trône environné de précipices. L'Officier revêtu de cette charge, s'appelloit Emir-Al-Omara, c'est-à-dire Commandant des Commandans. Il étoit à la fois Chef des Conseils, Ministre de la Guerre & des Finances, premier Magistrat & premier Général; son rang, ses fonctions & son pouvoir le rendoient semblable à ce

qu'ont été les Maires du Palais sous la première race de nos Rois. Par l'ascendant que ces Emirs prirent en peu de tems sur leurs Maîtres, & par la multitude des petits tyrans qui s'attribuèrent l'indépendance, les Califes furent bientôt réduits à une représentation vaine & oisive. On les révéroit comme Chefs de la Religion; à ce titre, leurs noms étoient prononcés avec respect à la tête des prières dans toutes les Mosquées. C'étoit-là tout ce qui leur restoit de leur ancienne puissance. Mais si leur dignité étoit sacrée, il s'en falloit beaucoup que leur personne fût inviolable. On les élevoit sur le Trône, & on les en précipitoit comme de vains simulacres, dont l'ambition & la vengeance se jouoient à leur gré. Tous ceux qui régnèrent dans ce siècle, périrent tour-à-tour par le fer ou par le poison. Il y en eut même qu'on dédaigna de faire mourir, & qui traînèrent une honteuse existence, demandant l'aumône à la porte des Temples. Tel fut entr'autres Caher, dix-neuvième Calife de la Maison des Abassides, à qui on avoit arraché les yeux, & qui se tenant les Vendredis auprès de la grande Mosquée,

avec les autres aveugles, disoit aux passans : *Souvenez-vous que celui qui vous*  
 X. *demande aujourd'hui l'aumône, a été*  
 SI È C L E.  *votre Calife.*

Une autre cause se joignit encore à celles dont nous venons d'exposer les effets ; pour réduire la puissance autrefois si formidable des Califes, à cet état d'avilissement & d'inertie ; ce fut l'esprit de secte , principe de destruction plus funeste & plus rapide qu'aucun autre, dans toute espèce de Gouvernement. Un imposteur né à Carmath dans l'Irac Arabique, ou ancienne Chaldée, s'étoit élevé sous le règne de Mothaded, seizième Calife de la Race des Abassides, qui cessa de vivre en 902. Il se donna pour un Prophète envoyé de Dieu, & forma en peu de tems une secte nombreuse. Il changea les formules de prières qu'on regardoit comme sacrées, il retrancha plusieurs pratiques incommodes, & permit aux Musulmans l'usage du vin. Ses sectateurs prirent le nom de Carmathes, de celui du lieu où il avoit reçu le jour. Ils joignirent la fureur guerrière à celle du fanatisme, & leurs armées, sous des Généraux qu'ils s'étoient choisis, portèrent de tout côté le ravage

& la désolation. Sous le Calife Moktader, qui fut tué en 932, ils prirent la Mecque, pillèrent le temple de la Caaba, sous la conduite du Général Abou-Taher, & enlevèrent la pierre noire, objet de la vénération de tous les bons Musulmans. Ils tomboient souvent sur les Caravanes de pèlerins qui alloient, selon le précepte de la Loi, faire leurs dévotions à la Mecque ou à Médine; & non contents de les dépouiller, ils les massacroient impitoyablement, de sorte que les routes du désert étant infestées par ces brigands, il fut long-tems impossible d'entreprendre le pèlerinage de la Mecque, qui par cette raison fut interrompu pendant plusieurs années. On arma pour exterminer ces dangereux sectaires. On eut quelquefois l'avantage sur eux. Ils perdirent plusieurs batailles sanglantes; mais après leurs défaites, ils reparoissoient plus furieux & en plus grand nombre qu'auparavant, pour venger la mort de leurs frères. Jamais les guerres de Religion tant reprochées aux Chrétiens, n'ont été soutenues avec plus d'animosité, & n'ont fait couler plus de sang.

Par les démembrements & les révoltes

X. dont nous avons parlé , la plupart des  
 Provinces & des grandes contrées qui  
 avoient composé le vaste Empire des  
 Califes dans le neuvième siècle, eurent  
 des Souverains particuliers dans celui-ci.  
 Ainsi l'on vit des Princes indépendans ,  
 sous des noms différens, dans l'Irac Ara-  
 bique, dans la Perse proprement dite ,  
 dans l'Irac Persique qui fut le pays des  
 anciens Parthes , dans la Mésopotamie ,  
 dans l'Egypte & la Syrie , dans le Ko-  
 rassan & la Tranfoxane , tandis que  
 l'Afrique voyoit les Fatimites , descen-  
 dans de Mahomet par sa fille Fatime ,  
 épouse d'Ali , fonder une nouvelle Mo-  
 narchie & prendre le titre de Calife.

S I È C L E.

Malgré ce partage de la puissance  
 souveraine en tant de branches, c'étoit  
 toujours dans les Califes de Bagdad ou  
 d'Orient que résidoit le double pouvoir  
 qui caractérisa, dès les premiers tems, la  
 dignité suprême du Califat, & par eux  
 que se perpétuoit la succession des légi-  
 times Souverains. Ainsi nous ne pla-  
 cerons pas d'autres noms que les leurs  
 dans la Table synchrone des Prin-  
 ces de ce siècle. Ce que l'Histoire nous  
 apprend sur chacun d'eux, se réduit  
 presque à une liste sèche & peu intéres-

fante, où elle se borne à marquer le X.  
 tems de leur avènement au Trône, & celui de leur chute. Nous croyons donc SICLÉ.  
 inutile de répéter ici ce que la Table  
 synchronique mettra sous les yeux du  
 Lecteur.

---

### ARTICLE III.

#### *Tableau politique de l'Occident.*

**T**ous les crimes & tous les malheurs que produisent l'anarchie & la férocité, couvrirent l'Occident, & n'en firent qu'un vaste théâtre d'erreurs pendant le X<sup>e</sup>. siècle. C'est l'époque la plus déplorable & la plus affligeante pour l'humanité. L'Europe presque entière fut sans Loix, sans mœurs, sans lumières, sans règle & sans frein. L'ambition aveugle & mal dirigée dans ses moyens; la vengeance atroce, presque toujours sans objet & sans utilité; l'indépendance, n'ayant d'autre but que de n'obéir à personne, & de faire le mal impunément; la violation publique de toutes les Loix divines & humaines; les peuples opprimés par une multitude de tyrans imbécilles & cruels;



X. S I È C L E. la liberté, la justice, aussi peu connues  
 que la raison ; la force dominant par-  
 tout & détruisant tout ; les scandales  
 les plus révoltans devenus si communs,  
 qu'ils cesseroient de se faire remarquer ;  
 enfin tous les états également avilis &  
 corrompus ; Rois, Empereurs, Ponti-  
 fes, Evêques, Abbés, Ducs, Comtes,  
 Barons, Clercs & laïcs, tous livrés à des  
 passions grossières, à des vices déshono-  
 rans dont ils ne se doutoient pas qu'on  
 eût jamais rougi, vivant dans le désor-  
 dre, sans honte & sans remords ; voilà  
 en peu de mots l'affreux spectacle que  
 nous présente l'histoire de ce siècle, si  
 justement appelé le siècle de la confu-  
 sion & des atrocités. Les détails dans  
 lesquels nous allons entrer, ne justifie-  
 ront que trop l'idée générale que nous  
 venons d'en tracer.

Nous avons dit dans l'article III<sup>e</sup>. du  
 neuvième siècle, qu'à la mort de Louis,  
 fils de l'Empereur Arnoul, la Cou-  
 ronne de Germanie & le Sceptre impé-  
 rial sortirent de la Maison de Charlema-  
 gne pour passer à une nouvelle Dynastie.  
 Nous avons exposé en peu de mots cet  
 événement qui s'opéra sans choc & sans  
 révolution, par l'effet nécessaire des cau-

ses politiques & morales, qui avoient fait tomber les Princes de la Race Carlovingienne dans l'avilissement & la nullité. À cette époque, l'Empire d'Occident devint électif, & au contraire les grandes dignités devinrent héréditaires, parce que l'Empire avoit cessé de l'être, comme le remarque un judicieux Écrivain de nos jours; & ces Grands qui les possédoient, s'attribuèrent le droit de se choisir un maître. Leurs suffrages élurent au Trône Conrad I en 912, au refus & par les conseils d'Othon, Duc de Saxe, qui le proposa comme le plus digne du rang suprême, quoiqu'il fût son ennemi; générosité rare dans ces tems de crime, & peut-être le seul trait de grandeur d'âme que nous aurons à remarquer dans le cours de plusieurs siècles. Plusieurs Ecrivains n'ont point compté ce Prince au nombre des Empereurs d'Occident, non plus que Henri I, dit l'Oiseleur, de la Maison de Saxe, qui lui succéda en 918, parce que ni l'un ni l'autre n'étoient allés se faire sacrer & couronner à Rome, cérémonie à laquelle ces Ecrivains ont prétendu que le caractère de la Majesté impériale étoit attaché.

X.

SIÈCLE:

L'Italie étoit alors en proie à divers  
**X.** Princes, qui s'en firent appeller les Rois,  
**SIÈCLE.** & qui n'en furent que les tyrans. On  
 voit parmi eux un Bérenger, Duc de  
 Frioul; un Gui, Duc de Spolette; un  
 Lambert fils de ce Gui; un Rodolphe,  
 Roi de Bourgogne; un Hugues, Roi  
 de Provence, qui s'arrogèrent tour-à-  
 tour le titre imposant d'Empereur, &  
 qui ne furent rien moins que des Prin-  
 ces dignes de retracer l'idée de pouvoir  
 & de grandeur attachée à cette éminente  
 dignité, par le grand homme qui en  
 avoit été le créateur cent ans auparavant.  
 Le nombre successif, & quelquefois la  
 simultanéité de ces prétendus Empe-  
 reurs, jette une grande confusion dans  
 les Annales de ce siècle. Il n'est point  
 de notre objet d'entrer dans la discussion  
 de cette Chronologie obscure & com-  
 pliquée. Nous peignons l'état général  
 de l'Occident, & nous avons dit tout  
 ce qu'il nous convient de dire, quand  
 nous avons observé que tous ces Prin-  
 ces, ennemis les uns des autres, armés  
 pour se supplanter & se détruire, ne  
 causèrent que des maux à l'Italie, & ne  
 furent pour cette belle portion de l'Oc-  
 cident, que des instrumens de carnage

& de désolation, de cruels destructeurs, & des fléaux remplacés par d'autres fléaux.

X.

SIÈCLE.

Ces malheurs publics furent suspendus pour un tems par l'élévation d'Othon I, dit le Grand, au Trône impérial. Couronné en 862 par le Pape Jean XII, qui lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de S. Pierre, serment presque aussi-tôt violé que prononcé, ce Prince unit pour toujours la Couronne impériale au Sceptre de Germanie, par le Concordat qu'il fit avec Léon VIII, après avoir puni le Pontife rébelle & parjure qui l'avoit trahi.

Ceux qui ont fait de nos jours des réflexions si remplies d'aigreur & de malignité sur la grandeur temporelle des Prélats & des Abbés d'Allemagne, dont plusieurs sont membres du Corps politique, & même Souverains, n'ont pas su, ou, pour mieux dire, n'ont pas voulu convenir que ces Prélats & ces Abbés doivent leurs droits, leur puissance & leur souveraineté à la politique de l'Empereur Othon I. Ce Prince sage & prévoyant, voulut donner un contrepoids à l'autorité que les Ducs, les Comtes & les autres Grands de l'Empire s'étoient arro-

X.  
 S I È C L E. gée, dans la décadence de la Maison de Charlemagne. Pour cela, il conféra des Duchés, des Comtés & d'autres dignités temporelles aux Evêques & aux Abbés, pour en jouir avec les mêmes prérogatives que les Seigneurs laïcs; mais sa prudence lui fit ordonner que les Ecclésiastiques revêtus de ces dignités dans l'ordre civil, n'en exerçoient les droits que par l'organe ou avec le concours des Avoués, qu'il leur donna pour les diriger & les contenir. Si dans la suite ils s'affranchirent de cette dépendance, qui leur parut incommode ou humiliante, s'ils devinrent comme les autres, des Princes proprement dits, absolus, & jouissant de tous les droits de la souveraineté, dans l'étendue des terres qui formèrent originairement leurs domaines, ce fut, ainsi que personne ne l'ignore, l'ouvrage du tems & des circonstances. Cette remarque devoit trouver place ici, pour servir de préservatif au Lecteur, contre des déclamations trop souvent répétées, où il entre ordinairement plus d'humeur chagrine, que de vraie philosophie.

Othon II & Othon III qui remplacèrent successivement Othon le Grand dans

la dignité impériale, eurent l'un & l'autre des qualités estimables, & régnèrent avec gloire, autant qu'il étoit possible, au milieu des révoltes qu'il leur fallut appaiser, & des crimes qu'ils eurent à punir. Toute la vie de ces Empereurs se passa à réprimer les Princes d'Allemagne, qui, factieux par inquiétude & par goût, ne cessoient de former des partis contre eux; à combattre les Esclavons & les Hongrois qui venoient profiter de ces divisions, comme les Sarrazins & les Bulgares cherchoient à tirer avantage des troubles de Constantinople; à punir les Romains, encore plus factieux que les Grands d'Allemagne, mais qui, suivant le génie qu'on voyoit se développer en eux depuis quelque tems, mettoient la ruse & la perfidie à la place du courage; à faire & à défaire des Papes, suivant que ces Pontifes, non moins remuans & non moins artificieux que les autres, étoient fidèles ou contraires à leurs intérêts. Au milieu de ces agitations, la Constitution Germanique prenoit insensiblement une forme régulière, & s'approchoit par degrés du plan sur lequel nous la voyons établie depuis plusieurs siècles.

— Si Othon II eût vécu plus long-tems ;  
 X. si Othon III, son fils, n'eût pas été par-  
 S I È C L E. tagé, comme il le fut pendant tout son  
 règne, entre l'Allemagne & l'Italie, où  
 des troubles sans cesse renaissans le de-  
 mandoient tour-à-tour ; si même les Ita-  
 liens, au lieu de trahir ces deux Princes,  
 les eussent secondés, ils auroient enfin  
 réussi à chasser les Grecs de la Calabre &  
 de la Pouille, où ils se maintenoient enco-  
 re ; les Sarraïns, affoiblis par de grands  
 avantages remportés sur eux, auroient  
 été contraints d'abandonner les établis-  
 semens qu'ils s'étoient faits dans le Ga-  
 rillan & dans la Sicile ; Rome auroit pu  
 recouvrer un Gouvernement tranquille  
 & un Etat florissant, & les jours glo-  
 rieux de Charlemagne auroient peut-  
 être reparu. Car ils eurent l'un & l'autre  
 de l'activité, de la valeur & de la suite  
 dans leurs vues, autant qu'il en falloit  
 pour réparer les maux dont la cause ne  
 leur échappoit pas ; & dans des tems  
 plus favorables au développement de  
 leurs talens pour la politique & pour  
 la guerre, ils auroient été de grands  
 hommes. Mais que pouvoient-ils faire  
 dans les conjonctures malheureuses où  
 ils se trouvèrent, sans alliés fidèles &

puissans, environnés de séditieux & de traîtres, réduits à eux-mêmes pour délibérer & pour agir, & ayant à se défier de leurs propres sujets, autant & même plus que de leurs ennemis? Ce qu'ils firent continuellement, passer & repasser tour-à-tour des bords du Tibre à ceux du Rhin & du Danube; châtier des révoltés qui reprenoient les armes, dès que le Souverain qui venoit de les ramener au devoir, étoit occupé ailleurs; tenir des Diètes où l'on faisoit des Réglemens aussi-tôt enfreints qu'on pouvoit les violer avec impunité. Mais tout cela ne pouvoit réparer ni soutenir un édifice immense, qui s'ébranloit encore par les efforts qu'on faisoit pour l'empêcher de s'érouler, & dont les parties étoient trop disparates entr'elles, ou séparées par de trop grands espaces, pour qu'il fût possible de les lier l'une à l'autre, & de les mettre en état de se donner un mutuel appui.

La France n'étoit pas un théâtre moins agité que l'Allemagne & l'Italie. Charles III, fils de Louis le Bégue, avoit été reconnu pour légitime Souverain par les Seigneurs François après la mort du Roi Eudes. Mais ce Prince trop bien carac-



X. **SIÈCLE.** térifié par le surnom de Simple, qu'on  
 lui donna, n'avoit aucune des qualités  
 nécessaires pour en imposer aux Grands,  
 arrêter les progrès de l'indépendance,  
 contenir ou réprimer les factions, in-  
 spirer du respect & de la confiance à ses  
 sujets, & les faire concourir au rétablis-  
 sement de l'ordre. Il fut au contraire  
 tout ce qu'il falloit pour augmenter les  
 malheurs de l'Etat, avilir de plus en  
 plus le Trône, & se faire arracher le  
 peu d'autorité qui restoit au Monarque.  
 Timide, crédule, sans fermeté, sans  
 génie, livré à toutes les impressions qu'on  
 lui donnoit, il ne sut, ni se passer du  
 Ministre qu'il avoit chargé des soins du  
 Gouvernement, ni le défendre contre  
 la jalousie de ceux qui ne vouloient lui  
 enlever cet unique appui, que pour le  
 subjuguier lui-même plus absolument.  
 Trahi, méprisé, chargé de fers, il finit  
 ses jours dans une prison, sans que per-  
 sonne songeât à le tirer d'esclavage, ou  
 à venger sa honte.

De son tems, comme nous l'avons  
 déjà remarqué dans l'Article III<sup>e</sup>. du  
 siècle précédent, les Normands, sous la  
 conduite de Rollon, continuèrent leurs  
 ravages, enhardis par la foiblesse du

Prince, le peu de résistance qu'on leur oppoït, & le désordre où les guerres intestines avoient précipité le Royaume. Charles ne pouvant ni les repousser, ni les assouvir, résolut de les fixer en leur cédant une Province pour s'y établir. Si ce Prince se proposa de se faire un rempart contre les nouveaux effains de brigands que le Nord pouvoit encore voir, & de se ménager un défenseur dans ce Rollon qui devenoit son beau-frère & presque son égal en puissance, cette politique n'étoit point blâmable, dans la situation où le Royaume se trouvoit. Mais il faut croire que la crainte & la foiblesse eurent plus de part à la conduite de Charles, qu'une sagesse éclairée & prévoyante. Quoi qu'il en soit, Rollon de Chef de brigands, devenu Prince, se montra digne de sa fortune par sa prudence & son équité. Après avoir embrassé le Christianisme, il s'appliqua à réparer les maux que sa Nation avoit faits; il releva les Eglises détruites, répara les Villes & les fortifica, encouragea l'Agriculture, fit des Loix sévères, telles qu'il les falloit à un peuple nourri dans l'indiscipline, & réprima sur-tout le vol & les pillages aux:

X.

SIÈCLE.

quels ses sujets s'étoient habitués pendant leur vie errante. Il mourut en 917 avec la réputation d'un heureux Conquérant, d'un sage Législateur & d'un grand Prince.

X.

SI È C L E.

Il s'en falloit beaucoup que Charles le Simple laisât une mémoire si honorable après lui ; & au lieu que Guillaume, bâtard de Rollon, succéda paisiblement aux droits & à la puissance de son père, le fils légitime de Charles, sans défenseurs & sans protection, fut obligé de chercher avec sa mère un asyle chez l'Etranger. Hugues le Grand, Duc de France, Comte de Paris & d'Orléans, appelé aussi Hugues le Blanc, à cause de son teint, & Hugues l'Abbé, à cause des Abbayes de S. Denis, de S. Germain-des-Prés, de S. Martin de Tours, & de plusieurs autres qu'il possédoit, porta par son crédit & sa puissance Raoul, Duc de Bourgogne, son beau-frère, sur le Trône des François, où il auroit pu s'asseoir lui-même. Ce Raoul, dont l'élection interrompoit pour la seconde fois l'ordre de la succession, fut par son courage, sa prudence, son infatigable activité, son adresse & ses ressources, non pas rétablir l'autorité royale, elle étoit

trop affoiblie ; mais se maintenir dans l'équilibre , contre le choc éternel des Vassaux puissans & inquiets dont il étoit environné. Ses guerres contre les Normands qui avoient bien de la peine à perdre l'habitude du brigandage ; contre un Duc d'Aquitaine qui refusoit de le reconnoître , & contre le Comte de Vermandois , Prince de la Maison de Charlemagne , qui mettoit sa soumission à prix , ne font point de notre sujet.

Raoul étant mort sans enfans en 936 , Hugues le Grand auroit pu se mettre sur la tête la Couronne qu'il avoit déjà placée sur celle d'un autre. Il ne manquoit ni d'ambition pour le vouloir , ni de puissance pour y réussir ; mais il jugea , malgré le crédit & les richesses de sa famille , que le tems de mettre la dernière main à son élévation n'étoit pas encore venu. Il craignit sur-tout ce Comte de Vermandois à qui le sang de Charlemagne donnoit des droits , que les Grands auroient peut-être feint de respecter , pour traverser les projets d'un égal qu'ils n'auroient pas vu sans jalousie devenir leur maître. Louis IV fut donc rappelé d'Angleterre où sa mère s'étoit réfugiée avec lui à la captivité de son

père , d'où il prit le nom de Louis  
 X. d'Outremer. Ce jeune Prince âgé de  
 S I È C L E . seize ans , confia d'abord toute l'admi-  
 nistration à son bienfaiteur Hugues le  
 Grand : mais ensuite il voulut se souf-  
 traire à l'empire que ce Ministre , trop  
 ambitieux & trop puissant pour n'être  
 pas redoutable , affectoit de prendre sur  
 lui. Ce dessein annonçoit dans Louis  
 d'Outremer une ame courageuse qui se  
 sentoient digne de son rang. Il eut cepen-  
 dant pour lui des suites bien contraires  
 à ses vues. Après divers événemens , les  
 uns heureux , les autres funestes , Louis  
 fut obligé d'avoir recours pour sortir des  
 fers où la perte d'une bataille l'avoit  
 conduit , à ce Ministre disgracié dont il  
 s'étoit fait un ennemi. Mais il n'obtint  
 la liberté que pour la perdre encore ,  
 Hugues s'étant emparé de sa personne ,  
 sans doute pour travailler plus sûrement  
 à l'exécution du dessein qu'il avoit formé  
 d'envahir le Trône , dont il se regar-  
 doit comme l'unique appui. Le Pape &  
 l'Empereur vinrent au secours de Louis.  
 La crainte d'avoir tout à la fois les fou-  
 dres de Rome , & les armées des Alle-  
 mands à repousser , obligea encore Hu-  
 gues à rentrer dans le devoir. Louis ne

survécut que quelques années à cet accommodement. Il ne laissa que les Villes de Rheims & de Laon pour tout domaine à son successeur. Etoit-il possible de reconnoître le vaste empire de Charlemagne, dans ces foibles débris qui étoient sur le point d'échapper aux derniers Princes de sa Maison?

Louis d'Outremer avoit eu la sage précaution d'associer Lothaire, l'aîné de ses fils, à la Couronne trois ans avant sa mort, & de le faire sacrer à Rheims. Le caractère que l'onction royale lui avoit imprimé, le protégea contre les vues ambitieuses de Hugues le Grand, qui lui procura l'hommage de tous les autres Seigneurs & grands Vassaux, auquel il joignit le sien, dans le tems qu'il auroit pu l'opprimer. Hugues eut pour récompense de ce service les Duchés de Bourgogne & d'Aquitaine, que le jeune Roi, pour se l'attacher davantage, ajouta aux immenses domaines qu'il possédoit déjà. A sa mort arrivée en 956, Hugues surnommé Capet, hérita de sa grandeur & de son crédit. Plus adroit dans sa politique & moins fastueux dans l'usage de sa puissance, il sut gagner par sa douceur & son

X.

SIÈCL

X.  
S I È C L E.

affabilité , les Seigneurs du Royaume dont son père avoit excité la jalousie par sa hauteur & son ostentation. Il fut le défenseur de son Roi , moins riche & moins puissant que lui ; & quand ce Prince , qui ne fut pas sans mérite , se vit prêt de sa fin , il lui recommanda Louis son fils âgé de dix-neuf ans , dont l'incapacité encore plus que la jeunesse avoit besoin d'un tel appui.

Ce nouveau Roi qu'on a surnommé le Fainéant , pour caractériser sa mollesse & son inaptitude aux affaires , ne régna qu'un an. Charles son frere , Duc de la basse Lorraine , étoit appelé au Trône par cet événement ; mais on le méprisoit trop pour songer à sa naissance & à ses droits. Les Grands accoutumés à voir les ancêtres de Hugues Capet , & lui-même à la tête du Gouvernement , le placèrent sur le Trône d'une voix unanime , dans une Assemblée tenue à Noyon. Ainsi finit la seconde Race des Rois de France , qui avoit rempli le Trône pendant l'espace de deux cent trente-six ans. Ce Prince justifia par ses grandes qualités le choix que les François avoient fait de lui. Avant son élévation , il étoit le premier des Seigneurs par l'étendue de ses

u Royaume  
jalousie par  
on. Il fut le  
ins riche &  
& quand ce  
hérite, se vit  
manda Louis  
s, dont l'in-  
eunesse avoit

a surnommé  
er sa mollesse  
es, ne régna  
, Duc de la  
au Trône par  
éprisoit trop  
à ses droits.  
voir les an-  
z lui-même  
le placèrent  
anime, dans  
oyon. Ainsi  
s de France,  
pendant l'es-  
six ans. Ce  
es qualités le  
oient fait de  
étoit le pre-  
endue de ses

domaines; lorsqu'il fut parvenu à la Cou-  
ronne, il se montra digne du rang suprême par sa prudence & par le plan de politique qu'il laissa à ses successeurs. L'autorité royale étoit réduite à rien, lorsqu'il en fut revêtu. Les Grands qui s'étoient emparés des Duchés, des Comtés & des autres terres dont l'ancien domaine des Rois avoit été composé, & qui les avoient rendu héréditaires dans leurs familles, n'avoient laissé aux Souverains qu'un vain titre & une ombre de grandeur. Hugues Capet par son avènement à la couronne, rendoit à la royauté une partie de ses anciennes possessions, dont il jouissoit dans l'état de simple particulier. Mais ce n'étoit pas assez pour donner au Trône sa première splendeur. Il conçut donc le grand projet d'abaisser les Seigneurs, de les ramener à la condition de sujets, & de les dépouiller peu à peu du pouvoir qu'ils avoient usurpé, en leur enlevant ces Fiefs, ces Villes & ces Châteaux, dont ils avoient dépouillé eux-mêmes leurs Maîtres, dans un tems de foiblesse & d'anarchie. Ce projet seul le rendoit digne du haut rang où il étoit monté. Ses successeurs guidés par les mêmes vues,

X.

SIÈCLE.



**X.**  
**SIÈCLE.** suivirent son plan à travers mille difficultés & mille événemens contraires, avec une constance qu'on ne peut trop admirer. C'est à leur courage, à leur prudence, à leurs efforts soutenus, que nous devons le bonheur de voir nos Rois aussi grands par l'étendue de leur puissance, & par le nerf de leur autorité, qu'ils sont respectables par la fainteté de leur caractère. Hugues Capet mourut en 996, laissant un grand nom & une puissance redoutée. Robert, son fils, qu'il avoit fait sacrer quelques années auparavant pour lui assurer la Couronne, monta paisiblement sur le Trône des François où nous le trouverons encore, régnant avec sagesse & fermeté, au commencement du siècle suivant.

En Espagne le Royaume des Asturies ou d'Oviédo se soutenoit avec gloire, quoiqu'il fût sans cesse en butte aux attaques des Musulmans. Il prit dans ce siècle le nom de Royaume de Léon, parce que cette Ville en devint la Capitale, & que les Souverains la choisirent pour y faire leur séjour, étant au centre de leur domination. Le système féodal s'étoit établi comme en France, dans cette partie de l'Europe,  
 &

&  
 le  
 qu  
 feu  
 tac  
 dor  
 éga  
 tron  
 par  
 le l  
 les  
 bra  
 plus  
 De  
 les  
 &  
 brav  
 se f  
 répa  
 mun  
 civil  
 C  
 tion  
 Mus  
 de l  
 dit.  
 ble f  
 imm  
 peup  
 T

& les Grands s'étoient maintenus dans le droit de s'assembler à la mort de chaque Roi, pour lui nommer un successeur; ce qu'ils faisoient, sans trop s'attacher à l'ordre de la naissance. Ce droit, dont la Noblesse & le Clergé étoient également jaloux, occasionnoit de grands troubles, & même des guerres civiles, parce qu'il arrivoit des conjonctures où le bien de l'Etat exigeoit qu'on préférât les oncles aux neveux, & même une branche éloignée à celle qui se trouvoit plus voisine du Trône par le sang. De-là, des mécontentemens, des cabales, des partis opposés, des révoltes & des usurpations. Chez une Nation brave & guerrière, tout cela ne pouvoit se faire sans prendre les armes & sans répandre du sang, & l'ennemi commun profitoit toujours de ces discordes civiles.

Cet ennemi dont la haine & l'ambition ne se reposoient jamais, c'étoit le Musulman établi par le fer au centre de l'Espagne, comme nous l'avons déjà dit. Le Chef de cette puissance redoutable faisoit sa résidence à Cordoue, Ville immense, superbe, riche, pleine de peuple, & fortifiée par tout ce que l'art

X. de la guerre savoit ajouter aux moyens naturels de défense. Les Califes, car les Princes Musulmans qui régnoient dans ces belles contrées, avoient pris enfin ce titre fastueux & sacré, ne négligeoient aucune occasion d'étendre leur domination, & de resserrer celle des Princes Chrétiens. Le fanatisme secondoit la politique; & l'esprit de conquête, qui fut dès l'origine celui des disciples de Mahomet, se servoit utilement du zèle de la Religion pour parvenir à ses fins. Les Musulmans & les Chrétiens ne cessèrent presque pas d'être armés les uns contre les autres, pendant tout le cours de ce siècle; car il faut compter pour rien de courtes trêves qu'on employoit de part & d'autre à se mettre en état de recommencer la guerre avec un nouvel acharnement.

Le Trône des Asturies fut occupé par des Princes pleins de valeur, de prudence & d'habileté pour le métier des armes, qui firent souvent trembler le Calife de Cordoue au milieu de sa Capitale. Tels furent D. Ordogno II, D. Ramaire II, D. Ordogno III, D. Sanche I, & D. Bermude II. Sous ces Princes, les Chrétiens gagnèrent des batail-

les  
rich  
que  
Ma  
peru  
les  
Une  
une  
cam  
se c  
men  
deur  
mans  
égale  
ces.  
peup  
core  
Il  
distin  
dans  
Souve  
cond  
mé A  
& pre  
fils d'  
du ba  
main,  
envers  
de ses

les, prirent des Villes, enlevèrent un riche butin, & firent une quantité pres- que innombrable de prisonniers sur les Maures. Mais ceux-ci réparoient leurs pertes, & recrutèrent leurs armées avec les secours qu'ils recevoient d'Afrique. Une trêve succédoit à une défaite, & une armée florissante se remettoit en campagne à l'expiration de la trêve. On se cherchoit avec le même empressement, on combattoit avec la même ardeur; & la haine réciproque des Musulmans & des Chrétiens, se nourrissoit également des bons & des mauvais succès. Nous verrons cette lutte des deux peuples & des deux Religions durer encore plusieurs siècles.

Il parut dans celui-ci deux hommes distingués à la tête des Maures. Ce fut, dans le premier rang, Abdérame III, Souverain de Cordoue; & dans le second, Mahomet-Abena-mir, surnommé Almanzor, ou le Vainqueur, Régent & premier Ministre sous Issem, petit-fils d'Abdérame. Ce Calife n'eut rien du barbare & du despote. Juste, humain, bienfaisant, généreux, même envers ses ennemis, il mérita l'amour de ses sujets & l'estime des étrangers.

X.

S I È C L E.

Il trouva tout dans la confusion lorsqu'il prit les rênes du Gouvernement. Mais en peu de tems sa prudence & sa capacité rétablirent le bon ordre, & rendirent à l'Etat sa première splendeur. Il fut moins distingué par ses succès à la guerre, que par sa sagesse dans l'administration; & l'Histoire ne parle que d'une seule victoire remportée sur les Chrétiens pendant son règne qui fut long, tandis qu'elle cite un grand nombre de défaites aussi honteuses que sanglantes. Mais s'il n'eut pas le bonheur de vaincre, il eut l'habileté de réparer ses pertes. Ses revers ne lui firent jamais rien diminuer de sa magnificence; & sa Cour, où régnoient l'abondance & la délicatesse, fut souvent l'asyle des autres Princes, qui venoient y chercher, ou des ressources dans leurs infortunes, ou des agrémens qu'on ne connoissoit point ailleurs.

Almanzor eut tout ce qui manquoit au Calife Abdérame du côté de la gloire des armes. Rien ne lui résistoit, armées nombreuses, places fortifiées, châteaux défendus par l'art & la nature, rien n'arrêtoit le cours rapide de ses triomphes. Toutes ses campagnes étoient marquées

par  
son  
que  
Prop  
dest  
vaill  
quis  
lui  
mer  
Vill  
tout  
d'ha  
étoit  
cont  
si le  
rival  
réun  
mun  
frapp  
Une  
fut  
solda  
deur  
essuy  
man  
à sa  
ritur  
d'ina  
lui t

par des victoires. Aussi fanatique dans son zèle pour la Religion de Mahomet, que les premiers compagnons de ce faux Prophète, il ne se proposoit que l'entière destruction des Chrétiens, & il y travailloit sans relâche. Après avoir conquis le Royaume de Léon, dont il ne lui restoit plus que la Capitale à soumettre, il mit le siège devant cette Ville, la prit d'assaut, & livra au soldat tout ce qu'elle renfermoit de troupes, d'habitans, & de richesses. Son projet étoit rempli, & sa fureur implacable contre le Christianisme étoit assouvie, si les Princes Chrétiens, oubliant les rivalités qui les divisoient, n'eussent réuni leurs forces contre l'ennemi commun, qui n'avoit plus qu'un coup à frapper pour achever leur ruine totale. Une victoire complete sur les Maures, fut le fruit de leur union. Jamais le soldat Chrétien n'avoit montré plus d'ardeur, & jamais les infidèles n'avoient essuyé une défaite plus meurtrière. Almanzor désespéré ne voulut pas survivre à sa gloire, & ayant refusé toute nourriture après cet événement, il mourut d'inanition. Les Maures perdirent avec lui tous les avantages qui leur avoient

X.

S I È C L E.

coûté tant de sang ; & les Princes  
 X. Chrétiens récompensés d'avoir sacrifié  
 SIÈCLE. leurs inimitiés au salut de la patrie,  
 rentrèrent en possession des pays & des  
 Villes que ce redoutable Conquérant  
 leur avoit enlevés.

En Angleterre , Edouard I, digne fils  
 d'Alfred le Grand , occupoit le Trône  
 au commencement de ce siècle. Sans  
 avoir toutes les belles qualités de son  
 pere , il fut conserver par sa valeur & son  
 activité , la supériorité de puissance dont  
 il avoit hérité sur tous les autres Princes.  
 Il eut souvent à combattre , & toujours  
 à contenir les Danois , peuple inquiet  
 & féroce , qui ne pouvoit se plier au  
 joug des Loix & de l'autorité , sous le-  
 quel Alfred les avoit forcés de vivre.  
 Les révoltes fréquentes de cette Nation ,  
 ses entreprises pour sortir de l'état dépen-  
 dant , où elle étoit retenue après avoir  
 été conquérante , & ses ligués tantôt  
 avec les souverains d'Ecosse , tantôt avec  
 ceux d'Irlande , & même avec des Prin-  
 ces du Continent , furent la cause des  
 guerres presque continuelles qui désolé-  
 rent l'Angleterre pendant la plus  
 grande partie du dixième siècle. Cet  
 état violent n'eut de terme , que sous le

rég  
 Qu  
 lors  
 la m  
 la s  
 rité  
 quon  
 pour  
 qu'a  
 arme  
 née,  
 touj  
 étoit  
 enne  
 jets.  
 si fer  
 & le  
 franc  
 doua  
 de l  
 haine  
 d'un  
 gleren  
 Da  
 fances  
 çoien  
 avec  
 pépin  
 avoier

règne d'Erard surnommé le Pacifique. Quoique ce Prince n'eût que seize ans lorsqu'il fut appelé à la Couronne après la mort d'Edwy, son frere, il répara par la supériorité de son génie & la maturité de son jugement, ce qui lui manquoit du côté de l'expérience. Son plan pour conserver la paix tant au-dedans qu'au-dehors, fut d'avoir toujours une armée bien entretenue, bien disciplinée, & une Marine en bon état. Ainsi, toujours prêt à faire la guerre, s'il y étoit contraint, il fut en imposer à ses ennemis, & se faire respecter de ses sujets. Sous un gouvernement si sage & si ferme, l'Angleterre devint florissante, & les peuples furent heureux. Cette tranquillité dura jusqu'à la mort d'Edouard II, dit le Martyr, jeune Prince de la plus haute espérance, que la haine d'une marâtre fit périr sous le fer d'un assassin; crime qui fut pour l'Angleterre une nouvelle source de malheurs.

Dans le Nord de l'Europe, les puissances qui s'y étoient formées, commençoient à se lier par les intérêts politiques avec les autres Etats. Le Dannemark, pépinière inépuisable de guerriers qui avoient ravagé la France & conquis



X. **SIÈCLE.** l'Angleterre, devenoit tour-à-tour l'ennemi & l'allié des Empereurs d'Allemagne; les Russes portoient leurs armes jusques dans le sein de l'Empire Grec; les Suédois qui prétendent l'ancienneté sur tous les peuples de l'Europe, n'étoient encore occupés qu'à s'entredisputer des forêts, des lacs & des plaines glacées; les Polonois n'étoient pas moins barbares que leurs voisins; & ne connoissant d'autre métier que celui de la guerre, ils tournoient leurs armes tantôt contre les Nations qui les environnoient, tantôt contre eux-mêmes. Tous ces peuples avoient leurs Souverains; mais la chronologie de ces Princes est aussi obscure que leur histoire est stérile. Nous en donnerons la suite dans la Table synchrone, d'après les monumens les plus certains, à commencer de ce siècle, parce que ce fut alors que la Société chrétienne se forma dans ces climats, où qu'elle y prit une consistance qu'elle n'avoit pas encore eue, par les travaux des Missionnaires & la protection des Souverains.

## ARTICLE III.

*État de l'esprit humain par rapport aux  
Sciences, aux Lettres & aux Arts.*

LES ténèbres de l'ignorance n'avoient pas encore été si profondes, ni si généralement répandues sur toute la terre, qu'elles le furent dans le dixième siècle, la lie des siècles à l'égard des Lettres, comme à l'égard des mœurs. Nous n'exceptons pas même l'Orient, où les Sciences & les Arts avoient encore quelque lustre, parce que le mauvais goût, l'amour du merveilleux, & le mépris des bons modèles qu'on n'étudia plus, ou qu'on dédaigna d'imiter, y firent autant de tort à la raison & aux bonnes études, que la barbarie leur en fit dans le reste du monde. Léon le Philosophe & Constantin IX étoient Savans, aimoient les Lettres, faisoient des Ouvrages, & répandoient leurs bienfaits sur les talens: cependant la plume des Grecs n'a rien produit sous leur protection qui ait mérité les éloges de la postérité. On ne voit dans leurs productions, ni choix des

penfées, ni naturel, ni graces; tout y est forcé, recherché, hors du vrai. Le **X.** **SIÈCLE.** style même que les Littérateurs Grecs se piquoient d'avoir embelli & perfectionné, est plein d'affectation, hérissé de faillies, de traits d'esprit, & surchargé d'ornemens déplacés. Tout cela n'annonce autre chose que des imaginations vives, mais peu réglées, de l'esprit sans discernement, le défaut de ne savoir jamais prendre le ton & le caractère du sujet que l'on traite, en un mot l'entière décadence du goût. L'Histoire universelle d'Eutychius, Patriarche d'Alexandrie, & plus encore, les Vies des Saints de Siméon Métaphraste, sont la preuve de ce que nous avançons.

Les Arts qui tiennent au mécanisme & à l'industrie, étoient cultivés à Constantinople avec plus de succès, que ceux dont la perfection dépend sur-tout du génie & de l'esprit d'invention, conduits par un goût sûr & délicat. Quelle profonde connoissance du jeu des ressorts & des mouvemens ne devoit pas avoir ce Mécanicien qui, sous le règne de Romain Lécapène, fit une main de cuivre pour un imposteur qui devint fameux, par le nom de Constantin-Ducas, qu'il se donnoit, &

par le grand nombre de partisans qui le suivoient ? Cette main artificielle substituée à celle que l'Empereur lui avoit fait couper , en réparoit la perte par sa liberté, sa souplesse & sa flexibilité. Quelle habileté, quelle finesse de travail, quelle étude des forces mouvantes, & quel talent de plier les métaux, un tel chef-d'œuvre ne suppose-t-il pas dans l'Artiste qui l'invente & qui l'exécute ? Les autres Arts d'agrément & de luxe, tels que la Peinture, la Sculpture, l'Orfèvrerie, la Broderie, la fabrique des riches étoffes, la taille & la gravure des pierres précieuses, produisoient des ouvrages que le faste & la vanité se procuroient à grand prix. Dans une Ville immense & voluptueuse, telle que Constantinople, où toutes les grandes fortunes sont réunies, il n'est point rare de voir ces fortes d'Arts, fécondés par l'opulence, enfanter des prodiges, tandis que tout le reste est stérile & languit.

Les Sarrasins au milieu de leurs divisions intestines, continuerent de se livrer à l'étude de Sciences qui s'étoient naturalisées chez eux, depuis qu'ils étoient sortis de l'ignorance & de la bar-

X. S I È C L E.  
 barie. Ils avoient des Mathématiciens, des Astronomes, des Médecins, des Poëtes & des Philosophes. Parmi ces derniers, Avicenne, qui joignoit l'étude des Belles-Lettres à la Philosophie & à la Médecine, commença vers la fin de ce siècle à se faire une réputation qui devint encore plus brillante dans le suivant. Il vécut à la Cour, & parvint à la première place de l'Etat, étant devenu Visir, c'est-à-dire, premier Ministre & Chef des Conseils. Ce seul exemple prouve combien le savoir & les talents étoient honorés par les Califes d'Orient.

Ceux d'Occident (on peut appeller ainsi les Souverains Musulmans d'Espagne) n'étoient pas moins favorables aux Sciences & aux Arts. Leur Cour rassembloit tout ce que le luxe & la délicatesse ont de plus recherché en tout genre. La magnificence & le goût y brilloient dans tout leur éclat. Ils encourageoient les études, sur-tout celles des Mathématiques & de la Médecine, qu'on ne séparoit point alors de la Chymie & de la Botanique. Les Médecins Maures étoient les plus renommés de l'Europe. D. Sanche I, Roi de Léon, attaqué d'une hydropisie dont on désespéroit qu'il pût guérir,

alla  
 ma  
 Re  
 déf  
 lui  
 qu'  
 peu  
 dor  
 tan  
 pas  
 attr  
 rem  
 que  
 ima  
 gala  
 de-l  
 ont  
 il e  
 dou  
 des  
 qu'i  
 les  
 teno  
 P  
 à la  
 grès  
 glet  
 à la  
 le c

alla à Cordoue chercher du secours, malgré les raisons de politique & de Religion qui devoient lui inspirer de la défiance. Abdérame III qui régnoit alors, lui donna ses Médecins, & les remèdes qu'ils lui firent prendre, le rétablirent en peu de tems. Ils avoient aussi des Poètes dont les pièces tantôt galantes & badines, tantôt graves & morales, nemanquoient pas d'invention & d'élégance. On leur attribue aussi des Histoires allégoriques, remplies d'aventures extraordinaires, que les Auteurs de ces sortes d'Ouvrages imaginoient pour donner des leçons de galanterie & d'héroïsme; c'est peut-être de-là que nos premiers Romanciers ont tiré l'idée de leurs fictions, comme il est assez probable que nos Troubadours emprunterent des Chançons & des Poésies Arabes, le modèle de celles qu'ils alloient chanter & réciter dans les Châteaux où les Seigneurs François tenoient leur Cour.

Plusieurs causes réunies concoururent à la décadence des Lettres, & au progrès de le barbarie en France, en Angleterre & dans le reste de l'Europe, à la fin du siècle précédent & dans tout le cours de celui-ci. Comptons pour la

X.

SIÈCLE.

**X.** première les ravages des Normands, que l'espérance du butin portoit à se jeter sur les Monastères & les Eglises. C'étoient les Ecoles publiques de la Nation, & les asyles de la Littérature, où les Sciences divines & humaines s'étoient concentrées. Ces asyles étant pillés, ceux qui les habitoient, massacrés ou dispersés, les Livres qui en faisoient la principale richesse, livrés aux flammes ou détruits de toute autre manière par ces barbares, il ne resta plus aux Lettres de sanctuaire où elles pussent se réfugier, ni aux hommes studieux de moyens pour cultiver leurs connoissances, & en acquérir de nouvelles.

La seconde cause de l'état déplorable où tombèrent les Sciences, se tire de la foiblesse du Gouvernement, & de la tyrannie des Seigneurs qui élevèrent leur puissance sur les débris de l'autorité royale. Il faut aux Sciences & à ceux qui les cultivent, de la protection & de la tranquillité. Si on les opprime, ou si on les trouble dans le laborieux loisir qui fait leurs délices, bientôt on les voit disparaître, abandonner leurs retraites, & céder la place à l'ignorance. On ne pouvoit pas attendre autre chose

de  
l'in  
de  
en  
les  
le  
ave  
me  
gn  
ce  
tre  
aux  
on  
de  
ne  
Alc  
mo  
l'art  
la s  
mes  
sold  
I  
néra  
pèc  
heu  
nor  
au l  
fit d  
& d

de ces guerres civiles que la révolte & l'indépendance allumoient de tout côté ; de ce partage du pouvoir souverain qui en se divisant à l'infini , n'étoit plus dans les mains qui s'en étoient saisies , que le pouvoir de nuire & de faire le mal avec impunité ; de ces pelotons d'hommes armés qui couroient les campagnes pour piller , brûler , égorger tout ce qui avoit le malheur de se rencontrer sur leur passage. Comment se livrer aux travaux paisibles du cabinet, quand on vit au milieu d'un peuple incapable de les apprécier , & sous des Princes qui ne savent pas se défendre eux-mêmes ? Alors voyant que la guerre est le seul moyen d'acquérir de la gloire , & que l'attaque est le seul parti où il y ait de la sûreté , tout le monde prend les armes & se fait agresseur , ou se met à la solde de ceux qui le sont.

La troisième cause de l'ignorance générale , furent les désordres de toute espèce , qui régnèrent dans ces tems malheureux , & sur-tout ceux qui déshonorèrent l'Eglise. Nous en parlerons plus au long dans l'article des mœurs. Il suffit de dire ici que tous les vices des laïcs , & d'autres encore qu'ils ne connoissoient



X. pas, s'étoient introduits dans le sanctuaire & dans les retraites consacrées autrefois à la prière, au silence & à la pratique des plus éminentes vertus. Des Clercs & des Moines livrés au monde, à la dissipation, aux désordres les plus scandaleux, n'étoient pas des hommes propres à l'étude; d'un autre côté, des Evêques & des Abbés, simoniaques, corrompus, fastueux, inappliqués, aimant la guerre & la chasse, nourrissant un grand nombre de chevaux & de chiens, &c, ne s'occupoient guère à ranimer le goût des Sciences dans leurs inférieurs, & encore moins à leur fournir les moyens de s'y appliquer avec fruit.

Enfin une dernière cause qui produisit l'engourdissement des esprits, & l'abandon presque total des études, fut l'opinion de la fin du monde, fixée à l'expiration du dixième siècle; opinion qui se répandit alors en Europe, on ne fait trop sur quel fondement, & qui, accréditée par l'intérêt, adoptée par la crédulité, détruisit toute émulation, tout desir d'acquérir de la célébrité, & de faire arriver son nom à une postérité qui ne devoit pas exister. Remarquons à cette occasion une contradiction, du

nombr  
niffen  
duité  
grave  
fant  
l'on  
en é  
bli d  
remo  
vérité  
conv  
que  
veng  
dans  
mon  
roier  
pers  
éstin  
ni po  
toit  
les  
mes  
fer  
de s  
D  
d'ig  
les  
pris  
tenc

nombre de celles dont les hommes four-  
 nissent tant d'exemples dans leur con-  
 duite, relativement à ce qu'il y a de plus  
 grave en soi-même, & de plus intéres-  
 sant pour eux. L'état de guerre où  
 l'on vivoit, la licence & la férocité qui  
 en étoient la suite, entraînoient l'ou-  
 bli de tous les devoirs, étouffoient les  
 remords, & faisoient perdre de vue les  
 vérités de l'autre vie, tandis qu'on étoit  
 convaincu que le Monde alloit finir, &  
 que Dieu étoit prêt à venir exercer ses  
 vengeances. On négligeoit les études,  
 dans l'idée où l'on étoit que tous les  
 monumens des Sciences & des Arts se-  
 roient bientôt détruits, & qu'il n'y auroit  
 personne pour récompenser par leur  
 estime les travaux des gens de Lettres,  
 ni pour en profiter; & cependant on met-  
 toit l'Europe en feu, on violoit toutes  
 les Loix, on se permettoit tous les cri-  
 mes, pour se faire des possessions, amas-  
 ser des richesses, & jouir impunément  
 de ses usurpations.

De la réunion de toutes ces causes  
 d'ignorance, de leur influence sur tous  
 les ordres, il résulta un dégoût, un mé-  
 pris presque universel de tout ce qui ne  
 tend qu'à éclairer l'esprit, à perfection-

ner les facultés de l'ame par la pensée ;  
 X. la méditation & le travail , à exercer la  
 S I È C L E. raison & à étendre ses lumières. Les  
 Grands ne favoient ni lire , ni écrire.  
 C'étoit même une prérogative de la  
 Noblesse , de n'être pas en état de signer  
 les actes passés en son nom , & on re-  
 connoissoit un Gentilhomme à cette  
 ignorance absolue dont on se faisoit  
 gloire. Les affaires & les Loix , ( car  
 il y faut toujours revenir dans les tems  
 mêmes où elles ont moins de force ; )  
 les affaires & les Loix étoient abandon-  
 nées aux Clercs & aux Moines , parmi  
 lesquels il s'en trouvoit encore quelques-  
 uns qui passoient pour instruits , en com-  
 paraison des autres. Ils rédigeoient le  
 petit nombre d'actes qu'on se donnoit  
 la peine d'écrire ; car les choses en vin-  
 rent au point , qu'on fut souvent dans  
 la nécessité de s'en tenir à des conven-  
 tions verbales , dont les Evêques ou d'au-  
 tres Ecclésiastiques en dignité , étoient  
 dépositaires ; & la paresse adopta cet  
 usage. Les Clercs jugeoient aussi les  
 procès , & décidoient entre les Citoyens  
 qui avoient des intérêts à régler , lors-  
 que ceux - ci , chose peu commune alors ,  
 préféroient un jugement ou un arbi-

trage , à la voie plus courte & plus ana-  
 logue aux mœurs dominantes , de termi-  
 ner eux-mêmes leurs démêlés par le X.  
 combat , ou par l'épreuve. C'étoient en-  
 core les Clercs qui exerçoient la Méde-  
 cine , réduite à des pratiques aveugles &  
 à un empirisme grossier. SIÈCLE.

On ne doit pas conclure de - là que  
 le Clergé fût composé de gens éclairés,  
 & que la lumière , bannie de toutes  
 les autres professions , se fût concentrée  
 parmi les hommes consacrés aux Autels,  
 comme on l'a vu dans quelques-uns des  
 siècles précédens. Non , la plupart n'é-  
 roient pas moins ignorans que vicieux.  
 Il s'en trouvoit , & le nombre en étoit  
 grand , qui ne savoient pas les paroles  
 du Symbole & de l'Oraison Dominicale,  
 puisque c'étoit presque à cela que les  
 Conciles réduisoient les connoissances ,  
 dont il falloit s'assurer par l'examen qui  
 devoit précéder la réception des saints  
 Ordres. Quelles instructions de pareils  
 Ministres étoient-ils en état de donner  
 aux peuples ? Quelle ignorance des vé-  
 rités les plus essentielles de la Religion  
 ne devoit pas régner dans les portions  
 du troupeau de J. C. confiées à des Pas-  
 teurs , qui connoissoient si peu les prin-

— cipes & les maximes de cette Religion  
 X. qu'ils auroient dû enseigner?

S I È C L E. La Théologie avoit encore plus souffert que les autres Sciences, du dépérissement des études, & de l'engourdissement des esprits. Le plus grand nombre n'étudioit point, les autres étudioient mal. On mêloit des idées fausses & souvent même absurdes, aux notions imparfaites des dogmes & des vérités morales. On se représentoit Dieu sous des formes sensibles & corporelles. On lui donnoit les attributs & les passions de l'homme. On le peignoit dans les instructions & dans les écrits d'après les images qu'on s'en étoit formées, & cet Antropomorphisme grossier que des Prêtres avoient adopté, eut besoin d'être combattu par les Docteurs de ce siècle, comme nous le voyons dans les Ouvrages de Rothaire, Evêque de Vérone. Les Orateurs Chrétiens, (si on peut appeler de ce nom ceux qui prêchoient l'Évangile dans un Latin barbare, ou dans la langue du peuple plus barbare encore) les Orateurs Chrétiens ne savoient pas d'autres moyens de rendre leurs auditeurs attentifs & d'ébranler leurs consciences, que de présenter à leur imagi-

nat  
 Ils.  
 ce  
 plu  
 des  
 gro  
 for  
 fes  
 de  
 aux  
 ce  
 d'e  
 rav  
 lita  
 avo  
 mo  
 des  
 les  
 hor  
 n'e  
 jets  
 nat  
 fig  
 me  
 Ga  
 ven  
 diô  
 no

nation des peintures terribles de l'enfer. X.  
 Ils empruntoient leurs images de tout ce que la nature a de plus hideux & de SIÈCLE;  
 plus capable d'effrayer. Ce n'étoient que des monstres affamés, des serpens d'une grosseur énorme, des Diabls sous les formes les plus bisarres & les plus affreuses. Ils mêloient à tout cela des histoires de réprouvés qui étoient venus apprendre aux hommes ce qu'ils souffroient dans ce séjour des tourmens, d'apparitions d'esprits malins qui causoient d'horribles ravages; de révélations faites à des Solitaires sur la damnation de ceux qui avoient persévéré dans le mal jusqu'à la mort, au mépris des avertissemens & des menaces qu'on avoit employés pour les convertir. Tel étoit le fonds des exhortations qu'on faisoit au peuple, & il n'est pas étonnant que remplis de ces objets, des hommes grossiers dont l'imagination étoit fortement remuée, se soient figurés que la fin du Monde & le Jugement universel approchoient.

La Langue Latine portée dans les Gaules par les Romains, mais successivement altérée par l'alliage de tant d'idiômes barbares, que les peuples du nord y avoient introduits, étoit devenue

méconnoissable dans la bouche & sous  
 X. la plume de ceux qui s'en servoient  
 S I È C L E. encore. Le peuple ne l'entendoit presque  
 plus. Des Princes, comme Louis d'Ou-  
 tremer; des Evêques même, comme Ai-  
 mon de Verdun, ne savoient point la  
 parler, quoique ce fût toujours la Lan-  
 gue de la Lithurgie, de la Théologie &  
 des Canons. Cet Aimon étant au Con-  
 cile de Moufon assemblé en 994, ne put  
 s'expliquer qu'en Langue vulgaire. C'é-  
 toit un mélange de Latin, de Tudes-  
 que, & d'autres jargons confondus en-  
 semble sans règle & sans Grammaire.  
 Les Troubadours & les Contadours s'en  
 servirent pour composer leurs chansons,  
 leurs fabliaux & leurs historiettes. On  
 l'appella Langue Romance, d'où est venu  
 le nom de Roman, qu'on a continué de  
 donner aux narrations érotiques, dont la  
 galanterie fournit le sujet, & dont les  
 fictions remplissent les détails.

Quoique les ténèbres de l'ignorance  
 fussent plus épaisses qu'on ne peut l'i-  
 maginer, & que les esprits eussent ab-  
 solument perdu tout ressort, toute éner-  
 gie, il restoit encore quelques-uns des  
 établissemens faits en faveur des Let-  
 tres dans les siècles précédens. Il s'en

fon-  
 des  
 la r  
 Il y  
 à A  
 à F  
 xeu  
 les  
 rag  
 d'ob  
 dég  
 extr  
 sacr  
 posi  
 que  
 qui  
 rieu  
 ni a  
 près  
 corr  
 tion  
 tern  
 sujet  
 Litt  
 moi  
 pen  
 L  
 telle  
 & la

forma même de nouveaux par les soins des saints personnages qui entreprirent la réforme des Monastères & du Clergé. Il y eut donc encore des Ecoles à Paris, à Auxerre, à Lyon, à Cluni, à Dijon, à Fleury-sur-Loire, à S. Denis, à Luxeuil, à Rheims & ailleurs. On y lisoit les Anciens; & ceux qui avoient le courage de se livrer à l'étude, malgré tant d'obstacles & de difficultés capables de les dégoûter, s'appliquoient à entendre, à extraire les bons Ouvrages de l'antiquité sacrée & profane. Mais dans la composition on se bornoit à compiler, presque toujours sans ordre & sans goût, ce qui avoit été écrit dans les tems antérieurs, & on n'avoit ni assez de génie, ni assez de méthode pour travailler d'après ses propres idées. Le style étoit incorrect, dur, vicieux dans la construction, barbare dans un grand nombre de termes, & si diffus, si mal approprié aux sujets, que la lecture de tout ce que les Littérateurs de ce siècle ont produit de moins mauvais, est difficile à soutenir pendant quelques heures.

Les Sciences exactes & naturelles, telles que la Géométrie, l'Astronomie & la Physique, étoient encore plus né-

X.

SIÈCLE.



X.
SIÈCLE.
 gligées que toutes les autres. L'exemple des Arabes d'Espagne, qui les cultivoient avec tant de succès, ne tira pas le reste de l'Occident de son indifférence à cet égard. Les négociations & les ambassades donnoient des rapports nécessaires & fréquens avec eux. Mais on se bornoit à la discussion des intérêts politiques, on imitoit leur luxe, leurs chansons, leurs historiettes, & on négligeoit d'emprunter d'eux ce qu'ils avoient de meilleur. La superstition fut peut-être aussi un obstacle à ce genre d'étude. On fait que Gerbert, Archevêque de Rheims, ensuite de Ravenne, & enfin Pape sous le nom de Sylvestre II, fut soupçonné de magie par le peuple, parce qu'il s'étoit rendu habile dans les Mathématiques & les Sciences abstraites. L'ignorance qui accueilloit avidement tous les faux prodiges dont on repaissoit la crédulité, attribuoit à l'intervention des puissances infernales tout ce qui l'étonnoit.

Nous reprendrons la suite de ces réflexions dans l'histoire du onzième siècle,



ARTICLE

## ARTICLE V.

X.  
SIÈCLE.*État du Christianisme dans toutes les  
Contrées du Monde au dixième siècle.*

L'ÉGLISE d'Orient, comme on sait ; avoit été troublée dans les dernières années du neuvième siècle, & dans les premières de celui-ci, à l'occasion du quatrième mariage de l'Empereur Léon le Philosophe, avec Zoë, femme célèbre par son esprit & sa beauté. Ces troubles n'avoient pu être calmés par le rappel du Patriarche Nicolas, & l'exil d'Euty chius que le ressentiment de Léon avoit fait mettre à sa place sur le Siège de Constantinople. Mais enfin le calme fut rétabli, & les Loix canoniques remises en vigueur par le Concile qu'on tint à Constantinople en 920, sous l'autorité de l'Empereur Romain Lécapène, Collègue de Constantin Porphyrogénète. On y travailla avec succès à la réunion des Prélats & des Clercs qui s'étoient partagés entre les deux Patriarches, Nicolas & Euty chius. De plus, on y fit un décret qui proscrivoit entièrement les

*Tome IV.*

D

ARTICLE

**X.** quatrièmes nôces , conformément à la discipline que l'Eglise d'Orient avoit toujours suivie ; on permettoit les troisièmes dans certains cas & à certaines conditions , mais en imposant une pénitence de plusieurs années à ceux qui les contractoient ; enfin les secondes , & mêmes les premières , étoient assujetties à quelques peines canoniques , lorsque le rapt ou la débauche les avoient précédées.

Un autre scandale plus affligeant encore pour l'Eglise , succéda presque immédiatement à celui-ci. Après la mort du Patriarche Etienne , successeur de Nicolas , Romain Lécapène qui dispo-  
 soit de tout , pendant que Constantin son Collègue passoit sa vie-loin des affaires , au milieu des Livres & des Savans , destina cette première dignité de l'Eglise d'Orient à Théophylacte , l'un de ses fils. Mais ce Prince étoit trop jeune encore pour en être revêtu , & en faire les fonctions. Pour arranger les choses suivant les vues de l'Empereur , un Moine nommé Tryphon , consentit à se faire ordonner , & à tenir la Chaire Patriarcale , par une espèce d'*interim* , jusqu'à ce que le jeune Prince eût atteint l'âge

marqué par les Canons. Cet arrangement, branche de simonie appelée confiance, & l'une des plus criminelles, est le premier exemple d'un pareil abus que l'on trouve dans l'Histoire. Au bout de trois ans, Tryphon se retira dans son Monastère, & Théophylacte monta par une Ordination solennelle, sur le Siège de Constantinople. Il s'y conduisit d'une manière qui répondit à une entrée si peu canonique. Il vécut dans le faste & le dérèglement. Les revenus de l'Eglise, & les sommes qu'il tiroit de la vente des Evêchés & des autres dignités ecclésiastiques, ne suffisoient qu'avec peine à ses folles dépenses. A une passion démesurée pour la chasse, il joignoit le goût de tous les autres plaisirs, n'épargnant rien pour les satisfaire, & portant la licence jusqu'à traiter indécemment les fonctions les plus augustes du saint Ministère, & jusqu'à violer toutes les bienséances de son rang. L'Eglise de Constantinople eut la douleur de voir cet indigne Pasteur pendant vingt-trois ans, sur un Siège que tant de grands hommes avoient honoré par leurs vertus & leurs talens.

Nous nous sommes un peu étendu

X. **S I È C L E.** fur ce qui concerne la promotion & la conduite de ce Patriarche, pour donner dans ce seul exemple, une idée des maux qui désoloient la plupart des Eglises d'Orient. Mais il en étoit d'autres encore, non moins sensibles à ceux qui conservoient un attachement tendre & un zèle éclairé pour les intérêts de la foi. Ils la voyoient toujours combattue par cette foule de sectes ennemies, qui avoient formé des sociétés schismatiques dans les diverses contrées de la domination Musulmane. Leur animosité contre l'Eglise Catholique qui les avoit retranchés de sa Communion, ne se reposoit jamais. Le mal qu'elles ne pouvoient lui faire par elles-mêmes, elles le faisoient par les Sarrasins, dont le fanatisme toujours prêt à s'enflammer, rallumoit souvent de petites persécutions; & ce feu, quoique de courte durée, n'en étoit pas moins dévorant. Ces attaques devenoient fréquentes & vives, parce que, outre la haine du Christianisme, innée dans tous les Musulmans, ils étoient sans cesse excités à sévir contre les Catholiques par les sectaires qui vivoient au milieu d'eux, & qui détestoient encore plus l'Eglise, que

le  
 U  
 pa  
 qu  
 Ca  
 pa  
 po  
 de  
 uie  
 pro  
 hon  
 la p  
 fair  
 que  
 loie  
 met.  
 pers  
 oppo  
 plus  
 répo  
 cien  
 & la  
 la di  
 pour  
 avoie  
 ceux  
 armes  
 Leu  
 guerre

le Mahométan ne haïssoit le Chrétien. 

---

 X.   
 Un choc si souvent répété, qu'il peut passer pour continuel, produisoit quelques Martyrs & beaucoup d'Apostats. 

---

 SIÈCLE.   
 Car l'Islamisme qui avoit commencé par détruire tout ce qui lui étoit opposé, avoit cru depuis, qu'il convenoit de changer ces moyens violens, contre une méthode plus douce. L'esprit de prosélytisme qui étoit la principale passion de ses Docteurs, prit les voies de la persuasion & du raisonnement, pour faire adopter les dogmes & les pratiques de l'Alcoran, à ceux qu'ils vouloient gagner à la Religion de Mahomet. Il est vrai que quand la méthode persuasive ne réussissoit pas, & qu'on opposoit à leurs raisons des argumens plus forts, auxquels ils n'avoient rien à répondre, ils en revenoient à leur ancienne manière. Le fer, les tourmens & la mort les tiroient d'embaras, & la dispute où l'avantage n'avoit pas été pour eux, finissoit toujours, lorsqu'ils en avoient le pouvoir, par le supplice de ceux qui les avoient terrassés avec les armes de la Logique.

Leurs guerres avec les Grecs, & ces guerres étoient en quelque sorte sans

**X.** interruption, allumoient toujours de nouvelles persécutions contre les Chrétiens. S'ils étoient vainqueurs, ils abusoient des droits de la victoire, sur-tout après des Sièges terminés heureusement pour eux, en massacrant les Evêques, les Prêtres & les Moines, en faisant éprouver le même sort aux fidèles qui montroient de la fermeté, en démolissant les Eglises, les Monastères, & en profanant tout ce que la Religion a de plus sacré. S'ils étoient vaincus, plus furieux encore, ils se vengeoient sur les adorateurs de J. C. & sur les édifices consacrés à son culte, de la honte qu'ils venoient de recevoir. Ainsi l'Empereur Nicéphore ayant conquis sur eux un grand nombre de places, & porté ses armes avec succès dans la Syrie, la Phénicie & jusqu'au Mont-Liban, irrités autant qu'humiliés par leurs défaites, ils firent périr dans les tortures Christophe, Patriarche d'Antioche, & Jean, Patriarche de Jérusalem, immolèrent à leur vengeance un nombre prodigieux de Chrétiens, & brûlèrent la superbe Eglise du saint Sépulcre à Jérusalem.

Quoiqu'il fût rare que les schismati-

ques de la domination Musulmane, ~~\_\_\_\_\_~~  
 n'eussent pas quelque part à ces orages, X.  
 on essayoit de tems en tems de les S I È C L E.  
 ramener à l'unité Catholique qu'ils  
 avoient rompue. Mais ces entreprises  
 inspirées par le zèle, & dirigées par la  
 charité, n'avoient pas tout l'effet qu'on  
 s'en promettoit. On détrompoit quel-  
 ques particuliers, on en ébranloit quel-  
 ques autres, mais on ne venoit pas à  
 bout de ramener le corps entier de la  
 secte; & ceux qui la composoient, sub-  
 jugués par leurs anciens préjugés, peu  
 capables d'ailleurs de suivre une dis-  
 cussion où il falloit analyser les faits &  
 la doctrine, restoient dans leurs pre-  
 miers sentimens. Ils faisoient même  
 plus : vaincus dans la dispute, ils s'at-  
 tribuoient la victoire, ou, s'ils ne pou-  
 voient pas se dissimuler leur défaite,  
 le ressentiment qu'ils en avoient ren-  
 doit plus opiniâtres, plus animés contre  
 les Catholiques, & plus enclins à leur  
 faire du mal.

Telle fut l'issue de la conférence que  
 l'Empereur Nicéphore procura entre Po-  
 lyeucte, Patriarche de Constantinople,  
 & Jean, Patriarche d'Antioche, Jaco-  
 bite, c'est-à-dire, Eutythien. Il étoit



——— aisé au Prélat Catholique de mettre le  
 X. défenseur de l'hérésie & du schisme  
 SIÈCLE. hors de combat, en le pressant par les  
 raisonnemens les plus simples, tant sur  
 le dogme, que sur les motifs de sépa-  
 ration qu'on alléguoit dans cette secte,  
 pour l'excuser. Il le fit sans doute avec tout  
 l'avantage de la bonne cause sur la  
 mauvaise, quand ses intérêts sont en  
 des mains habiles; car Polyucte étoit  
 Savant & très-versé dans les matières  
 théologiques. Mais, s'il triompha des  
 raisons alléguées par son adversaire,  
 il ne put triompher également de son  
 esprit & de son cœur. Au contraire  
 le Patriarche Jacobite sortit de la dis-  
 pute plus prévenu, plus aigri, qu'il  
 n'y étoit entré; & pour se faire un  
 mérite aux yeux de son parti de la ma-  
 nière dont il avoit défendu les intérêts  
 de la cause commune, il publia une  
 relation de tout ce qui s'étoit dit de  
 part & d'autre, & selon son récit, le  
 personnage le plus brillant fut le sien.  
 Ce sont les seuls actes qui nous restent  
 de cette Conférence. On y voit, mal-  
 gré tout l'art qu'il emploie pour dé-  
 guiser la vérité, que la force des argu-  
 mens & le talent de raisonner d'une

manière concluante, n'étoient pas de son côté.

L'ancienne rivalité qui régnoit entre les Grecs & les Latins, développée par Photius, assoupié ensuite, subsistoit toujours, dans le cœur des premiers surtout, qui joignoient à l'estime d'eux-mêmes un fonds toujours subsistant de jalousie nationale contre les Occidentaux. Ces dispositions si peu favorables à l'harmonie des deux Eglises, se réveillèrent à l'occasion de ce que nous allons dire. Vers l'an 968, le Pape Jean XIII & l'Empereur d'Occident, Othon I, envoyèrent une ambassade à Constantinople. Cette Légation dont Liutprand, Evêque de Crémone, l'un des Ambassadeurs, a écrit une relation curieuse, avoit pour objet du côté de l'Empereur Othon, de négocier le mariage du jeune Prince Othon, son fils, avec Théophanie, fille de Romain le Jeune, & de cette autre Théophanie, que Nicéphore - Phocas avoit épousée depuis qu'il étoit monté sur le Trône de Constantinople. Sans doute Jean XIII profitant de cette occasion, envoya des Nonces à la Cour impériale d'Orient, tant pour travailler à l'alliance

projetée, que pour traiter des affaires  
 générales de la Religion, & des inté-  
 rêts communs aux deux Eglises. Ce  
 Pape dans les Lettres que les Nonces  
 présentèrent à Nicéphore, lui donnoit  
 le titre d'Empereur des Grecs, & à  
 Othon celui d'Empereur d'Occident.  
 On fut très-choqué de ces qualifications  
 à Constantinople, & Nicéphore en fut  
 tellement offensé, qu'il fit mettre les  
 Nonces en prison. On les traitoit de  
 barbares, de misérables, & le Pape  
 d'homme vil & méprisable, qui n'étoit  
 pas digne que l'Empereur s'abaissât jus-  
 qu'à lui écrire. C'étoit avec ces termes  
 de mépris que les Grecs s'exprimoient  
 ordinairement, en parlant des Latins,  
 & sur-tout des habitans de Rome mo-  
 derne. Ils prétendoient que le grand  
 Constantin, en transportant le Siège  
 de l'Empire à Constantinople y avoit  
 attiré tout ce qu'il y avoit de noble &  
 d'illustre parmi les Citoyens de l'an-  
 cienne Capitale, de sorte qu'il n'y étoit  
 resté que des gens ignobles & une vile  
 populace. Le ressentiment de Nicéphore-  
 Phocas ne se borna pas à l'emprisonne-  
 ment des Nonces. Il voulut que le Pa-  
 triarche Polyeucte érigeât le Siège épif-

copal d'Otrante en Archevêché, pour soustraire la Calabre & la Pouille à la Jurisdiction du Pape. Il lui fit ordonner de plus que la Liturgie & l'Office divin ne se célébreroient qu'en Grec dans cette partie de l'Italie, qui reconnoissoit encore les Souverains de Constantinople pour ses Maîtres.

Il faut avouer que parmi les Pontifes qui occupèrent successivement le Siège apostolique durant ce siècle, plusieurs n'eurent pas les qualités propres à leur concilier l'estime & le respect des Orientaux. Jean XIII, quoique moins vicieux & moins décrié que plusieurs autres, n'étoit pas irréprochable en tout; & la vengeance qu'il tira du Préfet de Rome, son ennemi, ne montre pas qu'il fut animé de l'esprit de douceur qui caractérise les vrais Chrétiens, & qui doit éclater sur-tout dans les Pasteurs. Mais comme nous nous sommes proposés de traiter dans un article séparé, ce qui concerne l'Eglise de Rome & ses Pontifes pendant ce siècle, nous n'en dirons rien de plus ici.

L'Eglise d'Espagne où la ferveur & la lumière avoit régné si long-tems, étoit tombée dans la corruption, & l'i-

**X.**  
**SIÈCLE.** ~~\_\_\_\_\_~~ gnorance. Les irruptions des Normands qui ravageoient les côtes, & des Sarrasins Maures qui désoloient l'intérieur, avoient causé en partie cet affoiblissement déplorable de la Science & de la piété. Il semble que la nécessité de défendre la Religion contre les calomnies des infidèles, & de la venger de leurs mépris, auroit dû entretenir le goût des études & la pureté des mœurs dans cette portion de l'Eglise, plus exposée que plusieurs autres à de fréquentes disputes avec les ennemis de la foi. Mais les discordes civiles, l'état de guerre continuel, & l'obligation d'être sans cesse armé pour attaquer ou repousser l'ennemi, avoient tourné les esprits à des idées de sang, de combats, d'expéditions militaires, qui n'étoient pas celles des Chrétiens, encore moins des Pasteurs, dans les siècles de vertu & de régularité.

Cependant il y eut encore dans cette Eglise des Personnages illustres par leur sainteté. Si le nombre en fut petit, il n'en fut que plus précieux, & le mérite d'avoir résisté au torrent général de la corruption, ajoute un nouvel éclat aux vertus qui les rendirent célèbres. On

compte parmi ces hommes distingués, qui honorèrent l'Espagne dans le dixième siècle, S. Gennade, Evêque d'Astorga, qui avoit relevé plusieurs Monastères détruits par les Maures, & qui les avoit soumis à la Règle de S. Benoît; S. Rudesinde, Evêque de Dume, qui fonda le Monastère de Celle-Neuve en Galice; S. Froilan, Evêque de Léon, qui s'étoit formé à la perfection par les pratiques austères de la vie érémitique; & S. Attilan Evêque de Zamora, né d'une famille riche & puissante, qui renonça dès sa jeunesse à tous les avantages du monde, pour se consacrer à Dieu dans la solitude.

N'oublions pas un exemple de courage, digne des plus beaux tems du Christianisme. Vers l'an 984, sous le règne de Bermude II, Mahomet-Almanzor, Ministre & général d'Issem, Calife de Cordoue, dont nous avons déjà parlé, prit la Ville de Simancas dans le Royaume de Léon. Après avoir fait passer au fil de l'épée la plupart des habitans, il emmena le reste en captivité. Ces infortunés, réduits à la plus affreuse misère, & chargés de chaînes, furent jettés dans une prison où

**X.** ils manquoient de tout. Ils étoient con-  
**SIÈCLE.** damnés à mourir dans les tourmens ,  
 s'ils refusoient de racheter leur vie en  
 renonçant à J. C. Mais ils s'exhortoient  
 les uns les autres à demeurer fermes  
 dans la foi , & à préférer la mort à l'a-  
 postasie , bénissant Dieu qui leur fai-  
 soit la grace de souffrir pour lui. Le  
 Musulman irrité de leur constance , qui  
 auroit dû toucher sa générosité , ordonna  
 leur supplice , & ils reçurent tous la  
 couronne du martyr.

Le Christianisme si florissant en An-  
 gleterre sous le pieux Roi Alfred le  
 Grand , perdit beaucoup de son lustre  
 après la mort de ce Prince. Son fils &  
 son successeur , Edouard l'Ancien , trop  
 occupé sans doute à dompter les Da-  
 nois , les Gaulois & les Bretons , donna  
 d'abord moins d'attention aux affaires  
 de la Religion & à la conduite des Ec-  
 clésiastiques. Mais ayant reçu une Let-  
 tre du Pape Benoît IV , par laquelle ce  
 Pontife se plaignoit de ce qu'on laissoit  
 plusieurs Eglises sans Evêques , Edouard  
 fit assembler un Concile où il assista.  
 On y choisit des sujets propres à rem-  
 plir dignement les Sièges qui étoient  
 vacans , & on en érigea de nouveaux

dans  
 pour  
 A  
 la m  
 gran  
 gion  
 Par  
 bord  
 Arch  
 Loix  
 les c  
 plus  
 de p  
 ses,  
 tre c  
 Dim  
 Loix  
 qui t  
 nmin  
 qu'ils  
 leme  
 aux E  
 chés  
 voit  
 faux  
 des  
 pour  
 récitâ  
 Pseau

dans plusieurs Eglises, assez nombreuses pour avoir un Pasteur.

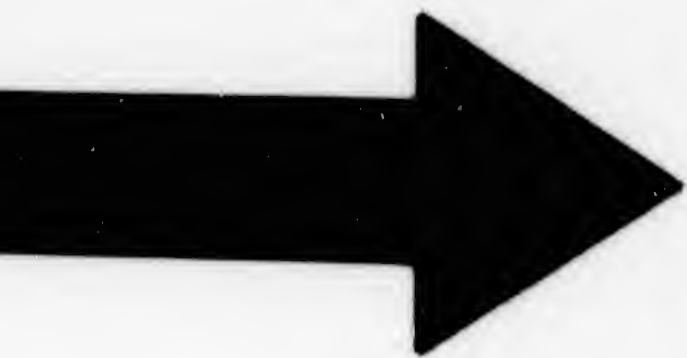
X.

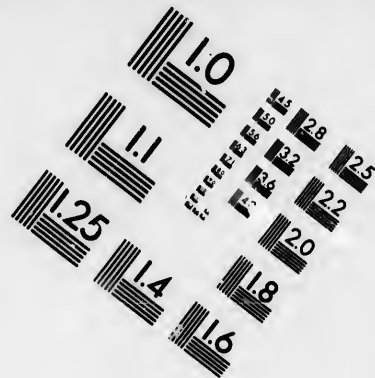
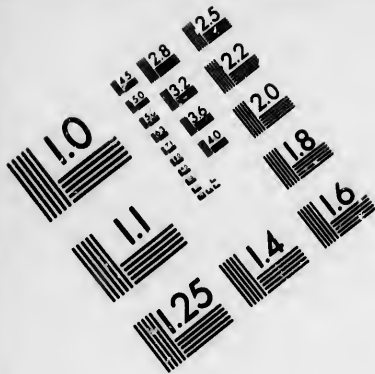
S I È C L E .

Adelstan qui monta sur le Trône après la mort d'Edouard son père, montra un grand zèle pour l'honneur de la Religion & le maintien de la discipline. Par le conseil de S. Odon, qui fut d'abord Evêque de Schirburn, & ensuite Archevêque de Cantorbéri, il fit des Loix sages & sévères contre les scandales des Ecclésiastiques & les vices les plus ordinaires du peuple. Il ordonnoit de payer exactement la dixme aux Eglises, & prononçoit diverses peines contre ceux qui profanoient la sainteté du Dimanche, & qui violoient les autres Loix ecclésiastiques. Il prescrivoit à ceux qui tenoient de lui des terres & des domaines, des aumônes proportionnelles, qu'ils étoient chargés d'acquitter fidèlement. Il punissoit les violences faites aux Eglises; défendoit la tenue des marchés publics, les Dimanches, & privoit de la sépulture les parjures & les faux témoins. A ces réglemens il ajouta des instructions pour les Evêques & pour les Monastères où il voulut qu'on récitât, chaque Vendredi, cinquante Pseaumes pour lui.

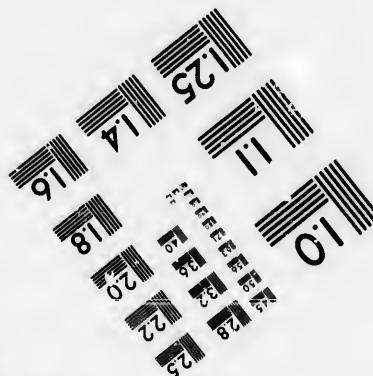
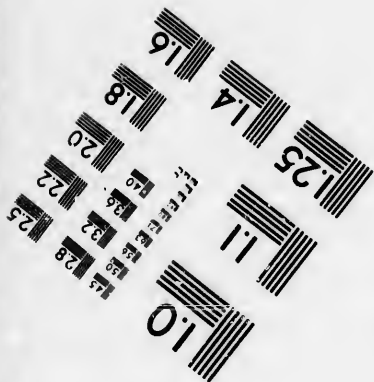
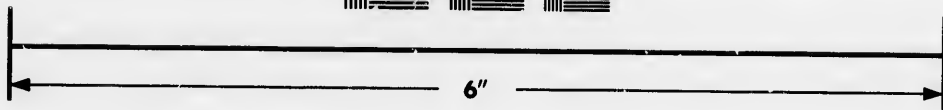
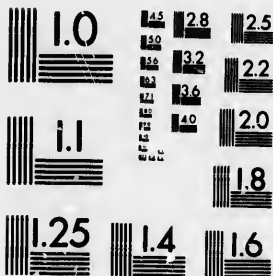








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

8  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
45

01  
02  
03  
04  
05  
06  
07  
08  
09  
10

**X.**  
**SI È C L E.** Le Roi Edmond, qui commença de régner l'an 940, n'eut pas moins de zèle pour la discipline de l'Eglise, & l'observation de ses Loix. Ce Prince tint la quatrième année de son règne une Assemblée de Prélats & de Seigneurs. Il y publia de nouvelles Loix sur la chasteté, le paiement des dixmes, le précepte de l'aumône, & les solemnités qui devoient s'observer dans les mariages. Il y prononça, comme ses prédécesseurs, des peines civiles & canoniques contre les parjures, les homicides, & contre ceux qui outrageoient les Vierges consacrées à Dieu, ou qui renouvelleroient les sacrifices impies des Payens.

Plusieurs saints Evêques, tels que S. Odon de Cantorbéri, S. Ethelvolde de Vinchester, S. Osnald de Vorchester, & S. Dunstan le plus célèbre de tous, unissoient leur autorité à celle des Rois, pour faire fleurir la Religion & les bonnes mœurs. Et afin de montrer jusqu'où la vertu de ces saints Evêques & leur zèle pour les bonnes mœurs, les rendoit quelquefois hardis & entreprenans, on cite un fait que nous rapporterons, sans oser le juger. Eduin, jeune Prince livré à

ses p  
 955.  
 pour  
 satis  
 mon  
 plus  
 Dun  
 mon  
 duit  
 rang  
 puni  
 pour  
 le j  
 Evê  
 mon  
 mer  
 Tou  
 éga  
 circ  
 qua  
 don  
 S. C  
 cou  
 qui  
 pass  
 ren  
 en  
 d'C  
 lui  
 mo

ses passions, étoit parvenu au Trône en 955. Il affectoit un mépris insultant pour la Religion, pilloit les Eglises pour satisfaire à ses folles dépenses, & faisoit montre de sa vie scandaleuse. Envain les plus vertueux Prélats, & sur-tout S. Dunstan, avoient-ils essayé par leurs remontrances de le ramener à une conduite plus réglée & plus digne de son rang; il avoit dédaigné leurs avis, ou puni de l'exil leur généreuse liberté. Il poussa même l'oubli des bienséances, le jour de son sacre, jusqu'à quitter les Evêques & les Seigneurs que la cérémonie avoit rassemblés, pour s'enfermer avec une créature dont il étoit épris. Tous les Prélats & les Grands furent également offensés d'une action que la circonstance rendoit encore plus choquante. On lui députa deux Evêques dont les représentations furent inutiles. S. Odon voyant que le jeune Roi n'écoutoit rien, envoya des gens armés qui enlevèrent de sa Cour l'objet de sa passion. Ils la défigurèrent, la marquèrent d'un fer chaud, & la conduisirent en Irlande. Elle en revint, & les gens d'Odon qui la prirent de nouveau, lui coupèrent les jarets & la firent mourir.

X.

SIÈCLE.

X.  
S I È C L E

Le zèle que S. Dunstan fit paroître dans une occasion à peu près semblable, fut plus conforme aux règles de la prudence & de la charité pastorale. Le Roi Egard, Prince doué des plus belles qualités, commit un crime pareil à celui de David. S. Dunstan fut affligé d'une chûte qui déshonorait tout à la fois la Religion & le Trône. Il alla trouver le Prince coupable; celui-ci lui présenta la main, selon l'usage, pour le faire asseoir auprès de lui; le saint Evêque lui retira la sienne, en lui disant d'un ton sévère: *Prince, oseriez-vous toucher de votre main impure, celle qui touche & sacrifie le Corps de J. C. ?* Le Roi frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, se jeta aux pieds de S. Dunstan, avouant son crime, versant des larmes & demandant pardon. L'Archevêque touché à son tour de ces heureuses dispositions, fit sentir au Roi l'énormité de son péché, & l'obligation d'en réparer le scandale. Il lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il devoit s'abstenir de porter les marques de la royauté, jeûner deux fois la semaine, & faire de grandes aumônes. Il lui prescrivit en outre de fonder un Monastère de Vier-

ges  
Die  
cha  
& d  
mer  
teu  
fut  
une  
nell  
met  
Rel  
hon  
con  
tio  
l'ar  
leur  
(  
que  
des  
gen  
gno  
tant  
par  
glif  
Evê  
les  
ma  
résé  
à ce

ges, qui seroient occupées à demander à Dieu pour lui la pureté de cœur ; de chasser les Clercs d'une vie dérégulée, & d'employer tout son pouvoir à réformer les abus que la sollicitude des Pasteurs ne pouvoit extirper. Le Prince fut fidèle à suivre ses avis, & après une pénitence de sept ans, il fut solennellement réconcilié. Exemple de fermeté dans le saint Archevêque, & de Religion dans le pieux Roi, qui fait honneur à tous les deux. Nous ferons connoître plus particulièrement les actions & les vertus de S. Dunstan dans l'article des Personnages illustres par leur sainteté.

Ce concert des Princes & des Evêques d'Angleterre pour le rétablissement des règles ecclésiastiques, & l'encouragement de la piété, empêcha que l'ignorance & la corruption y fissent autant de progrès, que dans les autres parties de l'Occident. Cependant il s'y glissa de grands désordres ; & les bons Evêques dont le nombre diminueoit tous les jours, ne cessent de gémir sur le malheur des tems auxquels ils étoient réservés. Telle étoit la fatalité attachée à ce siècle, que les ténèbres & la dépra-



X.  
S I È C L E.

vation y prévaloiēt de toute part ; malgré les efforts qu'on faisoit pour en détourner l'influence.

Lorsque Rollon, Chef des Normands, se fut établi avec sa Nation dans la partie de la Neustrie que Charles le Simple lui avoit cédée, il s'appliqua à y faire refleurir la Religion. Il sentit que c'étoit l'unique moyen d'adoucir le caractère féroce de son peuple, & que les Loix seroient peu efficaces, sans le secours d'une puissance qui commande au cœur. C'est à cette époque qu'il faut rapporter le rétablissement de plusieurs Eglises ruinées ou dégradées dans les différentes irruptions de ces barbares, & la fondation de plusieurs Monastères qui devinrent des Ecoles de science & de piété. Les Seigneurs qui partagèrent la fortune de Rollon, imitèrent son zèle & sa libéralité. Des établissemens utiles à la Religion dûrent leur origine à l'émulation que l'exemple du Souverain avoit excitée parmi eux. Mais dans la suite les troubles civiles, les guerres étrangères & domestiques, ramenèrent une partie des maux auxquels on avoit commencé de remédier.

Dans le reste de la France, la Reli-

gion  
heur  
détr  
ayan  
trou  
situa  
part  
tiqu  
nos  
lors  
pris  
Cou  
loit  
tat  
Il d  
avo  
tion  
pou  
min  
tre.  
& p  
non  
pliq  
fit r  
rei.  
que  
avo  
fiast  
ticle

gion eut beaucoup à souffrir des malheurs publics & de la confusion qui avoit détruit l'ordre par-tout. Hugues Capet X.  
SIÈCLE.  
 ayant été porté sur le Trône en 987, trouva la Société religieuse dans une situation aussi déplorable, que toutes les parties de l'administration civile & politique. Ce Chef de la troisième Race de nos Rois étoit dans la vigueur de l'âge, lorsqu'il prit les rênes de l'État. Il comprit que pour conserver à sa postérité la Couronne qu'il venoit d'obtenir, il falloit travailler à détruire les vices de l'État, auxquels il devoit son élévation. Il dirigea vers cet objet l'expérience qu'il avoit acquise dans sa première condition, les talens dont la nature l'avoit pourvu, & la puissance qui avoit déterminé ses égaux à se le donner pour Maître. Il étoit pourvu, comme ses pères & plusieurs autres Seigneurs, d'un grand nombre de riches Abbayes dont il s'appliquoit le revenu; il s'en démit, & fit rentrer les choses dans l'ordre naturel. Son exemple fut suivi par quelques-uns de ceux que le même abus avoit mis en possession des biens ecclésiastiques. Mais nous verrons dans l'article de la discipline, que ces actes de

~~justice~~ justice ne furent pas suffisans pour réparer les brèches que des causes multipliées  
 X. & plaines d'activité avoient faites à l'Eglise. Ce ne pouvoit être que l'ouvrage du tems & d'une réunion de circonstances favorables, dont on étoit encore loin de voir l'effet.

La plus importante affaire qui s'éleva dans l'Eglise de France pendant ce siècle, fut celle dont la Ville de Rheims devint le théâtre. Le Siège épiscopal de cette Ville étoit un objet d'ambition pour les Ecclésiastiques de la plus haute naissance, tant à cause des grands biens qu'il possédoit, qu'à cause du droit de sacrer les Rois dont il jouissoit depuis Clovis. Il est bon d'entrer à ce sujet dans quelques détails, pour faire voir comment les dignités les plus saintes étoient devenues la proie des hommes puissans, ou protégés par ceux dont l'autorité s'étoit rendue supérieure à toutes les Loix.

Herbert Comte de Vermandois, avoit eu le crédit de faire élire Archevêque de Rheims en 925, son fils nommé Hugues qui n'étoit âgé que de cinq ans. Raoul, Roi de France trop foible, quoique bien intentionné, pour s'opposer avec succès à de pareilles entreprises,

donn  
 tion  
 étran  
 mépi  
 Abbe  
 les f  
 cèse.  
 para  
 & s'  
 lais a  
 puis  
 qu'il  
 dé p  
 siège  
 depu  
 rans  
 Auff  
 & le  
 élu  
 gné  
 fut o  
 vince  
 dix-l  
 Arta  
 d'Ou  
 assiég  
 man  
 oblig  
 une

donna son consentement à cette élec-  
 tion ; & ce qui doit paroître encore plus  
 étrange , le Pape Jean X l'approuva au  
 mépris de toutes les règles , & commit  
 Abbon , Evêque de Soissons , pour faire  
 les fonctions épiscopales dans le Dio-  
 cèse. Le Comte de Vermandois s'em-  
 para de tout le revenu de cette Eglise,  
 & s'établit avec sa famille dans le Pa-  
 lais archiépiscopal. Herbert jouissoit de-  
 puis sept ans de son usurpation , lors-  
 qu'il se brouilla avec le Roi , qui , secon-  
 dé par Hugues le Grand , vint mettre le  
 siège devant Rheims. Le Siège duroit  
 depuis trois semaines , lorsque les habi-  
 tans se déterminèrent à rendre la Ville.  
 Aussi-tôt on s'assembla dans l'Eglise ,  
 & le Clergé de concert avec le peuple ,  
 élut Artaud Moine de S. Remi , dési-  
 gné par le Roi. Le nouvel Archevêque  
 fut ordonné par les Evêques de la Pro-  
 vince & quelques autres , au nombre de  
 dix-huit. Après neuf ans d'épiscopat ,  
 Artaud encourut la disgrâce de Louis  
 d'Outremer , qui , pour le punir , vint  
 assiéger la Ville , avec le Comte de Ver-  
 mandois. Artaud pressé vivement , fut  
 obligé de céder , & l'on exigea de lui  
 une renonciation au titre d'Archevêque

X. de Rheims. Les Evêques assemblés à Soissons, décidèrent qu'il falloit ordonner Hugues, destiné dès l'enfance à cette place, ce qui fut exécuté, quoiqu'il n'eût que vingt ans, & le Pape Etienne VIII l'honora du pallium; Artaud l'avoit reçu de Jean XI. Quelque tems après, ce dernier, qui n'avoit point abandonné ses droits, se ménagea l'appui de Louis d'Outremer, qui, mécontent d'Hugues & de ses freres, assiégea de nouveau la Ville, & rétablit l'Archevêque Artaud, qui mourut en 961. Alors Hugues dont les espérances s'étoient ranimées, fit d'inutiles efforts pour rentrer dans l'Eglise de Rheims. Les Evêques assemblés en Concile à Meaux, ayant consulté le Pape sur cette affaire, il fut réglé qu'on donneroit un Pasteur à l'Eglise de Rheims, sans égard aux prétentions d'Hugues regardé comme un intrus, & jugé tel par deux Conciles. On élut donc Odalric qui fut Chancelier du Roi Lothaire, & après sa mort on lui donna pour successeur Adalbèron qui posséda la même charge, & sacra Hugues-Capet.

Adalbèron étant mort l'année d'après le sacre d'Hugues-Capet, ce Prince fit élire

élin  
tur  
vea  
la V  
Lon  
ble  
cou  
Sièg  
dig  
sub  
pro  
dina  
son  
jug  
Lett  
que  
env  
ner  
pet  
Rob  
qui  
firm  
pare  
d'Ar  
jusq  
long  
litiq  
rons  
le n  
T

élire pour lui succéder Arnoul, fils naturel du Roi Lothaire : mais le nouveau Prélat fut soupçonné d'avoir livré la Ville de Rheims à Charles, Duc de Lorraine, son oncle. Le Roi fit assembler un Concile pour le juger. Il s'avoua coupable & donna sa renonciation au Siège de Rheims dont il se reconnut indigne. Gerbert, son Secrétaire lui fut substitué. Mais le Pape Jean XV désapprouva la déposition d'Arnoul & l'Ordination de Gerbert. Celui-ci défendit son droit au Siège de Rheims contre le jugement du Souverain-Pontife, par une Lettre fort vive, adressée à l'Archevêque de Sens. Néanmoins le Pape ayant envoyé un Légat en France pour examiner cette affaire, & le Roi Hugues Capet, protecteur de Gerbert, étant mort, Robert fils & successeur de ce Prince, qui avoit besoin de Rome pour la confirmation de son mariage avec Berthe sa parente, consentit au rétablissement d'Arnoul, qui tint le Siège de Rheims jusqu'à l'an 1021. Ainsi finirent ces longs démêlés dont l'ambition & la politique avoient été le mobile. Nous verrons Gerbert sur le Siège de Rome, sous le nom de Sylvestre II, dans l'article

suivant , & nous y rapporterons son histoire.

X.

**S I È C L E .** Quoique l'Allemagne n'ait pas été moins agitée que les autres pays , par des divisions intestines , la Société chrétienne n'y auroit pas éprouvé de grands malheurs , sans les irruptions fréquentes des Hongrois , qui furent pour ces contrées ce que les Normands avoient été pour l'Occident de l'Europe. Ces barbares dont l'origine étoit la même que celle des Huns , si terribles sous Attila , s'étoient établis dans la Pannonie qui a pris leur nom , & dans les contrées voisines. De-là ils se répandirent dans la Germanie , dans l'Italie par le Tirol , & même ils pénétrèrent jusqu'en Alsace , en Lorraine & en Champagne. Ils étoient toujours à cheval. Leur vitesse étoit incroyable. Ils n'avoient pour armes que des flèches qu'ils tiroient avec une merveilleuse adresse. Ils vivoient de chair crue , & buvoient du sang mêlé avec de l'eau ; ils parloient peu , agissoient beaucoup , & portoient la férocité plus loin qu'aucun autre peuple barbare dont on eût encore parlé dans l'Histoire. On trouve beaucoup de rapports entre leur manière de combattre ,

leur  
qu  
the  
plu  
les  
bla  
pal  
na  
tan  
le  
de  
nes  
pei  
cau  
sièc  
me  
sele  
en c  
diffi  
avo  
Etat  
tour  
entr  
tres  
chré  
les  
loier  
nair  
les I

leur genre de vie & leurs mœurs, & ce  
 que les Anciens nous ont appris des Scy-  
 thes & des Sarmates. Ils commirent les  
 plus grands excès de cruauté dans tous  
 les lieux où ils portèrent leurs pas. Sem-  
 blables aux Normands, c'étoit princi-  
 palement contre les Eglises & les Mo-  
 nastères qu'ils tournoient leur fureur,  
 tant par l'espérance du butin, que par  
 le peu de résistance qu'ils éprouvoient  
 de la part des Ecclésiastiques & des Moi-  
 nes. Les Historiens du tems font une  
 peinture touchante des ravages qu'ils  
 causèrent pendant tout le cours de ce  
 siècle. Conrad fut contraint de se sou-  
 mettre à leur payer tribut. Henri l'Oi-  
 seleur le refusa, & ils s'en vengèrent  
 en désolant toute l'Allemagne. Ce Prince  
 dissipa deux armées immenses qu'ils  
 avoient mis sur pieds, pour envahir ses  
 Etats. Othon le Grand les défit à son  
 tour, & depuis ce tems ils furent moins  
 entreprenans. Comme ils étoient idolâ-  
 tres, & que la haine de la Religion  
 chrétienne entroit pour beaucoup dans  
 les fureurs & les massacres qui signa-  
 loient par-tout leurs irruptions sangui-  
 naires, on a regardé comme Martyrs,  
 les Prêtres, les Moines & les Vierges

X.

SIÈCLE



X. **SIÈCLE.** qui devinrent les victimes de leurs cruautés. Enfin ce peuple embrassa le Christianisme, dont il avoit été un des plus redoutables fléaux. Etienne leur Duc, qui avoit été converti par S. Adalbert de Prague, devint leur Apôtre. Ce Prince, d'un zèle & d'une fermeté invincibles, surmonta tous les obstacles que la superstition & la férocité lui opposèrent. Il divisa la Hongrie en dix Evêchés, dont Strigonie fut la Métropole; & le pape Sylvestre II, pour récompense de ses travaux, lui conféra le titre d'*Apostolique*, que ses successeurs se sont fait honneur de porter. Cet heureux événement concourt avec la dernière année de ce siècle.

L'Allemagne eut pendant l'époque où nous sommes arrivés, des Princes d'un grand zèle pour la gloire & l'accroissement de la Religion. Tels furent Henri l'Oiseleur, Othon I, & quelques-uns de leurs successeurs. Des Princesses d'une éminente piété les animèrent dans le bien, & profitèrent de leurs inclinations vertueuses, pour faire d'abondantes aumônes, des fondations d'Eglises & de Monastères, & quantité d'autres bonnes œuvres. Sainte Mathilde, épouse

de Henri l'Oiseleur, fut une Princesse accomplie, qui joignit toutes les vertus d'une parfaite Chrétienne à l'exacte observation de tous les devoirs de son rang. Sainte Edithe, femme d'Othon le Grand, édifica ses sujets par sa sagesse, & seconda son époux dans les mesures qu'il prit pour engager les Sclaves à recevoir la foi de J. C. Enfin sainte Adélaïde, mere d'Othon II, mérita d'être comptée parmi les femmes qui ont fait le plus d'honneur au Trône & à leur sexe. Régente sous la minorité de son fils, disgraciée ensuite par les conseils des flatteurs qui font commettre tant de fautes aux jeunes Princes, & chargée de nouveau du poids des affaires, par ce même fils qui rendit justice à son mérite & à ses talens, elle fut un modèle de vertu dans tous les événemens de sa vie. Sa douceur, sa patience & sa générosité envers ceux qui l'avoient persécutée, la firent admirer comme un prodige dans des tems où la vertu étoit si rare. Elle n'eut d'autre ambition que de faire régner Dieu, & de rendre à l'Eglise l'ancien lustre que les malheurs publics lui avoient fait perdre.

Si quelque chose étoit capable de con-

X. **SI È C L E.** ~~\_\_\_\_\_~~ soler la Religion des maux qu'elle souffroit & des vices qui la défiguroient, c'étoient sans doute les progrès merveilleux que le Christianisme faisoit dans le Nord. Nous l'y avons vu pénétrer dans les siècles précédens, par les travaux de plusieurs hommes apostoliques, qui se consacrerent à la conversion des peuples barbares; que la nature avoit placés dans ces climats inconnus aux anciens Maîtres du Monde. Il s'y étendit de plus en plus, & s'y affermit d'une manière solide pendant le cours de celui-ci. Remontons à l'origine de ces événemens si glorieux à la Religion, & fixons-en l'époque, autant que l'obscurité dont ces tems anciens sont couverts nous le permettra.

Nous avons déjà dit que les travaux de S. Anscaire, Evêque d'Hambourg, l'un des Apôtres du Nord, avoient porté la lumière de l'Évangile dans le Danemark, vers le milieu du neuvième siècle. Eric I régnoit alors. Il traversa d'abord le zèle du saint Missionnaire, & persécuta les Chrétiens; mais ensuite il devint leur protecteur, lorsqu'il eut connu les vertus de celui qui étoit venu de si loin & avec tant de fatigues, prêcher

la foi à ses sujets. Ce Prince, par un Edit solennel, permit l'exercice de la nouvelle Religion. Il reçut le Baptême; & à son exemple, les Seigneurs Danois avec une partie du peuple, renoncèrent au culte des faux Dieux, de sorte que bientôt le nombre des Chrétiens surpassa de beaucoup celui des idolâtres. Mais quelque tems après, Eric II étant monté sur le Trône, encore enfant, ses Ministres abusant de leur autorité, allumèrent une violente persécution contre cette Eglise naissante. Ils abattirent les Temples élevés au vrai Dieu, égorgèrent ses Ministres; & le peuple mal affermi dans la foi, retourna en foule à son premier culte. Anscaire qui avoit commencé une nouvelle Mission en Suède, accourut au secours de ses Chrétiens. Il alla trouver Eric, & lui parla de Dieu avec tant de force, qu'il le convertit à la Religion Chrétienne dont il fut depuis un des plus zélés défenseurs. Le Christianisme éprouva des alternatives continuelles de faveur & de persécution dans ce Royaume, jusqu'au règne d'Harold ou Hérald, qui parvint au Trône vers l'an 935. Ce Prince rendit la Religion de J. C. dominante dans ses Etats;

X. **S I È C L E.** par la protection qu'il accorda aux Prédicateurs évangéliques, & par le grand nombre d'Eglises qu'il fit bâtir. On prétend que ce Prince fut converti par les miracles que S. Poppon, Evêque de Slesvic, fit en sa présence. Sous son règne, le Christianisme s'étendit au loin dans ces contrées; mais Suen ou Suénon son fils s'étant révolté contre lui, se déclara pour l'ancienne Religion, & persécuta les Chrétiens. Dans la suite il reconnut son crime, & pour le réparer il se fit Chrétien, & protégea la foi qu'il avoit persécutée. Alors elle pénétra dans la Norvège, le Jutland, & jusques dans l'Isle de Fionie. On y érigea des Evêchés qui furent soumis à l'Archevêque de Hambourg; & malgré les mœurs dures de ces Nations septentrionales, Dieu répandit ses bénédictions sur les Eglises qui s'y étoient formées.

La Suède avoit été aussi l'objet du zèle infatigable de Saint Anscaire. Mais après sa mort, cette mission languit pendant plusieurs années, faute d'ouvriers qui continuassent l'œuvre que le saint Apôtre avoit commencée. Hunni, Archevêque de Brême, animé du même esprit & du même courage, se livra géné-

reusement à cette entreprise. Il trouva la Religion Chrétienne presqu'anéantie dans ce Royaume; & ce ne fut que par des travaux infinis, qu'il parvint à relever cette Eglise de ses ruines. Ses successeurs, S. Adalague & S. Libentius, marcherent sur ses traces. A force de patience & de soins, ils ouvrirent les yeux à un grand nombre d'infidèles. Deux autres Missionnaires, nommés Odincar l'Ancien & Odincar le jeune; travaillèrent avec succès à étendre le règne de J. C. dans ces régions sauvages. Le second de ces hommes apostoliques fut ordonné Evêque de Ripen dans le Jutland par S. Libentius. Le Christianisme se soutint en Suède, mais ses progrès furent lents jusqu'au règne d'Olaius II, en 963. Ce Prince envoya des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre Ethelred, pour lui demander des Ministres évangéliques qui vinssent instruire ses sujets des vérités de la Religion. Ethelred pour répondre à ses vœux, lui envoya Sifroi, Eschild & David, personnages éclairés & remplis de zèle. Olaius formé par leurs instructions, fut baptisé avec de l'eau d'une fontaine que l'on nomme encore la fontaine de S. Sifroi,

**X.**  
**SIÈCLE.** du nom d'un des trois Missionnaires, qui fut l'instrument dont Dieu se servit pour le conduire à la vérité. L'exemple de ce Prince fut suivi d'un grand nombre de Suédois, & depuis ce tems le Christianisme s'accrut sensiblement, de manière que sous le règne d'Amund Kolbrenner, fils & successeur d'Olaüs, il devint la Religion dominante en Suède.

Vers l'an 965 Miceslas, Duc de Pologne, surnommé Miesko, parce qu'il étoit né aveugle, ayant épousé la fille de Boleslas, Duc de Bohême, qui étoit Chrétienne, cette Princesse persuada à son époux d'embrasser la Religion qu'elle professoit. Miceslas répondant aux desirs de son épouse, reçut le Baptême, & pour preuve de sa conversion, il répudia sept concubines qu'il entretenoit, suivant l'usage des Princes idolâtres de ces tems-là. Le Pape Jean XIII envoya des Missionnaires en Pologne pour y prêcher la foi. C'est à leurs travaux que les Sièges de Gnesne, de Cracovie & des autres Villes principales doivent leur origine. Ces Eglises devinrent en peu de tems nombreuses & florissantes. L'observation des Loix du Christianisme y étoit maintenue par l'autorité civile, sous les peines les

plus rigoureuses; & l'attachement de ces nouveaux Chrétiens à la foi étoit si grand, qu'ils tiroient leur sabre à la moitié du fourreau, pendant la lecture de l'Évangile à la Messe, pour montrer qu'ils étoient prêts à combattre pour la défense de la Religion. Usage conforme au génie militaire de ces peuples, & qui s'est conservé parmi eux jusqu'à ces derniers tems.

Ce Boleslas, Duc de Bohême, dont la fille contribua par la conversion de son époux à l'établissement de la Religion Chrétienne en Pologne, pria le Pape Jean XIII en 968, d'ériger un Evêché à Prague, Capitale de ses Etats. Le Pontife lui accorda sa demande, à condition que cette Eglise suivroit le rit Latin. Ditmar, Moine Saxon, fut le premier Evêque de ce Siège. Il étoit pieux & savant. Son zèle pour la propagation de la foi fut heureusement secondé par Mlada, sœur de Boleslas, Princesse d'une éminente vertu, qui avoit consacré à Dieu sa virginité. Elle fit un pèlerinage à Rome sous le pontificat de Jean XIII, pour y apprendre les règles de la discipline monastique. Le Pape la reçut avec honneur, & lui donna la



X.  
S I È C L E.

bénédiction d'Abbesse. Dans cette cérémonie il changea son nom en celui de Marie, & lui remit un exemplaire de la Règle de S. Benoît, selon laquelle elle devoit gouverner le Monastère de Religieuses, fondé par le Duc son frere. A son retour elle porta la Lettre du Pape pour l'érection de l'Evêché de Prague. Jean XIII y parle en ces termes :  
 » Votre sœur nous ayant demandé de  
 » votre part, notre consentement pour  
 » l'érection d'un Evêché dans votre Prin-  
 » cipauté, nous avons rendu graces à  
 » Dieu qui étend son Eglise chez tou-  
 » tes les Nations. C'est pourquoi nous  
 » voulons qu'on fasse un Siège épisco-  
 » pal de l'Eglise des SS. Martyrs Vitus  
 » & Vincelas, à condition toutefois  
 » que vous ne suivrez pas le rit des Bul-  
 » gares & des Russes, (c'étoit le rit  
 » Grec) & que vous n'userez pas de la  
 » langue Sclavone, dans les cérémonies  
 » de la Religion. » (C'étoit la langue  
 vulgaire des Polonois & des autres peuples du Nord.) Le Martyr S. Vincelas dont il est fait mention dans cette Lettre, étoit petit-fils de Borivois, le premier des Souverains de Bohême, qui ait professé le Christianisme. Il souffrit

la mort pour la foi dans une persécution qui s'alluma contre les Chrétiens dans ce pays en 930.

X.

SIÈCLE.

Les commencemens de la Religion Chrétienne chez les Russes, ont le neuvième siècle pour époque. S. Ignace, Patriarche de Constantinople envoya pour travailler à la conversion de ce peuple, un Evêque qui leur porta le rit & les usages de l'Eglise Grecque, qu'ils ont toujours conservés. En 956 Hélène qui régnoit en Russie; demanda à l'Empereur Othon le Grand un Evêque & des Prêtres, pour instruire sa Nation des dogmes de la foi; mais on ne voit pas que les Ministres qui se consacrerent à cette mission, y aient fait de grands fruits. On ne peut donc rapporter le parfait établissement du Christianisme en Russie, qu'au règne de Volodimir. Ce Prince demanda aux Empereurs de Constantinople Basilie & Constantin, leur sœur, en mariage, promettant de se faire Chrétien. La Princesse que les Grecs nomment Anne, & les Russes Anastasie, lui fut amenée par mer à la Ville de Kerfonne qu'il venoit d'enlever à ses ennemis. Il étoit aveugle, & sa nouvelle épouse lui promit qu'il recouvreroit la vue en re-

---

 X. **SI È C L E.** cevant le Baptême ; ce qui étant arrivé ,  
 convertit à la foi tous les Seigneurs qui  
 avoient accompagné Volodimir dans son  
 expédition. Il détruisit toutes les idoles ,  
 & les fit jetter dans le Dniéper , après  
 les avoir fait traîner ignominieusement  
 dans les rues. Il parcourut lui-même  
 ses Etats. pour instruire ses sujets & les  
 faire baptiser. Il fit venir de Constanti-  
 nople des Artistes de tout genre pour  
 bâtir des Eglises , & fabriquer des Va-  
 scs. sacrés. Le Patriarche Nicolas Chry-  
 soberge lui envoya un Evêque nommé  
 Michel Syrus , qui fut établi premier Mé-  
 tropolitain de Kiovie. Chrysoberge étoit  
 en communion avec le Saint-Siège , ainsi  
 il est faux, comme quelques-uns l'ont avan-  
 cé , que les Russes aient commencé d'être  
 schismatiques en devenant Chrétiens.

---

#### A R T I C L E V I.

*État de l'Eglise de Rome & caractères  
 de ses Pontifes pendant le dixième  
 siècle.*

**L'HISTOIRE** de ce siècle est , si l'on  
 peut s'exprimer ainsi , le triomphe des

Protestans. Les scènes scandaleuses dont Rome fut le théâtre, les moyens violens & criminels dont plusieurs Papes se servirent pour s'élever sur le Siège pontifical, ou pour s'y maintenir; les mœurs corrompues des uns, la vie peu édifiante des autres, & la politique fautive, trompeuse, intéressée de presque tous, ont fourni aux ennemis de la Religion Catholique, les moyens d'exercer leur malignité contre elle avec une forte d'avantage. Les incrédules modernes qui ramassent sans choix tout ce qui a été dit & réfuté avant eux, & qui ne s'embarassent pas s'ils ne sont que foibles Copistes, ou vains échos de ceux qui les ont précédés, pourvu qu'ils accumulent les objections & les satyres, ne cessent pas de répéter ce que les Théologiens Réformés ont écrit sur cette matière. Mais les Protestans avec tout leur savoir n'ont pas observé, que si la sainteté d'une Religion dépendoit de celle de ses Ministres, la Réforme trouveroit sa condamnation dans l'histoire de ses Patriarches; & les incrédules avec toute leur pénétration, ne voient pas que, quand ils viendroient à bout de prouver que tous les Papes du dixième siècle ont

X.

SIÈCLE

été des scélérats , des infames , dignes  
 X. du dernier supplice , ils feroient encote  
 S I È C L E bien loin d'avoir démontré que le Chris-  
 tianisme n'est point une Religion révélée.  
 Plus équitables que les uns & les autres ,  
 nous allons rapporter les faits avec la  
 plus parfaite impartialité. Nous appré-  
 cierons de même les caractères des Pon-  
 tifes Romains de ce siècle , leurs vices ,  
 leurs fautes , leurs écarts , sans rien  
 dissimuler ; & nous terminerons cette  
 discussion historique par des réflexions  
 tirées de la nature des choses , & pro-  
 pres à prévenir les effets du scandale ,  
 sur les âmes simples , qui sont ordinaire-  
 ment peu éclairées ; réflexions au reste  
 si naturelles , que les Protestans eux-  
 mêmes , & les incrédules qui se sont  
 efforcés de renchérir sur eux , les au-  
 roient faites , s'ils n'étoient pas inspirés  
 & conduits par la passion , qui ne rai-  
 sonne pas.

Vingt-cinq Papes occuperent la  
 Chaire de S. Pierre pendant ce siècle.  
 Il y en a trop dans ce nombre qui  
 ont fourni matière à la censure , nous  
 en convenons ; mais il en est aussi plu-  
 sieurs qui ont eu des talens & des vertus ,  
 & dont les fautes doivent être rejetées

en partie sur le génie du tems & le malheur des circonstances où ils se sont trouvés. Nous verrons même que, si X.  
SIÈCLE.  
 quelques-uns firent gémir l'Eglise & scandaliserent ses enfans par une vie déréglée, d'autres honorèrent leur place par des mœurs pures & un zèle vraiment pastoral. Suivons la marche de l'Histoire, & ne prenons que la vérité pour guide.

Jean IX, que les anciens monumens nous représentent comme un Pontife sage & pieux, étoit mort en 900, après avoir siégé un peu moins de deux ans & demi. Benoît IV du nom, qui fut digne par son savoir & ses vertus, d'être placé sur le premier siège de la Catholicité, fut élu pour succéder à Jean. Il fut recommandable par son amour pour le bien public & sa libéralité envers les pauvres. Mais son pontificat fut trop court pour la gloire de la Religion & le bonheur de Rome. Il ne tint le Saint-Siège que deux ans & quelques mois.

Léon V, natif d'Ardée, fut élu canoniquement à la place de Benoît; mais six semaines ou deux mois après son exaltation, il fut dépouillé de sa dignité par Christophe, Romain d'une nais-

fance distinguée, qui étoit son Chapelain. Celui-ci ne jouit pas long-tems de son usurpation; car au bout d'environ six mois, il fut chassé par Sergius, & relégué dans un Monastère; d'où l'on ne le tira que pour le charger de chaînes. Ce Sergius, III<sup>e</sup> du nom, homme ambitieux & violent, s'étoit fait élire par une troupe de factieux en 898, après la mort de Théodore II, n'étant encore que Diacre. Mais le parti de Jean IX ayant prévalu, il se tint caché pendant sept ans en Toscane, sous la protection du Marquis Adalbert. Marozie, fille de ce Marquis, femme intrigante & voluptueuse, dont nous aurons souvent à parler dans la suite, s'étoit rendue puissante à Rome. Ses artifices & le talent qu'elle avoit de subjuguier par son esprit ceux qu'elle n'avoit pu séduire par ses charmes, ou gagner par ses largesses, l'avoient mise à la tête de toutes les affaires. Elle employa son crédit pour faire rappeler Sergius, qu'on regardoit comme son amant, & c'étoit malheureusement avec trop de vraisemblance. Ce Pape traita comme des intrus ceux qui étoient monté sur le Saint-Siège depuis sa première élection, & il ap-

prouva l'indigne procédure d'Etienné VI contre Formose. Du reste il fut magnifique & libéral. L'Eglise de Latran où il avoit choisi sa sépulture, fut rebâtie de fond en comble par ses soins & à ses dépens. Ses liaisons avec Marozie dont la conduite étoit ouvertement scandaleuse, l'on fait accuser d'un commerce infâme avec elle. On a même avancé qu'il en avoit eu un fils, qu'on vit quelques années après sur le Siège pontifical sous le nom de Jean XI. Mais nous devons remarquer à sa décharge, que Luitprand de Crémone, Ecrivain satyrique & passionné, est le seul contemporain qui ait flétri la mémoire de Sergius de cette odieuse imputation, tandis que d'autres ont dit que ce Jean XI étoit fils d'Albéric, Consul Romain, premier mari de Marozie. Sergius III mourut en 911, après un pontificat de sept ans.

Nous passons rapidement les deux pontificats d'Anastase III & de Landon, qui furent courts & peu importants, pour nous arrêter à celui de Jean X, que Théodora sœur de Marozie, & non moins fameuse qu'elle par ses mœurs dissolues, eut le crédit de mettre sur la Chaire du Prince des Apôtres. Il avoit



——— été Clerc de l'Eglise de Ravenne. Les  
 X. intrigues de Théodora qui vivoit avec  
 S I È C L E. lui dans un commerce criminel, lui  
 avoient successivement procuré l'Evêché  
 de Boulogne & l'Archevêché de Ravenne.  
 Son gouvernement fut plus heureux  
 qu'une entrée aussi peu canonique ne  
 le faisoit espérer. Il étoit brave & en-  
 tendoit le métier des armes plus qu'il  
 ne convient à un Chef de l'Eglise. Il  
 combattit contre les Sarrafins, & leur  
 enleva le poste où ils s'étoient maintenus  
 jusques-là sur le Garillan. Un Auteur  
 de son tems le représente comme un  
 Pontife attaché à ses devoirs & plein de  
 sagesse ; & un Critique de nos jours  
 l'appelle un homme d'un cœur grand  
 & d'un esprit éclairé. Sa fin fut des  
 plus déplorables. Marozie qui dominoit  
 dans Rome, inquiète des efforts qu'il  
 faisoit pour se saisir de l'autorité, le fit  
 arrêter & conduire en prison, où l'on  
 dit qu'il fut étouffé. Il avoit tenu le  
 Saint-Siège un peu plus de quatorze ans.

Léon VI & Etienne VII ne firent que  
 paroître. Après eux, Marozie toujours  
 maîtresse dans Rome, se servit de son  
 pouvoir pour faire ordonner Pape, le  
 fils dont on attribuoit la naissance à ses

infâmes amours avec Sergius III. Ce Pontife qui fut nommé Jean XI, n'avoit que vingt-cinq ans. Marozie, & ensuite un autre de ses fils nommé Albéric qu'elle avoit eu de Gui, Marquis de Toscane, gouvernèrent sous son nom, & le tinrent sous la plus étroite dépendance. Son pontificat ne dura que quatre ans & quelques mois. L'Histoire ne nous apprend rien de ses actions. Peut-être, s'il eût été libre, son gouvernement eût-il été sage & utile à la Religion; car Rathier, Evêque de Véronne, son contemporain, l'appelle un Pontife d'un heureux naturel. Albéric s'étoit rendu maître de Rome, & en avoit soulevé les habitans contre Hugues, Roi de Lombardie, qui avoit épousé Marozie, après la mort de son second mari, Gui, Marquis de Toscane. Ce jeune Prince qui avoit le caractère impérieux, les mœurs dérégées & l'esprit d'intrigue de sa mère, ne s'opposa point à l'élection de Léon VII, qu'on donna pour successeur à l'infortuné Jean XI. Ce Pape étoit un homme de bien, ami de la paix, zélé pour le bon ordre, qui se renfermoit dans ses devoirs, & qui bien loin d'avoir ambitionné la dignité

X.

SIÈCLE.

X. pontificale, avoit fait tout son possible pour l'éviter. Il se fit estimer par son affabilité, sa douceur, son désintéressement. Il travailla de concert avec Odon, Abbé de Cluni, à réconcilier le Roi Hugues & Albéric qui étoient sur le point d'en venir à une guerre ouverte. L'accommodement se fit par cette médiation; & Hugues, pour gage de sa réconciliation, donna sa fille Alda en mariage à Albéric. La mort de ce vertueux Pontife arriva l'an 939. Il avoit occupé le Saint-Siège pendant un peu plus de trois ans & demi. L'Historien Flodoart, qui l'avoit connu, loue sa vie édifiante & la sagesse de son gouvernement.

Les deux Papes qui suivirent, Erienne VII & Martin II ou III, dont les pontificats réunis remplissent un espace de sept ans, se conduisirent avec beaucoup de prudence au milieu des troubles dont Rome continuoit d'être agitée par les factions rivales d'Hugues & d'Albéric. Le premier qui étoit Allemand, avoit contre lui, aux yeux des Romains, le préjugé de sa naissance. Ils le tourmentèrent & lui suscitèrent tous les désagrémens possibles, auxquels il n'opposa que la patience & la modération. Il

desiroit la fin des guerres civiles qui déchiroient la France; & pour contraindre les Seigneurs à rentrer dans l'obéissance qu'ils devoient à Louis d'Outremer, leur Souverain, il les menaça d'excommunication. On ne lui reproche que d'avoir reconnu le jeune Hugues de Vermandois, usurpateur du Siège de Rheims, pour légitime Pasteur de cette Eglise, & de lui avoir envoyé le Pallium. Encore est-il bien probable qu'il fut trompé dans cette affaire, par les partisans d'un intrus qui, étant d'une naissance distinguée, avoit, dans ses parens & ses alliés, des protecteurs puissans, que l'intérêt du sang devoit porter à le soutenir. Le second qui étoit Romain, plus agréable au peuple, & moins contrarié dans ses pieuses intentions, gouverna l'Eglise en bon Pasteur. Il ne s'occupa que des devoirs de son Ministère, du soulagement des pauvres & de la réparation des Eglises.

Agapit II, dont le pontificat dura dix ans, honora le Saint-Siège par sa vie exemplaire, sa conduite modérée & son zèle pour le bien de la Religion.

Nous voici parvenus au pontificat scandaleux du jeune Octavien, si connu

X. **SIÈCLE.** par ses déréglemens & sa politique perfide, sous le nom de Jean XII. Il étoit fils du patrice Adalbert, Gouverneur, ou pour mieux dire, tyran de Rome. Quoique Clerc, il avoit succédé aux dignités & à la puissance de son père. Il s'en servit pour se faire élire après la mort d'Agapit en 956, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans. Toute sa vie ne fut qu'une suite d'intrigues, de trahisons, de parjures & de débauches. Il ne mit aucunes bornes à ses passions; les plus sales voluptés & la licence la plus effrénée déshonoroient en lui l'auguste caractère dont il étoit revêtu. Pour se venger de Bérenger & d'Adalbert, tyrans de l'Italie, qui vouloient soumettre Rome à leur domination, il appella Othon le Grand à son secours, il le sacra Empereur, & lui prêta serment de fidélité sur le tombeau de S. Pierre, avec les Grands & le peuple de Rome. Mais aussi peu fidèle à garder la Religion du serment, qu'à observer les Loix de la pudeur, il trahit bientôt celui qu'il venoit de se donner pour maître.

Le peuple indigné de sa perfidie & de sa conduite infame, porta contre lui les plaintes les plus vives à l'Empereur. On dévoila

voilà aux yeux de ce Prince la turpitude & les infamies de l'indigne Pontife, qui avoit fait du Palais de Latran, ancienne demeure des Saints, un lieu de prostitution. Othon attribuant ses écarts au feu de la jeunesse & à la fougue des passions, l'exhorta à corriger ses mœurs dissolues. Jean promit tout, & ne changea point. Enfin le scandale allant toujours croissant; les plaintes devenant de jour en jour plus pressantes & mieux fondées, & le Pape joignant de nouvelles trahisons à ses autres crimes, l'Empereur le fit juger & déposer dans un Concile tenu à Rome en sa présence, où l'on décida que la Chaire pontificale ayant été honteusement profanée par les vices de Jean XII, il devoit en être chassé. Othon y consentit, & Léon VIII, homme d'un mérite universellement connu, fut ordonné à sa place, avec toutes les cérémonies qui caractérisent une promotion libre & canonique. Mais à peine Othon s'étoit-il éloigné de Rome avec ses troupes, que le Pape Jean, par de nouvelles intrigues & l'inconstance naturelle des Romains, se procura les moyens de rentrer dans la Ville, où il exerça des cruautés excessives contre tous

————— ceux qui avoient eu part à sa déposition.  
 X. Voulant ensuite joindre l'appareil des  
 S I È C L E. formes canoniques aux emportemens  
 de la vengeance, il assembla un Concile  
 dans lequel il fit annuler l'Ordination  
 de Léon, & tout ce qui s'en étoit suivi.  
 Ce Pontife qui s'étoit souillé par tant  
 d'excès en tout genre, eut une fin trop  
 semblable à sa vie. Environ trois mois  
 après le Concile dont on vient de par-  
 ler, étant la nuit hors de Rome dans  
 une partie de débauche, il reçut un  
 coup dont il mourut au bout de huit  
 jours, sans avoir reçu les derniers Sacre-  
 mens. C'étoit l'an 964. Ainsi ce mé-  
 chant Pape avoit tenu le S. Siègle un peu  
 plus de huit ans.

Les Romains, sans avoir égard à l'é-  
 lection de Léon VIII, ni au serment  
 qu'ils avoient fait à ce Pape & à l'Em-  
 pereur Othon, choisirent & firent or-  
 donner Benoît, Diacre Cardinal, comme  
 si la Chaire pontificale eût été vacante.  
 Ce compétiteur de Léon, qui prit le  
 nom de Benoît V, fut l'occasion d'un  
 schisme, & attira de nouveaux malheurs  
 sur Rome. Othon conduit par le ressen-  
 timent, vint mettre le siège devant la  
 Ville. Benoît qui avoit plus d'intérêt que

personne à l'empêcher de tomber au pou-  
 voir de l'Empereur, se montrait conti-  
 nuellement sur les murailles, exhortant X.  
 les assiégés à se défendre avec courage, S I È G L E.  
 & menaçant les assiégeans des foudres de  
 l'Eglise. Mais Othon pressa le Siège si vi-  
 vement, que les Romains éprouvant déjà  
 les horreurs de la famine, furent con-  
 traints de lui ouvrir les portes & de lui  
 livrer Benoît. Un Concile assemblé dans  
 l'Eglise de Latran, termina le démêlé  
 des deux Pontifes. Léon fut confirmé ;  
 Benoît dépouillé des marques de sa di-  
 gnité, réduit à l'Ordre de Diacre, fut re-  
 mis à la garde de S. Adaldague, Arche-  
 vêque de Brême, qui le traita avec hon-  
 neur ; il soutint sa disgrâce avec cou-  
 rage ; & comme il étoit vertueux &  
 savant, il édifia par ses bons exemples  
 & ses instructions, l'Eglise d'Hambourg  
 où il termina sa carrière en 965. Mal-  
 gré l'irrégularité de son élection, il est  
 compté parmi les Papes.

A la mort de Léon VIII, Jean Evê-  
 que de Narni dans le Duché de Spo-  
 lette, fut mis sur le Saint-Siège avec le  
 consentement de l'Empereur. Ce Pape  
 qui fut nommé Jean XIII, étoit d'une  
 humeur altière, & jaloux de la domi-



nation. Ses hauteurs le rendirent odieux  
 X. aux Grands de Rome , qu'il traitoit avec  
 SIÈCLE. dureté. On se révolta contre lui , on  
 l'arrêta , & on le tint en prison d'abord  
 au Château Saint - Ange , & ensuite dans  
 une forteresse de Campanie. Il avoit  
 couronné l'Empereur Othon II. Ce Prin-  
 ce ayant appris la violence qu'on lui  
 avoit faite , vint en Italie pour en punir  
 les auteurs. Au bruit de sa marche , on  
 se hâta de rappeler le Pape ; mais  
 Othon ne put être appaisé que par le  
 supplice des plus coupables. Le Préfet  
 de Rome , Chef de la révolte , fut livré  
 à Jean XIII , qui lui fit souffrir ces  
 outrages qu'une vengeance raffinée sub-  
 stitue quelquefois à la mort. Ce trait ,  
 qui fait peu d'honneur à sa mémoire ,  
 établit ce que nous avons dit plus haut  
 de son caractère impérieux & dur. Il  
 mourut en 972 , après avoir occupé le  
 Saint - Siège près de sept ans.

Les pontificats des trois Papes qui  
 succédèrent à Jean XIII , ne remplissent  
 qu'un espace de deux ans ; ce furent  
 Benoît VI ; Francon , Diacre de l'E-  
 glise Romaine , qui prit le nom de Bo-  
 niface VII ; & Donus II. Rome étoit  
 remplie de troubles & de factions. Le

Consul Crescentius, fils de Théodora & de Jean X, s'étoit mis à la tête de ceux qui avoient formé le projet de secouer le joug des Empereurs, & de rétablir le Gouvernement Républicain. Benoît VI devient la victime de son respect pour la religion du serment, & de sa fidélité au légitime Souverain. Les factieux se saisirent de lui, le mirent en prison au Château Saint-Ange dont ils étoient les maîtres, & le firent étrangler. Après Donus II, on vit Benoît VII, qui tint le Saint-Siège neuf ans & quelques mois, & dont l'Histoire ne rapporte rien d'important. Francon, ou plutôt Boniface VII, reparoît ensuite pour mourir au bout d'un an. Jean XIV, périt par les mains des factieux, & Jean XV qui lui succéda, est peu connu, & seulement compté parmi les Papes pour marquer l'ordre numérique de ceux qui ont porté le même nom. Ces quatre pontificats ont duré l'espace d'environ onze ans, depuis 974 jusqu'à 985.

Le Saint-Siège fut rempli par l'élection de Jean XVI, Romain, que certains Ecrivains ont accusé d'avarice. Quoiqu'il en soit de ce reproche, ce qu'il eut à souffrir du factieux Crescentius, prouve

au moins qu'il étoit attaché à l'ordre  
 X. légitime, & qu'il n'adoptoit pas les  
 S I È C L E. idées chimériques de ceux qui travail-  
 loient à le renverser. Ce Pape donna le  
 premier exemple d'une Canonisation so-  
 lemnelle, dans celle de S. Udalric,  
 Evêque d'Ausbourg. Pour y procéder, il  
 rassembla cinq Evêques avec quelques  
 Cardinaux Prêtres & Diacres. On lut  
 dans cette espèce de Concile, une relation  
 de la Vie & des Miracles d'Udalric mort  
 depuis vingt ans; & sur l'examen de  
 cette pièce, qui sans doute étoit revêtue  
 des formes authentiques, le Pape accor-  
 da un décret qui fut signé après lui des  
 Evêques, des Prêtres & des Diacres,  
 par lequel Udalric étoit mis au nombre  
 des serviteurs de Dieu, que l'Eglise ho-  
 nore d'un culte particulier. Cet acte est  
 de l'an 993. Jean XVI mourut deux ans  
 après; son pontificat avoit duré dix ans.

Othon III qui se trouvoit en Italie,  
 fit élire Brunon, son neveu, qui n'avoit  
 que vingt-quatre ans, & qui prit le nom  
 de Grégoire V. Après son sacre, il fit  
 la cérémonie du couronnement de son  
 oncle. Le jeune Pontife étant du sang  
 de l'Empereur, devoit compter sur le  
 respect & la fidélité des Romains. Mais

à peine Othon étoit-il parti pour retourner en Allemagne, que Grégoire se vit entre les mains du rébelle Crescentius, qui ne cessoit d'attiser le feu de la sédition. Ce Chef de parti, auteur de tous les troubles dont Rome étoit agitée, chassa Grégoire, & lui opposa un Calabrois nommé Philagathe, Evêque de Plaisance, qui prit le nom de Jean XVI. L'Empereur accourut; Philagathe prit la fuite; & Crescentius s'enferma dans le Château Saint-Ange où il espéroit se défendre. Mais soit que celui-ci eût été forcé dans cet asyle, soit, comme quelques Auteurs l'ont écrit, qu'il se fût remis librement entre les mains d'Othon, sur la promesse d'y être en sûreté, il est sûr que l'Empereur lui fit trancher la tête, pour mettre fin aux désordres que cet esprit factieux & turbulent excitoit dans la Ville. Philagathe mutilé par les gens de l'Empereur, fut remis au Pape Grégoire V, qui le dépouilla des habits pontificaux, & le fit promener avec ignominie dans les rues, assis à rebours sur un âne dont il tenoit la queue dans ses mains; vengeance lâche & barbare contre un ennemi à qui l'on avoit déjà

**X.** coupé le nez, arraché les yeux, & qui dans cet état devoit trouver de la compassion & des secours, plutôt que de nouveaux outrages. Grégoire V ne survécut que deux ans à une action dont sa mémoire demeura flétrie à jamais; il mourut en 999.

Sylvestre II lui fut donné pour successeur par l'Empereur Othon, qui avoit été son disciple. C'est le dernier Pape de ce siècle, & quoiqu'il ne soit mort que la troisième année du siècle suivant, nous terminerons par lui l'examen des faits, dans lequel nous avons cru devoir entrer. Son nom étoit Gerbert, & sa naissance n'avoit rien que d'obscur; mais son mérite qui se manifesta de bonne heure, le tira de cette obscurité. Il passa par bien des états différens, avant d'arriver à la suprême dignité de l'Eglise. D'abord il fut Abbé du célèbre Monastère de Bobio, fondé par S. Colomban au sixième siècle; de-là il fut appelé à Rheims dont il gouverna l'Ecole publique, l'une des plus renommées qu'il y eût alors en Occident. Nous l'avons vu élevé sur le Siège de cette Ville, & contraint d'en descendre peu après. Celui de Ravenne, si distingué

par ses privilèges & ses grands biens, que la faveur de l'Empereur Othon lui procura sous le pontificat de Grégoire V, le consola de sa disgrâce. Enfin la Chaire apostolique où le même Prince le fit monter, fut le dernier terme de sa fortune. C'étoit l'homme le plus savant de son tēms. Ses connoissances embrassoient tous les genres. Il excelloit sur-tout dans les sciences abstraites, telles que le calcul, les Mathématiques & l'Astronomie. Son goût pour les Lettres étoit si vif & si généreux, qu'il n'épargnoit aucune peine, aucune dépense pour se procurer des Livres; & son discernement lui faisoit toujours choisir des Ouvrages estimables; c'étoient, comme on le voit par ses Lettres, ceux de Pline, de César, de Suétone, de Claudien, de Boëce. Si on ne peut justifier ce Pontife de quelque ambition, on lui doit au moins la justice de convenir qu'elle étoit accompagnée d'un mérite extraordinaire pour le siècle où il a vécu. On connoît son zèle contre la simonie & les autres abus qui déshonoroient l'Eglise. Son gouvernement fut équitable & modéré. Il usa de son pouvoir avec sagesse, n'empiétant jamais

X.

SIÈCLE.

sur l'autorité des Princes temporels, ni  
 X. sur les droits des autres Evêques. Quant  
 S I È C L E. à l'imputation fausse & absurde d'avoir  
 entretenu un commerce familier avec  
 le Démon, imputation qui n'eut d'autre  
 fondement que l'ignorance de ses com-  
 temporains étonnés de son savoir, la  
 Critique & la Philosophie l'en ont vengé.  
 Enfin ce qui met le dernier trait au ca-  
 ractère noble & généreux de ce Pontife,  
 ce sont les bienfaits dont il combla,  
 lorsqu'il fut Pape, cet Arnoul qui avoit  
 été son compétiteur au Siège de Rheims,  
 & les privilèges qu'il accorda à cette  
 Eglise qui l'avoit rejeté.

Nous n'avons rien déguisé dans la  
 courte analyse que nous venons de faire.  
 Nous avons suivi l'Histoire pas à pas.  
 Nous avons jugé les Pontifes qui ont  
 occupé le premier Siège de l'Eglise, d'a-  
 près leurs actions, & les monumens les  
 plus certains de leur tems, qui ont été  
 nos guides, sont aussi nos garans. Que  
 résulte-t-il de toute cette discussion ?  
 Que sur vingt-cinq Papes que Rome a  
 vu s'asseoir dans la Chaire de S. Pierre  
 pendant ce long espace de tems, un a  
 laissé une réputation équivoque; deux  
 se sont dégradés aux yeux de leurs com-

temporains & de la postérité, par des mœurs ouvertement corrompues; & deux se sont montrés, par l'esprit de vengeance auquel ils se sont livrés, peu dignes du titre de Père commun des fidèles, titre qui suppose des entrailles sensibles & un cœur généreux. Encore en est-il dans ce nombre, exceptés l'impudent Jean X & l'infâme Jean XII, à qui l'on ne peut refuser des qualités estimables & des talens rares pour leur siècle. Les autres peuvent être séparés en deux classes; dans la première seront compris les Papes, dont la conduite sage, la vie édifiante & le zèle éclairé ont été la consolation de l'Eglise dans ces tems orageux; & l'on a vu qu'il s'en est trouvé plusieurs qui, recommandables par eux-mêmes, ne durent à l'éminence de leur dignité, que l'occasion de faire connoître une prudence consommée, & ce mérite indépendant des places, qui fait la vraie grandeur; tels furent Léon VII, Martin II, Agapit II, Léon VIII & Sylvestre II. Dans la seconde classe seront rangés ceux dont le pontificat court & obscur, ou les actions peu connues, ne prêtent ni à l'éloge ni à la satire.



Quoi qu'il en soit des mœurs pures ou  
 X. dissolues, de la conduite exemplaire ou  
 S I È C L E. scandaleuse, des talens ou de l'incapa-  
 cité de tous ces Pontifes que Rome vit  
 si rapidement substitués les uns aux au-  
 tres, ce qu'il y a de certain, c'est qu'au-  
 cun d'eux, pas même le plus déréglé  
 de tous, n'a rien fait qui porte la  
 plus légère atteinte au précieux dépôt  
 de la foi. Sous leur Pontificat, comme  
 sous celui des Léon, des Grégoire, des  
 Adrien, le trésor des vérités catholi-  
 ques fut conservé dans la plus parfaite  
 intégrité. Les Lettres & les décrets qui  
 nous restent d'eux, tendent constam-  
 ment à rétablir le bon ordre, à main-  
 tenir la discipline, & à réprimer les  
 vices, sur-tout la simonie, la vénalité  
 des choses saintes, & les usurpations  
 sacrilèges. On respectoit en eux, dans  
 l'Eglise entière, l'autorité dont ils étoient  
 revêtus; on y avoit recours dans tous les  
 cas embarrassans, comme à l'oracle tou-  
 jours subsistant de la Religion; on at-  
 tendoit leurs ordres pour tous les nou-  
 veaux établissemens; ils donnoient la  
 mission légitime à ces hommes coura-  
 geux & zélés, qui entreprenoient de  
 convertir les barbares du Nord; ils éri-

geoient des Evêchés dans ces nouvelles  
 Eglises & leur donnoient des Pasteurs ;  
 en un mot c'étoit par eux que tout se  
 gouvernoit dans toute l'étendue du  
 Monde chrétien. Et quand leur vie ne  
 répondoit pas à la sainteté de leur ca-  
 ractère, on respectoit les droits invio-  
 lables de la Chaire apostolique, en dé-  
 testant les désordres de ceux qui la dés-  
 honoroient. Si donc, malgré la barbarie  
 du siècle, les Chrétiens eurent l'équité  
 de ne pas confondre le pouvoir sacré  
 du Ministère avec l'indignité du Mi-  
 nistre ; & si l'ignorance elle-même fut  
 honorer la puissance pontificale, qui vient  
 de J. C. ; dans des mains souillées par  
 le crime, notre Philosophie seroit-elle  
 impartiale, ne se seroit-elle pas soupçon-  
 ner de malignité, en se montrant aujour-  
 d'hui moins équitable & moins judi-  
 cieuse ? Une distinction qui ne surpasse  
 point les lumières du dixième siècle ;  
 qui ne se déroba point à des esprits gros-  
 siers, dans la confusion de toutes les  
 idées, n'est point l'ouvrage de la subti-  
 lité ; elle tient à la nature des choses ;  
 elle découle des premières notions, &  
 c'est la raison même qui l'a dictée. Il  
 est donc mal-aisé de voir quel avantage

X.

SIÈCLE.

les ennemis du Christianisme & de la  
 X. Catholicité, peuvent tirer de ce que  
 S I È C L E. l'Histoire nous a transmis touchant les  
 Pontifes Romains de ce siècle. Car, s'ils  
 ont de la justesse dans l'esprit, & de la  
 droiture dans le cœur, ils ne doivent  
 pas séparer deux faits que le même té-  
 moignage a réunis; l'un que, malgré  
 l'éminence du rang, & le respect qu'on  
 ne refusa jamais à la dignité, les dérè-  
 glemens de ces Pontifes vicieux firent  
 horreur à toute l'Eglise; l'autre que,  
 malgré cette horreur, toute l'Eglise vit  
 en eux ses Chefs légitimes, les succes-  
 seurs du Prince des Apôtres, & les ca-  
 naux par où l'autorité ministérielle se  
 répandoit dans toutes les parties de la  
 Société religieuse, qui ne peut subsister  
 sans elle.

Ne terminons pas cet article sans ad-  
 mirer deux choses qui distinguent le  
 dixième siècle de tous les autres, &  
 qu'on ne peut attribuer qu'à une atten-  
 tion particulière de la Providence : la  
 première, que c'est, depuis l'origine du  
 Christianisme, le seul tems où l'Eglise  
 n'ait été troublée par aucune hérésie ;  
 & où les vérités de la foi, à travers les  
 ténèbres dont l'Europe étoit couverte,

ont conservé un éclat que la subtilité, l'inquiétude & la superstition même n'ont point obscurci; la seconde que c'est l'époque de la propagation rapide de l'Évangile dans le Nord, & des progrès étonnans du Christianisme dans les climats glacés, où la politique & le commerce n'avoient pas encore établi de communications qui en rendissent l'accès facile, & l'idiôme connu aux autres Nations. Il semble que Dieu n'ait permis le concours de ces deux circonstances, dans un siècle de ténèbres & de corruption, que pour rendre plus sensible l'attention avec laquelle il veille sur la Société sainte dont il est l'auteur; & pour nous mieux faire sentir que, comme sa main seule, indépendamment de tout autre pouvoir, en a posé les fondemens, elle seule aussi dans tous les âges en règle souverainement les destinées.



X.

SIÈCLE.

ARTICLE VII.

*Personnages illustres par leur sainteté.*

Nous avons dit dans le Discours préliminaire, que l'histoire des Saints, qui dans chaque siècle ont édifié l'Eglise par des prodiges de ferveur ou de pénitence, n'entroit pas essentiellement dans notre plan; & les ames pieuses qui aiment à se nourrir de ces lectures, nous les avons renvoyées aux Ouvrages connus dont le Public est en possession, & particulièrement aux Vies des Saints tirées des actes authentiques, traduites de l'Anglois par MM. Gotescard & Marie, Agiographie qui réunit le mérite de l'onction & de l'intérêt, à celui du choix & de la bonne critique. Cependant nous croyons qu'il n'est pas inutile de donner ici une notice abrégée des hommes vertueux qui ont été la lumière & l'édification du dixième siècle, & nous ferons la même chose pour quelques-uns des siècles suivans. On verra par-là quelle étoit encore la richesse de l'Eglise, & sa fécondité dans

ces tems de corruption, & l'on admirera les moyens toujours merveilleux que Dieu emploie pour perpétuer dans le Christianisme la race précieuse des Saints, & pour opposer les grands exemples de piété aux grands scandales. Nous ne nous attacherons qu'aux noms les plus illustres, afin d'être fidèles à notre plan, même en nous en écartant.

Les Grecs ayant reconquis l'Isle de Crète sur les Sarrafins en 960, par les armes de Nicéphore-Phocas, il fallut y prêcher de nouveau la Religion chrétienne, tant celle de Mahomet y avoit fait de progrès pendant cent trente ans que ses disciples en avoient été maîtres. C'étoit une entreprise d'autant plus difficile, que les superstitions de l'Islamisme avoient jetté de profondes racines, & que la morale commode de l'Alcoran y avoit fait oublier les préceptes évangéliques. Un saint Moine, nommé Nicon Métanoïte, se livra courageusement à cette bonne œuvre. Il étoit né dans le Pont, de parens distingués; mais il s'étoit dérobé fort jeune aux caresses & aux vues ambitieuses de sa famille, pour se consacrer à la pénitence dans un Monastère dont la discipline

X.

SIÈCLE.

étoit d'une grande sévérité. Nicon y  
 X. resta douze ans, qu'il employa, sous la  
 S I È C L E. conduite d'un Abbé plein de lumières  
 & d'expérience, à s'exercer dans la pra-  
 tique de toutes les vertus. Dieu fit con-  
 noître à son Supérieur, qu'il l'avoit des-  
 tiné à travailler au salut des ames & à  
 la conversion des infidèles. Il fut donc  
 envoyé vers les Arméniens, la plupart  
 schismatiques, & il fit beaucoup de fruit  
 au milieu d'eux. De-là, il passa dans  
 l'Isle de Créte, qui venoit de rentrer  
 sous la domination des Empereurs de  
 Constantinople. Nicon n'avoit pas d'au-  
 tre manière de prêcher, que de crier  
 avec un ton de voix effrayant : *Faites*  
*pénitence.* Le surnom de Métanoïte lui  
 étoit venu de-là. Dieu rendoit ce peu  
 de paroles efficaces dans la bouche de  
 cet autre Jonas. On venoit à lui de  
 tout côté pour recevoir la pénitence ou  
 le baptême ; & en peu de tems on vit  
 le Christianisme & toutes les vertus dont  
 il est le germe, refleurir dans cette terre  
 si long-tems profanée par le culte impur  
 des Musulmans. Nicon infatigable dans  
 l'exercice de son zèle, passa de Créte  
 en Epire & d'Epire à Lacédémone,  
 criant toujours : *Faites pénitence*, &

convertissant les pécheurs par l'énergie qu'il donnoit à cette courte exhortation. Ce furent les dernières paroles que ce saint homme prononça. On rapporte communément sa mort à la fin de ce siècle. Il avoit eu le don des miracles pendant sa vie, & son tombeau devint célèbre par ceux qui s'y opérèrent après sa mort.

S. Paul de Latre ne prêcha pas la pénitence, mais il en fut un des plus parfaits modèles; & ses exemples plus touchans que les plus pathétiques exhortations, attirèrent un grand nombre de personnes dans la voie difficile où il étoit entré. Il avoit un tel attrait pour la solitude & la mortification, qu'il ne trouvoit pas de retraite assez profonde, & de pratiques assez austères à son gré. Après s'être formé à la vie cœnobitique pendant quelques années, dans un Monastère du Mont de Latre, où la Règle étoit extrêmement rigoureuse, il se retira dans un lieu désert, où il n'avoit pour demeure qu'une caverne étroite, & pour nourriture que des glands & des fruits sauvages. Il passa douze ans dans ce genre de vie admirable, priant sans cesse, ne dormant presque point,



X. & domptant ses passions par des mortifications qui semblent au dessus des forces humaines. Malgré l'obscurité profonde où il se tenoit caché, une vie si sainte, ou pour mieux dire, si miraculeuse, lui attira un grand nombre de disciples. On construisit des cellules, & on creusa des cavernes autour de la sienne, pour vivre sous sa conduite, & marcher sur ses pas dans le chemin de la perfection. Mais bientôt la foule devint si grande par le concours de ceux qui venoient l'admirer & se recommander à ses prières, que dans la crainte de perdre le recueillement & la solitude intérieure, il quitta son désert & passa dans l'Isle de Samos. Il y fit un grand nombre de conversions par ses miracles & par ses discours, qui étoient pleins d'unction & soutenus de cette autorité que donne la vertu. Ses disciples du Mont de Latre découvrirent le lieu de sa retraite, & l'engagèrent à revenir au milieu d'eux. Sa réputation se répandit au loin, & les Princes le consultèrent souvent sur des affaires embarrassantes. Son nom fut porté jusqu'à Rome; & le Pape, (c'étoit probablement Agapit II) voulant savoir si ce que la renommée pu-

bloit de lui étoit vrai, envoya un Moine pour constater les choses extraordinaires qu'on en rapportoit. Son témoignage fut conforme à ce que sa renommée enpublioit. Ce saint homme mourut l'an 956.

---

X.  
SIÈCLE.

Nous avons déjà dit un mot du zèle & de la fermeté de S. Dunstan, qui fut dans ce siècle le restaurateur de la piété en Angleterre ; mais nous avons renvoyé à cet article les détails qui concernent cet illustre Archevêque. Il naquit auprès de l'ancien Monastère de Glaftebury, dans un canton que l'on nomme aujourd'hui le Comté de Sommerfet. Sa famille étoit de la première Noblesse d'Angleterre. Quelques Hibernois qui s'étoient réunis pour vivre en communauté dans les bâtimens d'un Monastère dont les Rois s'étoient appropriés les revenus, apprirent au jeune Dunstan les premiers élémens des Lettres. Il alla se perfectionner ensuite à Cantorbéri dont l'Evêque étoit son oncle, après quoi il fut quelque tems attaché au service du Roi Aldestan. Mais il sentit bientôt que la Cour n'est pas le séjour que doivent choisir ceux qui veulent conserver l'innocence des mœurs, & tra-

vailler à leur salut. Il le quitta donc pour  
 X. embrasser la vie monastique ; & ayant  
 S I È C L E. été élevé au Sacerdoce par l'Evêque de  
 Vinchestre son parent, il se retira auprès  
 de Glastembury où il avoit reçu les pre-  
 mières leçons de la piété. Etant devenu  
 maître d'une fortune considérable , par  
 la mort de son père & de sa mère , ( car  
 alors les Moines héritoient de leurs pa-  
 rens ) il employa une partie de son patri-  
 moine à rétablir l'Eglise & les bâtimens  
 du Monastère où il rassembla en peu  
 de tems une Communauté nombreuse.  
 La Science & la piété en firent leur asyle,  
 & dans la suite cette Maison devint  
 comme le séminaire , où l'Allemagne  
 alla prendre des Evêques & des Abbés.

Le Roi Edrède sachant que le mérite  
 de Dunstan ne se borneroit pas à gouver-  
 ner une Maison religieuse , & à conduire  
 les ames dans les voies de la perfection ,  
 lui donna toute sa confiance. Mais  
 Éduin, successeur de ce Prince , jeune  
 homme abandonné à toute la fougue des  
 passions , méprisa ses conseils. Il en vint  
 même jusqu'à l'exiler par les insinuations  
 d'une femme , avec qui le saint Abbé  
 l'avoit repris de vivre dans un commerce  
 scandaleux. Dunstan persécuté , se retira

au Monastère de S. Pierre de Gand, qui étoit alors une Ecole de Science & de régularité. Le pieux Roi Edgard l'en rappella dès qu'il fut monté sur le Trône, & le détermina, malgré sa répugnance, à se charger à la fois des Eglises de Vorchestre & de Londres. Peu de tems après, Dunstan fut transféré sur le Siège de Cantorbéri. Les besoins pressans de l'Eglise, & la rareté des Pasteurs éminens en lumières & en vertus, justifioient alors ces arrangemens peu conformes à la rigueur des Règles canoniques.

Sur le Siège de Cantorbéri, les obligations de Dunstan devoient plus étendues; son zèle sembla s'accroître & se développer avec elles. Chargé de veiller sur toutes les Eglises d'Angleterre, il les visitoit tour-à-tour, instruisant les Pasteurs & les peuples; inspirant aux uns l'amour de leurs devoirs, & aux autres le desir de leur propre salut, annonçant l'Evangile à ceux qui ne croyoient pas encore en J. C. & apprenant à ceux qui étoient déjà éclairés des lumières de la foi, la manière dont ils devoient répondre à leur vocation. Ses discours étoient pleins de sagesse, de

X.   
 S I È C L E.   
 douceur & de force. L'écriture sainte & la prière étoient les sources où il pouvoit être les motifs de persuasion, qui lui soumettoient les esprits & les cœurs. Les travaux du saint Archevêque firent changer de face à l'Eglise d'Angleterre; les mœurs du Clergé devinrent édifiantes; le désœuvrement & les désordres qui en étoient la suite, cessèrent parmi les Ecclésiastiques & les Moines; le goût de l'étude & l'application aux devoirs que chacun avoit à remplir selon son état, en prirent la place. Avec la vie profane & dissipée des Pasteurs & des Clercs, disparurent les scandales & les vices qui faisoient gémir les gens de bien. Tant les hommes élevés dans les grandes places peuvent opérer de changemens heureux, quand leur zèle est dirigé par la prudence, & qu'ils joignent à l'autorité du rang, les vertus qui seules peuvent en rendre l'exercice utile. S. Dunstan mourut au milieu de ces occupations pénibles, l'an 988, infiniment regretté de son peuple, & laissant l'Eglise d'Angleterre dans un deuil universel de sa perte.

L'Eglise d'Allemagne eut un Prélat d'une éminente sainteté dans la personne de

Ecriture sainte  
 sources où il puis-  
 suasion, qui lui  
 & les cœurs.  
 Archevêque firent  
 d'Angleterre;  
 devinrent édi-  
 & les défor-  
 uite, cessèrent  
 & les Moines;  
 application aux  
 à remplir se-  
 la place. Avec  
 ée des Pasteurs  
 ent les scandales  
 gémir les gens  
 nes élevés dans  
 ent opérer de  
 quand leur zèle  
 ence, & qu'ils  
 rang, les ver-  
 n rendre l'exer-  
 ourut au milieu  
 bles, l'an 988,  
 son peuple, &  
 erte dans un

eut un Prélat  
 dans la personne  
 de

de S. Ratbod, Evêque d'Utrecht. Il des-  
 cendoit par sa mère de Ratbod, Duc  
 de Frise, dont il porta le nom. Gon-  
 thier son oncle, Archevêque de Colo-  
 logne, se chargea de son éducation. Il  
 commença chez lui ses études; mais au  
 bout de quelque tems, il fut obligé de  
 le quitter. Il vint à la Cour de Charles  
 le Chauve & de Louis le Bègue, non  
 pour s'ouvrir un chemin aux emplois &  
 à la fortune, mais pour se perfectionner  
 dans les Sciences sous la protection de  
 ces Princes, qui soutinrent autant qu'il  
 dépendoit d'eux les établissemens de  
 Charlemagne, & sur-tout la célèbre  
 Ecole du Palais. L'étude des Lettres ne  
 fut pas son unique, ni même son prin-  
 cipal objet. Les vertus chrétiennes, plus  
 importantes que le savoir, étoient aussi  
 ce qu'il étoit le plus jaloux d'acquérir.  
 Il y donna tous ses soins, au milieu du  
 tumulte & du choc éternel des passions  
 qui agitent le séjour des Rois. Il y fit  
 des progrès si rapides & si marqués,  
 qu'il fut élu pour gouverner l'Eglise  
 d'Utrecht, par le concours unanime du  
 Clergé & du peuple, ayant à peine l'âge  
 prescrit par les Canons. Son zèle coura-  
 geux, sa charité, sa vie pénitente & ses

X. travaux pour la propagation de l'Evan-  
 gile dans ces contrées, où J. C. étoit  
 encore peu connu, justifièrent les espé-  
 rances qu'on avoit conçues de lui. Il se  
 proposa pour modèles S. Villebrod &  
 Saint Boniface qui avoient cultivé avant  
 lui, cette portion encore sauvage du  
 vaste champ de l'Eglise. Il marcha sur  
 les traces de ces hommes apostoliques,  
 & comme eux, il attira beaucoup d'ido-  
 lâtres à la connoissance de la vérité. Les  
 Danois ayant détruit sa Ville épiscopale,  
 il se retira à Déventer, & de - là il alloit  
 souvent parcourir la Frise, pour y com-  
 battre les restes du Paganisme. Il eut  
 beaucoup à souffrir dans ses travaux, dont  
 la gloire de Dieu & la conversion des  
 infidèles étoient l'unique but. Les bar-  
 bares le traversèrent en lui opposant sans  
 cesse de nouveaux obstacles, que son  
 courage & sa patience vinrent presque  
 toujours à bout de surmonter. Il courut  
 souvent risque de perdre la vie. Mais le  
 desir qu'il avoit d'enlever les ames à la  
 superstition & au vice, ne lui permit  
 jamais de voir le danger, ou de le crain-  
 dre. Il finit une vie si laborieuse &  
 pleine de bonnes œuvres par une sainte  
 mort l'an 618.

S. I  
 lemne  
 quable  
 la hau  
 Sa fam  
 ces can  
 Abbaye  
 Lorsqu  
 sous la  
 d'Ausb  
 ration,  
 lement  
 bourg  
 charge  
 étoient  
 & aux  
 exactitu  
 l'appello  
 l'y fit me  
 ses vertu  
 le plaça  
 Hongroi  
 tems de  
 côtés le  
 bourg av  
 à leur fu  
 ment de  
 réparer le  
 & de reb

S. Udalric dont la canonisation solennelle est un des événemens remarquables du dixième siècle, naquit dans la haute Allemagne à la fin du neuvième. Sa famille étoit une des plus illustres de ces cantons. Il fut élevé dans la célèbre Abbaye de S. Gal, & il y fit ses études. Lorsqu'elles furent achevées, on le mit sous la conduite d'Adalbéron, Evêque d'Ausbourg, Prélat d'une grande réputation, & dont le mérite étoit généralement reconnu. Il servit l'Eglise d'Ausbourg pendant quelque tems dans la charge de Chambrier, dont les fonctions étoient de distribuer les habits aux Clercs & aux pauvres. Il s'y distingua par son exactitude & sa charité. Mais ses vertus l'appelloient à un rang plus élevé. Dieu l'y fit monter en 924. Une élection que ses vertus seules sollicitèrent pour lui, le plaça sur le Siège d'Ausbourg. Les Hongrois, fléau de l'Allemagne dans ces tems de calamité, portoient de tous côtés le fer & le feu. La Ville d'Ausbourg avoit été plus d'une fois exposée à leur fureur. Udalric, au commencement de son épiscopat, s'étoit hâté de réparer les dégâts qu'ils y avoient faits, & de rebâtir l'Eglise qu'ils avoient dé-



truite. Mais ces barbares qui ne pou-  
 voient se rassasier de carnage & de bu-  
 tin, revinrent encore l'attaquer. Elle  
 étoit mal fortifiée, & sa ruine paroissoit  
 inévitable, à moins que la protection  
 du Ciel ne vînt la sauver. Ce fut alors  
 qu'Udalric déploya toute sa tendresse  
 pour son peuple. Par ses larmes & ses  
 prières il essaya d'appaîser la colère de  
 Dieu, dont ces barbares n'étoient que  
 les instrumens. Il partagea les Vierges  
 & les femmes vertueuses en deux ban-  
 des. L'une faisoit le tour de la Ville en  
 chantant des Cantiques de pénitence,  
 & en invoquant l'auguste Mère de  
 Dieu. L'autre étoit prosternée dans l'E-  
 glise, priant avec le saint Pasteur qui  
 offroit le sacrifice du Corps & du Sang  
 de J. C., & qui employoit jusqu'aux  
 cris innocens des enfans à la mammelle,  
 pour obtenir le secours du Tout-puîs-  
 sant. L'ennemi étoit sous les remparts,  
 & la Ville alloit tomber en son pouvoir,  
 lorsqu'Othon le Grand s'avança pour  
 le combattre. Il l'attaqua & le mit en  
 fuite. La promptitude du secours, &  
 la victoire qui le rendit efficace, furent  
 avec raison regardées comme un miracle  
 accordé aux prières du saint Evêque.

Othon  
 pour  
 invic  
 par l  
 lui av  
 Udal  
 deux  
 béiffa  
 du p  
 La v  
 aussi  
 étoit  
 coup  
 qu'un  
 viand  
 des a  
 ans c  
 en 97  
 S.  
 leur,  
 préva  
 pour  
 Relig  
 sous la  
 nomm  
 rendre  
 Scienc  
 langue  
 leurs M

Othon avoit une singuliere vénération pour lui. Sa conduite sage & sa fidélité inviolable, pendant la guerre occasionnée par la révolte de Luitolf, fils d'Othon, lui avoit acquis l'estime de cet Empereur. Udalric eut le talent de réconcilier ces deux Princes en ramenant le fils à l'obéissance, & en réveillant dans le cœur du père les sentimens de la nature. La vie privée du saint Evêque étoit aussi pénitente, que sa vie publique étoit active & occupée. Il prioit beaucoup, dormoit peu, n'avoit pour lit qu'une natte, ne mangeoit point de viande, & ne souffroit sur sa table que des alimens grossiers. Après cinquante ans d'épiscopat, il termina sa carrière en 973, âgé de quatre vingt-trois ans.

S. Brunon étoit fils de Henri l'Oiseleur, frère d'Othon le Grand. Il ne se prévalut de cette haute naissance, que pour favoriser les études & protéger la Religion. Il reçut une éducation pieuse sous la conduite d'un Evêque d'Utrecht, nommé Baldic, & conçut dès la plus tendre jeunesse un goût vif pour les Sciences & pour la vertu. Il apprit les langues Grecque & Latine sous les meilleurs Maîtres de ce tems-là, qui lui

firent lire tout ce que l'ancienne Littérature a produit de plus parfait. Les Livres étoient sa passion, & il les conservoit avec un soin qui marquoit son estime pour les belles connoissances qu'on y pûise. Les amusemens & les agitations de la Cour ne le détournèrent point de cette application à l'étude. Les Savans étoient sa compagnie ordinaire, & souvent Othon se faisoit un plaisir d'assister aux doctes conférences qu'il avoit avec eux. Jeune encore, on lui confia le gouvernement de plusieurs Monastères, sans doute comme Abbé, suivant un abus qui n'étoit alors que trop commun. Mais Brunon ne s'en appliqua point les revenus, & ne se servit de son autorité que pour y faire revivre la discipline, & y remettre en vigueur la Regle de S. Benoît. Il étoit lui-même un exemple d'édification par la pureté de sa vie, sa libéralité envers les pauvres, & son éloignement du faste & de l'éclat. Le Siège de Cologne étant venu à vaquer en 953, le Clergé, la Noblesse & le peuple se réunirent pour demander que Brunon fût donné pour Pasteur à cette Eglise. Elevé à l'épiscopat, & connoissant la grandeur des devoirs qui lui

étoient  
 lâche  
 mœur  
 du vic  
 furent  
 de se  
 roient  
 & l'af  
 & mêm  
 & la  
 extérie  
 pour a  
 pour e  
 à la p  
 d'instru  
 non de  
 d'éloqu  
 fort ét  
 où il vi  
 plus cl  
 fant, &  
 Son fr  
 Lorrain  
 de mêm  
 étoient  
 malheur  
 Monast  
 choses  
 tout à

étoient imposés, il s'appliqua sans re-  
 lâche à les remplir. La réforme des X.  
 mœurs dans le Clergé, & l'extirpation SIECLE.  
 du vice dans toutes les classes du peuple,  
 furent l'objet constant de son zèle &  
 de ses travaux. Ses exemples prépa-  
 roient le fruit de ses instructions,  
 & l'assuroient. Sa table étoit frugale  
 & même pauvre, ses habits simples,  
 & la modestie régnoit dans tout son  
 extéricur. Il avoit un talent singulier  
 pour annoncer la parole de Dieu, &  
 pour expliquer l'Écriture. Il se mettoit  
 à la portée du peuple, ayant pour but  
 d'instruire, de toucher les cœurs, &  
 non de se faire une vaine réputation  
 d'éloquence. Son érudition qui étoit  
 fort étendue & fort variée pour le siècle  
 où il vivoit, ne lui servoit qu'à se rendre  
 plus clair, plus intelligible, plus pres-  
 tant, & à faire goûter les vérités du salut.  
 Son frère l'avoit investi du Duché de  
 Lorraine; il n'en employa les revenus,  
 de même que ceux de son Evêché qui  
 étoient considérables, qu'à soulager les  
 malheureux, à rétablir les Eglises & les  
 Monastères, à les fournir de toutes les  
 choses nécessaires au culte divin, & sur-  
 tout à réparer les maux que la guerre

cause ordinairement dans les Campagnes.

X. Ne dissimulons pas une faute qu'il commit en prenant part à la révolte de Ludlof, son neveu. Sans doute il y fut entraîné par les circonstances & l'esprit du tems. Il faut croire qu'il ne tarda pas à la réparer, & qu'Othon son frère ne lui donna le Duché de Lorraine, que pour montrer combien il étoit assuré de sa fidélité. Ce vertueux Prélat qui fut solitaire à la Cour, savant dans un siècle d'ignorance, humble dans le sein des grandeurs, & pauvre au milieu des richesses, mourut dans la quarantième année de son âge, & la douzième de son épiscopat, en 965. Il passa de son tems pour l'homme le plus éclairé de toute l'Allemagne, & on le compte parmi les Ecrivains ecclésiastiques du dixième siècle, à cause d'un Commentaire sur les cinq Livres de Moyse, & d'un autre sur les quatre Evangélistes, qu'il avoit composés, mais que nous n'avons plus.

On met encore parmi les hommes les plus célèbres de ce siècle, deux autres saints Prélats d'Allemagne, S. Volfang, Evêque de Ratisbonne, & S. Adalbert, Evêque de Prague en Bohême. Le pre-

mie  
son  
de s  
par  
exen  
zèle  
clési  
ta d  
Abb  
joui  
au d  
le pl  
forti  
se c  
Dier  
la c  
disti  
la b  
solid  
pour  
peup  
tous  
rend  
nistè  
le v  
voit  
Mon  
exer  
il se

mier, né dans l'obscurité, s'éleva par son mérite, & devint un des Pasteurs de son tems les plus utiles à la Religion, par son édifiante régularité, ses mœurs exemptes de la moindre tache, & son zèle pour l'observation des règles ecclésiastiques. Son désintéressement le porta d'abord à se dépouiller d'une riche Abbaye dont ses prédécesseurs avoient joui long-tems, & ensuite à consentir au démembrement de son Diocèse pour le plus grand bien de l'Eglise. Le second, sorti d'une maison noble & puissante, se consacra dès la jeunesse au service de Dieu. Pendant ses études qu'il fit dans la célèbre Ecole de Magdebourg, il se distingua de tous ceux de son âge, par la beauté de son esprit & par sa piété solide. Ces rares qualités le firent choisir pour remplir le Siège de Prague. Son peuple vicieux & indocile, se refusoit à tous les moyens qu'il employoit pour le rendre meilleur. Voyant que son Ministère étoit stérile, il crut que Dieu ne le vouloit pas dans le rang où on l'avoit fait monter. Il se retira donc au Mont-Cassin, pour se sanctifier dans les exercices de la vie religieuse. Cependant il se laissa persuader de retourner à son

X.

SIÈCLE

**X.** Eglise. Il n'y fit pas plus de fruit qu'au-  
**SIÈCLE.** paravant, & il résolut de travailler à la  
 conversion des Prussiens idolâtres. Il ren-  
 contra dans cette entreprise de nouveaux  
 obstacles dont son courage & sa patience  
 ne pûrent triompher qu'en partie. S'il  
 gagna quelques-uns de ces infidèles à  
 J. C., le plus grand nombre s'obstina  
 dans l'erreur. Le saint Evêque exténué  
 de fatigues, & affligé de son peu de  
 succès, eut enfin la gloire de terminer  
 ses jours par le martyre, l'an 997.

L'ordre monastique fournit aussi à  
 l'Eglise des hommes dignes des tems les  
 plus heureux. Tels furent en Italie S.  
 Nil le Jeune, à qui Dieu avoit accordé  
 le don des miracles, & dont les disci-  
 ples se sont perpétués jusqu'à nos jours  
 sous la Règle de S. Basile, plus austère  
 que celle de S. Benoît pratiquée à la  
 rigueur; S. Jean de Gorze qui, plein  
 d'ardeur pour les pratiques de la vie  
 monastique, ne trouvant point d'asyle  
 où il pût s'y livrer avec succès dans le  
 relâchement général des Moines, aima  
 mieux se retirer avec quelques amis dans  
 les ruines du Monastère de Gorze, que  
 d'habiter une maison plus commode où  
 il n'auroit eu que de mauvais exemples

sous  
 bés  
 l'orn  
 Fran  
 l'anc  
 pein  
 L  
 bre  
 & la  
 gouv  
 tout  
 dire  
 nom  
 de B  
 donn  
 de C  
 les bi  
 & S.  
 un M  
 & q  
 gouv  
 nistr  
 sistan  
 enco  
 qu'ap  
 nes a  
 succe  
 ose  
 les A

sous les yeux ; & enfin les premiers Abbés du Monastère de Cluni, qui furent l'ornement & la lumière de l'Eglise de France, dans ces tems de scandale, où l'ancienne ferveur des Chrétiens étoit à peine connue par les récits de l'Histoire.

La fondation de ce Monastère célèbre est un événement trop important, & la vertu des premiers Abbés qui le gouvernerent, a répandu trop de éclat sur tout le dixième siècle, pour n'en pas dire quelque chose ici. Guillaume, surnommé le Pieux, Duc d'Aquitaine & de Berri, consacra, ou pour mieux dire, donna, suivant le style du tems, sa Terre de Cluni dans le Comté de Mâcon, & les biens qui en dépendoient, à S. Pierre & S. Paul, à condition qu'on y bâtiroit un Monastère sous la Règle de S. Benoît, & que l'Abbé Bernon seroit chargé du gouvernement des Moines & de l'administration des biens destinés à leur subsistance. L'acte de cette fondation existe encore ; il est de l'an 910. Il y est dit qu'après la mort de Bernon, les Moines auront la liberté de lui choisir un successeur, sans qu'aucune Puissance ose en empêcher l'élection, & que les Apôtres S. Pierre & S. Paul se-



ront les Protecteurs de cet établissement.

X.  
S I È C L E. L'Abbé Bernon que le Fondateur  
 avoit désigné pour le premier Supérieur  
 de ce nouveau Monastère, étoit issu d'une  
 des plus nobles familles de la Bourgo-  
 gne. Il avoit embrassé de bonne-heure  
 la vie monastique, & fondé l'Abbaye  
 de Gigni dans le Diocèse de Lyon,  
 dotée de ses propres biens. Aidé par de  
 pieux & savans Religieux qu'il tira du  
 Monastère de S. Martin d'Autun, où  
 la reforme de S. Benoît d'Aniane ve-  
 noit de s'introduire, il établit à Cluni  
 la plus exacte discipline. Il n'y eut d'a-  
 bord que douze Moines dans cette Mai-  
 son. Ceux qui venoient se mettre sous  
 la conduite du saint Abbé, étoient dis-  
 tribués en même nombre dans d'autres  
 Communautés, conformément à la Ré-  
 gle de S. Benoît. Bernon les gouverna  
 toutes de son vivant; mais à sa mort il  
 leur donna des Supérieurs particuliers  
 sous l'autorité d'Odon, celui de ses dis-  
 ciples en qui il avoit le plus de confian-  
 ce. Celui-ci rassembla ces différentes co-  
 lonies, dont Cluni étoit la Métropole,  
 pour en former une Congrégation. » Clu-  
 » ni, disent les savans Auteurs de l'Histoi-  
 re Littéraire de France, » n'eut pas été

» q  
 » S  
 » de  
 » E  
 » A  
 » p  
 » fe  
 » fit  
 » bl  
 » bl  
 » m  
 » ter  
 » fe  
 » ric  
 » jo  
 » vie  
 » tro  
 » pa  
 » leu  
 » off  
 » La  
 » tir  
 » un  
 » alle  
 » d'a  
 » de  
 » pié  
 » féé  
 Litt.

» quelques années sous la direction de  
 » S. Odon, qu'il devint une pépinière  
 » de Saints, & une des plus célèbres  
 » Ecoles de toute la France. Le saint  
 » Abbé, au milieu des exercices de la  
 » pénitence, trouva le tems de compo-  
 » ser un grand nombre d'Ouvrages, &  
 » fit voir par son exemple que la vérita-  
 » ble piété est non-seulement compati-  
 » ble avec l'étude, mais qu'elle en a  
 » même-besoin quelquefois pour se sou-  
 » tenir. Il laissa par-là un modèle que  
 » ses successeurs jusqu'à S. Pierre Mau-  
 » rice se firent un devoir de copier, en  
 » joignant la Science à la sainteté de la  
 » vie.... Pendant tout ce siècle, il se  
 » trouva grand nombre de Moines, qui  
 » par le brillant de leur doctrine & de  
 » leur vertu, dissipèrent les ténèbres qui  
 » offusquoient les hommes de leur tems.  
 » La bonne odeur de leur conduite at-  
 » tira à Cluni quelques Evêques. Les  
 » uns, comme l'Archevêque Goralde,  
 » alloient s'y édifier & finir leurs jours;  
 » d'autres, comme Turpion, Evêque  
 » de Limoges, Prélat distingué par sa  
 » piété & par son savoir, y alloient per-  
 » fectionner leurs connoissances. » (*Hist.*  
*Litt. de France, tom. 6. p. 22 & 23.*)

X.

SIÈCLE

—  
X.  
S I È C L E.

Telle fut la célébrité dont ce pieux établissement commença de jouir dès son origine. S. Odon étoit bien propre à l'augmenter par ses lumières, sa prudence & ses talens pour le gouvernement. Il étoit d'une naissance illustre, & la noblesse de ses inclinations répondoit à celle de son extraction. L'éducation qu'il avoit reçue étoit la meilleure que l'on pût donner alors à ceux de son rang. Les Lettres & la piété se l'enlevoient tour-à-tour, ou pour mieux dire, il savoit si bien les allier ensemble, que son goût pour les unes ne nuisoit point à l'ardent desir qu'il avoit de faire des progrès dans l'autre. Il y réussit également, & son mérite lui auroit ouvert le chemin des honneurs dans l'Eglise & dans l'Etat, quand même il n'auroit pas été d'une condition à pouvoir prétendre à tout. Il étoit déjà Chanoine de S. Martin de Tours; mais effrayé des dangers du monde dont il ne se croyoit pas totalement à l'abri dans cet état, & plein d'ardeur pour la perfection, il cherchoit un asyle plus sûr où il pût servir Dieu. Désespérant d'en trouver en France, à cause des discordes qui régnoient dans la plupart des Monastères, il se mit

en ro  
partag  
occup  
veren  
qu'on  
de pi  
cieren  
trer si  
au lo  
traite  
l'Abb  
capab

Oc  
me da  
qu'en  
il n'e  
ordre  
qui e  
pressi  
qui n  
la ru  
vais g  
core  
pour  
par la  
là fire  
fut la  
tut,  
Bern

en route pour l'Italie avec un ami qui ~~partageoit~~ partageoit ses sentimens. Ils marchèrent occupés de leur projet, lorsqu'ils arrivèrent à Cluni. Frappés du bel ordre qu'on y voyoit régner, & de l'odeur de piété qu'on y respiroit, ils remercièrent Dieu de leur avoir fait rencontrer si près, ce qu'ils alloient chercher au loin. Ils se fixerent dans cette retraite, & Odon sous un maître tel que l'Abbé Bernon, ne tarda pas à devenir capable de conduire les autres.

Odon excelloit dans les Sciences comme dans la piété, & il n'est pas douteux qu'en un siècle plus favorable aux talens, il n'eût été un Ecrivain du premier ordre. Il avoit cette éloquence de l'ame qui est de tous les tems, & cette expression d'un cœur sensible & vertueux qui ne manque jamais son effet, malgré la rudesse du style & la rouille du mauvais goût. C'est ce qu'on remarque encore dans ses Ecrits, les meilleurs, ou pour mieux dire, les moins défigurés par la barbarie, de tout ce que ces tems-là firent éclore. On vient de voir quelle fut la gloire naissante de ce nouvel Institut, sous le gouvernement du S. Abbé Bernon. Elle se soutint & s'accrut en-

core par les soins & la grande réputation de ses successeurs, le pieux & savant **Ay-**  
**X.** **SIÈCLE.** **mard** qui ne gouverna que six ans, & **S. Maïeul** qui vécut jusqu'à l'an 994, & qui dans ses dernières années se déchargea des soins du gouvernement sur **S. Odilon**, illustre par sa naissance & par ses talens, plus illustre encore par son humilité, son désintéressement & ses autres vertus.

---

#### A R T I C L E V I I I .

*Ecrivains Ecclésiastiques du X<sup>e</sup>. siècle.*

**M**ALGRÉ les épaisses ténèbres de l'ignorance & la décadence des études, ce siècle n'a pas laissé de produire un grand nombre d'Ecrivains, puisqu'il a fourni aux Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, la matière d'un gros Volume. Mais quels furent la plupart de ces Ecrivains, & quel est le caractère de leurs productions aux yeux d'une critique impartiale? Ceux qui s'occupoient à écrire, étoient des Moines sans talens, & sans dispositions pour y suppléer par le travail, qui passaient pour habiles & qui

croy  
 été c  
 les l  
 volu  
 donn  
 voir.  
 c'éto  
 des C  
 d'apr  
 dens  
 de  
 Chro  
 rapp  
 souv  
 Il  
 cette  
 quel  
 sûrs,  
 ou p  
 plus  
 à lui  
 pour  
 genr  
 fusce  
 gran  
 dign  
 moir  
 à la p  
 noiff

croyoient l'être, parce qu'ils avoient été occupés pendant quelque tems dans les Ecoles, à lire ou à copier de gros volumes, & que l'ignorance générale donnoit quelque éclat à leur prétendu savoir. A l'égard de leurs productions, c'étoient des abrégés d'anciens Ouvrages, des Commentaires de l'écriture recueillis d'après les interprètes des siècles précédens; des Vies de Saints, des Histoires de translations & de miracles, des Chroniques, où les événemens étoient rapportés sans choix, sans examen, & souvent même sans fidélité.

Il faut avouer néanmoins que dans cette foule d'Ecrivains, il y en eut auxquels il ne manqua que des guides plus sûrs, des principes de goût plus épurés, ou pour mieux dire, des circonstances plus propres à développer le génie, & à lui donner une heureuse impulsion, pour s'élever à la perfection dont les genres où ils se sont exercés peuvent être susceptibles. Nous allons choisir dans le grand nombre ceux qui nous ont paru dignes d'une attention particulière. Au moins, ils ont eu le mérite de conserver à la postérité, quelques portions des connoissances qui s'étoient perpétuées jus-

X.

SIÈCLE.

==== qu'à leur tems , & de lier par leurs Ouvrages , tout imparfaits qu'ils font , les  
 X. siècles de lumière qu'on vit éclore long-  
 SIÈCLE. tems après , aux beaux âges de la Littérature qui les avoient précédés.

Eutychiüs , Egyptien de nation , né vers la fin de neuvième siècle , exerça d'abord la Médecine . & fit quelques Traités sur cette Science . Ayant été élu ensuite Patriarche d'Alexandrie à l'âge de soixante ans , il gouverna cette Eglise environ l'espace de six ans , & mourut vers l'an 940 . Il avoit écrit un Dialogue entre un Melquite ou Catholique , & un Jacobite , où il répondoit aux argumens dont les disciples d'Eytychès répandus en Egypte & en Syrie , se servoient pour défendre leurs erreurs & justifier leur schisme . Le plus considérable de ses autres Ouvrages est parvenu jusqu'à nous : c'est une espèce d'Histoire universelle , depuis le commencement du Monde jusqu'au tems où il vivoit . Elle est écrite en Arabe qui étoit sa langue maternelle . On y trouve quelques particularités de l'Histoire ecclésiastique & profane , dont les autres Auteurs ne font pas mention . Du reste , cet Historien est peu exact dans la manière dont

il rap  
 il par  
 comm  
 cienn  
 & la  
 lexan  
 de ce  
 ses p  
 depu  
 Si  
 vivoi  
 ment  
 ment  
 phyr  
 lustre  
 confu  
 de se  
 chete  
 & d  
 goût  
 qu'on  
 les V  
 d'en  
 ple q  
 qui  
 l'enc  
 ces V  
 que  
 simp

il rapporte les faits ; quelquefois même il paroît infidèle de dessein prémédité, comme dans ce qu'il dit touchant l'ancienne manière dont se faisoit l'élection & la consécration des Patriarches d'Alexandrie. La partie la plus intéressante de cet Ouvrage, est la Chronologie de ses prédécesseurs, qu'Euty chius y donne depuis S. Marc jusqu'à lui.

Siméon, surnommé Métaphraste, vivoit à Constantinople au commencement du dixième siècle, & principalement sous l'empire de Constantin Porphyrogénète. Il étoit d'une naissance illustre, & parvint aux emplois les plus considérables. Sa fortune & le produit de ses places le mettoient en état d'acheter un grand nombre de manuscrits, & d'entretenir plusieurs Copistes. Son goût le porta sur-tout à rassembler ce qu'on avoit écrit en différens tems sur les Vies des Saints, & il forma le projet d'en composer un Recueil le plus ample qu'il lui seroit possible. L'Empereur qui aimoit aussi ces sortes d'Ouvrages, l'encouragea dans ce dessein. Mais comme ces Vies étoient de différentes mains, & que Siméon en trouvoit la narration trop simple & trop dénuée d'ornemens, il

X.  
SIÈCLE.



X. **S I È C L E.** entreprit de les refaire dans le goût de son siècle, qui étoit celui du brillant & du merveilleux. Il avoit l'imagination vive & riche. Cette qualité auroit contribué à la perfection de tout autre Ouvrage que le sien. Mais en voulant embellir les Vies des hommes célèbres par leur sainteté, il les défigura. En quittant le style naturel de l'Historien, pour prendre celui du Panégyriste & de l'Orateur, il s'écarta du ton qui convient au sujet qu'il avoit choisi; & la parure étrangère dont il le couvrit, altéra la noble simplicité du fonds. On l'accuse même de n'avoir pas toujours pris la vérité pour guide, & d'avoir trop cherché à plaire aux dépens de l'exactitude & de la sincérité. Pour rendre la narration plus intéressante & les faits plus saillants, il les charge de circonstances extraordinaires, de traits singuliers, de miracles propres à frapper ceux qui aiment à trouver le merveilleux par-tout; & presque toujours ces accessoires n'ont d'autre source que son imagination. Il est arrivé de-là que sa compilation, si recherchée & lue avec tant de plaisir de son tems, a perdu tout crédit depuis qu'on en a discuté le mérite au flambeau

de la  
 n'est  
 quar  
 mon  
 à fo  
 & l  
 zien  
 se fi  
 ses t  
 U  
 Prés  
 Evêc  
 ce,  
 dou  
 Con  
 926  
 dans  
 On  
 mièr  
 mèn  
 cop  
 que  
 duit  
 dign  
 en r  
 une  
 alor  
 pris  
 de l'

de la critique; en sorte que cet Ecrivain n'est plus cru depuis long-tems, que X.  
 quand il se trouve appuyé par d'autres. SIÈCLE.  
 monumens plus authentiques. Il seroit à souhaiter que le Chartreux Surius, & l'Evêque Lipoman, qui dans le seizième siècle ont entrepris la même tâche, se fussent moins attachés à marcher sur ses traces & à copier ses défauts.

Un des plus savans & des plus zélés Prélats du dixième siècle, fut Atton, Evêque de Verceil. Il étoit né en France, fils du Vicomte Adalbert, & sans doute l'un de ces François qu'Hugues, Comte d'Arles, devenu Roi d'Italie en 926, plaça le plus qu'il lui fut possible dans les Evêchés de sa nouvelle conquête. On ne fait rien de la jeunesse & des premières actions de cet Evêque, on ignore même le tems de son élévation à l'épiscopat; mais on a lieu de conjecturer que ce fut au plus tard l'an 945. Sa conduite, depuis qu'il fut revêtu de cette dignité, est plus connue. On fait qu'il en remplit les devoirs avec une ardeur, une prudence & une fidélité qui avoient alors peu d'imitateurs en Italie. Il avoit pris pour modèles les grands Evêques de l'antiquité, qui contribuèrent si effi-

**X.** cacement par leurs lumières & leur sainteté à rendre la Religion respectable aux Payens même. L'instruction de son Clergé & celle de son peuple, furent les deux objets principaux de son application. Par des soins infatigables & des exhortations touchantes, il fit de ses Clercs, des hommes exemplaires, studieux, appliqués à leurs devoirs; & si les simples fidèles ne devinrent pas aussi éclairés, ni aussi vertueux qu'il le desiroit, il les guérit au moins pour quelques tems des superstitions & des vices grossiers, dont il les avoit trouvé infectés. On ne fait pas le tems précis de sa mort; on croit cependant qu'il ne vécut pas au-delà de l'an 960. Tous les Ecrits d'Atton ne sont pas imprimés. Le public en est privé par la singularité inconcevable du Chapitre de Verceil, qui en possède un manuscrit complet, & qui se refuse obstinément aux sollicitations des Savans qui font depuis long-tems les plus vives instances pour en obtenir une copie exacte. Ceux qu'on a publiés, nous donnent une idée très-avantageuse du zèle de ce Prélat & même de son mérite littéraire.

Le premier de ses Ouvrages est un

Cap  
divi  
corp  
pau  
& le  
est  
cré  
& d  
rer  
blié  
que  
dref  
dan  
Dan  
de l  
peu  
de l  
res  
d'év  
don  
que  
ton  
glif  
ce  
dan  
des  
des  
des  
gran

Capitulaire ou Règlement de discipline, divisé en cent Chapitres ou Articles. Ce corps de Statuts qui embrasse les principaux objets de la Morale chrétienne, & les règles du Ministère ecclésiastique, est tiré des anciens Conciles, des Décrétales, sans distinction des véritables & des fausses qu'on ne savoit pas discerner alors, & d'autres Capitulaires publiés antérieurement, sur-tout de celui que Théodulfe, Evêque d'Orléans, avoit dressé vers la fin du huitième siècle, ou dans les premières années du neuvième. Dans ce règlement, Atton traite sur-tout de l'instruction du Clergé, de celle du peuple, des petites Ecoles, des règles de la pénitence, de la conduite des Prêtres, & de leurs devoirs, des moyens d'éviter l'ignorance, & de la manière dont il faut combattre les vices & attaquer les abus. Le second Ouvrage d'Atton est un Traité des souffrances de l'Eglise. Sous ce titre qui ne remplit pas ce qu'il semble annoncer, Atton traite dans la première partie, du jugement des Evêques accusés; dans la seconde des Ordinations; & dans la troisième des biens ecclésiastiques. Il y fait un grand usage des Livres sacrés, qu'il

X.

SIÈCLE.

X.  
S I È C L E.

paroît avoir étudiés avec beaucoup d'application; & la manière dont il emploie les textes, soit pour appuyer ses décisions, soit pour en déduire ses preuves, est ordinairement très-juste. Il s'y élève contre un grand nombre d'abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise à la faveur des troubles & de l'ignorance; il en fait sentir les suites fâcheuses, & il rappelle, en homme éclairé, les règles précieuses que les Conciles & les Pâstres avoient établies avec tant de sagesse dans les siècles précédens, & dont l'inobservation étoit la cause de tous les maux dont il gémissoit. Enfin, nous avons de ce savant Prélat, un Recueil de onze Lettres, dont plusieurs sont adressées à son Clergé ou à son peuple. Dans les unes, il éclaircit plusieurs points de morale & de discipline; dans les autres, il attaque diverses pratiques superstitieuses qu'il avoit beaucoup de peine à extirper; dans toutes, il se montre très-versé dans la connoissance des Loix canoniques & civiles qu'il cite à propos, & dont on voit qu'il avoit fait une étude particulière. En général le style d'Atton est plus facile & plus naturel que celui de la plupart des Littérateurs de son tems,

en

en co  
fer p  
élegan  
Ent  
fleuri  
en est  
tion p  
Rathie  
d'acco  
tender  
cur, &  
charita  
tres le  
& tiré  
qu'il e  
thier a  
de talé  
du fan  
teux f  
pas re  
mables  
qui pr  
l'Abba  
encore  
tomba  
ment  
Le pre  
lens, f  
grande  
Tom

en comparaison desquels il pourroit passer pour un Ecrivain pur, & même élégant.

X.

SIÈCLE

Entre les hommes célèbres qui ont fleuri dans l'Eglise au dixième siècle, il en est peu qui aient justifié leur réputation par des titres plus solides, que Rathier, Evêque de Vérone. On est peu d'accord sur sa naissance; les uns prétendent qu'il étoit fils d'un artisan obscur, & qu'il dut son éducation aux soins charitables des Moines de Lobbes; d'autres le font sortir d'une famille opulente & tirée du Duché de Luxembourg. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, Rathier avoit assez de mérite personnel & de talens, pour se passer de la noblesse du sang, qui n'est après tout qu'un honneux fardeau pour celui qui n'en fait pas relever l'éclat par des qualités estimables. Il fit ses études sous les Maîtres qui présidoient à l'Ecole établie dans l'Abbaye de Lobbes, Ecole qui avoit encore quelque réputation, mais qui tomba bientôt après dans le déperissement où plusieurs autres étoient déjà. Le premier théâtre où il déploya ses talens, fut la Ville de Laon. Il s'y fit une grande réputation par son éloquence,

**X.**  
**SIÈCLE.** peu de tems après être sorti de l'Abbaye de Lobbes, où l'on croit qu'il avoit pris l'habit monastique. Soit mécontentement, soit ambition, il quitta une Ville qui sembloit mériter qu'il s'y fixât, par l'accueil honorable & flatteur qu'il y avoit reçu. Il passa les Alpes, & Hugues, Roi d'Italie, pour se l'attacher, le plaça sur le Siège de Vérone.

A peine Rathier fut-il en possession de cette Eglise, qu'il s'éleva contre lui des plaintes & des murmures dont on ignore la cause, & qui devinrent en peu de tems si considérables, qu'ils lui attirèrent la disgrâce du Prince. Une prison de trois ans à Pavie, & un exil de deux ans & demi à Côme, auroient dû expier ses fautes, s'il en avoit commis quelqu'une. Sa vie depuis ce tems-là fut toujours agitée & errante. Il se retira d'abord en Provence auprès d'un Seigneur qui lui confia l'éducation de son fils. De-là il retourna à l'Abbaye de Lobbes, son premier séjour, où il auroit peut-être trouvé le repos dont il ne jouit jamais, si le desir de la fortune & de la célébrité ne l'avoit dégoûté des charmes de la solitude. Il en sortit encore pour présider aux études de Bru-

non  
 nie.  
 vèqu  
 de L  
 pre  
 roit  
 devo  
 & de  
 de R  
 des  
 obten  
 qu'il  
 réussi  
 nouve  
 de co  
 prem  
 tion  
 XII.  
 fécuti  
 voulo  
 l'avoit  
 nières  
 feille  
 pour  
 d'obst  
 dont i  
 retour  
 y finit  
 dont

non, frère d'Othon I, Roi de Germanie. Le jeune Prince devenu Archevêque de Cologne, procura l'Evêché de Liège à son maître qu'il croyoit propre à gouverner cette Eglise. Il l'auroit été, s'il suffisoit pour remplir les devoirs de l'épiscopat, d'avoir des talens & des mœurs. Mais c'étoit la destinée de Rathier de ne pouvoir jouir en paix des places que son mérite lui faisoit obtenir. Avec plus de belles qualités qu'il n'en faut communément pour réussir, il ne put se faire aimer de ses nouveaux Diocésains; & après deux ans de contradictions, il fut rétabli dans son premier Siège de Vérone, par la protection d'Othon, & l'autorité du Pape Jean XII. Il y fut exposé à de nouvelles persécutions de la part de son Clergé, qu'il vouloit rappeler à la régularité, sans l'avoir préparé à la réforme par ces manières insinuanes que la prudence conseille, & que la charité met en usage pour gagner les cœurs. Irrité par tant d'obstacles, & dégoûté de l'épiscopat dont il n'avoit connu que les peines, il retourna au Monastère de Lobbes, pour y finir ses jours dans une obscurité, dont les traverses de sa vie avoient dû



lui faire connoître le prix. Il paroît  
 X. qu'une humeur inquiète, un caractère  
 S I È C L E. trop ardent & un zèle peu modéré ont  
 causé tous les malheurs de sa vie. Il  
 mourut à Namur en 964, & fut enterré  
 dans la solitude qu'il avoit choisie pour  
 son dernier asyle.

Les Ecrits qui nous restent de cet  
 Evêque, portent l'empreinte d'une forte  
 indignation contre le vice & d'un zèle  
 qui cherche à se consoler de son peu de  
 succès, par une peinture vive & peut-  
 être exagérée des maux auxquels il n'a  
 pu remédier. On y retrouve par-tout  
 un cœur aigri par la disgrâce, un caractè-  
 re incapable de ménagemens & qui  
 s'enflamme par la résistance, une ame  
 remplie du sentiment de ses malheurs,  
 qui n'en voit la cause que dans la mali-  
 gnité de ses ennemis, & qui décrit d'un  
 style amer leurs désordres, leur indoci-  
 lité, leur opposition à tout bien, pour  
 les rendre plus odieux. Mais, quoique  
 le chagrin & le ressentiment paroissent  
 en avoir dicté une partie, ils sont pour-  
 tant dignes d'attirer l'attention de ceux  
 qui aiment à étudier les mœurs de cha-  
 que siècle, & à connoître non-seule-  
 ment les vices dominans dans les diffé-

ren  
 ces  
 ces  
 l'H  
 gé  
 est  
 Au  
 inst  
 état  
 roît  
 de  
 hau  
 hon  
 que  
 qui  
 qu'i  
 duit  
 de f  
 panc  
 une  
 fatyr  
 cano  
 cont  
 de l'  
 ques  
 rever  
 dispe  
 Clero

rentes époques, mais encore les nuances par lesquelles on voit les mêmes vices distingués dans les divers tems dont l'Histoire déploie à nos yeux le tableau général.

Dans son Agonosticon dont le fonds est tiré des Ecrits des Pères & même des Auteurs profanes, Rathier donne des instructions aux personnes de tous les états & de toutes les conditions. Il y paroît très-instruit des devoirs respectifs de toutes les professions, depuis le plus haut rang, jusqu'aux dernières classes des hommes, & des vices qui sont en quelque sorte affectés aux différens ordres qui composent la société. Les leçons qu'il donne à tous, & les règles de conduite qu'il leur prescrit, sont pleines de sagesse, quoique sa misanthropie répande quelquefois sur ses observations, une certaine aigreur qui approche de la satire. Dans son Traité du mépris des canons, il se livre à sa chaleur ordinaire contre les Prêtres & les Diacres chargés de l'administration des biens ecclésiastiques, il les accuse de s'approprier les revenus dont ils n'ont que la régie & la dispensation, de sorte que tous les Clercs inférieurs sont privés de la por-

tion qui leur est attribuée par les Canons, & réduits à tous les inconvéniens de la pauvreté; & enfin dans ses sermons qui sont au nombre de huit, il investive dans le style le plus véhément contre les désordres qui allument son zèle. Il s'y montre très-instruit des vrais principes de la morale, & de l'esprit qui animoit l'Eglise dans les siècles où la ferveur étoit la vertu commune des Chrétiens; mais en retraçant l'image de ces heureux âges, & en leur opposant les mœurs de son tems, on voit trop qu'il n'est pas toujours inspiré par une charité dégagée de tout motif étranger. Les autres Ecrits de cet Evêque ont été occasionnés par les démêlés qui troublèrent sa vie. Il s'y abandonne à toute sa vivacité, & souvent il la pousse au-delà des bornes où doit se renfermer une juste défense. Son style est fort, énergique, véhément, quelquefois obscur & forcé, parce qu'ayant l'imagination exaltée par le fiel dont son cœur étoit rempli, il cherchoit des expressions fortes & appropriées aux mouvemens d'indignation, qui par ses infortunes & sa douleur étoient devenus un état habituel pour lui.

Flodoard, celui de tous les Ecrivains de son tems, qui a répandu le plus de clarté sur l'histoire du dixième siècle, X.  
SIÈCLE. naquit vers la fin du neuvième, à Epernai-sur-Marne, petite Ville à cinq lieues de Rheims. Il étudia dans l'Ecole de cette Ville, & fit tant de progrès dans les Lettres & la vertu, qu'il s'attira l'estime des Prélats qui gouvernèrent alors l'Eglise de Rheims. On lui confia les Archives de cette Eglise dont il devint ensuite Chanoine. L'emploi d'Archiviste bien conforme à son goût pour les recherches historiques, lui mettoit sous la main une infinité de pièces originales dont il fut connoître le prix. C'est d'après ces monumens authentiques dont il discernoit les différentes époques en homme versé dans ce genre d'érudition, qu'il composa son Histoire de l'Eglise de Rheims. On ignore par quel motif Flodoard quitta la vie canoniale, pour embrasser l'institut monastique; il faut croire que ce fut le desir de travailler à sa perfection, & de se consacrer à l'étude avec moins de distraction dans le silence de la retraite. On ignore de même quel fut le Monastère qu'il choisit pour demeure. Il fut

élevé dans la suite à la dignité d'Abbé.  
 X. La démarche qu'il avoit faite en se retirant dans la solitude, n'eût qu'à augmenter l'estime dont il jouissoit déjà. Cela devoit être, conformément aux idées du tems; & par une suite des mêmes idées, les Sièges unis de Noyon & de Tournai étant venus à vaquer, il fut élu pour les remplir; mais l'ambition lui ayant donné un compétiteur, il ne fit pas valoir son droit, soit qu'il craignît de rencontrer des obstacles trop difficiles à surmonter, soit qu'il regardât la profession monastique comme plus sûre pour le salut, que l'épiscopat, dont un homme aussi pieux & aussi éclairé que lui devoit connoître les dangers. Flodoard resta donc jusqu'à la fin de sa vie dans l'état qu'il avoit choisi, toujours appliqué à l'étude & aux exercices de piété. Il mourut faintement en 966, âgé de soixante-treize ans.

Nous ne parlerons point des Poésies de Flodoard, productions trop semblables à toutes les autres du même genre qui parurent dans son tems, pour que son nom leur donne un mérite qu'elles n'ont pas en elles-mêmes. Il a des titres plus solides pour prétendre à l'estime

des Savans. Son Histoire de l'Eglise de Rheims, & sa Chronique suffisent pour le distinguer de la foule des Ecrivains de son siècle. Le premier de ces deux Ouvrages, comprend tout ce qui regarde l'Eglise de Rheims depuis sa fondation jusqu'à l'an 949. Il est peu d'Histoires plus certaines, l'Auteur ayant sous les yeux toutes les pièces originales dont il s'appuie. Il en est peu aussi qui soient plus intéressantes, parce qu'à l'occasion des rapports que les Archevêques de Rheims ont eu avec les Princes & les Papes de leur tems, depuis S. Remi jusqu'au milieu du dixième siècle, Flodoard s'étend sur les affaires générales de ces différentes époques. Sa Chronique qui commence à l'an 919, & qui finit à l'an 967, contient un détail de tout ce qui s'est passé de plus remarquable pendant cet espace de tems, soit en France, soit dans les Etats voisins. Cet Ouvrage, ainsi que le premier, est estimé de tous les Savans sans exception. Flodoard est exact, fidèle, plein de candeur; son style est simple & sans ornement. Il inspire la confiance par l'air de franchise & le ton de vérité qui règne dans tous ses écrits.

Nous terminerons cet Article par les  
 X. détails où nous avons promis d'entrer  
 S I È C L E. sur le Pape Sylvestre II, qui fut sans  
 contredit l'homme le plus justement cé-  
 lèbre & le plus éclairé de tout le dixiè-  
 me siècle. Son nom, comme on le fait,  
 étoit Gerbert ; il naquit dans la petite  
 Ville d'Aurillac en Auvergne, ou dans  
 les environs, d'une famille obscure &  
 pauvre, on ne fait pas précisément en  
 quelle année. Il fut élevé dans l'Abbaye  
 d'Aurillac, il y fit ses premières études,  
 & il y prit l'habit monastique. Après  
 avoir passé quelque tems dans cette re-  
 traite, il obtint de ses supérieurs la per-  
 mission d'en sortir, sans renoncer à ses  
 engagements, pour aller perfectionner  
 les connoissances qu'il avoit déjà, & en  
 acquérir de nouvelles, en parcourant les  
 Ecoles les plus renommées, & conférant  
 avec les savans maîtres qui en avoient  
 la direction. Gerbert employa plusieurs  
 années à faire ces voyages littéraires,  
 & ce furent les plus utilement employées  
 de sa vie. Il ne se proposoit d'autre but que  
 d'étendre ses lumières & de satisfaire  
 l'avidité qu'il avoit de savoir, sorte de  
 besoin qu'éprouvent certaines ames, &  
 qui excite en elles une inquiétude, une

ardeur qu'elles ont de la peine à contenir. Il jettoit ainsi les fondemens de la réputation dont il a joui, & de la fortune où il est parvenu. Nous ne suivrons point cet homme de Lettres dans les alternatives de bonheur & de disgrâce, par lesquelles il passa avant d'être élevé sur le Siègé pontifical. C'est dans ce degré suprême de grandeur qu'il faut le considérer, pour se faire une juste idée de son mérite, parce qu'il y déploya tous ses talens. Ceux qu'il avoit pour le Gouvernement, ne le cédoient point à ceux qui servent à orner l'esprit & à perfectionner la raison. Ainsi, quelqu'éminente que soit la dignité pontificale, Gerbert qui la remplit si glorieusement sous le nom de Sylvestre II, n'y fut point déplacé. Il y parvint dans des tems difficiles & orageux, mais il s'y conduisit avec tant de sagesse, qu'il fut plaire à l'Empereur jaloux de sa puissance, & aux Romains toujours entêtés du vain projet de rétablir la République. Pendant un pontificat de quatre ans & quelques jours, il trouva le moyen de se rendre utile à l'Eglise, tantôt en faisant des réglemens pleins de fermeté contre les abus qui avoient en quelque

X.

SIÈCLE.



**X.** **SIÈCLE.** forte prescrit contre les Loix canoniques, & réduit l'autorité des Pasteurs à l'inaction; tantôt en profitant avec habileté de sa faveur auprès de l'Empereur Othon III, son élève, pour augmenter la splendeur du Saint-Siège, & lui assurer la jouissance des riches domaines dont il étoit en possession. Cet illustre Pontife fut enlevé à la Religion & aux Lettres, le 12 Mai de l'an 1003.

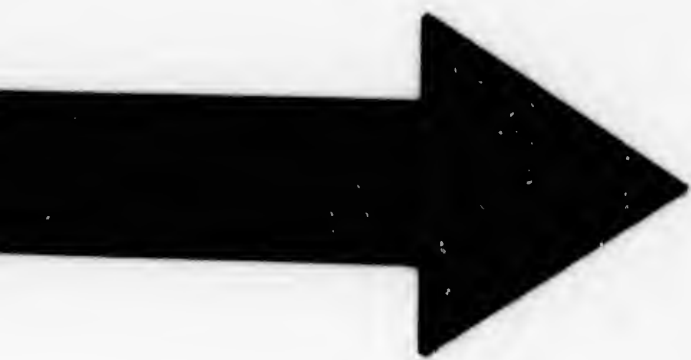
Si l'on considère Sylvestre II du côté des talens & des connoissances, on ne pourra s'empêcher de souscrire à ceux qui l'ont appelé un homme étonnant, & le prodige de son siècle. Toutes les Sciences exercèrent tour-à-tour son esprit & sa plume. Capable d'en étendre le cercle, il le parcourut rapidement, & souvent il s'élança par son génie au-delà des bornes où l'on s'étoit arrêté jusqu'à lui. Egalement propre aux Sciences exactes & aux Arts d'agrément, il fut Calculateur, Géomètre, Astronome, dans un degré qui surprend encore aujourd'hui, quand on le compare avec son siècle; & malgré la sécheresse attachée aux formes de ces Sciences abstraites, il fut éloquent, dans un tems où c'étoit beaucoup que de savoir ex-

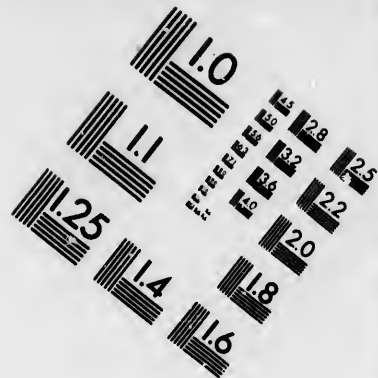
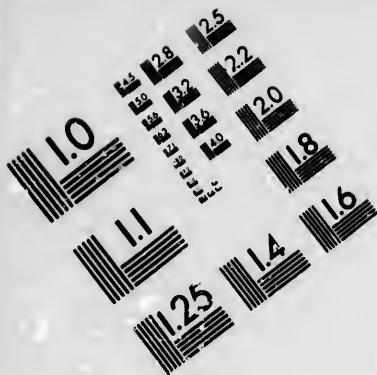
primer ses pensées avec clarté. Ses Traités sur l'Arithmétique, la Géométrie & l'Astronomie, font honneur à sa juste d'esprit, à sa pénétration; & ce qui les distingue avantageusement des Ecrits du même genre, mis au jour par les Savans qui vinrent à - peu - près sous la même époque, c'est l'attention qu'il a de joindre presque par-tout la pratique à la théorie, & de ramener autant qu'il peut à l'utilité, des connoissances qui n'étoient pour les autres que l'objet d'une étude curieuse & stérile. Ses discours sont d'une éloquence noble, forte & touchante. On y voit une imagination vive & sage, un esprit qui fait envisager son sujet du côté le plus favorable, & disposer ses raisonnemens de manière à produire le plus grand effet; on y voit même des germes de goût qui se fussent développés dans les beaux âges de la Littérature. Ses Lettres sont pleines d'intérêt, & peuvent beaucoup servir tant à sa propre histoire, qu'à celle du dixième siècle. Enfin ses Traités théologiques prouvent que la Science de la Religion lui étoit aussi familière que toutes les autres, & qu'il en avoit pénétré les profondeurs. Il ne manqua donc

X.

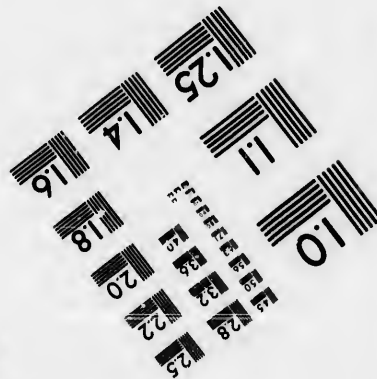
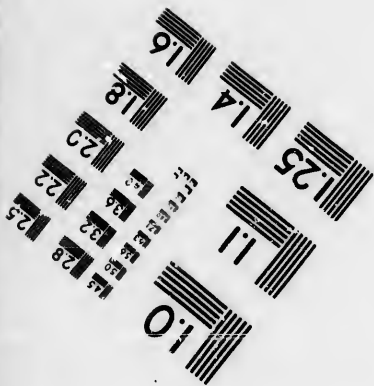
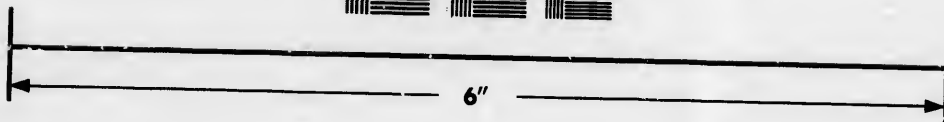
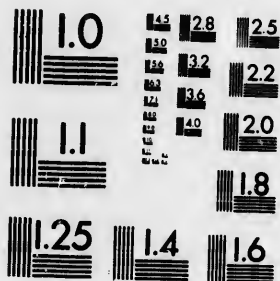
SIÈCLE.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
16  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
3.2  
3.6  
4.5  
5.0

1.0  
1.1  
1.2

~~à ce Savant~~ à ce Savant qu'un siècle plus digne de le posséder, & des contemporains plus capables d'apprécier son mérite & d'en profiter. S'il est vrai, comme on l'a soupçonné, que les féditieux de Rome aient avancé ses jours par le poison, c'est un double crime. Sylvestre méritoit de vivre & comme Pontife, pour travailler à la gloire de la Religion, & comme Savant pour éclairer le monde.

---

### ARTICLE IX.

*Mœurs générales. Usages. Discipline.*

LE tableau des mœurs générales de ce siècle est déjà fort avancé, par les réflexions que nous avons faites dans les articles précédens, tant sur l'état politique de l'Orient & de l'Occident, que sur celui de la Religion dans les différentes parties du Monde chrétien. On a vu les vices & les voluptés les plus contraires à l'honnêteté publique, régner de concert avec la superstition dans la Capitale & les autres grandes Villes de l'Empire Grec. On a vu de même la corruption la plus monstrueuse, les abus

les plus crians , le brigandage , les rapi-  
 nes , le meurtres , les usurpations , dé-  
 soler d'un bout à l'autre toute l'Europe X.  
S I È C L E .  
 Chrétienne. Rien n'étoit plus rare parmi  
 les laïcs , que la justice , l'humanité ,  
 le respect des choses saintes. Des hom-  
 mes accoutumés à marcher toujours ar-  
 més , à ravir par la violence ce qui ex-  
 citoit leur cupidité , n'étoient pas capa-  
 bles de s'arrêter quand il ne s'agissoit  
 que d'un crime de plus pour satisfaire  
 leur passion , quel qu'en fut l'objet. Les  
 Grands qui se rendoient terribles à leurs  
 Maîtres , faisoient taire les Loix devant  
 la force & l'oppression. Les petits avoient  
 aussi leur manière d'être méchans avec  
 impunité , & toutes les fois qu'ils n'é-  
 toient pas victimes , ils devenoient op-  
 presseurs. Les terres de l'Eglise , ses re-  
 venus , & même ses dignités , étoient  
 la proie de tous ceux qui ayant une Ville  
 ou un Château , des Vassaux armés ,  
 des troupes à leur suite , pouvoient tenir  
 la Campagne , s'emparer des biens qui  
 étoient à leur convenance , prendre pour  
 eux ou pour leurs compagnons d'armes  
 les Abbayes , les Monastères dont ils  
 chassoient les Religieux , & placer par  
 violence ou par brigue leurs enfans ,



leurs protégés, sur les Sièges les plus riches, sans égard au défaut d'âge, ou de capacité.

SIÈCLE.

Sous un régime aussi contraire au bon ordre, il étoit impossible que la régularité se conservât dans les Cloîtres, & les mœurs dans le Clergé. Nous avons vu comment les hommes les plus respectables s'exprimoient en parlant des désordres de tout genre auxquels on s'abandonnoit sans pudeur, dans ces Monastères qui avoient été si long-tems des asyles impénétrables à la corruption. On y menoit une vie non-seulement profane, tumultueuse, sans règle, sans décence, mais encore dissolue & révoltante. A juger d'après ce que les Auteurs du tems en ont écrit, plusieurs de ces retraites consacrées au silence & à la prière, étoient changées en des lieux de débauche & de dissolution. Le Clergé n'avoit pas des mœurs plus dignes de la sainteté de son état. Le port des armes & la licence militaire, étoient les moindres abus qui se fussent introduits, parmi ceux qu'une vocation particulière attachoit aux Autels. Le concubinage, l'incontinence & la simonie se montroient avec hardiesse; & ceux qui s'en étoient rendus

coupables, formant le grand nombre dans la plupart des Diocèses, ils bravoient les Canons, & se fortifioient par leur multitude contre les Pasteurs zélés qui vouloient les ramener au devoir.

Ils étoient infiniment rares, ces Pasteurs vigilans, qui connoissant les Loix de l'Eglise, & les observant eux-mêmes, avoient le courage de les faire observer par ceux que l'ordre hiérarchique mettoit sous leur dépendance. Plusieurs étoient des hommes nés dans l'éclat, & qui n'envahissoient les Prélatures, que pour réparer les torts de la fortune, ou pour augmenter leur faste, en joignant les revenus de l'Eglise à leur patrimoine. Quelques-uns étoient des enfans sans vocation & sans talens, à qui leurs parens procuroient des titres & des dignités, pour jouir sous leur nom des richesses que la magnificence des Princes & la piété des fidèles y avoient attachées; d'autres étoient des ambitieux, qui pour sortir de l'obscurité, employoient tous les moyens dont la basse a coutume de faire usage afin de s'élever; & qui une fois placés dans le rang qu'ils avoient brigué, se mettoient peu en peine d'en remplir les devoirs; le

X. plus grand nombre enfin entraîné par le torrent, ou trop foible pour oser marcher seul, dans des routes abandonnées de la sagesse & de la vertu, n'étoit rien moins que ce qu'il devoit être.

Cependant les bonnes mœurs & la discipline ecclésiastique reprirent par intervalle quelque vigueur en Angleterre, en Espagne & en France. S. Odon de Cantorberi & S. Dunstan son successeur, y travaillèrent avec autant de zèle que de prudence. Les premiers Abbés de Cluni, & à leur imitation, plusieurs autres Supérieurs de Communautés s'appliquèrent, comme nous l'avons déjà remarqué, à rétablir les anciennes règles dans les maisons dont ils avoient le gouvernement. La sobriété, le recueillement, le travail des mains, & la prière, jointe aux occupations de l'esprit & à l'étude, rendirent aux Lettres & à la piété quelques-uns des saints asyles d'où elles avoient été bannies. Mais cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore bien des désordres & des scan- dales, tant parmi le commun des Chrétiens, que parmi les Ministres de la Religion & dans les Sociétés Religieuses. La superstition qui marche toujours à

la suite de l'ignorance, & qui se concilie aisément avec la corruption des mœurs, se joignit aux autres maux de l'Eglise. L'ignorance faisoit adopter de faux miracles, de fausses Reliques, des dévotions nouvelles, de pieux spectacles, qu'on avoit ignorés lorsqu'on faisoit consister la Religion à combattre les vices, à réprimer les passions, & à prendre pour unique règle de conduite, les maximes pures de l'Évangile. Alors, le culte étoit simple, parce que les cœurs étoient droits, & qu'on n'avoit d'autre but que de plaire à Dieu, en conservant son innocence, ou en la recouvrant par des satisfactions proportionnées aux fautes qu'on avoit à pleurer. Mais quand on fut & moins instruit, & plus éloigné de l'ancienne simplicité, on substitua l'appareil & la pompe aux sentimens de la vraie piété, & aux pratiques qui servoient de préservatif à la vertu, ou de frein aux vices, ces actes purement extérieurs qui ne touchent point aux dispositions de l'ame, & qui laissent penser, agir, vivre comme on veut, tandis qu'au-dehors on paroît plein de zèle pour le culte de Dieu & l'honneur de la Religion.

X.  
S I È C L E.

Quoique les esprits fussent incomparablement plus cultivés , plus polis & plus délicats à Constantinople, que dans l'Occident , on y étoit plus enclin à la superstition que par-tout ailleurs. Les pompes religieuses y étoient fréquentes ; on n'épargnoit rien pour en relever l'éclat & les jours marqués pour les célébrer , étoient pour le peuple des jours de plaisir & d'allégresse. On n'avoit guère vu de fête de ce genre , plus pompeuse & plus brillante que celle dont l'Empereur Romain Lécapène donna le spectacle en 944, lorsqu'il fit transporter à Constantinople, l'image prétendue miraculeuse de J. C. qu'on avoit enlevée d'Édesse. La dépense fut excessive en décorations, en habits , en ornemens de toute espèce. Le Souverain se piqua d'étaler sa magnificence dans cette occasion , & de déployer aux yeux de ses sujets toutes les richesses dont le pouvoir absolu le mettoit en état de disposer. Quelqu'avidité que fût le peuple de la Capitale, de ces marches pieuses , où le chant des Hymnes & le son des instrumens se mêloient à l'appareil d'un triomphe profane, il en murmura , en comparant cette profusion avec sa misère & ses besoins. Ce-

pendant quel étoit l'objet d'une cérémonie si coûteuse ? Une image du Sauveur imprimée sur de la toile, dont l'Histoire telle qu'elle est rapportée par l'Empereur Constantin, qui se donna la peine de l'écrire, porte évidemment tous les caractères de la fausseté la plus décidée.

Sous le même Empereur il y eut encore une fête à peu près semblable, mais beaucoup moins brillante que celle dont nous venons de placer. Ce fut à l'occasion d'une main de S. Jean Baptiste, qu'un Diacre apporta à Constantinople. Le Prince envoya la galère impériale avec les Chefs du Sénat au-devant de cette Relique jusqu'à Chalcédoine. Le Patriarche Polyeucte accompagné de tout son Clergé, y alla de même en chantant des Pseaumes. Les Clercs & les laïcs avoient des cierges allumés, on brûloit de l'encens, & on conduisit en procession la Relique au Palais où elle fut déposée. Cependant, que cette main fut véritablement celle du saint Précurseur de J. C., on n'en avoit d'autre preuve, que la parole du Diacre, qui disoit l'avoir dérobée, pour en enrichir la Capitale de l'Empire.

**X.** L'Histoire fait encore mention d'un autre spectacle devôt sous l'Empereur **SIÈCLE.** Jean Zimiscès. Ce Prince revenoit vainqueur des Russes en 973. Le Patriarche à la tête du Clergé, & le Sénat suivit d'une foule immense de peuple, allèrent au-devant de lui, pour lui présenter des couronnes. Il y avoit un char de triomphe attelé de quatre chevaux superbement enharnachés, sur lequel il devoit entrer dans la Ville. Mais ce Prince ne voulut pas y monter. Il y plaça l'image de la sainte Vierge, Patrone de Constantinople, qui eut tous les honneurs de cette journée. Zimiscès suivit le char à cheval, aux acclamations du peuple qui applaudissoit tout à la fois, à sa valeur, à sa modestie & à sa piété.

La dévotion la plus célèbre de l'Occident, après le tombeau de S. Pierre à Rome, étoit dans ce siècle le pèlerinage de Compostelle en Galice où l'on croit posséder le corps de S. Jacques le Majeur, martyrisé à Jérusalem par ordre d'Hérode Agrippa, l'an 44 de J. C. L'Eglise où l'on voit son tombeau, doit son origine à un Roi d'Oviédo, qui régnoit dans les premières années du neuvième siècle. Le redoutable Almanzor

mit le siège devant cette Ville en pour-  
 suivant le cours de ses conquêtes ; mais  
 les Auteurs du tems rapportent qu'il fut  
 puni d'avoir osé violer la sainteté de ce  
 lieu, & que la plus grande partie de son  
 armée périt d'une maladie épidémique  
 dont elle fut subitement frappée. Un  
 événement de cette nature étoit bien  
 propre à augmenter la vénération du  
 peuple, pour un lieu que l'opinion gé-  
 néralement reçue avoit consacré depuis  
 plus d'un siècle. On y accourut de tou-  
 tes parts, & on y apporta de riches of-  
 frandes qui rendirent encore l'Eglise de  
 Compostelle plus respectable dans les  
 idées du peuple. Néanmoins, que ce  
 soit le corps du saint Apôtre Jacques le  
 Majeur qui repose en ce lieu, rien n'est  
 plus incertain. Des Savans du premier  
 ordre, tels que Baronius & Tillemont,  
 en ont douté ; & Chorier, Historien du  
 Dauphiné, prouve assez bien que le  
 corps conservé à Compostelle, est celui  
 d'un S. Jacques enterré d'abord auprès  
 de Grenoble, & transporté dans la fuite  
 en Galice.

Cette vénération pour la dépouille  
 mortelle des hommes vertueux, & les  
 honneurs publics rendus à leurs cendres,



supposoient une sainteté avérée. Pour  
 X. les accorder à ceux qu'on en croyoit di-  
 SIÈCLE. gnes, il n'avoit fallu jusqu'à ce siècle,  
 que le jugement des Evêques fondé sur  
 une vie édifiante, de grands exemples  
 de vertus & des miracles bien constatés.  
 La discipline changea à cet égard sous  
 le pontificat de Jean XVI; qui établit  
 une nouvelle forme de canonisation,  
 assujettie à des règles plus sûres & à des  
 solemnités plus authentiques. Nous  
 avons rapporté ce qui fut pratiqué à ce  
 sujet lors de la Canonisation de Saint  
 Udalric, Evêque d'Ausbourg en 993,  
 & nous avons donné une notice de l'acte  
 qui en fut dressé. C'est le premier de ce  
 genre qu'on trouve dans les monumens  
 ecclésiastiques.

On rapporte dans la Vie de S. Luc le  
 Jeune, Solitaire du Mont-Saint-Joan-  
 nice, qui vécut dans ce siècle, & que  
 l'Eglise honore le 7 Février, un trait  
 digne d'être remarqué. L'Archevêque de  
 Corinthe passant un jour à quelque dis-  
 tance de sa cellule, le pieux Solitaire en  
 fortit pour aller saluer ce Prélat. Il lui  
 témoigna la peine qu'il avoit de ne pou-  
 voir participer aux SS. Mystères, faute  
 de Prêtre. L'Archevêque lui conseilla  
 d'avoir

d'avoir un vase propre, afin d'y conserver des Hosties consacrées pour se communier lui-même; & ajouta qu'après avoir reçu le Corps de J. C., il devoit boire au lieu du précieux sang, du vin dans une Coupe qui ne servit qu'à cet usage. Ce fait prouve deux choses également importantes; 1°. qu'alors ces saints Solitaires assistoient rarement à la célébration de la Messe, & qu'ils étoient encore dans l'usage de se communier eux-mêmes en particulier, suivant la pratique des premiers Chrétiens; 2°. qu'on ne regardoit pas l'usage de la Coupe comme nécessaire, & qu'on ne jugeoit pas que la Communion fût imparfaite, quand on ne la recevoit que sous une seule espèce.

Nous avons raconté succinctement ce qui se passa vers le milieu de ce siècle dans l'Eglise de Rheims, dont le Siège fut disputé long-tems entre divers compétiteurs. Mais nous n'avons rien dit d'un discours fameux, prononcé dans un des Conciles qui se tint à l'occasion de cette affaire, nous réservant d'en parler ici, où il trouve sa place naturelle. Ce discours plein de force & de liberté, est rapporté en entier par le Pape Sy-

X. ~~\_\_\_\_\_~~ vestre II, qui avoit été un des prétendants au Siège de Rheims. Arnoul d'Orléans, Prélat vénérable par son âge & par son savoir, s'éleva dans ce discours contre les prétentions des Papes qui vouloient s'attribuer la connoissance & le jugement des causes qui concernoient les Evêques. On lui oppoisoit les fausses Décrétales & des pièces marquées au même coin. Il en ignoroit la supposition, & par conséquent il ne pouvoit en rejeter l'autorité; mais il vouloit qu'on s'en tint à l'ancienne discipline sur les jugemens ecclésiastiques & les appellations à Rome. Cet objet sur lequel il s'étendit beaucoup, le conduisit à parler de la conduite scandaleuse des Pontifes qui déshonoroient la Chaire de S. Pierre, & en particulier de celle qui faisoit mettre Jean XII au nombre des hommes les plus corrompus qu'on eût encore vus. La peinture qu'il faisoit de leurs désordres est peu ménagée, & les expressions dont il se servoit ne peuvent être excusées, que par le zèle généreux qui l'animoit, & la douleur que lui causoit la honte du Sacerdoce. Quelquefois il s'appuyoit sur les vrais principes, & quelquefois il les perdoit de vue,

pour y revenir encore & s'en écarter de nouveau, tant les idées étoient confuses, & tant il étoit rare alors de trouver des Ecrivains qui fussent exacts, judicieux & précis, dans les maximes qu'ils établissoient, & dans les termes qu'ils employoient. Au reste malgré le ton de véhémence qui régné dans cette déclamation, on y retrouve les sentimens de l'antiquité, qui sont ceux de tous les tems, sur l'autorité légitime de la Chaire apostolique, & sur le respect dû au caractère sacré de ceux qui la remplissent, quelles que soient leurs qualités personnelles.

Les mariages entre les personnes du même sang, étoient des sujets fréquens de divisions & de disputes, par l'extension presque illimitée qu'on donnoit à l'empêchement qui résulte de la parenté. Comme il n'y avoit encore sur cette matière aucune règle fixe, ce lien de la nature fournissoit souvent des prétextes au dégoût & à l'inconstance, pour se séparer d'une épouse qui commençoit à déplaire. Rome entroit ordinairement dans ces querelles qui lui présentoient une occasion toute naturelle d'exercer son pouvoir & de l'étendre, sur-tout lorsqu'il

s'agissoit des Rois & des Grands. Le  
 mariage de Robert, Roi de France, avec  
 Berthe, sa parente, qu'il avoit épousée  
 sans dispense, est un des événemens re-  
 marquables de ce siècle, par les troubles  
 qu'il occasionna dans le Royaume. Le  
 Pape Grégoire V, non-seulement refusa  
 d'approuver ce mariage, mais encore il  
 le déclara nul dans un Concile qu'il tint  
 à Rome en 998; & les parties n'ayant pas  
 voulu se séparer, il les excommunia, aussi  
 bien qu'Archambaud, Archevêque de  
 Tours, qui les avoit mariées; & tous les  
 Evêques qui avoient eu part à cette af-  
 faire, furent suspendus de la commu-  
 nion du Souverain-Pontife, jusqu'à ce  
 qu'ils fussent venus faire satisfaction au  
 Saint-Siège. Robert ayant refusé d'o-  
 béir, le peuple & les Courtisans même  
 se séparèrent de lui. Il ne lui resta que  
 deux domestiques pour le servir dans les  
 choses nécessaires à la vie; encore jet-  
 toient-ils au feu tous les plats & tous les  
 vases dont il avoit fait usage pour boire  
 ou pour manger. C'est Pierre Damien,  
 Ecrivain célèbre du siècle suivant, qui  
 nous apprend ces particularités. Par où  
 l'on voit combien les censures de l'É-  
 glise en général étoient respectées, &

en particulier celles qui émanoient du Saint-Siège, quoiqu'il fût souvent profané par les mœurs dissolues de ceux qui l'occupoient. Enfin Robert obéit, il renvoya Berthe, & contracta un nouveau mariage avec Constance, fille de Guillaume Comte d'Arles & de Provence.

Il s'est tenu peu de Conciles dans ce siècle. La rareté de ces utiles Assemblées vint sans doute de la difficulté de les former au milieu des troubles intérieurs & des guerres presque continuelles dont l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne & la France étoient agitées. L'indifférence du plus grand nombre des Evêques pour les maux de l'Eglise, & leur vie peu régulière qui devoit leur faire craindre qu'on ne remit les Canons en vigueur, en fut une autre cause. Quoi qu'il en soit, la discipline qui résulte des réglemens qu'on fit, ou qu'on renouvela dans ce petit nombre de synodes, se peut réduire aux points suivans.

1<sup>o</sup>. On soumit aux peines canoniques les ravisseurs & les détenteurs injustes des biens ecclésiastiques, & on recommanda le paiement des dixmes, qu'on regardoit alors, non comme une aumône

volontaire, mais comme une charge  
 X. attachée aux fonds productifs, & un tri-  
 S I È C L E. but sacré que l'Eglise avoit droit d'exiger.

2<sup>o</sup>. On sévit avec rigueur contre les Clercs concubinaires & simoniaques. Ces deux vices avoient fait beaucoup de progrès à la faveur de l'ignorance & de la corruption ; & la multitude des coupables rendoit souvent les Pasteurs timides dans l'application des moyens qui pouvoient en arrêter le cours. On sentit enfin les dangers de cette indulgence, & la nécessité d'en revenir, quoiqu'un peu tard peut-être, aux anciennes Loix qu'on fit revivre.

3<sup>o</sup>. On défendit les mariages entre parens, dans tous les degrés prohibés, qui s'étendoient alors jusqu'au septième, & qui comprennoient même l'affinité spirituelle. On séparoit ceux qui s'étoient mariés malgré cet empêchement, & on n'avoit pas plus d'égard pour les Souverains que pour les simples particuliers, comme l'affaire de l'Empereur Nicéphore-Phocas en Orient, & celle du Roi Robert en Occident, le font assez voir.

4<sup>o</sup>. On maintint l'ancienne forme des élections. Les Evêques étoient choisis

par le Clergé & par le peuple, sous la direction des Métropolitains, ou des autres Prélats de la Province. Mais les Princes vouloient y concourir, au moins par leur consentement & l'acceptation qu'ils faisoient du sujet élu. Les Empereurs d'Occident se monroient jaloux de soutenir à cet égard leurs droits par rapport à l'élection des Papes, toutes les fois qu'ils étoient en état ou à portée de les faire respecter dans Rome.

5°. Les translations d'un Siège à l'autre devinrent assez fréquentes; & on commença à donner aux Evêques des Coadjuteurs avec assurance de leur succéder. Mais cet usage ne s'introduisit pas sans contradiction. Ce siècle est le premier où l'on ait vu l'ambition & la cupidité porter des Evêques à posséder plusieurs sièges en même tems. C'est aussi le premier où l'on ait vu des enfans élus pour les plus hautes dignités de l'Eglise, comme Théophylacte pour le Siège de Constantinople, & Hugues de Vermandois pour celui de Rheims, de même que des Evêques ordonnés avant l'âge fixé par les Canons, comme Jean XI, Jean XII Papes, & Grégoire, Evêque de Todi.



**X.** 6°. Plusieurs Evêques d'Italie, d'Allemagne & de France obligèrent leurs **S I È C L E** Chanoines à la régularité & à la vie commune; d'autres mirent des Moines dans leurs Cathédrales pour les desservir; & d'autres au contraire chassèrent de leurs Eglises les Moines déréglés, pour mettre en leur place des Clercs séculiers.

7°. Les biens ecclésiastiques étoient encore divisés en quatre portions. Les Evêques vouloient en avoir l'administration, ou du moins choisir parmi les Clercs, celui qu'ils jugeoient plus capable de la faire sous leurs ordres, à charge de leur en rendre compte. Mais dans quelques Eglises les Clercs avoient des biens particuliers dont ils jouissoient & dont ils ne vouloient pas être comptables à l'Evêque; ce qui donnoit lieu à des malversations & à des plaintes bien fondées. Ce fut le principal objet des contestations si vives de Rathier, Evêque de Vérone, avec son Clergé.

8°. Les Cures de la Campagne étoient devenues de vrais bénéfices, dont les revenus étoient dispensés par les Curés. Il y en avoit même de riches, comme on le voit par celles que l'Historien Flo-

doard posséda aux environs de Rheims. Elles étoient compatibles avec d'autres titres ecclésiastiques; car le même Flo-

X.  
SIÈCLE.

9°. Au commencement de ce siècle un grand nombre de Seigneurs laïques portoient le titre d'Abbé, parce qu'ils s'étoient emparés des Monastères, & qu'ils s'en attribuoient les revenus. Les choses furent remises ensuite dans la règle. Il y eut pourtant encore des Evêques qui retinrent quelques Abbayes, dont ils jouissoient comme en commande. Il y eut aussi des Abbés, même réguliers, qui possédèrent à la fois plusieurs Abbayes. Ils les faisoient administrer par des Supérieurs qu'ils nommoient, & qui gouvernoient ces Communautés sous leur autorité. C'est l'origine des Congrégations qui reconnoissent un Chef commun, de qui les Supérieurs locaux & subalternes dépendent.

10°. La pénitence publique étoit encore en usage; mais elle étoit rarement pratiquée; & la discipline canonique déjà très-énergée; le fut encore davantage par les rédemptions de pénitence

**X.**  
**SIÈCLE.** qui s'introduisoient. Ces rédemptions étoient des pèlerinages, des fondations d'Eglises ou de Monastères, & d'autres œuvres pieuses par lesquelles on compensoit les peines prononcées par les Canons.

11.<sup>o</sup>. On s'étoit aussi beaucoup relâché de la rigueur du jeûne, & l'on avoit réduit l'obligation de communier à quatre fois par an. Du reste les tems de l'année, & les jours de la semaine consacrés au jeûne ou à l'abstinence, étoient les mêmes que dans les siècles précédens.

12.<sup>o</sup>. On fixe à ce siècle l'origine, ou, pour mieux dire, l'établissement de la Bénédiction des Cloches, & on l'attribue au Pape Jean XIII, qui en 965 bénit solennellement celles de S. Jean de Latran. Cependant quelques Auteurs croyent cette cérémonie plus ancienne. Ils se fondent sur un Capitulaire de Charlemagne de l'an 789, qui défend de baptiser les Cloches, & sur d'anciens Rituels manuscrits qui prescrivent les cérémonies & les prières de cette Bénédiction.

13.<sup>o</sup>. Nous voyons que les Conciles & les Evêques de ce tems-là, pronon-

cèrent des anathèmes éternels contre les ravisseurs des biens d'Eglises, & d'autres pécheurs; c'est-à-dire, des excommunications pour toujours, sans aucune espérance d'absolution. C'étoit pour augmenter la terreur de ces peines, & détourner plus efficacement les Chrétiens des actions criminelles, auxquelles une censure si redoutable étoit attachée.

14°. La manière de se purger de quelque crime dont on étoit inculpé, & de manifester son innocence par les épreuves dont nous avons parlé ailleurs, étoit toujours en usage. L'ignorance & la barbarie qui avoient introduit cette forme absurde de jugement, la soutenoient. Comme le combat étoit une de ces épreuves, & que les Clercs qu'on y admettoit, donnoient un champion qui combattoit pour eux, les Conciles défendirent aux Ecclésiastiques de se purger par ce genre d'épreuve.



---



---

# CHRONOLOGIE DES CONCILES.

---



---

## DIXIÈME SIÈCLE.

X.  
SIÈCLE. **A**TTILLANUM, d'Asille ou Asillan, au Diocèse de Narbonne, par Rosting, Archevêque d'Arles, & Arnuste, Archevêque de Narbonne, assistés de leurs Comprovinciaux. On y décide, par l'*examen du jugement*, c'est à dire, par l'épreuve du feu & de l'eau, un différend entre Terbaldus, *Prêtre titré*, ou Curé de Sainte-Marie-de Vic, & le Diacre Thierrî, qui vouloit assujettir cette Eglise à celle de Cruzei. Terbaldus subit l'épreuve, en sortit sain & sauf, & gagna son procès. (*Edit. Venet. T. XI.*)

906. *Constantinopolitanum*, vers la mi-Janvier, par le Patriarche Nicolas le Mystique, où l'on condamne le mariage de l'Empereur Léon le Sage avec Zoë, parce qu'il étoit contracté en quatrièmes no-

ces ; le Prêtre Thomas qui avoit béni les deux époux , fut déposé , & l'Empereur privé de l'entrée de l'Eglise. ( *Edit. Venet. T. XI.* )

X.  
SIÈCLE  
An. de J. C.  
906.

\* *Constantinopolitanum* , vers la fin de Janvier , où l'Empereur Léon fait déposer le Patriarche Nicolas , & mettre Euthymius à sa place.

*Barcinonense* , de Barcelone. On y fit plusieurs Réglemens de discipline , qui ne sont point venus jusqu'à nous. 906.

*Apud S. Tiberium* , à l'Abbaye de S. Tibéri , en Languedoc. On y déclare l'Eglise d'Aufonne franche envers l'Eglise de Narbonne. 907.

*De Juncheriis* , de Junquières , au Diocèse de Maguelone , le 3 Mai , où l'on absout le Comte Suniarius des censures qu'il avoit encourues. ( *Edit Venet. T. XI.* ) 909.

*Trosleianum* , de Troli , près de Soissons , le 29 Juin , sous Hervé de Rheims. Les décrets de ce Concile , souscrits par douze Prélats , sont distribués en quinze Chapitres , qui sont plutôt des exhortations que des Canons , & font voir le triste état de l'Eglise. 709.

*Constantinopolitanum* , au mois de Mai , où l'on rétablit le Patriarche Nicolas. ( *Pagi.* ) 911.

- X.** *Turonense*, où l'on arrête que la fête du retour des Reliques de S. Martin à Tours, sera célébrée le 13 Decembre.
- S I È C L E.** *Altheimense*, d'Alheim dans la Rhétie, en présence de l'Empereur ou du Roi Conrad, le 20 Septembre. Un Legat du Pape y assista, & l'on y fit dix-huit Canons (*Conc. Germ. T. II.*)
- An de J. C.**
- 912.
- 916.
920. *Constantinopolitanum*, au mois de Juillet, par les Légats du Pape & le Patriarche Nicolas, où la paix est rendue à cette Eglise, divisée à l'occasion des quatrièmes noces de l'Empereur Léon, mort l'an 911. On défend d'en contracter de pareilles, & on accorde au Prince décédé la rémission de la faute qu'il avoit commise à cet égard (*Mansi, Suppl. tom. I.*)
921. *Trosteianum*, de Troli, près de Soissons, par Hervé de Rheims, où, à la prière du Roi Charles, on donne l'absolution à un Seigneur nommé Erlebaud, mort dans l'excommunication.
922. *Confluentinum*, de Coblantz, composé de huit Evêques. Il nous en reste six Canons.
923. *Remense*, où Seulfe de Rheims, avec ses Suffragans, ordonna à ceux qui s'é-

toient trouvés à la bataille de Soissons, entre Robert & Charles, de faire pénitence pendant trois Carêmes consécutifs. X. S I È C L E.

*Trevirense*, par Ruotger ou Roger, Archevêque de Trèves. On y fit plusieurs Réglemens pour la réformation du Clergé. An de J. C. 927.

*Grateleanum*, de Gratlei en Angleterre. Le Roi Ethelstan y publie plusieurs Loix civiles & ecclésiastiques. 928.

*Altheimense*, d'Alheim dans la Rhétie. On y fit trente-sept Capitules, que nous n'avons plus. 931 ou environ.

\* *Constantinopolitanum*, le 2 Septembre, à la sollicitation de Romain Lécapène, où l'on engage le Patriarche Tryphon à mettre son nom au bas d'une feuille blanche, qu'on remplit ensuite de la formule de son abdication. 931.

*Ratisbonense*, le 14 Janvier, par cinq Evêques & un Chorévêque. On y instruit le peuple de ses devoirs relativement aux abus régnans. Les Prélats y conviennent entre eux de se donner mutuellement après leur mort certains secours spirituels. 932.

*Erpfordienne*, d'Erford en Allemagne, le 1 Juin. On y fit cinq Canons. 932.



==== *Dingolvingense*, de Dingelfind, au  
 X. Diocèse de Ratisbonne, où l'on traite  
 S I È C L E. de la réformation du Clergé.

An de J. C. *Apud Sanctam Macram*, de Fîmes,  
 932. au Diocèse de Rheims, contre les usur-  
 935. pateurs des biens ecclésiastiques. On les  
 avertit de se corriger.

941. \* *Suessionense*, où, sur de vains pré-  
 textes, l'on dépose Artaud, Archevê-  
 que de Rheims, & l'on met à sa place  
 Hugues, fils d'Herbert, Comte de Ver-  
 mandois, jeune-homme de vingt ans.

943. *Landavense*, de Landaff au pays de  
 Galles. Le Roi Nongui restitue à l'Evê-  
 que Patre, tout ce qu'il avoit enlevé à  
 son Eglise de Landaff, & lui accorde  
 une de ses terres.

946. *Asturicense*, d'Astorga, en présence  
 de Ramire II, Roi de Léon, le 1 Sep-  
 tembre. On y remédie à divers abus qui  
 s'étoient glissés dans la discipline ecclé-  
 siastique.

947. *Narbonense*, de Narbonne, le 27  
 Mars, par Aymeric, Archevêque de  
 cette Ville. On y délibère sur les inoyens  
 de rétablir la discipline ecclésiastique  
 dans la Province.

947. *Verdunense*, de Verdun, vers la mi-  
 Novembre. Sept Evêques; Robert de

Trèves à leur tête, y maintinrent, par provision, Artaud dans la possession du Siège de Rheims.

=====  
X.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
948.

*Mosomense*, de Monfon, le 13 Janvier. Robert, Archevêque de Trèves, & ses Suffragans, avec quelques Evêques de la Métropole de Rheims, y jugent qu'Artaud doit conserver la communion ecclésiastique & la possession du Siège de Rheims.

*Ingelheimense*, d'Ingelheim, près de Mayence, le 7 Juin, ou plutôt le 9 Juillet, en présence des deux Rois Othon & Louis. Le Légat Marin y présidoit, & il y avoit trente-deux Evêques en tout, avec un grand nombre d'Abbés, de Chanoines & de Moines. On y dressa dix Canons.

948.

*Laudunense*, de l'Abbaye de S. Vincent de Laon, où l'on cite le Comte Hugues pour venir rendre compte des maux qu'il avoit faits au Roi Louis d'Outremer & aux Evêques.

948.

*Trevirensis*, le 6 Septembre. Le Légat Marin, l'Archevêque de Trèves, & plusieurs Evêques de France, y excommunièrent Hugues, Comte de Paris, jusqu'à ce qu'il vint à résipiscence. Deux prétendus Evêques, ordonnés par l'Ar-

948.

chevêque Hugues de Rheims, y furent aussi privés de la communion. Ce Concile dura trois jours.

X.  
SIÈCLE.

An de J. C.

948.

*Londonense*, de Londres, le 8 Septembre, où Turquetel fut fait Abbé de Croyland; après avoir refusé deux Evêchés que le Roi vouloit lui donner.

949.

*Romanum*, où le Pape Agapit confirma les censures portées en France contre l'Archevêque Hugues, & Hugues Comte de Paris.

952.

*Augustanum*, d'Ausbourg, le 7 Août. Vingt-quatre Evêques de Germanie & de Lombardie y firent onze Canons. Le Roi Othon assista au Concile, & promit d'appuyer de son autorité ce que les Evêques y avoient résolu.

955.

*Landavense*, de Landaff. Un Diacre ayant tué un paysan qui l'avoit blessé, fut massacré dans une Eglise où il s'étoit réfugié. Le Concile ordonne la confiscation des biens des meurtriers au profit de cette Eglise.

958.

*Ingelenheimense*, d'Ingelheim, près de Mayence, aux Fêtes de Pâques, où l'on substitue Frédéric de Chiengan à Hérold, Archevêque de Saltzbourg, que Henri, Frère de l'Empereur Othon, avoit privé de la vue, pour avoir ap-

puyé la révolte du Prince Liutolf contre son père. X.

*Constantinopolitanum*, par le Patriar-SIÈCLE. che Polyencte, vers la fin de Septem-An de J. C. bre, sur la validité du mariage de l'Empereur Nicéphore-Phocas avec Théopha- 963. non, veuve de l'Empereur Romain. Ce mariage est confirmé, contre l'avis du Patriarche.

*Romanum*, Par l'Empereur Othon, 963. à la prière des Romains, depuis le 6 jusqu'au 22 Novembre. Le Pape Jean XII y fut accusé d'un grand nombre de crimes; & n'ayant pas voulu comparoître, il fut déposé.

\* *Romanum*, le 26 Février, où le 964. Pape Jean XII déposa Léon VIII, par une procédure encore moins régulière que celle du Concile précédent.

\* *Romanum*, entre la Saint-Jean & 964. la Saint-Pierre. Léon VIII y déposa Benoît V, qui avoit été élu après la mort de Jean XII.

*Romanum*, au mois de Janvier, par 967. le Pape Jean XIII, en présence de l'Empereur Othon I. Il ne reste de ce Concile qu'un Diplôme donné par l'Empereur avec l'approbation de l'Assemblée, en faveur de l'Abbaye de Sublac.

- X.** *Ravennense*, le 20 Avril, après Pâques. L'Empereur Othon y rendit au Pape la Ville & le territoire de Ravenne.
- 967.** *An de J. C. ne.* Hérold, Archevêque de Saltzbourg, y fut déposé, & l'acte de sa déposition fut souscrit, le 25 Avril, par cinquante-sept Evêques, le Pape Jean XIII compris. L'Empereur souscrivit après le Pape, & les Evêques ensuite. On y érigea aussi Magdebourg en Archevêché.
- 967.** *Romanum*, commencé à la fin de la première de ces deux années & fini au commencement de l'autre, en présence des Empereurs Othon I & Othon II. Ce Concile fut célèbre; mais il n'en reste que trois Privilèges du Pape Jean XIII, dont le dernier a pour objet l'érection de l'Evêché de Meissen, Capitale de Misnie.
- 968.** *Ravennense*, où plusieurs Evêques d'Italie & de Germanie souscrivirent un échange, entre l'Eglise d'Halberstadt & celle de Magdebourg.
- 968.** *Romanum*, où le Pape Jean XIII approuve & ratifie la fondation de l'Evêché de Minden, faite l'an 935, par Henri l'Oiseleur.
- 969.** *Anglicanum*, de toute l'Angleterre, par S. Dunstan, en présence du Roi

Edgard, qui y fit un discours aux Evêques sur les dérèglemens des Clercs, & en chargea trois en particulier d'y remédier.

X.

SI È C L E.

An de J. C.

969.

*Romanum*, par le Pape Jean XIII, le 26 Mai. Il n'est connu que par la Bulle du Pape, portant érection de l'Evêché de Bénévent en Archevêché.

*Romanum*, par le Pape Jean XIII, le 23 Avril, où l'on confirme l'établissement des Moines dans l'Abbaye de Mouson, à la place des Chanoines.

971.

*Compostellanum*, le 29 Novembre, où Césaire, Abbé de Mont-Serrat, fut élu & sacré Archevêque de Tarragone; mais l'Archevêque de Narbonne s'y opposa, avec les Evêques d'Espagne, qui le reconnoissoient pour Métropolitain.

971.

*Apud montem Sancta Maria*, du Mont-Sainte-Marie, en Tardénois, au Diocèse de soissons, dans le mois de Mai, par Adalbéron, Archevêque de Rheims, où l'on fait lecture de la Bulle de Jean XIII, pour l'introduction des Moines dans l'Abbaye de Mouson.

972.

*Ingelenheimense*, d'Ingelheim, où S. Udalric, Evêque d'Ausbourg, demanda permission de remettre son Evê-

972.

~~\_\_\_\_\_~~ ché à son neveu , & de se retirer dans  
 X. un Monastère, ce qu'on ne voulut pas  
 S I È C L E. lui accorder.

An de J. C. *Marzaliense*, de Marzaille , au Dio-  
 973. cèse de Parme , par Honestus , Arche-  
 vêque de Ravenne. Les uns donnent  
 pour objet de ce Concile , une contes-  
 tation d'Adalbert , Evêque de Bologne ,  
 avec Ubert , Evêque de Parme , tou-  
 chant certains domaines que le dernier  
 possédoit , & que l'autre revendiquoit ,  
 comme appartenans à son Eglise. Selon  
 d'autres , c'étoient des Nobles qui rede-  
 mandoient à l'Evêque de Parme des terres  
 de leurs maisons , dont Othon le Grand  
 l'avoit investi.

975. *Romanum* , par le Pape Benoît VII ,  
 où l'on excommunie Boniface Francon ,  
 pour avoir usurpé le Saint-Siège.

975. *Remense* , par le Diacre Etienne ,  
 Légat de Benoît VII , où l'on excom-  
 munie Thibaut , usurpateur du Siège  
 d'Amiens , & l'Antipape Boniface  
 Francon.

978. *Calnense* , de Calne , Château royal  
 en Angleterre , où l'on propose de chas-  
 ser les Moines des Eglises qu'ils possé-  
 doient , pour y substituer des Clercs sé-  
 culiers. S. Dunstan se déclare en faveur

de  
 ge  
 fer  
 fit  
 ne  
 cor  
 Lo  
 ne  
 éta  
 Pri  
 Fra  
 Ar  
 nou  
 Ca  
 Ga  
 mis  
 re ,  
 exp  
 de  
 mu  
 con  
 Vill  
 nou  
 per  
 fidé

des Moines, & plusieurs Prélats se rangent à son avis. X.

*Ingelheimense*, d'Ingelheim, en présence de l'Empereur Othon II, où l'on fit plusieurs réglemens de discipline qui ne sont point venus jusqu'à nous. S I È C L E.  
An de J. C.  
979.

*Remense*, de Rheims, où l'on excommunie Arnoul, fils naturel du Roi Lothaire, neveu de Charles de Lorraine, & alors Chanoine de Laon, comme étant convaincu de connivence avec le Prince son oncle, qui ravageoit la France pour en obtenir le Trône. 987.

*Remense*, le 22 Janvier, où l'on élit Archevêque de Rheims ce même Arnoul, en présence du Roi Hugues Capet, & de son fils Robert. 988.

*Landavense*, de Landaff, au pays de Galles. Arthmail, Roi de Galles, y est mis en pénitence pour avoir tué son frère, & excommunié, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime. 988.

*Silvanectense*, de Senlis, au mois de Juillet, où l'on confirme l'excommunication portée par Arnoul de Rheims, contre ceux qui s'étoient emparés de la Ville de Rheims, par l'autorité d'Arnoul même, qui trahissoit Hugues Capet, à qui il avoit fait serment de fidélité. 988.



- X.** *Romanum*, par Jean XV, où S. Adalbert, Evêque de Prague, demande, mais inutilement, la permission d'abdiquer.
- SIÈCLE.** *Carrofense*, de l'Abbaye de Charroux en Poitou, le 1 Juin. On y fit trois Canons contre les brigands, & ceux qui frapperoient les Clercs.
- An de J. C. 989.  
989  
ou environ. 990 *Narbonense*, par Ermengaud, Archevêque de Narbonne; plusieurs Seigneurs laïques y assisterent. On y délibéra sur les moyens de réprimer les usurpations des biens ecclésiastiques.
991. \* *Remense*, de S. Basle, à trois lieues de Rheims, le 17 Juin, par Séguin, Archevêque de Sens, où le Roi Hugues Capet force les Evêques à déposer l'Archevêque Arnoul comme traître, & à mettre Gerbert à sa place.
992. *Aquisgranense*, d'Aix-la-Chapelle, où l'on défend les noces pendant l'Avant, depuis la Septuagésime jusqu'à Paques, & pendant les quatorze jours avant la Saint-Jean.
993. *Lateranense*, le 31 Janvier. S. Udalric y fut canonisé, après qu'on y eut entendu le récit de ses miracles, que Liutolf, Evêque d'Ausbourg, y fit lire. Il y avoit vingt ans qu'il étoit mort. C'est

C'est le premier acte de Canonisation qui soit connu, & dont nous ayons la Bulle du Pape. Elle est signée par Jean XV, & par cinq Evêques des environs de Rome, neuf Prêtres Cardinaux, & trois Diacres.

X.  
SIÈCLE.  
Ann. de J. G.

*Remense*, par Gerbert, contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques. 993.

*Ansanum*, d'Anse, à quatre lieues au-dessus de Lyon, par Burchard, Archevêque de Lyon, & dix autres Prélats. On y confirma, à la demande de S. Odilon, les possessions de Cluni; après quoi l'on fit neuf Canons, dont le septième défend les œuvres serviles le Samedi depuis Nones; le huitième ordonne l'abstinence du Mercredi, & le jeûne du Vendredi.

*Mosomense*, de Mouson, le 2 Juin, où Léon, Legat du Pape, avec quatre Evêques, ordonna à Gerbert de s'abstenir de l'Office divin jusqu'au Concile de Rheims, indiqué au mois de Juillet. 995.

*San-Dionysianum*, de S. Denis, vers le mois de Mai, touchant les dîmes qu'on vouloit ôter aux Moines & aux laïques qui les possédoient. 996.

*Romanum*, par Grégoire V, en présence de l'Empereur Othon III, sur les  
Tome IV. K 996.

— X. plaintes d'Herluin, que le Pape venoit de sacrer Evêque de Cambrai. On y excommunie les usurpateurs des biens de cette Eglise.

SIÈCLE.  
An de J. C.  
997.

*Ticinense*, de Pavie, par Grégoire V. Crescence y fut excommunié avec l'Antipape Jean XVI, qu'il avoit fait élire la même année.

998. *Ravennense*, le 1 Mai. Gerbert devenu Archevêque de Ravenne, y fit trois Canons avec huit Suffragans de sa Métropole.

998. *Romanum*, de vingt-huit Evêques, sous Grégoire V, au mois de Mai, en présence de l'Empereur Othon III. On y fit huit Canons, dont le premier porte que le Roi Robert quitteroit Berthe, sa parente, qu'il avoit épousée contre les Canons, & qu'il feroit sept ans de pénitence, suivant les degrés prescrits dans l'Eglise; le tout sous peine d'anathème.

999. *Gnesnense*, de Gnesne en Pologne; où l'Empereur Othon III confirme l'érection faite en 965, de sept Evêchés dans le pays des Slaves, c'est à-dire, la Bohême & partie de la Pologne.

999. *Quintiliburgense*, de Quedelimbourg, vers Pâques, où l'on somme, mais en-

vain, Gésilier, Archevêque de Magdebourg, de quitter l'Evêché de Marsbourg qu'il retenoit avec son Archevêché.

X.  
S I È C L E .  
An de J. C.  
1000  
ou environ.

*Pictaviense*, de Poitiers, le 13 Janvier, pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. On y fit trois Canons, dont le dernier défend, sous peine de dégradation, aux Prêtres & aux Diacres, d'avoir des femmes chez eux.



---



---

# CHRONOLOGIE DES PAPES.

---

## DIXIÈME SIÈCLE.

X.

CXVII. LÉON V.

SIÈCLE.

An de J. C.  
903.

LÉON V, natif d'Ardée, ordonné à la place de Benoît IV, le 28 Octobre, fut chassé au plus tard vers la fin du mois de Novembre, l'an 903, par Christophe, qui le fit mettre en prison, où Sigonius dit qu'il mourut de chagrin le 6 Décembre suivant.

## CXVIII. CHRISTOPHE.

903.

Christophe, Romain, après avoir chassé Léon V, s'empara du Saint-Siège. Il fut chassé à son tour par Sergius au commencement de Juin 904, & relégué dans un Monastère d'où Sergius le fit tirer pour le charger de chaînes.

## CXIX. SERGIUS III.

904.

Sergius III, Prêtre de l'Eglise Ro-

maine, succéda à Théodore, mort en 898 ; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, il fut chassé, puis rétabli en 904 sur le Saint-Siège qu'il occupa un peu plus de sept ans, étant mort vers l'an 911.

X.  
S I È C L E.  
An de J. C

CXX. ANASTASE III.

Anastase III, Romain, succéda à Sergius sur la fin du mois d'Août de l'an 911. Il mourut vers le milieu du mois d'Octobre de l'an 913, après avoir tenu le Saint-Siège deux ans & environ deux mois.

CXXI. LANDON.

Landon fut placé sur le Saint-Siège l'an 913 ou 914. Il ne le tint que six mois & vingt jours au plus.

CXXII. JEAN X.

Jean X, Clerc de Ravenne, élu d'abord Evêque de Bologne, ensuite Archevêque de Ravenne, par le Pape Landon, devint son successeur, & fut introduit vers la fin du mois d'Avril 914. Il mourut l'an 928, après avoir tenu le Saint-Siège quatorze ans, deux mois & quelques jours.

---



---

**CXXIII. LÉON VI.**
**X.**

**SIÈCLE.** Léon VI succéda à Jean X sur la fin  
**An de J. C.** de Juin 928. Il ne tint le Saint-Siège que  
 928. sept mois & quelques jours.

**CXXIV. ÉTIENNE VII.**

929.

Étienne VII, successeur de Léon VI, monta sur le Saint-Siège vers le 10 Février 929. Il mourut vers le 12 Mars de l'an 931, après deux ans, un mois, & environ vingt-huit jours de pontificat.

**CXXV. JEAN XI.**

931.

Jean XI fut placé sur le Saint-Siège à l'âge de vingt-cinq ans, & ordonné le 20 Mars 931. Il mourut l'an 936, après quatre ans & environ dix mois de pontificat.

**CXXVI. LÉON VII.**

936.

Léon VII fut ordonné Pape l'an 936. La Lettre qu'il écrivit à Hugues, Prince des François, est une preuve du zèle de ce Pape pour le culte divin. Il mourut l'an 939, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans six mois & dix jours.

CXXVII. ÉTIENNE VIII.

X.

Étienne VIII succéda à Léon VII, l'an 939. Il mourut l'an 942, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans, quatre mois & quelques jours.

SIÈCLE.  
An de J. C.  
939.

CXXVIII. MARIN II.

Marin ou Martin II, Romain de naissance, fut placé sur le Siège de Rome l'an 942. Il mourut en 946, après trois ans, deux mois & quatorze jours de pontificat.

942.

CXXIX. AGAPIT II.

Agapit II, Romain de naissance, fut ordonné Pape l'an 946. Il honora le Saint-Siège par l'innocence de ses mœurs, & son zèle pour le bien de l'Eglise. Il mourut vers la fin de 955.

946.

CXXX. JEAN XII.

Jean XII, Romain de naissance, s'empara du Saint-Siège, après la mort d'Agapit, n'étant âgé que de dix-huit ans; il fut déposé dans un Concile en 963, & mourut l'année suivante.

956.



## CXXXI. LÉON VIII.

X.  
 SIÈCLE. An de J. C. 963. Léon VIII fut substitué à Jean XII, l'an 963. Avant son élection, il étoit Protoscriniaire ou premier Garde des Archives de S. Jean de Latran, & purement laïque. Il mourut l'an 965, après avoir tenu le Saint-Siège un an & quatre mois.

## CXXXII. JEAN XIII.

965. Jean XIII, Romain de naissance, fut intronisé l'an 965. Ayant été chassé de Rome peu de tems après, il y rentra sur la fin de 966. Il mourut l'an 972, après avoir tenu le Saint-Siège six ans onze mois & cinq jours.

## CXXXIII. BENOIT VI.

972. Benoît VI fut ordonné Pape l'an 972. Il mourut en 974, dans une prison où l'avoit jetté Crescentius.

## CXXXIV. DONUS II.

Donus II fut fait Pape après l'expulsion de Boniface. Sa mort arriva avant le 25 Décembre 974.

## CXXXV. BENOIT VII.

974  
 ou 975. Benoît VII, Romain de naissance,

fut élu Pape & intronisé l'an 974 ou 975. Il mourut en 983.

CXXXVI. JEAN XIV.

Jean XIV, placé par l'Empereur Othon II, au mois de Novembre 983, sur le Siège de Rome, en fut chassé au mois de Mars suivant, par l'Antipape Boniface, qui l'enferma au Château Saint-Ange, où il mourut de misère le 20 Août 984.

JEAN XV.

Jean XV, fils de Robert, fut élu après la mort de Jean XIV; mais soit qu'il soit mort avant que d'avoir été ordonné, soit que son Ordination n'ait pas été canonique, on ne le compte point parmi les Papes, sinon pour servir de nombre. Il mourut avant le mois de Juillet 985.

CXXXVII. JEAN XVI.

Jean XVI, Romain, fils du Prêtre Léon, fut placé sur le Siège de Rome l'an 985. Il fut chassé l'an 987 par Crescentius, qui l'engagea ensuite à revenir. Il mourut l'an 996.

X.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
983.

## CXXXVIII. GRÉGOIRE V.

X.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
996.

Grégoire (surnommé auparavant Brunon, Allemand de nation) succéda à Jean XVI en 996, par le crédit d'Othon III, dont il étoit cousin issu de germain. Il mourut l'an 999, à l'âge de vingt-sept ans, après un pontificat de deux ans neuf mois un jour.

## CXXXIX. SILVESTRE II.

999.

Silvestre II (appellé auparavant Gerbert, né en Auvergne, d'une famille obscure) monta sur le Saint-Siège par la protection de l'Empereur Othon III, & fut intronisé le 2 Avril 999. Il est le premier François qui se soit assis sur la Chaire de S. Pierre, qu'il occupa l'espace de quatre ans un mois & neuf jours, étant mort le 11 Mai 1003.



---

**CHRONOLOGIE**  
**DES PATRIARCHES**  
**D'ANTIOCHE.**

---

*DIXIÈME SIÈCLE.*

LXXVII. ÉLIE II.

**E**LIE succéda au Patriarche Siméon l'an 904 ou 905. Les uns placent sa mort en 929, d'autres en 930. Après sa mort, il y eut une vacance d'environ six ans.

X.  
 SIÈCLE.  
 An de J. C.  
 904  
 ou 905.

LXXVIII. THÉODOSE II.

Théodose II fut ordonné Patriarche d'Antioche l'an 935. Ce qu'on a de plus certain sur la durée de son épiscopat, c'est qu'il vivoit encore vers l'an 937 ou 938.

935.

LXXIX. THÉODORET II.

LXXX. AGAPIUS I.

LXXXI. CHRISTOPHE.

Théodoret II & Agapius I, dont on

K vj

ne fait que les noms, viennent à la suite  
 X. de Théodose II dans le Catalogue des  
 S I È C L E S. Patriarches d'Antioche.

An de J. C. Christophe succéda au Patriarche Aga-  
 pius I l'an 969. Les Musulmans s'étant  
 saisi de lui au siège d'Antioche entre-  
 pris par Nicéphore-Phocas, le percèrent  
 d'un coup de dard, & le vain de sa  
 Religion.

### LXXXII. THÉODORE II.

969. Théodore II, Anachorète, fut nom-  
 mé Patriarche d'Antioche par l'Empe-  
 reur Jean Zimisès, & ordonné à Con-  
 stantinople par le Patriarche Polyucte,  
 l'an 969. Il mourut l'an 985.

### LXXXIII. AGAPIUS II.

986. Agapius II fut transféré du Siège de  
 Séleucie sur celui d'Antioche l'an 980.  
 Relégué dans un Monastère l'an 997,  
 il y mourut l'an 1004.



---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
D'ALEXANDRIE.

---

DIXIÈME SIÈCLE.

LXI. CHRISTODULE, *Melquite.* X. SIÈCLE.

CHRISTODULE remplit le Siège Patriar- An de J. C. 908.  
chal des Melquites, après trois ans de  
vacance, l'an 908. Sa mort arriva l'an  
933.

LXII. EUTYCHIUS, *Melquite.*

Euty chius fut placé sur le Siège d'A- 933.  
lexandrie l'an 933. Il mourut en 940 (\*).

---

(\*) Depuis Euty chius, la Chronologie des Pa-  
triarches d'Alexandrie cesse d'être constante,  
& se trouve souvent interrompue. Nous pla-  
cerons les Jacobites dans les intervalles, jus-  
qu'à ce que les Melquites viennent tout-à-fait  
à manquer. Alors, nous suivrons l'ordre qui  
nous paroitra le plus certain.

---

 X.

S I È C L E .

A n d e J . C .

LXIII. SOPHRONE II.

LXIV. ISAAC.

LXV. JOB, *Melquite.*

940. Sophrône II, Isaac & Job, dont on ne fait que les noms, occupèrent successivement le Siège des Melquites d'Alexandrie, après la mort d'Eutychius.

LXVI. ÉLIE, *Melquite.*

Élie occupoit le Siège Patriarchal des Melquites en 968. C'est tout ce que l'on fait de ce Prélat.

É P H R E M, *Jacobite.*

977. Éphrem, Marchand Syrien, se trouvant en Egypte à la mort de Minas II, fut élu pour lui succéder l'an 977. Ce fut sa grande charité envers les pauvres, qui attira les regards des Cophtes sur lui. Il mourut l'an 981.

P H I L O T H É E, *Jacobite.*

981. Philothée, Moine de S. Macaire, successeur d'Ephrem, tint le Siège depuis 981, jusqu'en 1005.

LXVII. ARSÈNE, *Melquite.*

X.

Arsène fut nommé Patriarche des **SIÈCLE**  
 Melquites par Aziz, son beau-frère, An de J. C.  
 Calife d'Égypte. On ne peut rien dire **984.**  
 sur le tems de son Patriarchat, sinon qu'il  
 commença au plutôt en 984.

---

CHRONOLOGIE  
 DES PATRIARCHES  
 DE JÉRUSALEM.

---

*DIXIÈME SIÈCLE.*

LXX. SERGIUS II.

**S**ERGIUS, nommé George par Euty- **907.**  
 chius, fut placé sur le Siège de Jérusa-  
 lem l'an 907. Il mourut vers le com-  
 mencement d'Avril de l'an 911.

LXXI. LÉONCE.

Léonce ou Léon, monta sur le Siège **911.**  
 de Jérusalem l'an 911. Il l'occupa dix-  
 sept ans, & mourut l'an 928.



X.

## LXXII. ANASTASE.

SI È C L E S. Les Catalogues Latins des Patriarches  
 An de J. C. de Jérusalem, donnent pour successeur  
 à Léonce, un nommé Anastase. Si ce  
 Patriarche est réel, son gouvernement  
 fut très-court. Il ne paroît pas avoir passé  
 l'an 928.

## LXXIII. NICOLAS.

Le Patriarchat de Nicolas est aussi  
 douteux que celui d'Anastase. En le sup-  
 posant réel, ce Patriarche mourut l'an  
 937 au plus tard.

LXXIV. CHRISTOPHE  
 ou CHRISTODULE I.

Christophe ou Christodule, étoit Pa-  
 triarche de Jérusalem l'an 937. On  
 ignore l'année de sa mort.

## LXXV. JEAN VI.

Jean VI fut le successeur de Chris-  
 tophe. Les Musulmans ayant été battus  
 plusieurs fois par l'Empereur Nicéphore-  
 Phocas, s'en prirent à ce Prélat, comme  
 ayant excité l'Empereur à leur faire la  
 guerre. Pleins de cette préoccupation,

ils se saisirent de sa personne, & le brû-  
lèrent vif l'an 969.

X.

LXXVI. CHRISTOPHE  
ou CHRISTODULE II.

SIÈCLE.  
An de J. C.

Christophe ou Christodule II, succéda  
au Patriarche Jean VI, suivant les Ca-  
talogues Latins des Patriarches de Jérusa-  
lem. Mais on ignore quelle fut la  
durée de son gouvernement.

LXXVII. THOMAS.

LXXVIII. JOSEPH.

Thomas, dans les Catalogues cités,  
est donné pour successeur à Christophe  
II. Mais ils ne s'expliquent pas davan-  
tage sur sa personne.

On n'a pas plus de lumière sur le  
gouvernement de Joseph, successeur de  
Thomas, que sur celui de ses deux pré-  
décesseurs.

LXXIX. ALEXANDRE.

Alexandre fut placé sur le Siège de  
Jérusalem, selon Nicephore - Calixte,  
sous l'Empire de Constantin Porphyro-  
génète. C'est vraisemblablement le suc-  
cesseur immédiat de Joseph; mais on

ne fait pas combien de tems il tint le  
X. Siège.

S I È C L E .

An de J. C.

## LXXX. JÉRÉMIE.

Jérémie fut élevé sur le Siège de Jérusalem par l'autorité d'Aziz, Calife d'Egypte, qui avoit épousé sa sœur. Cette promotion se fit au plutôt l'an 984. Ce Prélat mourut au Kaire où il avoit été emmené captif l'an 1012.



---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
DE CONSTANTINOPLE.

---

DIXIÈME SIÈCLE.

LXV. EUTHYMIUS.

**E**UTHYMIUS le Syncelle fut substitué au Patriarche Nicolas. Il consentit aux quatrièmes noces de l'Empereur Léon, sans vouloir néanmoins souffrir qu'il les autorisât par une loi expresse. L'an 911, il fut chassé par l'Empereur Alexandre, du vivant de son frère Léon. Euthymius étoit un Prélat savant & vertueux.

---

X.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
906.

NICOLAS, rétabli.

Nicolas fut rappelé par l'Empereur Alexandre. Il mourut l'an 925, après avoir rendu la paix à son Eglise. 911.

LXVI. ÉTIENNE II.

Étienne, Métropolitain d'Amasée, 925.

**X.** fut transféré au mois d'Août sur le Siège de Constantinople, il le remplit l'espace de deux ans & onze mois. Il mourut l'an An de J. C. 928.

### LXVII. TRYPHON.

928. Tryphon, Moine, fut placé sur le Siège de Constantinople l'an 928, en attendant que Théophilacte, fils de l'Empereur Romain Lécapène, fût en âge de le remplir. L'an 931, l'Empereur lui fait demander son abdication qu'il refuse, en déclarant qu'il n'a jamais entendu tenir le Siège par confidence. Le 2 Septembre de la même année on lui surprend cet acte par une fourberie insigne. Tryphon se retira dans son Monastère, où il mourut saintement l'année suivante.

### LXVIII. THÉOPHILACTE.

933. L'Empereur Romain Lécapène, après avoir laissé vaquer le Siège depuis le 2 Septembre 931, y fit placer son fils âgé de seize ans, en présence des Légats du Pape l'an 933. Les commencemens de ce jeune Prélat donnèrent de grandes espérances, qu'il démentit ensuite par une vie souillée de toutes sortes de cri-

mes. Il mourut l'an 956, après avoir tenu le Siège l'espace de vingt-trois ans & vingt-cinq jours.

X.

SIÈCLE.

An de J. C.

LXIX. POLYEUCTE.

Polyeucte, Moine de Constantinople, fut élevé l'an 956 sur le Siège de cette Eglise. Il mourut en 970, après l'avoir occupé treize ans, neuf mois & treize jours. 956.

LXX. BASILE.

Basile, Solitaire du Mont-Olympe, monta sur le Siège de Constantinople en 970. Il en fut chassé en 974 par l'Empereur Zimisces. Relégué dans un Monastère, il y finit saintement ses jours. 970.

LXXI. ANTOINE II.

Antoine II, surnommé Paché, Moine studite & syncelle, fut mis à la place de Basile l'an 974. Après un gouvernement de cinq ans, il abdiqua au commencement de l'an 979, pour retourner dans sa retraite où il mourut peu de tems après. 974.

## LXXII. NICOLAS II.

X.

*dit* CHRYSOBERGE.

SIÈCLE.

An de J. C.  
983.

Nicolas II fut élevé vers le milieu de l'année 983, sur le Siège de Constantinople après une vacance d'environ quatre ans. Il le tint l'espace de douze ans huit mois. Sa mort arriva l'an 996.

## LXXIII. SISINNIUS.

996.

Sisinnius, Médecin habile, succéda l'an 996, au Patriarche Nicolas. Par sa prudence, il éteignit, l'an 997, les restes de la discorde qui régnoit parmi les Grecs, depuis l'Empereur Léon le Sage, touchant la légitimité des quatrièmes noces. Sisinnius meurt l'an 999.

## LXXIV. SERGIUS II.

999.

Sergius II, fut élu l'an 999 pour succéder au Patriarche Sisinnius. Il gouverna vingt ans l'Eglise de Constantinople & mourut l'an 1019.



s:

I.

milieu  
Conf-  
nviron  
douze  
996.

S.

succéda  
Par sa  
les res-  
rmi les  
e Sage,  
trièmes

II.

our suc-  
Il gou-  
antino-

us, ou son nev  
déclaré Roi en 9  
meurt des blessur  
avoit reçues da  
combat, la hu  
année de son règ  
1003.

LULIA fut remplacé par  
fils TOXUS, qui établit  
paix dans ses Etats, & en  
prit l'entrée aux étrangers.  
GÉISA, son fils & son suc-  
seur, connu & embrassa  
Religion Chrétienne.

L'an 997, ETIENNE I,  
du Duc Géisa, lui suc-  
c. Il oblige les Hongrois  
recevoir le Baptême. L'an  
990, les Grands de Hon-  
e lui désèrent le titre de  
i, confirmé par le Pape  
veître II. Il meurt l'an  
988 L'Eglise l'a placé au  
nbre des Saints.



# SYNCHRONISME DES DIXIÈME SIÈCLE

## EMPEREURS D'ORIENT.

**ALEXANDRE**, né vers l'an 870, succède à Léon le Philosophe son frère, avec Constantin Porphyrogénète, son neveu, au mois de Mai 911. Il meurt l'année suivante, le 6 Juin.

**CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE** règne seul après cette mort. Il associe Romain Lécapène à l'Empire, & meurt âgé de 50 ans, en 959.

**ROMAIN LÉCAPÈNE**, renversé du Trône par ses propres enfans en 944, embrasse l'état monastique, & meurt en 948.

**ROMAIN**, dit le Jeune, fils de Constantin Porphyrogénète, ayant fait empoisonner son père, monte sur le Trône en 959. Il meurt en 963, n'ayant régné que trois ans & quatre mois.

**NICÉPHORE PHOCAS** est élevé à l'Empire par l'armée qu'il commandoit, l'an 963. Théophanon sa femme, veuve de Romain II, le fait assassiner la nuit du 10 au 11 Décembre 969.

**JEAN ZIMISCÈS** est couronné Empereur le jour de Noël 969. Il associe à l'Empire Basile & Constantin, fils de Romain II. Il meurt l'an 974.

**BASILE II & CONSTANTIN VIII**, fils de Romain II, succèdent à Zimisès le 10 Janvier 976. Basile meurt l'an 1025, & Constantin l'an 1028. Le règne des deux frères fut d'environ 50 ans.

## CALIFES D'ORIENT.

**MOCTAFI-BILLAH** est proclamé Calife à Bagdad, l'an 902, après la mort de Mothaded son père. Il meurt l'an 908.

**MOKTADER-BILLAH**, fils ou frère de Moctafi, est placé sur le Trône après la mort de ce Prince, l'an 908. Il est tué dans une bataille l'an 932. Il avoit été déposé deux fois.

**KAHER**, fils ou petit-fils de Mothaded, passe de la prison sur le Trône, après la mort de Moktader son frère. Il est déposé en 934. Réduit à l'état de particulier, il tombe dans une telle misère, qu'il est obligé de mendier à la porte de la Mosquée. Il meurt dans ce triste état en 950.

**RHADI**, fils de Moktader, est proclamé successeur de Kader l'an 934. Il meurt l'an 940.

**MOTAKI**, succède à Rhadi son frère, l'an 940. Il est contraint d'abdiquer l'an 944, & meurt en 958.

**MOSTAKFI**, neveu de Motaki, lui succède aussi-tôt après sa déposition. Déposé lui-même en 946, il finit ses jours en prison.

**MOTHI**, cousin de Mostakfi, lui est substitué l'an 946. Il abdique l'an 974, & meurt un an après.

**THAI**, fils de Mothi, est proclamé Calife après l'abdication de son père, l'an 974. Il est contraint de renoncer au Trône l'an 991.

**KADER**, petit-fils de Moktader, remplace Thai sur le Trône en 991. Il meurt en 1031.

## EMPEREURS D'OCCIDENT.

**CONRAD I** est élu Roi de Germanie en 912. Il meurt sans enfans en 918.

**HENRI I** dit l'Oiseleur, succède à Conrad l'an 918. Il meurt en 936.

**OTHON**, dit le Grand, fils de Henri, lui succède en 936. Il reçoit la Couronne impériale des mains de Jean XII, l'an 962, & meurt en 973.

**OTHON II**, dit le Roux, fils d'Orthon I, couronné Empereur à Rome par le Pape Jean XIII, l'an 967, succède à son père en 973. Il meurt l'an 983.

**OTHON III**, fils d'Orthon II, est couronné Empereur en 983. Il meurt en 1002, à l'âge de vingt-deux ans, dans la dix-neuvième année de son règne.

## ROIS DE FRANCE.

Charles III ayant été détrôné en 923, **RAOUL** est élu Roi, & couronné à Soissons au mois de Juillet 923. Il meurt au mois de Janvier 940.

**LOUIS IV**, dit d'Outremer, fils de Charles le Simple, est rappelé par les Seigneurs après la mort de Raoul, & couronné au mois de Juin 936. Il meurt l'an 954.

**LOTHAIRE**, fils de Louis d'Outremer, associé à son père dès l'an 952, est couronné à S. Remy de Rheims en 954. Il meurt le 2 Mars 986.

**LOUIS V**, dit le Fainéant, succède à Lothaire son père, l'an 986. Il ne règne qu'un an. En lui finit la race des Carolingiens, qui a duré 236 ans.

**HUGUES-CAPET** Chef de la troisième Race, est élu Roi de France, par les Seigneurs, l'an 987, & sacré à Reims la même année. Il meurt l'an 996.

**ROBERT**, fils de Hugues-Capet, succède à son père l'an 996. Il meurt l'an 1031.

## ROIS D'ANGLETERRE.

**ALDELSTAN**, fils d'Edouard, lui succède en 924. Il meurt sans enfans, l'an 940.

**EDMOND I** succède à son frère Aldelstan l'an 940. Il est assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartemens.

**EDRED**, frère d'Edmond I, monte sur le Trône l'an 946.

**EDWY**, fils d'Edred, son oncle, l'an 955. Il meurt l'an 959.

**EDGARD**, dit le Pacifique, succède à son frère Edwi l'an 959. Il meurt en 975.

**EDOUARD II**, dit le Martyr, fils aîné d'Edgard, lui succède en 975. Elfrède, sa belle-mère, le fait assassiner l'an 978.

**ETHELRED II**, second fils d'Edgard, est reconnu Roi en 978. Est détrôné par les Danois, & forcé de se réfugier en Normandie l'an 1013.

## ROIS D'ÉCOSSE.

**CONSTANTIN III**, fils d'Ethus, est mis en possession du Trône, après la mort de Donald. Abdique la Couronne, & se retire dans un Monastère en 943.

**MALCOLM I**, fils de Donald V, reçoit la Couronne après la retraite de Constantin. Il est assassiné la quinzième année de son règne, en 958.

**INDULPHE** succède à Malcolm. Il est tué par les Danois, la dixième année de son règne, en 968.

**DUFFUS**, fils de Malcolm, est choisi pour succéder à Indulphe. Il est assassiné en secret en 973.

Les Écossois mettent la Couronne sur la tête de **CULENUS**, fils d'Indulphe. Il est assassiné par un Seigneur dont il avoit outragé la fille, la cinquième année de son règne, en 978.

**KENETH III**, frère de Duffus, monte sur le Trône. Il est assassiné dans la dix-septième année de son règne, en 994.

**CONSTANTIN IV**, fils de Culenus, se fait élire Roi. Il est tué dans un combat, après n'avoir régné que dix-huit mois.

**GRIMUS**, fils de Duffus, ou son neveu, est déclaré Roi en 995. Il meurt des blessures qu'il avoit reçues dans un combat, la huitième année de son règne, en 1003.

## ROIS D'ESPAGNE.

**D. GARCIE I**, fils d'Alphonse III, qui avoit abdicqué la Couronne en sa faveur l'an 910, monte sur le Trône, & meurt après trois ans de règne, sans laisser de postérité.

**D. ORDOGNO II**, fils d'Alphonse III, est reconnu Roi après la mort de son frère. Il meurt en 923.

**FROILA II**, frère d'Ordogno, lui succède, & ne règne que treize mois.

**D. ALPHONSE IV**, fils d'Ordogno II, succède à Froila, son oncle; renonce à la Couronne, & se retire dans un Monastère l'an 927.

**D. RAMIRE II** parvient au Trône par l'abdication d'Alphonse IV. Il meurt en 950.

**D. ORDOGNO III**, fils de Ramire II, est proclamé Roi. Il meurt l'an 955.

**D. SANCHE I**, dit le Gros, se fait proclamer Roi en 955. Il meurt empoisonné l'an 967.

**D. RAMIRE III**, fils de Sanche I, âgé de cinq ans, monte sur le Trône. Il meurt en 982, après une bataille qu'il venoit de perdre.

**BERMUDE II**, ou **VEREMOND**, fils d'Ordogno III, prend possession du Trône après la mort de Ramire. Il meurt après dix-sept ans de règne, l'an 999.

**ALPHONSE V**, fils de Bermude, succède à son père, & règne jusqu'à l'an 1027.

## ROIS DE PORTUGAL.

**GORN** passe pour être le Danolfe qui règne l'an 911. **HARA** à Gormone périt dans un combat contre S. natutel, & établit le lieu de sa place ce jour-là, l'an 980.

**SUENO** Harald, éléction. celle du terme l'an 980.

**TERME** l'an 980.

ÈME SIÈCLE.

ROIS  
D'ESPAGNE.

D. GARCIE I, fils d'Alphonse III, qui avoit abdiqué la Couronne en sa faveur l'an 910, monta sur le Trône, & meurt après trois ans de règne, sans laisser de postérité.

D. ORDOGNO II, fils d'Alphonse III, est reconnu Roi après la mort de son frère. Il meurt en 923.

FRQILA II, frère d'Ordogno, lui succède, & ne règne que treize mois.

D. ALPHONSE IV, fils d'Ordogno II, succède à Froila, son oncle; renonce à la Couronne, & se retire dans un Monastère l'an 927.

D. RAMIRE II parvint au Trône par l'abdication d'Alphonse IV. Il meurt en 950.

D. ORDOGNO III, fils de Ramire II, est proclamé Roi. Il meurt l'an 955.

D. SANCHE I, dit le Gros, se fait proclamer Roi en 955. Il meurt empoisonné l'an 967.

D. RAMIRE III, fils de Sanche I, âgé de cinq ans, monte sur le Trône. Il meurt en 982, après une bataille qu'il venoit de perdre.

BERMUDE II, ou VEREMOND, fils d'Ordogno III, prend possession du Trône après la mort de Ramire. Il meurt après dix-sept ans de règne, l'an 999.

ALPHONSE V, fils de Bermude, succède à son père, & règne jusqu'à l'an 1027.

ROIS  
DE DANEMARC.

GORMON III, qui passe pour le Restaurateur de la Monarchie Danoise, commence à régner l'an 900. Il meurt l'an 920.

HARALD VII succède à Gormon son père. Il périt dans un combat contre Suenon son fils naturel, qui vouloit rétablir le Paganisme. On place cet événement en 980.

SUENON I, fils de Harald, lui succède par élection. Il joint la Couronne d'Angleterre à celle du Danemarck, & termine lui-même ses jours en 1015.

ROIS  
DE SUÈDE.

ERIC, surnommé le Victorieux, succède à son père Biorn, en 923, à l'âge de quinze ans. Il règne 70 ans; meurt en 993.

OLAUS, second fils de Biorn, règne conjointement avec son frère Eric, & meurt en 970.

OLAUS LE TRIBUTAIRES, fils d'Eric le Victorieux, succède à son père en 993. Il règne quarante ans, & meurt en 922.

SOUVERAINS  
DE LA RUSSIE.

WOLODIMIR succède à Svatoflas au commencement de ce siècle. Il embrasse la Religion Chrétienne, & l'établit dans ses Etats. Son règne dure vingt-sept ans. Il est regardé comme l'Apôtre de la Russie, & honoré comme Saint.

Après la mort de Wolodimir, ses enfans, nés de plusieurs concubines, se disputent le Trône. Après cette guerre civile, qui dure long-temps, WOLOBIMIR II, surnommé Monomach, réduit toute la Russie sous sa puissance. On place sa mort vers le milieu du onzième siècle.

SOUVERAINS  
DE LA POLOGNE.

SEMOMISLAS monte sur le Trône vers l'an 917. Il meurt, après un règne long & tranquille, en 962.

MIESKO succède à son père, embrasse le Christianisme, & prend le nom de Miecislus après sa conversion. Il meurt en 999.

BOESLAS, fils de Miecislus, devient son successeur, obtient le titre de Roi de l'Empereur Orhon III, pousse son règne & sa vie jusqu'à l'an 1025.

SOUVERAINS  
DE BOHÈME.

Nota. Dans le septième siècle, les Slaves, sous la conduite de Czechus, vinrent occuper la Bohême, que les anciens Auteurs Grecs & Latins avoient connue sous le nom de forêt Hercynie. Leur premier Chef ou Duc s'appella Prémislus. Les Historiens les plus exacts de cette Nation ne s'accordent point sur le temps précis ni sur la durée de ces premiers Souverains, jusqu'au tems de BOKZIVOI, qui embrassa le Christianisme au tems de l'Empereur Arnoul. Ce Prince se démit du Gouvernement en 902, & mourut en 910.

SPITIGNÉE I, fils de Borzivoi, règne sur la Bohême par la démission de son père en 902; meurt en 907, sans laisser d'enfans.

VRATISLAS, second fils de Borzivoi, est proclamé Duc en 907. Il meurt en 916.

WENCESLAS I succède à son père l'an 916. Il meurt assassiné dans une Eglise de la main de son frère en 938: il est honoré comme Martyr.

BOESLAS I s'empare de l'autorité après son fratricide. Il meurt en 967.

BOESLAS II succède à son père Boeslas I l'an 967. Il meurt en 999.

BOESLAS III, surnommé l'Aveugle, fils de Boeslas II, lui succède l'an 999; résigne le Duché de Bohême à son frère Jaromir l'an 1002, & vit jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

ROIS  
DE HONGRIE.

AVERTISSEMENT.

La Hongrie, qui comprend une partie de l'ancienne Pannonie & de la Dacie, avoit été renfermée dans l'Empire Romain. Les Huns l'ayant conquise sur les Romains vers le milieu du troisième siècle, furent obligés de la céder aux Goths après la mort d'Attila. Ces derniers en furent chassés à leur tour par les Lombards, qui, peu après, l'abandonnèrent aux Avars, pour passer en Italie. Ceux-ci en furent chassés en partie l'an 797, par Pepin, Roi d'Italie, & furent remplacés par les Slaves, fournis aux Français.

Ce pays demeura sous la domination de Charlemagne & de ses descendants, jusqu'à la mort de Charles le Gros.

Sur la fin du neuvième siècle, il devint la proie d'un nouveau peuple, sorti, comme les Huns & les Avars, de la Scythie Asiatique ou Tartarie. Les Pannoniens lui donnèrent le nom de Hongrois.

Le Chef de cette conquête fut ALMUS ou ALMON, qui se fitoit issu d'Attila.

Il eut un fils nommé ARPAD qui, lui ayant succédé, transmit ses Etats à son fils Zulta l'an 907. Les armées de celui-ci se répandirent dans l'Europe, & ravagèrent l'Allemagne, l'Italie & la France orientale.

ZULTA fut remplacé par son fils TOXUS, qui établit la paix dans ses Etats, & en ouvrit l'entrée aux étrangers.

GÉISA, son fils & son successeur, connut & embrassa la Religion Chrétienne.

L'an 997, ETIENNE I, fils du Duc Géisa, lui succède. Il oblige les Hongrois à recevoir le Baptême. L'an 1000, les Grands de Hongrie lui décernent le titre de Roi, confirmé par le Pape Sylvestre II. Il meurt l'an 1038. L'Eglise l'a placé nombre des Saints.



L

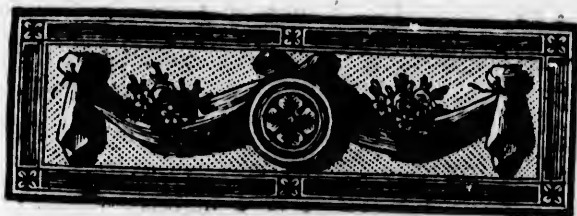
D

D

E

L

rin  
de



LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME,  
DANS SON ÉTABLISSEMENT ET  
SES PROGRÈS;  
*Depuis J. C. jusqu'à nos jours.*

---

ONZIÈME SIÈCLE.

---

ARTICLE PREMIER.

*État de l'Empire Grec. Suite & caractère  
de ses Princes.*

---

XI.  
SIÈCLE

LES deux frères, Basile & Constantin, fils de Romain le Jeune, étoient depuis vingt-cinq ans sur le Trône de

Constantinople au commencement de  
XI. l'onzième siècle. Le premier, actif, in-  
S I È C L E. fatigable, belliqueux, grand Capitaine,  
n'aimant que la guerre, passa toute sa  
vie dans les camps & à la tête des ar-  
mes. Après avoir dissipé les factions,  
& mis en déroute les rebelles que deux  
hommes puissans avoient soulevés con-  
tre l'autorité légitime, il tourna ses ar-  
mes d'un autre côté, & forma le des-  
sein de soumettre les Bulgares, qui n'é-  
toient pas moins ennemis des Grecs  
depuis qu'ils avoient embrassé leur Re-  
ligion, qu'auparavant. Basile les combattit  
avec un succès toujours égal, & chaque  
jour ajouta de nouveaux avantages à ceux  
qu'il avoit déjà emportés sur eux. Mais  
s'il fut vaincre, il ne fut pas toujours  
user de la victoire en homme généreux.  
La barbarie qu'il exerça sur quinze mille  
prisonniers Bulgares, est une tache à sa  
mémoire que tous ses triomphes n'ont  
pu effacer. Il les divisa en bandes de  
cent hommes, dont quatre-vingt-dix-  
neuf eurent les yeux crévés, & le cen-  
tième qu'on avoit rendu borgne fut don-  
né à chaque bande pour Chef & pour  
conducteur : après une exécution aussi  
cruelle, Basile envoya ces malheureux  
à

à leur Roi. Ce Prince, nommé Samuel, qui avoit supporté avec fermeté toutes les autres disgraces, ne put soutenir la vue d'un spectacle si affreux, il en mourut de douleur.

Basile qui avoit formé le dessein de soumettre entièrement la Bulgarie, & d'en faire une Province de l'Empire, ne s'occupa que du soin de la conquérir. Il en vint à bout par son ardeur, sa constance, son courage, & en joignant quelquefois la ruse à la valeur, & la séduction à la force. Il surmonta par-là tous les obstacles, & les Bulgares humiliés, vinrent à ses pieds lui demander pardon de leur résistance, & lui jurer une obéissance éternelle, comme à leur Souverain. Après cette brillante conquête, Basile retourna dans sa Capitale, non pour y jouir de sa gloire au sein du repos & des plaisirs, mais pour se préparer à combattre d'autres ennemis, & à se couronner de nouveaux lauriers. Il se proposoit de chasser les Sarrasins de la Sicile, & de faire rentrer cette Isle, ancien patrimoine de l'Empire, sous la domination de ses premiers Maîtres. Il étoit occupé des préparatifs de cette guerre, lorsque la mort vint arrêter ses

XI.  
S I È C L E.

projets. Il termina ses jours au mois de Décembre de l'an 1025. On n'auroit que du bien à dire de ce Prince, si les vertus militaires suffisoient pour faire les grands Rois. Mais ces victoires, glorieuses pour lui seul, firent le malheur de ses sujets. Les dépouilles des ennemis vaincus ne servirent qu'à enrichir les gens de guerre, & les peuples payèrent chèrement par les impôts dont ils furent surchargés sans règle & sans proportions, les pays & les Villes ajoutées à l'Empire. Ainsi le règne si long, & en apparence si brillant de Basile, augmenta par ses succès mêmes, les calamités publiques & l'épuisement de l'Etat.

Constantin, son frere, qui n'avoit eu jusqu'alors que le nom d'Empereur, n'étoit pas capable de réparer des maux, dont le remède n'eut pu se trouver, que dans une administration sage & pleine d'économie. Livré à ses plaisirs, sans penser qu'il y eut des devoirs attachés à son rang, il ne connut le pouvoir suprême que par la facilité qu'il lui procura de satisfaire impunément son goût pour la débauche & les plus sales voluptés. Devenu seul Maître de l'Empire par la mort de son frere, il ne chan-

gea rien à sa manière de vivre, & abandonna le soin des affaires aux Ministres & aux compagnons de ses déréglemens. XI.  
 La santé la plus robuste ne peut résister à des excès continuels ; Constantin épuisé par ceux auxquels il s'abandonnoit depuis si long-tems, tomba dans un état de langueur qui lui annonça que sa fin approchoit. Il fit venir le Patrice, Romain Argyre, d'une des plus illustres familles de Constantinople. Il lui offrit l'Empire avec la main de Zoë, la plus jeune de ses filles, & comme Romain balançoit parce qu'il étoit déjà marié, & qu'il aimoit tendrement son épouse, il le menaça de lui faire crever les yeux, s'il refusoit ses offres. Hélène, fille du Patrice Alipe, femme de Romain, lui donna dans cette occasion une marque bien généreuse de son attachement, en se coupant les cheveux, & se retirant dans un Monastère. Romain dégagé par-là de ses premiers nœuds, épousa Zoë, & reçut la pourpre des mains de Constantin, qui mourut peu de jours après, au mois de Novembre 1028, ayant survécu trois ans à Basile son frere. Il étoit âgé de soixante-dix ans, & il en avoit régné en tout cinquante trois.



Romain Argyre signala les commen-  
 cemens de son administration , par des  
 XI. actions de justice, de clémence & d'humanité, qui firent espérer aux sujets de l'Empire des tems plus heureux. Il se proposa de réparer les maux que son prédécesseur avoit causés par lui-même & par ses Ministres. Il diminua les impôts , rappella les exilés , & leur rendit les biens dont on les avoit dépouillés. Mais ces beaux jours durèrent peu. La guerre s'étant allumée contre les Sarrafins , qui , sous le dernier règne , voyant Basile occupé avec toutes ses forces à soumettre les Bulgares, avoient pris les armes, & s'étoient emparés de toutes les Villes que Nicéphore & Zimiscès leur avoient enlevées. Il fallut assembler une armée , & trouver des fonds pour la levée des troupes , leur solde & leur entretien. Dans le mauvais état des finances & l'épuisement du trésor public , on eut recours à des exactions qui replongèrent le peuple dans ses anciens malheurs , & qui ruinèrent un grand nombre de familles illustres.

Soit que Romain manquât de talent pour la guerre, soit qu'il fût mal secondé par ceux qui commandoient sous ses or-

dres, son expédition ne réussit pas. Son armée fut mise en déroute, les équipages & la caisse militaire tombèrent au pouvoir des Sarrasins, & lui-même auroit eu le même sort sans l'extrême valeur de ses gardes. Mais il avoit dans sa propre maison un ennemi plus à craindre que les Musulmans. Cette Zoë qu'il avoit épousée malgré lui, galante autant qu'ambitieuse, dégoûtée d'un mari beaucoup plus âgé qu'elle, avoit conçu une passion violente pour un jeune-homme de basse extraction, nommé Michel, qui avoit un frere parmi les eunuques du Palais. Cet eunuque, appelé Jean, favorisa la passion de Zoë pour son frere, dans le dessein de l'élever sur le Trône & de s'agrandir avec lui. Les choses en vinrent au point, que l'Impératrice prit l'horrible résolution d'em-poisonner Romain; & comme le poison agissoit trop lentement à son gré, elle le fit noyer ou étouffer dans un bain. Par ce crime, qui fut bientôt suivi de plusieurs autres, cette femme que l'Histoire a peinte des plus affreuses couleurs, fit monter son amant sur le Trône d'où elle venoit de précipiter son mari. Romain Argyre méritoit un meilleur sort.

Il étoit pieux, libéral envers les pauvres, & sensible à la misère publique. Son

XI.

SI È C L E.

règne n'avoit duré que six ans.

Michel, surnommé Paphlagonien, du lieu de sa naissance, reçut la pourpre & la main de Zoë, dès que Romain fut au tombeau. Son règne, qui dura peu, fut marqué par de nouveaux malheurs. Les Sarrasins attaquèrent les Provinces d'Asie, & se rendirent maîtres de plusieurs places importantes. Les Turcs firent de grands ravages du côté de la Bulgarie; des Corsaires Mahométans infestèrent la mer; & les Bulgares s'étant révoltés, se donnèrent un Roi. Des orages plus violens encore agitoient l'intérieur du Palais. L'eunuque Jean, devenu premier ministre de son frere, & l'Impératrice Zoë, cherchoient à s'entre-détruire, & à s'emparer de l'autorité. Michel tourmenté par ses remords, & troublé par l'image continuelle de son crime, tomba en démence. Dans ses bons intervalles, regardant son état comme la juste punition du parricide qu'il avoit partagé avec la cruelle Zoë, il avoit recours à la Religion pour calmer sa conscience & appaiser la colère divine. Il ordonnoit

des Prières pour lui dans tout l'Empire , & répandoit des aumônes abondantes. XI.  
 Enfin , il prit la résolution d'abdiquer S I È C L E .  
 la pourpre , & de se retirer dans un Cloître , après avoir obtenu de Zoë qu'elle adoptât Michel , surnommé Calafate , son neveu , & le déclarât Auguste ; ce qui fut exécuté en présence du Sénat & des Grands. L'infortuné Michel Paphlagonien mourut peu de tems après sa retraite en 1041. Son règne avoit été d'environ huit ans.

Michel Calafate ne jouit pas long-tems de sa fortune. On ignore s'il en fut digne ou non , n'ayant pas eu le tems de faire connoître ses bonnes ou ses mauvaises qualités. Marie sa mère étoit sœur du dernier Empereur , & Etienne son père , élevé à la dignité de Patrice , avoit exercé le métier de Calfat , d'où le fils a tiré le surnom par lequel il est connu. Malgré la précaution que Zoë avoit prise de faire jurer le nouvel Empereur qu'il la traiteroit toujours comme sa mère , il eut peu de considération pour elle. Il la fit même conduire dans un Monastère , pour l'éloigner de ceux avec qui elle eût pu former des complots. La défiance eut plus de part à cette conduite , que

l'ingratitude & la haine. Il craignoit avec raison une main accoutumée au crime, & un cœur inaccessible aux remords. Mais tandis que ce Prince faisoit publier en sa présence, un Edit où il exposoit les motifs qui l'avoient déterminé à se conduire de la sorte, il se forma tout-à-coup une émeute populaire, qu'il fut impossible d'appaïser. Mille voix séditieuses s'élevèrent à la fois avec des cris horribles, demandant la mort de Michel & le retour de Zoë, que le peuple soulevé appelloit sa mère & sa légitime Souveraine. Michel voyant que la fureur du peuple augmentoit à chaque instant, se réfugia dans un Monastère. On courut après lui, on le tira par force de son asyle, & on lui créva les yeux; après quoi on l'enferma pour toujours. Zoë fut reconnue pour Souveraine de l'Empire; mais on l'obligea d'associer Théodora, sa sœur, à la puissance suprême. Ce gouvernement de deux femmes sur un même Trône, étoit une nouveauté qui ne pouvoit durer long-tems. Le peuple en sentit lui-même les inconvéniens; & au bout de quelques mois, il pressa Zoë de se remarier, pour donner un Chef à l'Empire. Elle

épousa Constantin Monomaque, & Théodora fut éloigné des affaires.

XI.

Le nouvel époux de Zoë prétendoit tirer son origine de Constantin ; mais ce fut moins la noblesse de son extraction, que sa bonne mine, son enjouement & les graces de son esprit, qui lui méritèrent le choix de cette Princesse. On a même écrit qu'il ne lui avoit pas été indifférent, lorsque Michel Paphlagonien vivoit encore. A peine Monomaque fut-il assis sur le Trône impérial, qu'il en oublia les devoirs. Indifférent à tout, excepté au repos & au plaisir, il se laissa gouverner par une maîtresse nommée Sclérène, dont les caprices & les injustes préférences excitèrent des mécontentemens, bientôt suivis de révoltes, de conspirations & de guerres. Monomaque tranquille au sein des voluptés, eut le bonheur d'arrêter, par la valeur & la bonne conduite de ses Généraux, les suites que pouvoient avoir ces troubles civils. Ils furent apaisés par la défaite ou la mort des séditieux qui les avoient causés. Mais il ne lui fut pas si facile de se défendre contre les Turcs, qui, sous la conduite du fameux Thogrul-berg, dont nous parlerons plus

SIÈCLE.

— au long dans l'Article suivant , attaquèrent l'Empire , se rendirent maîtres de la Médie , pénétrèrent dans l'Asie mineure ; & pousèrent si avant leurs conquêtes , qu'ils firent trembler Constantinople.

XI. Au milieu de ces malheurs , Constantin Monomaque , indigne du rang qu'il occupoit , passoit honteusement sa vie dans les excès & la débauche , avec cette Sclérène qui s'étoit emparée de son esprit & de son cœur. Zoë qui vieillissoit sans devenir plus sage & moins déréglée , parut voir avec indifférence les amours illégitimes de son mari. Elle mourut âgée de soixante- & douze ans , regrettée du peuple , malgré ses vices , parce qu'elle étoit bienfaisante & libérale. Monomaque attaqué depuis long-tems d'une goutte qui le rendoit impotent , songeoit à se donner un successeur , & n'ayant point d'enfans , il avoit jetté les yeux sur Nicéphore Bryenne , Gouverneur de Bulgarie ; mais Théodora instruite de ce projet , se rendit au Palais , & s'y fit proclamer Impératrice. Cette nouvelle fut le coup de la mort pour Constantin. Il termina ses jours à la fin del'année 1054.

Méprisable par son indolence & par ses vices, il fut odieux par les impôts dont il accabla ses sujets, & par ses profusions extravagantes, ne sachant employer les revenus de l'Etat, qu'à combler de richesses les Ministres & les complices de ses infâmes plaisirs.

Théodora, quoique fort avancée en âge étoit capable d'application aux affaires, & sa bonne constitution lui faisoit annoncer une longue carrière, par les Moines qui avoient sa confiance. Ils se trompèrent : mais si le règne de cette Princesse fut court, au moins fut-il heureux & juste. Elle choisit de sages Ministres, qui rétablirent le bon ordre au dedans, & d'habiles Généraux, qui continrent les ennemis au-dehors. L'Empire fut tranquille, & l'autorité respectée, pendant les deux ans environ qu'elle vécut sur le Trône. Une colique dont on ne put calmer la violence, la mit au tombeau à l'âge de soixante & seize ans, au mois d'Août de l'an 1056.

Lorsque les Ministres de Théodora avoient vu son mal désespéré & sa mort inévitable, ils l'avoient pressée de se donner pour successeur le Patrice Michel Strationique, vieillard peu recommanda-



ble par ses talens, & nullement propre  
 à la conduite des affaires. Ils ne vou-  
 loient qu'un fantôme d'Empereur, afin  
 de conserver leur pouvoir & de gouver-  
 ner sous son nom. Dès que Théodora  
 eut rendu les derniers soupirs, le nou-  
 veau Prince se montra en public, revêtu  
 des ornemens impériaux, & tous les  
 Ordres le reconnurent pour Souverain.  
 Les Ministres, qui s'étoient montrés si  
 prudents & si équitables sous la Prin-  
 cesse qu'on venoit de perdre, se livrent  
 à leur cupidité sous un Empereur inca-  
 pable d'éclairer leur conduite, & qui  
 s'étoit engagé par serment à les laisser  
 maîtres de tout. Ils ne songèrent qu'à  
 s'enrichir par toutes sortes de voies ;  
 & pour avoir plus d'argent à partager  
 entr'eux, ils engagèrent Michel à refu-  
 ser la gratification que les Empereurs  
 avoient coutume de faire aux Généraux  
 & aux troupes le jour de Pâques. Ce  
 changement, dont l'avarice étoit le  
 principe, excita un mécontentement  
 général. Les Chefs de l'armée, gens  
 pour la plupart considérables par leur  
 rang, & d'un mérite reconnu, s'as-  
 semblèrent en tumulte, & délibérèrent  
 sur le parti qu'ils avoient à prendre. Tous

convinrent qu'il n'y en avoit point d'autre, que de donner à l'Empire un Maître capable de gouverner par lui-même, & qui sût mieux apprécier les services rendus à l'Etat. Le choix tomba sur Isaac Comnène, comme le plus en état de remplir ces vues. On le proclama sans délai, & on marcha vers Constantinople. Michel envoya une armée à la rencontre de son rival. Comnène fut vainqueur après une bataille sanglante, & continua sa marche. Le foible vieillard qu'on vouloit détrôner, voyant la défection générale, & son ennemi prêt à se rendre maître de lui, prit le parti de se dépouiller d'une dignité qui lui échappoit. Les Evêques lui conseilloient de quitter la Pourpre & d'abandonner le Palais, lui promettant le Royaume des Cieux, en échange de l'Empire auquel on le forçoit de renoncer. Michel Cérulaire, Patriarche de Constantinople, étoit à leur tête. Ce Prélat, dont nous ferons connoître dans la suite le caractère impérieux & fier, parla d'un ton qui intimida Strationique, & lui fit craindre une fin tragique. Il suivit donc paisiblement cet avis, & retourna dans la maison qu'il occupoit avant qu'on le

---

 tirât de l'obscurité , pour le charger d'une  
 XI. Couronne qu'il n'étoit pas en état de por-  
 S I È C L E . ter avec gloire. Il y mourut oublié. La  
 révolution qui le fit descendre du Trône  
 arriva l'an 1057.

Isaac Comnène , qui devint Maître  
 de l'Empire par cet événement , étoit  
 d'une naissance illustre. Il porta sur le  
 Trône toutes les belles qualités qui font  
 les grands Princes , & qui contribuent  
 à la prospérité des Etats. Brave , intré-  
 pide , généreux , ami de la justice & de  
 l'ordre , il conserva dans la Pourpre la  
 réputation qu'il avoit acquise dans le  
 Commandement des armées. Son règne  
 fut un des plus beaux & des plus glo-  
 rieux qu'on eût vu depuis long-tems. Il  
 s'appliqua sur-tout à réparer les défor-  
 mes qui s'étoient introduits dans toutes  
 les branches de l'administration , par la  
 foiblesse & l'incapacité des Empereurs  
 qui l'avoient précédé. C'étoit principa-  
 lement dans les finances , que la confu-  
 sion & l'épuisement se faisoient le plus  
 sentir. Il chercha les moyens d'y remé-  
 dier , sans augmenter les charges publi-  
 ques , qu'il se proposa même de dimi-  
 nuer. Dans cette vue , il obligea les  
 Gens-d'affaires à rendre compte des

deniers dont ils avoient eu le manie-  
 ment. Il entreprit aussi de réduire les  
 Moines à vivre dans la pauvreté, con-  
 formément aux Règles & à l'esprit de  
 leur état, & les revenus des Maisons  
 Religieuses qui excédèrent la dépense  
 nécessaire de ceux qui les habitoient,  
 furent appliqués au Trésor public.

Comnène unissoit les talens du guerrier  
 à ceux du sage politique. Il dompta les  
 Hongrois, & força les Turcs à lui de-  
 mander la paix. Tout prospéroit au gré  
 de ce Prince, & l'Empire sous un Maî-  
 tre également vaillant & juste, alloit  
 recouvrer une partie de son ancienne  
 splendeur, lorsque tout-à-coup Com-  
 nène se dégoûta de sa grandeur. Il ré-  
 solut donc d'abdiquer la Couronne im-  
 périale; mais son amour pour ses sujets  
 parut encore au moment qu'il alloit se  
 séparer d'eux pour toujours. Il ne choisit  
 ni son frère, ni son neveu pour lui suc-  
 céder; mais préférant l'intérêt de l'Em-  
 pire à celui de sa famille, il jeta les  
 yeux sur Constantin-Ducas, parce qu'il  
 le jugea plus capable que tout autre de  
 soutenir le poids du gouvernement. Pour  
 lui, par une de ces contradictions qui  
 ne sont pas rares chez les hommes, il

XI. **SIÈCLE.** embrassa la vie cœnobitique dans le Monastère de Stude, après s'être exposé à toute l'indignation des Moines, en les dépouillant d'un superflu qu'ils regardoient comme sacré. L'Impératrice Catherine, plus ambitieuse que lui, ou moins insensible aux honneurs du Trône, combattit long-tems sa résolution; n'ayant pu la vaincre, elle imita son exemple, en se retirant aussi dans un Monastère avec la Princesse Marie, sa fille. Le règne d'Isaac Comnène avoit été de deux ans trois mois. Il vécut encore deux ans dans sa retraite, où il ne fut occupé qu'à se sanctifier par les vertus religieuses & les exercices de la pénitence. Il mourut l'an 1059, âgé d'environ soixante ans. Sa valeur & son activité le firent redouter des Nations ennemies; sa douceur & sa justice le rendirent cher à son peuple; & sa chasteté, vertu qu'il préféra, dit-on, à la conservation de ses jours, lui a mérité les éloges de la Religion.

Constantin-Ducas parut d'abord justifier le choix de son prédécesseur; mais bientôt sa conduite ne servit qu'à rendre plus sensible la perte que l'on avoit faite. Il avoit des vertus, mais c'étoient les

ver  
de  
len  
per  
poi  
fol  
des  
l'E  
vai  
pe  
ble  
L'  
pa  
ret  
en  
re  
le  
la  
m  
du  
M  
ca  
m  
pe  
pé  
m  
ce  
eû  
fo

ans le Mo-  
 exposé à  
 es, en les  
 ils regar-  
 atrice Ca-  
 e lui, ou  
 s du Trô-  
 ésolution;  
 imita son  
 si dans un  
 Marie, sa  
 ène avoit  
 vécut en-  
 , où il ne  
 ar les ver-  
 de la pé-  
 âgé d'en-  
 & son ac-  
 ations en-  
 ce le ren-  
 chasteté,  
 à la con-  
 mérité les

abord jus-  
 seur; mais  
 u'à rendre  
 voit faite.  
 étoient les

vertus d'un particulier, bien différentes 

---

 de cet assemblage de qualités & de ta-  
 XI.  
 lens qui sont nécessaires à ceux dont dé- **SIÈCLE.**  
 pend le sort des Empires. Par une fausse  
 politique, il voulut économiser sur la  
 solde des gens de guerre, & le nombre  
 des troupes nécessaire à la défense de  
 l'État; & par une suite de cette mau-  
 vaise opération, les armées furent en  
 peu de tems réduites à des corps foi-  
 bles, sans émulation & sans courage.  
 L'indolence & le mécontentement s'em-  
 parerent du petit nombre de troupes qui  
 restoit pour couvrir les frontières, &  
 empirerent le mal. Les Turcs profité-  
 rent de ces circonstances favorables à  
 leurs desseins, pour ravager impunément  
 la Géorgie, l'Arménie, la Mésopota-  
 mie à l'Orient & au midi; & du côté  
 du Nord, ils désolèrent la Trace & la  
 Macédoine. Toutes les armées que Du-  
 cas leur opposa, trop foibles & trop  
 mal disciplinées, furent détruites. Si la  
 peste & les Bulgares n'eussent pas fait  
 périr cette multitude de barbares qui  
 marchoit au nombre de plus de six  
 cent mille, l'Empire de Constantinople  
 eût probablement succombé à leurs ef-  
 forts. L'argent que Constantin-Ducas

— avoit amassé par une économie ruineuse, fut employé à acheter la paix de ceux qui l'avoient demandée sous Comnène. Une si mauvaise administration souleva tous les esprits, & les murmures s'élevèrent de toute part, de sorte que les derniers jours de Constantin furent remplis d'amertume. Il mourut de langueur en 1067, âgé de soixante ans, après sept ans & demi de règne. Il laissa l'Empire plus affoibli & plus épuisé que jamais. Le respect qu'il conserva toujours pour Isaac Comnène, qui l'avoit appelé au Trône, est ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire.

Constantin-Ducas avoit réglé avant sa mort que la souveraine puissance passeroit à ses trois fils, Michel, Andronic & Constantin, sous la tutèle d'Eudoxie leur mère, parce qu'ils étoient encore dans la première jeunesse. Malgré les sermens qu'il avoit exigés du Sénat, qu'il ne reconnoîtroit point d'autre Empereur que ses enfans, & d'Eudoxie, qu'elle ne passeroit pas à de secondes noces, ses dernières volontés furent mal exécutées. L'Empire attaqué de tous côtés avoit besoin d'un Chef, & Eudoxie d'un protecteur. L'Impératrice crut trouver

dans Romain-Diogène, Général habile, & déjà célèbre par ses exploits, l'homme le plus capable de prendre les rênes du Gouvernement dans la situation critique où étoient les choses. Elle en fit son époux, pour qu'il devînt sous la pourpre impériale le défenseur de l'Etat, & son propre appui. Elle comptoit que la reconnoissance le rendroit docile & dépendant; mais elle se trompoit. Ce Prince étoit d'un caractère fier, impérieux, incapable de plier sous les volontés d'autrui. Il auroit cru s'avilir & déshonorer le Trône, en se laissant dominer par une femme.

A cette fierté naturelle, Romain-Diogène joignoit de grands talens pour la guerre, & une intrépidité qui lui faisoit affronter la mort comme un simple Soldat. Il eut besoin de cette valeur tranquille qui voit le danger sans le craindre, dans les occasions périlleuses où il se trouva plus d'une fois, en combattant contre les Turcs. Cette guerre mêlée de bons & de mauvais succès, mais toujours honorable à Romain par la fermeté héroïque avec laquelle il soutint ses révers, fut la principale affaire de son règne. Malgré



XI. les soins qu'il se donna pour rétablir  
 la discipline militaire, & rappeler  
 S I È C L E. dans le cœur du soldat cette ancienne  
 valeur des Romains, dont il étoit lui-  
 même un modèle, il fut malheureux  
 dans la bataille qu'il livra au Sultan Alp-  
 Arflan. Son armée fut taillée en pièces,  
 après un carnage effroyable; lui-même n'é-  
 vita la mort que par son extrême bravoure  
 & celle de ses Gardes. Mais il tomba  
 au pouvoir du Sultan.

La nouvelle de sa captivité ayant été  
 portée à Constantinople, l'Impératrice  
 Eudoxie crut le moment favorable pour se  
 soustraire au joug d'un époux qu'elle avoit  
 mis sur le Trône, non pour être son  
 maître, mais le premier de ses sujets.  
 Elle fit donc proclamer Michel-Du-  
 cas, l'aîné de ses fils, à condition qu'il  
 ne feroit rien sans elle. Mais son am-  
 bition fut encore trompée. Michel pro-  
 mit tout pour obtenir la pourpre, & sitôt  
 qu'il se vit indépendant, il fit raser sa  
 mère, & la reléqua dans un Monas-  
 tere. Cependant Romain-Diogène avoit  
 obtenu sa liberté, & déjà il étoit ren-  
 tré dans ses Etats, lorsqu'il fut arrêté  
 par les Emissaires du nouvel Empereur.  
 On lui créva les yeux, & l'opération

fut faite avec tant de cruauté, que les vers s'étant mis dans ses plaies, il mourut au bout de quelques jours dans les plus vives douleurs. Il soutint dans sa disgrâce le caractère de grandeur & de fermeté qu'il avoit fait paroître dans tous les événemens de sa vie. L'Empire ne connut la perte qu'il avoit faite en lui, que quand elle fut irréparable.

Michel-Ducas n'avoit d'autre mérite que d'être né de l'Empereur Constantin-Ducas, dont il n'imita ni la sagesse, ni le courage. Indolent, foible, inappliqué, plongé dans la molesse, & dévoré d'une insatiable avidité, il abandonna le soin des affaires & l'usage du pouvoir absolu à des hommes vils qui pillèrent les peuples & ruinerent l'Etat. Il ne se réserva d'autorité que ce qu'il lui en falloit pour contenter ses passions. Le surnom de Parapinace qui lui a été donné, fait peu d'honneur à sa mémoire, & caractérise la bassesse des moyens qu'il employa pour s'enrichir. Sous un Prince qui négligeoit tous ses devoirs, l'Empire aussi mal défendu que mal gouverné, devint la proie des Turcs, des Scythes, des Esclavons qui se jette-

XI.

SIÈCLE:

**XI.**  
S I È C L E,

rent sur les Provinces. Des féditieux, conduits par un François, nommé Ur-fel, ravageoient l'intérieur; & pour comble de maux, les Ministres se disputoient les dépouilles du peuple. Un Gouvernement si vicieux ne pouvoit enfanter que des malheurs. La révolte éclata de toutes parts, & Ducas vit deux nouveaux Empereurs s'avancer à la tête de deux armées, pour lui disputer une Couronne qu'il ne favoit qu'avilir. Lâche dans le danger, comme le font toutes les ames foibles, il ne songea pas même à se défendre. A peine vit-il l'orage se former, qu'il se retira dans un Monastère. Il fut dans la suite Archevêque d'Ephèse.

Les deux compétiteurs à l'Empire étoient Nicéphore-Brienne, homme distingué par sa naissance, ses emplois & une grande expérience dans l'art de la guerre; & Nicéphore-Botoniote qui commandoit les armées d'Orient. Ce dernier resta maître du Trône, après une guerre qui coûta beaucoup de sang, & dans laquelle son rival succomba. Il dut cette victoire au César Alexis Comnène, le guerrier le plus habile & le Prince le plus généreux de son tems.

Bot  
ni  
serv  
cra  
dire  
com  
dans  
Il r  
le n  
dre.  
cour  
Emp  
aim  
tant  
tale  
que  
aban  
dan  
de  
l'an  
A  
por  
d'un  
Rom  
ven  
rem  
fils  
per  
tion

Botoniate qui ne méritoit ni son rang , ni ses succès , paya d'ingratitude les services de Comnène. La jalousie & la crainte , vices des ames basses , lui rendirent sa fidélité suspecte , parce qu'il lui connoissoit assez de mérite pour réussir dans ses projets , s'il osoit en former. Il résolut donc de le faire arrêter & de le mettre hors d'état de rien entreprendre. Comnène instruit de son dessein , courut en Thrace se faire proclamer Empereur par les troupes dont il étoit aimé. Ayant ensuite marché vers Constantinople , il prit d'assaut cette Capitale , & força Botoniate à quitter les marques de la souveraineté. Ce lâche Prince abandonné de tout le monde , se retira dans un Couvent , où il mourut peu de tems après ; cette révolution est de l'an 1081.

Alexis Comnène que cet événement porta sur le Trône des Grecs , sortoit d'une famille illustre , originaire de Rome , & l'une de celles qui étoient venues s'établir à Constantinople du tems de Constantin le Grand ; il étoit fils de Jean Comnène , frère de l'Empereur Isaac. Les Historiens de sa Nation l'ont représenté comme un des plus

——— grands Princes qui aient gouverné l'Empire d'Orient. Ils lui donnent toutes  
 XI. les vertus & tous les talens d'Isaac, son oncle, avec plus d'étendue dans l'esprit, plus de suite dans les projets, des vues plus grandes & une politique plus consommée. Les Latins au contraire qu'il avoit appellés à son secours, & qui eurent beaucoup à se plaindre de lui, l'ont peint des couleurs les plus noires. A les en croire, c'étoit un Prince ombrageux, léger, perfide, sans vérité, sans foi, sans reconnoissance, sacrifiant ses amis & ses alliés à ses mcindres soupçons, & toujours prêt à rompre ou à renouveler ses sermens, pour les violer encore, lorsqu'il le croyoit utile à ses intérêts. Dans cette contrariété de jugemens, un Historien sans prévention doit accorder à ce Prince de grands talens pour la guerre, une valeur extrême & beaucoup de prudence jointe à beaucoup d'activité; mais il doit avouer en même tems, qu'il fut déshant à l'excès, qu'il se joua souvent de sa parole, & que sa politique soupçonneuse dégénéra plus d'une fois en ruse & en perfidie. Son règne qui s'étendit jusqu'à la dix-huitième année du douzième siècle, fut

fut rempli d'événemens extraordinaires, la plupart heureux, quelques-uns funestes pour l'Empire; & presque tous glorieux pour lui. Il fut faire la guerre avec courage, gouverner avec sagesse, négocier avec habileté. Par son application & la variété de ses talens, il fut donner le mouvement à tout; & son génie aussi vaste qu'actif, le mit toujours au-dessus des obstacles qui semblerent ne se multiplier & ne renaître, que pour lui donner occasion de déployer les ressources étonnantes qu'il trouvoit en lui-même. Nous aurons encore occasion de revenir à ce Prince & à Nicéphore-Botoniote, son prédécesseur, dans les articles où nous parlerons de l'état politique de l'Occident, & des Croisades. Nous y avons renvoyé, pour éviter les redites, plusieurs événemens qui appartiennent à ces deux règnes.

XI.

SIÈCLE



XI.  
SIÈCLE.

## ARTICLE II.

*État de la Religion & de l'Empire des  
Musulmans en Orient.*

L'HISTOIRE du dixième siècle nous a montré l'Islamisme divisé par des schismes & des hérésies, le Califat réduit à la puissance spirituelle, les Emirs Al-Omara disposant à leur gré de cette dignité suprême, & l'ambition des Chefs élevant de toutes parts des Etats indépendans, qui sont toujours en guerre les uns contre les autres, pour s'affermir & pour s'étendre. Au milieu de ces agitations, divers Conquérens fondèrent, au sein même de l'Empire Musulman, des puissances qui se rendirent bientôt redoutables, & qui changèrent l'ancienne constitution, en introduisant des principes de gouvernement conformes à la politique & aux projets ambitieux de ces nouveaux Souverains, qui, devant tout à leur épée, ne consultoient que leur propre intérêt dans leurs rapports avec le Chef de la Religion, & dans leurs alliances avec les

autre  
nou  
doie  
puyé  
cont  
nou  
éten  
fant  
droit  
s'étoi  
tifes  
de la  
T  
comm  
life  
comm  
mêm  
autor  
la sup  
pects  
des r  
ture  
tout,  
Il ne  
somp  
titoit  
ces lu  
vant l  
tre de

autres Princes. Les Fathimites, comme nous l'avons remarqué, qui se prétendoient issus du sang de Mahomet, appuyés sur une généalogie qu'on leur contestoit, avoient formé en Égypte une nouvelle Monarchie qu'ils cherchoient à étendre par leurs conquêtes ; & réunissant, comme les premiers Califes, les droits de l'Autel à ceux du Trône, ils s'étoient déclarés à leur exemple Pontifes & Monarques dans tous les pays de leur domination.

Telle étoit la situation des choses au commencement du XI<sup>e</sup>. siècle. Le Calife de Bagdad étoit toujours regardé comme unique Souverain par ceux-là même qui le dépouilloient. Mais sans autorité dans sa Capitale, & n'ayant de la suprême puissance que de vains respects & un faste emprunté, il dispensoit des titres d'honneur, donnoit l'investiture des Etats, & paroïssoit disposer de tout, tandis qu'il ne lui restoit plus rien. Il ne subsistoit au milieu d'un Palais somptueux, que par les pensions qu'il tiroit des Emirs, & que ces petits Princes lui payoient ou lui refusoient suivant leur caprice. Sa Garde étoit l'arbitre de sa destinée ; & quoique les hon-



**XI.** **SIÈCLE.** neurs sacrés lui fussent réservés , quoi-  
 qu'on n'approchât de son Trône qu'en  
 l'adorant , on se jouoit de ce vain fan-  
 tôme , dont l'existence dépendoit de ceux  
 qu'il voyoit prosternés devant lui. L'au-  
 torité pontificale , seul & dernier apa-  
 nage qui restoit au successeur de Maho-  
 met , n'étoit pas moins affoiblie que le  
 pouvoir civil & politique. Les Fathimi-  
 tes en Egypte , & les Souverains de Cor-  
 doue en Espagne , s'étoient attribués les  
 honneurs & la puissance du Califat , de  
 sorte qu'il y avoit en même tems dans  
 la Religion Mahométane , trois Ponti-  
 fes , trois dépositaires de l'autorité spi-  
 rituelle , trois oracles de la foi , qui se  
 regardoient mutuellement comme des  
 usurpateurs & des impies.

Ces divisions qui auroient dû s'oppo-  
 ser aux progrès de la Loi Musulmane ,  
 ne servirent au contraire qu'à l'étendre  
 de plus en plus , & à lui soumettre de  
 nouvelles Nations. Les Turcs , peuple  
 féroce & belliqueux , sortis des Huns &  
 des Tartares , divisés en vingt-quatre  
 branches ou tribus , ayant franchi les  
 montagnes & les fleuves qui leur ser-  
 voient de barrières , se jetterent sur les  
 Provinces Musulmanes les plus exposées

à leurs incursions. D'abord ils n'avoient d'autre but, comme leurs ancêtres, & comme les Danois en Europe, que de s'enrichir par le pillage & de faire des esclaves; mais ensuite la beauté du climat, l'opulence des Villes que le commerce & les dépouilles des Grecs avoient rendues florissantes, & la mollesse des habitans, les invitèrent à former des établissemens durables. Ils eurent de tems en tems à leur tête des hommes célèbres dans les Histoires Orientales par leurs exploits & leur sagesse, qui, devenus puissans & redoutables, soumi-  
 rent à leur joug des pays immenses. Tels furent entr'autres Mahimoud, qui prit le premier le titre de Sultan; Thogrulbeg, qui se rendit maître de Bagdad, & poussa ses conquêtes jusques dans l'Inde; & Alp-Arslan, qui enleva plusieurs Provinces aux Empereurs de Constantinople, mit en fuite leurs armées, & fit chanceler leur Trône. Il ne manquoit à ces Princes, pour être de véritables héros, que d'avoir des mœurs plus douces, une politique plus humaine, & des vues plus suivies dans leurs opérations & dans leur gouvernement.

La plupart de ces Nations victorieu-

XI.   
 S I È C L E.   
 —————  
 ses étoient idolâtres avant leurs incur-  
 sions , mais devenues sédentaires dans  
 les lieux de leurs conquêtes , elles em-  
 brassèrent la Religion de Mahomet. En  
 adoptant les dogmes de l'Alcoran, elles  
 se remplirent de ce fanatisme intolé-  
 rant & destructeur , que l'Islamisme ins-  
 piroit à tous ses profélytes , sur-tout  
 dans les premiers tems de leur conver-  
 sion. Cette disposition contribua pres-  
 qu'autant à étendre la domination des  
 Turcs que le succès de leurs armes. Ils  
 combattoient par motif de Religion les  
 tribus qu'ils traitoient d'infidèles , parce  
 qu'elles demeuroient attachées au Paga-  
 nisme , quoiqu'elles eussent avec eux  
 une origine commune , & qu'ils dussent  
 les regarder comme différentes portions  
 d'une même famille. Par-là ils aug-  
 mentoient leur puissance , ils accoutu-  
 moient les vaincus à ne voir en eux  
 que des frères , ils se rendoient chers  
 aux Califes , qui n'ayant plus d'autre  
 appui que la Religion , prodiguoient à  
 leurs Princes les titres brillans de *Main  
 droite de l'Etat* , & de *Protecteurs des  
 fidèles*.

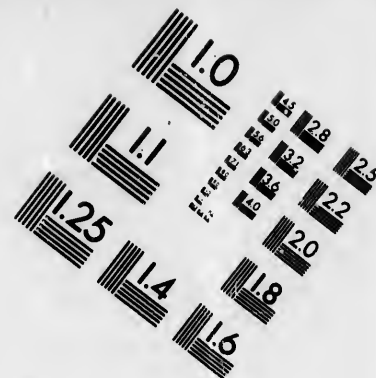
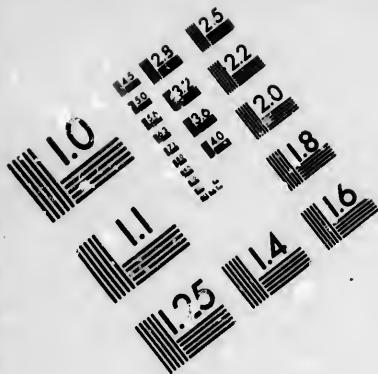
De toutes les tribus à qui le nom  
 de Turcs étoit commun , celle des Sel-

jioucides devint la plus célèbre & la plus formidable. Elle avoit pris son nom de Seljiouk, l'un des plus grands Capitaines de la Nation Turque. Ils étoient déjà maîtres du Korassan, & leurs conquêtes commençoient à s'étendre vers l'Orient & le midi, sous la conduite du fameux Thogrul-beg, lorsque le Calife Caïm, captif dans Bagdad, les appella à son secours. Thogrul-beg, qui venoit de renverser un Trône, & de prendre le titre de Sultan, se rendit promptement à l'invitation du Calife, après avoir terminé quelques entreprises qu'il avoit commencées, & qu'il acheva glorieusement, comme toutes les autres auxquelles il s'étoit déjà livré. Arrivé aux portes de Bagdad, il força les habitans de les lui ouvrir, & délivra le Calife de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cette protection éclatante, généreusement accordée au Chef de la Religion, & la reconnoissance du Pontife qui se manifesta par les honneurs excessifs qu'il rendit à son libérateur, mirent le comble à la gloire de Thogrul-beg. On regarda les Seljioucides comme les défenseurs du Trône & de l'Autel, & cette Nation domina bientôt dans tout l'Orient.

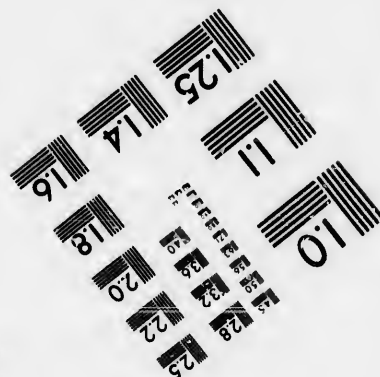
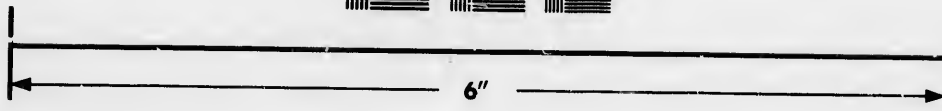
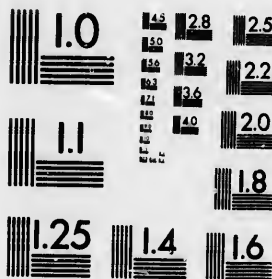
XI.

SICCLA.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 472-4593



Depuis le milieu de ce siècle, les  
XI. Empereurs de Constantinople ne cessè-  
S I È C L E rent pas d'avoir à se défendre contre  
ces redoutables ennemis. Constantin  
Monomaque voyant les progrès rapides  
de leur puissance, & n'étant point en  
état de s'y opposer, crut devoir recher-  
cher leur alliance. Thogrul-beg, qui  
vouloit avoir le tems d'affermir ses con-  
quêtes, se prêta aux vues du Monarque  
Chrétien, avec une apparence de bonne  
foi qui le trompa. Mais le traité fut  
bientôt rompu par les nouvelles entre-  
prises du Prince Musulman. Ses Géné-  
raux essayèrent des défaites; mais ces  
pertes qu'ils ne tardèrent pas à réparer,  
ne firent qu'irriter leur animosité contre  
les Chrétiens, & les excitèrent à laver leur  
honte dans le sang de ceux qu'ils appel-  
loient infidèles. Ils ravagèrent tous les  
pays qu'arrose l'Euphrate, s'emparèrent  
de la Médie, soumirent l'Arménie &  
les Provinces voisines, de sorte qu'à  
la mort du Sultan Thogrul-beg, toutes  
ces belles contrées, qui avoient fait partie  
de l'Empire Grec, se trouvoient enfer-  
mées dans ses vastes Etats. Son neveu  
& son successeur Alp-Arslan, non moins  
brave & non moins heureux que lui,



continua ses conquêtes, & les étendit encore. Romain-Diogène tomba en son pouvoir, ainsi qu'on l'a rapporté dans l'Article précédent. De son adverfaire, il étoit devenu son ami, & voulut être son vengeur, lorsqu'il apprit le traitement cruel qu'on lui avoit fait, en arrivant dans ses Etats. Ce fut le sujet d'une nouvelle guerre; & la Géorgie qu'il enleva aux Grecs, devint le théâtre de sa vengeance. Il en réduisit tous les habitans en servitude, & il obligea les Grands à porter, au lieu d'ornemens, un fer-à-cheval attaché à l'oreille. Cette marque d'ignominie à laquelle ils ne pouvoient se soustraire qu'en renonçant à J. C., en engagea plusieurs à quitter le Christianisme, pour se faire Mahométans. Ce Sultan, qui termina ses jours au milieu de ses prospérités par le fer d'un assassin, s'étoit rendu si puissant dans toute l'Asie, qu'il avoit vu, dit-on, douze cens Souverains ou fils de Souverains, humiliés aux pieds de son Trône.

Pour achever le tableau de la Religion & de la puissance Musulmane au XI<sup>e</sup>. siècle, il ne reste plus qu'à faire connoître les Dynasties qui s'établirent à Iconium, à Alep & à Damas. C'est

par-là que nous terminerons cet Article.

XI.

**SIÈCLE.** Vers l'an 1074, le Sultan de Perse, Malck-Sehah donna une armée à Soliman, fils de Koutoulmisch, & petit-fils de Seljiouk, avec ordre de passer dans les Provinces de l'Asie mineure, depuis la Syrie jusqu'au Bosphore, & d'en faire la conquête. Il lui abandonnoit la souveraineté de ces contrées, après qu'il les auroit soumises. Soliman n'éprouva pas beaucoup de difficultés dans son entreprise. Les Provinces qu'il attaquoit, étoient depuis long-tems exposées aux incursions des Sarrasins & des Turcs. Il les trouva presque sans défense, & dans un épuisement qui ne leur permit pas de s'opposer à ses dessein. Il s'avançoit du côté de Constantinople après avoir subjugué la Bithynie, lorsqu'une armée d'Alexis Comnène suspendit sa marche. On entra en négociation, & l'on parla de paix. Alexis l'accepta avec d'autant plus d'empressement, qu'il avoit alors de grandes affaires du côté de l'Occident; & Soliman qui ne vouloit pas s'exposer à perdre sa conquête, ne s'y refusa point.

Mais le Prince Turc n'employa ce tems de repos, qu'à se préparer à de

cet Article.  
 an de Perse,  
 armée à Soli-  
 h, & petit-  
 re de passer  
 e mineure,  
 sphore, &  
 ui abandon-  
 es contrées,  
 es. Soliman  
 e difficultés  
 ovinces qu'il  
 ng-tems ex-  
 Sarrafins &  
 presque sans  
 ment qui ne  
 er à ses des-  
 de Constan-  
 la Bithynie,  
 omnène sus-  
 en négocia-  
 Alexis l'ac-  
 pressément,  
 s affaires du  
 iman qui ne  
 dre sa con-  
 'employa ce  
 éparer à de

nouveaux exploits. Il n'observa donc le ~~traité~~  
 traité, que pour se mettre en état de ~~recommencer~~ XI.  
 recommencer la guerre avec plus de suc- S I C L E.  
 cès. Dès qu'il eut rassemblé de nou-  
 velles forces, on le vit rentrer en campa-  
 gne. Ses armes furent encore plus heu-  
 reuses qu'elles n'avoient jamais été. La  
 Lycaonie, la Cappadoce, l'Isaurie, la  
 Phrygie, le territoire de la Ville d'E-  
 phèse, la Paphlagonie & la Province  
 dont Trébisonde étoit la Capitale, tom-  
 bèrent en son pouvoir, outre la Bithynie  
 dont il s'étoit rendu maître dans sa pre-  
 mière expédition. Il établit sa résidence  
 à Iconium en Lycaonie, & il en fit la  
 Capitale de la nouvelle Monarchie qu'il  
 venoit de fonder. Ce Conquérant mou-  
 rut en 1085, après une bataille qu'il  
 perdit contre un Général du Sultan de  
 Perse, à qui la rapidité de ses conquêtes  
 avoit donné de l'inquiétude. Son fils qui  
 porta, comme lui, le nom de Soliman,  
 fut son successeur. Il affermit sa puis-  
 sance, & devint un voisin redoutable  
 pour les Empereurs de Constantinople.  
 Telle est l'origine des Sultans d'Ico-  
 nium, que les Ecrivains Arabes appellent  
 Sultans de Roum, parce que les Pro-  
 vinces de l'Asie mineure, dont ils

avoient formé leur Empire, étoient un  
XI. démembrément de celui des Grecs, à  
S I È C L E. qu'ils les peuples d'Orient donnoient tou-  
jours le nom de Romains.

Les deux Dynasties d'Alep & de Damas, ont eu pour fondateur Tou-roufch, frere de Malck-Sehah, Sultan de Perse, vers l'an 1078. Ce Prince entreprit la conquête de la Syrie, qui étoit sous la domination des Califes d'Egypte. Après diverses alternatives de succès & d'infortunes, il parvint à se rendre indépendant dans les pays que le sort des armes lui avoit soumis. A sa mort, ses états furent partagés entre deux de ses fils, qui s'établirent, l'un à Alep, & l'autre à Damas, avec le titre de Sultan, ce qui forma deux petites souverainetés. Nous verrons souvent ces petits Princes armés les uns contre les autres, & se réunir quelquefois pour s'opposer aux Grecs & aux Croisés. Il n'entre point dans notre plan de suivre les révolutions particulières de ces foibles Puissances de l'Asie. Nous ne parlerons des événemens qui les intéressent, qu'autant qu'ils se trouveront liés avec l'Histoire des Princes Chrétiens, que les guerres saintes, commencées

dans ce siècle, mirent souvent aux pri-  
ses avec eux.

XI.

Il nous reste un mot à dire de la fa-  
meuse Dynastie des Bathéniens ou Is-  
maéliens, connus dans l'histoire des  
Croisades sous le nom d'assassins, dont  
nous aurons plus d'une fois occasion de  
parler dans la suite. Le fondateur de  
cette Nation qui fit trembler tous les  
Princes d'Orient, se nommoit Assah-  
Sabah. Il s'établit au nord de la Perse,  
dans la Province de Dilem, vers l'an  
1090, avec une troupe d'Arabes qu'il  
avoit rassemblés. Il passoit pour savant  
dans l'art de la Magie, & l'on attribue  
à ses prestiges le fanatisme étrange qu'il  
inspira sans distinction à tous ceux qui  
se mirent sous sa loi. Il les avoit ren-  
dus si dociles à ses ordres, qu'au pre-  
mier signe de sa volonté, ils exécute-  
roient sans balancer tout ce qu'il leur  
commandoit, fût-ce de s'enfoncer le  
poignard dans le sein, ou de se précipi-  
ter du haut des rochers. On a écrit  
que pour les amener à ce degré d'obéis-  
sance fanatique qu'on auroit peine à  
croire si elle n'étoit attestée par une  
foule de témoins oculaires, il les fai-  
soit enivrer jusqu'à perdre tout senti-

ment, & que dans cet état, il les fai-  
 XI. soit transporter dans un lieu délicieux,  
 S I È C L E où rien de ce qui peut enchanter & fa-  
 tisfaire les sens ne manquoit à leurs de-  
 sirs. Quand ils avoient passé quelques  
 jours dans le sein des voluptés, on les  
 envroit encore, & on les rendoit à eux-  
 mêmes. L'esprit tout rempli de ce qu'ils  
 avoient éprouvé, on les assuroit que le  
 bonheur dont ils avoient fait l'essai,  
 seroit après la mort le prix éternel de  
 leur docilité. Il n'en fallut pas davan-  
 tage pour allumer l'imagination vive de  
 ces hommes ignorans, & les rendre  
 capables de tout. La Religion qu'Assan-  
 Sabah s'étoit formée, étoit un Maho-  
 métisme mêlé de quelques idées em-  
 pruntées des autres cultes de l'Orient.  
 Les dogmes du Paradis & de la fatalité,  
 qui faisoient la base de sa croyance,  
 servoient beaucoup à maintenir ses su-  
 jets dans les dispositions d'obéissance  
 aveugle & de plein dévouement où il  
 les avoit mis.

On raconte que le Sultan de Perse,  
 instruit de ce que tous les Souverains  
 avoient à craindre de la part de ces fa-  
 natiques, envoya un Officier vers leur  
 Chef, pour le sommer de sortir dans

peu de ses Etats, où pour lui déclarer la guerre, s'il refusoit d'obéir; & qu'Assan-Sabah, sans répondre à cet Officier, appella deux de ses gens, ordonnant à l'un de se tuer, & à l'autre de se jeter du haut d'une tour, ce qu'ils firent sans hésiter; alors se tournant du côté de l'Officier: *Allez apprendre au Sultan, lui dit-il, que j'ai soixante- & dix mille hommes aussi déterminés à m'obéir, que ces deux-là.* Ce fut toute sa réponse, & le Sultan jugea qu'il y avoit trop de danger à faire la guerre contre un Chef dont les volontés étoient si bien exécutées. Ce Peuple étonnant fut la terreur de l'Asie pendant plus d'un siècle & demi, sous les régnes de huit Princes. Il en passa des hordes en diverses contrées, sous des Commandans qui dépendoient du Chef principal, & qui avoient tous le même pouvoir & le même ascendant que lui, sur ceux qu'ils commandoient en son nom. Les Historiens des Croisades ont donné le nom de *Vieux de la montagne*, au Chef de ceux qui pénétrèrent dans la Syrie, & s'établirent dans les gorges du Mont- Liban.



XI.

S I È C L E .

## A R T I C L E III.

*Etat politique de l'Occident.*

L'OCCIDENT n'étoit pas moins agité que l'Orient, quoiqu'on n'y vit pas des révolutions si fréquentes, des crimes si atroces, ni tant de Princes élevés par la rébellion, & renversés par le parricide. Les troubles dont l'Europe étoit remplie, les guerres qui la déchiroient, & les révoltes qui obligeoient souvent les Souverains à s'armer contre leurs propres Sujets, étoient les suites malheureuses de l'Anarchie féodale. Ce Gouvernement, tout monstrueux qu'il étoit, avoit ses Loix fondées sur l'usage & sur une sorte de convention tacite qui s'étoit établie par le fait; mais ces Loix n'obligeoient que le foible, & tout vassal assez puissant pour faire la guerre à son Suzerain, ou par lui-même, ou par le secours de ses alliés, pouvoit fouler aux pieds ces Loix & ces usages, auxquels il favoit se soustraire par la force. Ce système étoit celui de l'Europe entière; mais sa funeste influence n'étoit nulle part



plus sensible & plus générale qu'en France, comme nous le verrons bientôt. Heureusement qu'il se forma dans les esprits des idées qui occasionnèrent une foule d'événemens inattendus, & que des projets de conquêtes éloignées présentèrent au courage inquiet des Princes & des Seigneurs, un nouvel objet vers lequel on se porta de toutes parts. On le saisit avec l'ardeur que produit un enthousiasme subit qui se communique en un instant, & que tout le monde s'empresse à partager. Cette fermentation, qui fut bientôt universelle, changea les vues, les intérêts, la politique, & donna aux Grands, aux guerriers & aux peuples, une impulsion dont les suites devinrent avec le tems, plus heureuses qu'on n'auroit pu l'espérer. Mais avant qu'on éprouvât ces effets avantageux que les circonstances firent naître, il arriva dans les différentes portions de l'Europe, bien des révolutions extraordinaires que nous allons parcourir.

La puissance des Empereurs d'Allemagne influoit plus que toute autre sur les affaires générales, par les rapports nécessaires qu'ils avoient en vertu de leur dignité avec les Etats du Nord &

---

 XI.

SIÈCLE.

du Midi. A la mort d'Othon III, qui  
 XI. ne laissoit point d'enfans, il y avoit eu de  
 S I È C L E. grandes contestations en Allemagne &  
 en Italie, sur le choix de son successeur.  
 Enfin les suffrages se réunirent en faveur  
 de Henry, Duc de Bavière, arrière-petit-  
 fils de Henry l'Oiseleur. La réputation  
 de justice, de douceur, de modération  
 & de piété dont il jouissoit avant son  
 élection, détermina les Prélats & les  
 Grands à le choisir pour Chef du Corps  
 Germanique. Il soutint la haute opi-  
 nion qu'on avoit conçue de lui, par la  
 sagesse de son gouvernement, & par tou-  
 tes les vertus royales & militaires, qu'il  
 joignit aux vertus chrétiennes. Il donna  
 ses premiers soins à calmer les troubles  
 de l'Allemagne, excités par le dépit de  
 quelques Princes auxquels il avoit été  
 préféré. Ensuite il tourna son attention  
 du côté de l'Italie.

Un Seigneur ambitieux & puissant,  
 nommé Hardouin, s'y étoit formé par  
 ses intrigues, & en répandant beaucoup  
 d'argent, un parti considérable qui le dé-  
 clara Souverain, sous le titre de Roi de  
 Lombardie. Mais cet usurpateur se ren-  
 dit bientôt odieux par sa tyrannie, de  
 sorte que Henry, secondé par un grand

nombre de Seigneurs, n'eut pas de peine à dissiper le peu de partisans qui lui restoient. Il reçut la Couronne impériale d'abord à Pavie, & ensuite à Rome, des mains du Pape Benoît VIII. Ce Pontife en la lui mettant sur la tête, le fit juger qu'il défendrait & protégerait l'Eglise, & qu'il serait fidèle au Saint-Siège & aux Papes légitimement élus, qui le rempliroient dans la suite. Le pieux Empereur en formant ces engagements, consulta plutôt sa Religion & son respect pour le Siège pontifical, que les maximes d'une politique prévoyante. Il ne lui vint pas à l'esprit, que les successeurs de Benoît pussent jamais se prévaloir contre les siens, d'un acte dicté par la piété. Henri étoit en guerre contre les Grecs, & après les plus brillans succès, il alloit leur enlever le peu de places qu'ils possédoient encore dans la Calabre & la Pouille, lorsque les maladies qui ravageoient son armée, le forcèrent d'interrompre le cours de ses victoires. A peine fut-il de retour en Allemagne, qu'il mourut avec la réputation d'un bon Prince, d'un habile guerrier & d'un sage. L'Eglise de Bamberg qu'il avoit fondée & richement dotée, fut le lieu

XI.

SIÈCLE.

de sa sépulture. Son règne avoit duré  
 XI. vingt-trois ans. Ses vertus royales &  
 S I È C L E. politiques l'ont fait mettre au rang des  
 héros, & ses vertus chrétiennes au nom-  
 bre des Saints. L'Eglise honore aussi la  
 mémoire de sainte Cunégonde, son  
 épouse, qui se retira dans un Monas-  
 tère, pour achever de se perfectionner  
 par la prière & les bonnes œuvres.

Il y eut des mouvemens & des bri-  
 gues pour donner un successeur à ce  
 vertueux Prince. Il avoit recommandé  
 aux Seigneurs, avant de mourir, Cor-  
 rad, Duc de Franconie, comme le sujet  
 le plus propre à gouverner l'Empire dans  
 les conjonctures difficiles où l'on se  
 trouvoit. L'estime de Henri étoit un  
 préjugé bien favorable pour lui; aussi  
 réunit-il, enfin, toutes les voix des  
 Evêques & des Princes, malgré les in-  
 trigues de ses concurrens. Bouchard,  
 Evêque de Worms, s'étoit chargé de  
 son éducation, & avoit pris soin de dé-  
 velopper ses heureuses inclinations. L'in-  
 nocence de ses mœurs, l'égalité de son  
 caractère, & son goût pour la piété l'a-  
 voient rendu intéressant dès sa première  
 jeunesse. C'étoit par ces belles qualités  
 qu'il avoit plû au saint Empereur qu'il

venoit de remplacer. Elevé sur le Trône, il se montra jaloux d'en soutenir la splendeur & la dignité, avec une fermeté sans hauteur, & une magnificence sans profusion. Généreux & bienfaisant envers les autres, il se contentoit de peu pour lui-même. Sobre, économe, réglé dans sa dépense, il réservoit les fonds publics pour les besoins de l'Etat. Ce Prince avoit pacifié les troubles d'Allemagne, & réprimé les séditieux d'Italie. Il avoit été couronné par le Pape Jean XIX, & promettoit à l'Empire un gouvernement heureux, par sa haute sagesse & son amour pour la justice, lorsqu'il fut enlevé par une mort subite en 1039 dans la quinzième année de son règne. Les Loix qu'il fit pour établir dans l'Empire une Jurisprudence constante, & fixer les droits respectifs du Chef & des membres, l'ont fait regarder comme le principal auteur du droit féodal Germanique.

Conrad, afin de prévenir les troubles qui pouvoient naître à sa mort, pour l'élection de son successeur, avoit eu la sage précaution de faire couronner Henri, dit le Noir, son fils, à Aix-la-Chapelle en 1028, du consentement des

XI.

SIÈCLE.

**XI.**  
**S I È C L E**

Grands & des peuples. On espéroit trouver dans ce jeune Prince, la modération, la prudence & l'équité de son père; mais quoiqu'il ne fût pas sans belles qualités & sans talens, il s'en falloit beaucoup qu'il réunît tous les genres de mérite; qui avoient rendu Conrad si cher à ses sujets. Henri aimoit le bon ordre & la gloire. Il avoit de la valeur, des intentions droites; il desiroit de mériter l'amour des peuples, en travaillant à leur bonheur; mais il étoit quelquefois dur & fier envers les Grands; il les traitoit souvent avec hauteur; & il exigeoit d'eux une soumission & des respects qu'ils lui auroient accordés plus volontiers, s'il n'eût pas voulu leur en imposer le joug avec un despotisme qui révoltoit des Seigneurs naturellement jaloux de leurs droits. Cette conduite, & les préventions qu'elles firent naître dans l'esprit de ceux qui devoient concourir avec l'Empereur à la prospérité publique, ne lui permirent pas de faire tout le bien dont il auroit pu être l'auteur. Il rendit cependant un service essentiel à la société civile & chrétienne, en mettant fin au schisme qui déchiroit

l'É  
 IX  
 dif  
 He  
 un  
 fim  
 &  
 que  
 rec  
 II.  
 for  
 fils  
 avo  
 &  
 deu  
 ann  
 pren  
 soit  
 ture  
 doit  
 qu'i  
 gati  
 lui  
 rons  
 cette  
 arriv  
 vesti  
 divis  
 doce

l'Eglise de Rome. Trois Papes, Benoît IX, Sylvestre III & Grégoire VI se disputoient la Chaire de St. Pierre. Henri les fit déposer tous les trois dans un Concile assemblé à Sutri, comme simoniaques & noircis d'autres crimes, & procura l'élection de Suidger, Evêque de Bamberg, Prélat d'un mérite reconnu, qui prit le nom de Clément II. Quoiqu'Henri fût encore dans la force de l'âge, il prit à l'égard de son fils la sage précaution que son père avoit prise pour lui, en le faisant élire & couronner de son vivant. Il mourut deux ans après dans la trente-neuvième année de son âge en 1056. C'est le premier Souverain d'Allemagne qui se soit attribué la nomination des Prélatures & des autres bénéfices. Il fonda ce droit sur celui des investitures, qu'il regardoit comme une des prérogatives du Trône que ses prédécesseurs lui avoient transmises. Nous exposerons l'origine & les fondemens de cette prétention, lorsque nous serons arrivés au tems où la querelle des investitures s'éleva dans l'Eglise, & divisa d'une manière si funeste le Sacerdoce & l'Empire.

XI.

SIÈCLE.

**XI.**  
S I È C L E.

Les Princes & les Grands d'Allemagne ne voyant à leur tête qu'un enfant de six ans, & une femme plus connue par sa piété, que par ses talens pour le Gouvernement, crurent pouvoir se livrer à tous leurs projets d'ambition. Mais ils éprouvèrent que l'Impératrice Agnès, tutrice de Henri IV, son fils, n'avoit pas moins de capacité pour régir un Empire, que de goût pour les vertus chrétiennes par lesquelles elle édifioit l'Eglise. Les rebelles d'Allemagne trouvèrent dans la prudence & la fermeté de cette Princesse, un frein qui arrêta leur inquiétude; & Rome apprit d'elle qu'une piété solide n'empêche pas les Souverains éclairés de faire valoir leurs droits contre le Chef de la Religion, quand il entreprend de les violer. Si le jeune Henri eût profité dans son enfance des leçons & des exemples d'une mère qui joignoit tant d'élévation d'esprit à tant de sagesse dans la conduite, son règne auroit été moins exposé aux orages qui le troublèrent. Mais ce Prince annonça de bonne-heure le caractère impétueux, l'humeur bouillante & les passions indomptées qui le dominèrent toujours, & qui causèrent tous les malheurs

he  
ép  
gu  
inv  
un  
péc  
act  
voi  
le  
pas  
s'ér  
dev  
de l  
trou  
l'E  
info  
D  
où l  
font  
inca  
dom  
les c  
cauti  
le fo  
faire  
cateff  
mesu  
band  
sédu  
To



heurs de sa vie. Avec un courage à toute épreuve, une valeur qui l'égalait aux guerriers les plus illustres, une patience invincible dans les plus grands revers, un génie fécond en ressources & en expédients, une ame forte & capable des actions les plus héroïques, Henri pouvoit se rendre le Monarque de l'Europe le plus renommé; mais pour n'avoir pas su résister à ses penchans; pour s'être livré à des conseils pernicioeux, il devint le tyran de l'Empire, le scandale de la Religion, l'auteur des plus grands troubles qui eussent encore éclaté dans l'Europe, & l'artisan de ses propres infortunes.

Dès que ce Prince fût parvenu à l'âge où les hommes font connoître ce qu'ils sont, il ne montra que des vices. Aussi incapable de se contraindre que de se dompter, il se mit au-dessus de toutes les considérations, & négligea les précautions que le respect de son rang & le soin de sa réputation auroient dû lui faire prendre. Il ne connoissoit ni délicatesse dans le choix de ses plaisirs, ni mesure dans les excès auxquels il s'abandonnoit. Le rapt, la violence & la séduction étoient les moyens dont il se

XI.  
S I È C L E .

servoit pour satisfaire ses desirs ; & son inconstance égalant son impétuosité, il ne quittoit un objet que pour courir aussi-tôt après un autre qu'il abandonnoit de même. Les infamies, la cruauté, les oppressions, les folles dépenses, suites ordinaires d'une conduite aussi déréglée, lui firent plus d'une fois ajouter l'atrocité du crime à la débauche, assassinant les maris pour s'emparer des femmes, & sacrifiant jusqu'à ses compagnons de débauche, lorsqu'ils paroissoient le désapprouver, ou qu'ils refusoient de servir aveuglément ses passions.

Une vie si peu compatible avec les devoirs & la dignité du Trône, ne tarda pas à exciter le mépris & l'indignation. On commença par murmurer ; on se plaignit ensuite, & bientôt on en vint à un soulèvement général. Les scandales de Henri étoient publics & révoltans. On se crut dispensé à son égard des ménagemens qui étoient dûs à la Majesté impériale qu'il respectoit si peu. Ce Prince avoit tellement aliéné de lui les esprits & les cœurs, que l'Allemagne & l'Italie s'élevèrent à la fois contre lui. Il se vit donc en peu de tems

cit  
gan  
lan  
toit  
tise  
qu  
hun  
tra  
mè  
à c  
ger  
fils  
Trô  
&  
rica  
refu  
dou  
la  
de  
fusé  
Prin  
& f  
plier  
& p  
jours  
So  
d'Hu  
men  
quel

cité devant un Concile, & obligé de garder une épouse qu'il avoit calomniée sans lui faire perdre l'estime que méritoit sa vertu; excommunié par un Pape dont il avoit favorisé l'élection, quoiqu'il dût compter sur ses rigueurs; humilié aux pieds de ce Pape qui le traitoit en coupable, dans le tems même qu'il l'exhortoit à se justifier, & à convoquer une diète pour se faire juger; poursuivi à main armée par un fils qu'il venoit de faire asseoir sur le Trône; abandonné de tout le monde, & sollicitant pour vivre un Titre clérical dans l'Eglise de Spire, qui lui fut refusé; mourant enfin de misère & de douleur au milieu de sa carrière, avec la pensée désolante que les honneurs de la sépulture chrétienne seroient refusés à sa cendre. Tel fut le sort d'un Prince qui par sa naissance, ses forces & son génie, paroïssoit destiné à faire plier l'Allemagne & l'Italie sous sa Loi, & peut-être à ramener dans l'Europe les jours brillans de Charlemagne.

Sous le gouvernement sage & modéré d'Hugues Capet, la France avoit commencé à se remettre des calamités auxquelles elle avoit été en proie sous les

XI. derniers Princes de la Race Carlovin-  
 gienne. Elle voyoit sur le Trône dans  
 S I È C L E. la personne de Robert, un Prince éclairé, juste, affable, religieux, dont le caractère noble & franc inspiroit la confiance & l'amour. Ce Prince qui étoit savant pour le tems où il vivoit, consacra sa plume à la Religion; il célébra ses mystères & chanta les vertus des Saints qu'elle honore. L'Eglise a conservé quelques Hymnes de sa composition, avec quelques-unes de ces pièces cadencées & rimées, qu'on appelle *Profes*, mais ce sont plutôt des monumens de sa piété, que des preuves de son talent pour la Poésie. Nous avons parlé des efforts qu'il fit avant de rompre les liens si chers à son cœur qui l'attachoient à la Reine Berthe, sa première épouse. Il prévoyoit sans doute les chagrins domestiques qui seroient le fruit d'un autre engagement, où l'inclination & le sentiment n'avoient point de part. Constance qui remplaça Berthe, étoit fière, impérieuse, vindicative, caractère trop opposé à celui de ce bon Prince, pour qu'il ne s'élevât pas souvent entre eux de ces démêlés qui agitent les Cours, & qui influent même

sur  
 nem  
 Rob  
 sécu  
 pre  
 cer  
 révo  
 Prin  
 l'ho  
 rent  
 avoi  
 Roi  
 Fran  
 dem  
 des  
 & q  
 divi  
 L  
 trois  
 révo  
 Con  
 Pour  
 vues  
 qu'à  
 père  
 ses n  
 des  
 çant  
 l'on

sur les affaires. Elle lui suscita des ennemis jusques dans sa propre famille. Robert vit ses enfans aigris par la persécution & les caprices de leur mère, prendre les armes contre lui, & le forcer à les combattre. Deux fois cette révolte éclata, & deux fois l'amour des Princes pour un père qui méritoit l'hommage de tous les cœurs, les fit rentrer dans le devoir, d'où le dépit les avoit écartés. A la mort de ce pieux Roi, qui arriva l'an 1031, toute la France fut en deuil, & les peuples éplorés demandoient au Ciel de récompenser des vertus qui avoient fait leur bonheur, & qu'ils croyoient dignes des honneurs divins.

Le règne de Henri I, associé depuis trois ans à la Royauté, ouvrit par des révoltes que la haine implacable de Constance excita contre ce Prince. Pour faire entrer les Seigneurs dans ses vues qui ne tendoient à rien moins, qu'à priver Henri du Trône où son père l'avoit fait monter, elle calomnia ses mœurs & son caractère, le peignant des plus odieuses couleurs, & n'annonçant au peuple que des calamités, si l'on étoit assez lâche pour le laisser ré-

gner. Robert, Duc de Normandie, fut son défenseur contre les ennemis que les calomnies de sa mère lui avoient fait. La valeur & la prudence de Henri, secondé par un allié puissant, ramenèrent bientôt le calme. Cependant l'inquiétude ordinaire des grands Vassaux, & les rivalités qui s'allumoient entr'eux à la moindre occasion, remplirent tout ce règne de révoltes, de guerres intestines, & par conséquent d'attaques, de combats, de ravages & de malheurs. Ce fut encore pendant bien des années le sort de la France & de la meilleure partie de l'Europe, par une suite inévitable de la féodalité, qui s'étoit partagée en tant de branches & de rameaux, qu'elle couvroit le Royaume d'un bout à l'autre.

Pour assurer le Trône à Philippe, l'aîné de ses fils, Henri l'avoit fait sacrer & couronner en 1059; & à sa mort arrivée l'année d'après, il lui donna pour tuteur Baudouin V, Comte de Flandres, son beau-frère. Assuré du désintéressement & de la fidélité de cet allié, il ne craignit pas de le nommer en même tems Régent du Royaume. Philippe n'avoit que six ans, lorsqu'il

perdit son père. Baudouin répondit à la confiance dont Henri l'avoit honoré. XI.  
 Non-seulement il veilla comme un père à l'éducation de son pupille, mais encore il prit soin de maintenir le bon ordre & la tranquillité dans le Royanme, comme si ç'eût été son propre bien. SIÈCLE.  
 Heureux Philippe & ses sujets, si ce jeune Prince eût marché sur les traces d'un Régent si vertueux & si juste, que la mort lui enleva lorsqu'il n'avoit encore atteint que sa dix-huitième année, & dont il ne sentit peut-être pas assez la perte ! Philippe joignoit aux graces d'un extérieur intéressant, un esprit agréable, une éloquence naturelle & l'heureux talent de plaire. Mais il se prévalut trop de ces dons précieux de la nature, & il borna tout son mérite aux qualités aimables. Il ne songea qu'à mener une vie douce & voluptueuse, négligeant les devoirs les plus importants de la royauté, se livrant au goût du plaisir comme un particulier qui ne tient qu'à lui-même, & laissant l'autorité s'affoiblir dans ses mains, sans prendre part aux grands événemens qui se passaient sous ses yeux. Il arriva de-là que les grands Vassaux profitèrent de

~~=====~~ sa mollesse , pour se rendre encore plus  
 XI. puissans ; que les Papes étendirent leurs  
 S I È C L E. prétentions loin des bornes où ils s'é-  
 roient renfermés jusqu'alors ; que les  
 Evêques n'étant point soutenus , s'op-  
 posèrent foiblement au pouvoir pontifi-  
 cal qui pesoit sur eux ; & que le peuple  
 sans appui , méprisa un maître qui ne  
 savoit ni le défendre contre l'oppression  
 des Grands , ni mettre un frein à l'am-  
 bition qui le dépouilloit lui-même des  
 plus beaux droits du Trône.

Toutes les fautes & tous les malheurs  
 de ce Prince , qu'on ne peut s'empêcher  
 de plaindre , sortirent de la même source.  
 S'il eût été plus appliqué aux affaires du  
 Gouvernement , plus éclairé sur les vé-  
 ritables intérêts de l'Etat , il auroit vu  
 combien la conquête de l'Angleterre  
 par Guillaume , Duc de Normandie ,  
 en augmentant la puissance d'un vassal  
 déjà trop redoutable , pouvoit devenir  
 funeste à ses descendans. S'il eût été  
 moins ardent à suivre ses passions , il  
 auroit vu qu'en répudiant Berthe , fille  
 du Comte de Frise , sa première fem-  
 me , pour épouser Bertrade enlevée au  
 Comte d'Anjou , son mari , il s'expo-  
 soit aux foudres de Rome , sans que

les  
 fou  
 ave  
 s'un  
 rou  
 lég  
 c'é  
 en  
 Pri  
 rôl  
 tal  
 gu  
 qu  
 thê  
 lie  
 ab  
 ab  
 roy  
 en  
 pa  
 ess  
 ron  
 la  
 san  
 ple  
 rég  
 qu  
 gu



les Evêques du Royaume pussent l'y  
 foustraire. Enfin, s'il eût été moins  
 aveuglé par l'amour, il eût vu qu'en  
 s'unissant à une femme qui n'avoit pas  
 rougi de prendre la place de l'épouse  
 légitime, tandis qu'elle vivoit encore,  
 c'étoit une ennemie qu'il donnoit à ses  
 enfans du premier lit. En effet, ce  
 Prince qui auroit pu jouer le plus grand  
 rôle dans le monde, s'il eût tourné ses  
 talens du côté de la politique & de la  
 guerre, fut à peine compté pour quel-  
 que chose dans l'Europe. Frappé d'ana-  
 thême par le Pape Urbain II, au mi-  
 lieu de ses Etats, réduit à solliciter une  
 absolution qu'on lui fit acheter par des  
 abaissemens indignes de la Majesté  
 royale, peu considéré des Grands, &  
 encore moins aimé du peuple, dominé  
 par une femme hautaine & cruelle, qui  
 essaya de faire périr l'héritier de la Cou-  
 ronne par le poison, ce Prince mourut  
 la huitième année du douzième siècle,  
 sans être regretté dans la France, ni  
 pleuré dans sa propre famille. Il avoit  
 régné cinquante-un ans, & vécu cin-  
 quante-sept.

Nous avons vu que, malgré l'in-  
 quiétude des Seigneurs Ultramontains,

**XI.** & les intrigues des Papes, tout le Nord de l'Italie, & Rome même reconnoissoit la puissance des Empereurs d'Occident. Cependant les Grecs possédoient encore au Midi, des Villes & un vaste territoire qui leur étoient disputés par les Sarrafins. Mais les choses changèrent de face dans cette portion de l'Italie, depuis les premières années de ce siècle jusqu'à sa fin. Des gentilshommes Normands que la dévotion avoit conduits à la terre sainte, passèrent par-là en retournant chez eux. Ils virent les Chrétiens aux prises avec les infidèles. Leur zèle s'enflamma, & leur courage ramena la victoire du côté des Grecs qui étoient sur le point de tout abandonner aux Musulmans. On leur offrit des récompenses; ils n'en voulurent point d'autres, que l'honneur d'avoir secouru des Chrétiens, & humilié les ennemis de la foi. A leur retour en Normandie, ils parlèrent avec enthousiasme de leurs exploits & du beau climat qui en avoit été le théâtre. Les esprits étoient portés alors aux entreprises guerrières, & la Noblesse ne cherchoit que les occasions de se signaler par les faits d'armes. De jeunes Sei-

gneurs Normands , fils d'un père distingué par son rang , mais peu considéré à la Cour , où il ne plaisoit pas, & n'ayant qu'une fortune médiocre avec une famille nombreuse , ne purent entendre ces récits intéressans par leur nouveauté même , sans concevoir le desir d'aller moissonner des lauriers qui sembloient s'offrir à leur courage.

Tancrede de Hauteville dans le territoire de Coutance , étoit père de ces jeunes guerriers , qui d'aventuriers , ou si l'on aime mieux , d'auxiliaires des Grecs & des Princes de Salerne , devinrent en peu de tems Conquérens & Souverains de la Pouille , de la Calabre & de la Sicile. Ils couroient à la gloire , mais en même tems ils cherchoient à se procurer par leur valeur , un établissement plus avantageux & plus brillant qu'ils n'en pouvoient espérer en restant dans leurs foyers. On les reçut comme des étrangers vaillans & généreux qui venoient au secours des Chrétiens , sans autre motif que celui d'être utiles. Dans les commencemens ils ne démentirent point cette opinion. Mais lorsque les Sarrafins eurent été chassés , ils songèrent à dépouiller aussi les Grecs , &

à s'établir par droit de conquête dans  
 XI. un pays arrosé de leur sang. Dès  
 S I È C L E. qu'ils eurent fait connoître ce dessein,  
 & qu'ils se furent mis en état de l'exé-  
 cuter, avec le secours des nouvelles  
 troupes qu'ils avoient fait venir de leur  
 pays, les Papes qui les avoient bien  
 accueillis d'abord, se déclarèrent contre  
 eux. Mais ils bravèrent les foudres lan-  
 cés sur eux par les Pontifes, comme  
 ils avoient bravé l'épée des Sarrasins &  
 des Grecs. Constans dans leur projet,  
 heureux dans leur entreprise, ils for-  
 cèrent par leurs succès & leur généro-  
 sité, ces mêmes Pontifes qui les avoient  
 traités en criminels, de leur devenir  
 favorables. L'intérêt & le besoin de  
 trouver un secours nécessaire, eut sans  
 doute plus de part à ce changement  
 que la reconnoissance. Léon IX tombé  
 entre leurs mains par le sort des armes,  
 éprouva qu'ils n'étoient ni des barbares  
 incapables de procédés nobles & désin-  
 téressés, ni des Chrétiens rebelles qui  
 ne fussent pas rendre au Chef de l'Eglise  
 ce qui lui est dû.

Nicolas II crut utile à ses vues de  
 s'en faire des amis; & Grégoire VII  
 réfugié auprès d'eux, pour se dérober

à la vengeance de l'Empereur Henri IV, légitima les conquêtes de ces braves frères, en donnant à Robert Guiscard, le dernier d'entr'eux, l'investiture des Villes & territoires qu'ils ne tenoient que de leurs épées : encore ce Pontife habile mit-il pour condition à cette grace, que le Saint-Siège auroit la suzeraineté de tous les pays dont il s'agissoit, & que les successeurs de Robert seroient chargés d'une redevance annuelle envers les siens. Après ce traité que la politique fit proposer & accepter, en vain les Grecs entreprirent-ils de regagner ce qu'ils venoient de perdre. Toutes les fois qu'ils firent des tentatives sur l'Italie, ils trouvèrent contre eux les Papes qui couvroient leurs Vassaux d'une égide sacrée; & les nouveaux Conquérens, qui bien loin de craindre les Souverains de Constantinople, portèrent la guerre dans leurs Etats, & les firent trembler dans les murs de leur Capitale. Telle fut l'origine des Royaumes de Naples & de Sicile, & celle des droits que le Saint-Siège s'est acquis sur ces deux Monarchies, & qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

N'oublions pas de dire que vers ce

---

 XI.

SIÈCLE

XI. tems deux Villes dont les foibles com-  
 mencemens n'avoient pas annoncé leur  
 S I È C L E. grandeur future, se firent compter au  
 nombre des Puissances, & partagèrent  
 entr'elles l'Empire des mers. Ces deux  
 Villes célèbres qui soutiennent encore  
 leur considération, après tant de siècles,  
 par de sages Loix & une industrieuse  
 activité, sont Venise & Gênes. Venise  
 dut son origine à quelques familles de  
 Vénètes, ancien peuple d'Italie, qui  
 vers la fin du sixième siècle, à l'arrivée  
 des Lombards, se réfugièrent dans les  
 Ilots formés par les bouches du Pô.  
 Par des accroissemens successifs, ces fa-  
 milles formèrent un peuple qui s'adonna  
 au commerce, & que l'amour de la li-  
 berté conserva dans l'indépendance. On  
 voyoit déjà ce peuple actif & paisible,  
 réuni en République, & gouverné par un  
 Doge électif, dans les dernières années  
 du huitième siècle. Cet Etat déjà con-  
 sidérable, augmenta sa puissance dans le  
 neuvième, par des conquêtes qu'il fit  
 tant en terre ferme que dans les Isles.  
 Il s'accrut encore dans le dixième par  
 la réunion de la Dalmatie, dont les  
 peuples, sans autre motif, que celui de  
 participer à la félicité d'un Gouverne-

ment doux & juste, se soumirent à sa domination. Enfin dans le onzième cette République étoit si florissante, qu'il ne se faisoit point en Europe de grandes entreprises, & qu'il n'arrivoit point de révolutions importantes, sans qu'elle y prît part.

Gènes beaucoup plus ancienne que Venise, étoit sa rivale, comme Carthage le fut de Rome. Il seroit difficile de remonter à sa première origine, qui précéda la naissance du Christianisme. Il le seroit également de suivre son Histoire à travers les nuages dont elle est couverte, & de dire au juste quelle fut la forme de son gouvernement dans ces tems reculés. On ignore les vicissitudes qu'elle éprouva sous la domination des barbares qui s'emparèrent de l'Italie, dans la décadence de l'Empire Romain. Ses Historiens les plus dignes de foi, ne commencent ses annales qu'avec le onzième siècle. C'étoit le tems de sa plus grande puissance. Ses vaisseaux couvroient les mers; & son commerce, source intarissable de richesses, s'étendoit depuis l'embouchure du Tage jusqu'au Pont-Euxin. Elle se gouvernoit en forme de République, sous

---

 XI.

SIECLE.

l'autorité de deux Consuls, dont l'administration duroit quatre ans, & qui pendant leur Magistrature exerçoient tous les droits de la Puissance suprême. Elle joignit l'esprit de conquête à l'esprit de commerce. Dès le neuvième siècle elle avoit enlevé la Corse & d'autres Isles aux Sarrasins, & dans celui-ci on vit ses flottes porter des secours aux guerriers qui avoient passé les mers pour délivrer la Terre - sainte du joug des infidèles.

XI.

S I È C L E.

L'Espagne toujours partagée entre les Maures & les Chrétiens, vit la guerre se perpétuer dans son sein, & s'y élever de nouveaux Trônes, qui furent dès leur naissance de nouveaux objets d'ambition, & par conséquent de nouvelles causes de rivalités & de querelles. Les Maures divisés entre eux éprouvèrent toutes les horreurs des discordes civiles. Le Calife Issem avili aux yeux de ses sujets par sa mollesse & son incapacité, fut détrôné par un rébelle hardi & courageux. Ses rapides succès firent naître une foule d'ambitieux qui prétendirent au Califat. Les Princes Chrétiens prirent part à ces divisions, tantôt comme alliés, & tantôt comme ennemis,

fel  
 ve  
 à  
 re  
 dé  
 Pr  
 int  
 Ou  
 ter  
 Sar  
 de  
 &  
 ch  
 dé  
 ces  
 Le  
 fan  
 des  
 à d  
 un  
 tur  
 voy  
 par  
 To  
 ca  
 au  
 ver  
 &  
 &



selon que leur politique, & plus souvent encore leur inquiétude, les portoit à se déclarer pour ou contre les différens partis suscités par le goût de l'indépendance & le desir de régner. Ces Princes ne vivoient pas en meilleure intelligence les uns avec les autres. Outre les Rois de Léon qui furent long-tems les seuls à balancer la fortune des Sarrasins, il y eut des Rois de Sobarbe, de Castille, de Navarre, d'Arragon; & tous ces petits Souverains tendoient, chacun de leur côté, à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, par des alliances, des conquêtes & des usurpations. Les mariages & les successions établissant de nouveaux droits, introduisant des intérêts opposés, & donnant lieu à des partages ou à des réunions, étoient une source toujours renaissante de ruptures, d'invasions & de combats. On voyoit les mêmes divisions & le même partage de puissance entre les Maures. Tolède, Séville, Jaën, Valence, Huéca, Murcie & d'autres Villes soumises au joug du Musulman, eurent des Souverains qui affectèrent l'indépendance, & se firent la guerre, pour s'étendre & resserrer leurs voisins. Ainsi l'Es-

---

 XI.

S I È C L E.

**XI.** **SIÈCLE.** Espagne eut à la fois dans ce siècle vingt  
 Rois plus ou moins foibles, combattans  
 sans cesse les uns contre les autres sous  
 l'étendard de Mahomet, ou sous les  
 bannières chrétiennes.

Parmi le grand nombre de Princes  
 Chrétiens qui régnèrent en Espagne,  
 on n'en compte guère que deux qui  
 aient mérité de vivre dans l'Histoire.  
 Alphonse, dit le Vaillant, Roi de Léon,  
 de Galice & de Castille, fut le premier.  
 Sa conduite prouva qu'il avoit des vues  
 suivies, & que ses démarches étoient  
 dirigées par une politique raisonnée. Sa  
 prudence égale à sa valeur, lui fit tirer  
 avantage de tous les événemens pour  
 augmenter sa puissance. Il ne prenoit les  
 armes, ne concluoit des traités, ne  
 formoit des alliances, & ne quittoit un  
 parti pour en embrasser un autre, que  
 d'après le plan qu'il s'étoit tracé. Il  
 avoit été long-tems caché dans un Cou-  
 vent. Il en sortit pour conquérir des  
 Royaumes avec le secours des Maures,  
 qu'il fit bien repentir ensuite d'avoir été  
 les premiers instrumens de sa grandeur.  
 Il remporta sur eux plusieurs victoires  
 mémorables; leur enleva un grand  
 nombre de Villes qu'il repeupla de

Chrétiens, & poussa ses conquêtes jus-  
 qu'au Portugal. Vers la fin de sa car-  
 rière, la passion qu'il conçut pour Zaïde, XI.  
 fille du Roi de Séville, Princesse d'une SIÈCLE.  
 rare beauté, le fit devenir l'allié des  
 Maures dont il avoit toujours été le plus  
 redoutable adverfaire. Démarche aussi  
 contraire à ses véritables intérêts, qu'à  
 la gravité de son âge & à sa longue  
 expérience. Il en devint la victime,  
 & le reste de sa vie ne fut qu'un tissu  
 de revers, suites funestes de l'impru-  
 dence que lui fit commettre une pas-  
 sion, dont les règles de sagesse & de  
 politique qu'il avoit toujours suivies,  
 auroient dû le défendre.

Les Historiens mettent en parallèle  
 avec ce Prince, D. Sanche, Roi de  
 Navarre. Pendant que les Maures s'en-  
 tre-déchiroyent par des guerres civiles,  
 il leur enleva toutes les places qu'ils  
 avoient aux pieds des Pyrénées, & poussa  
 ses conquêtes assez loin dans le plat pays.  
 Non content de ces avantages, il les  
 défit en bataille rangée dans la Vallée  
 de Funes où ils l'attendoient au retour  
 d'une expédition. Les infidèles croyoient  
 qu'en l'attaquant à l'improviste, ils le  
 mettroient aisément en déroute; mais sa

**XI.**  
**SIÈCLE.** présence d'esprit & son courage le sauvèrent du danger, & la plupart de ceux qui lui avoient tendu ce piège, payèrent de leur vie le moment d'embaras qu'ils lui avoient causés. Sous lui, le Comté de Castille qu'il avoit conquis, fut érigé en Royaume, pour servir d'appanage & de titre à l'un de ses fils. Après avoir fait toute sa vie la guerre aux ennemis du nom chrétien, dont il étoit devenu la terreur, ce Prince rechercha une gloire plus solide. Quoiqu'il fut encore dans la vigueur de l'âge, ayant à peine trente-cinq ans, il renonça aux armes pour ne s'occuper qu'à faire fleurir la Religion & la piété dans ses Etats. Ce fut son unique soin pendant le reste de ses jours; & l'exemple de ses vertus rendit efficaces les moyens qu'il employa, pour remplir des vues si louables dans un Prince Chrétien.

L'Angleterre fut pendant tout ce siècle le théâtre des guerres les plus sanglantes. Deux fois conquise par des Princes étrangers, elle vit quatre Rois de Danemarck, Suénon, Canut I, Harald I & Canut II, Maîtres de Londres & des autres Villes principales, donner des Loix à ses Provinces, & les faire gémit

fou  
 feil  
 par  
 elle  
 blis  
 en  
 des  
 qui  
 du  
 & r  
 sang  
 qua  
 glet  
 gou  
 dou  
 fils  
 Nat  
 père  
 Mir  
 ren  
 créc  
 Roy  
 Edo  
 forc  
 beso  
 péch  
 mau  
 répa  
 C

sous un joug de fer. Une barbarie con-  
 seillée par des traîtres, & commandée XI.  
 par un Roi cruel & lâche, attira sur SIÈCLE.  
 elle tous ces malheurs. Les Danois éta-  
 blis dans cette Isle furent tous massacrés  
 en un seul jour; mais ils trouvèrent  
 des vengeurs dans leurs compatriotes  
 qui ravagèrent les côtes & l'intérieur  
 du pays avec une fureur implacable,  
 & ne cessèrent pas de faire couler le  
 sang de toutes parts durant plus de cin-  
 quante ans. Après tant d'agitation, l'An-  
 gleterre commençoit à respirer sous le  
 gouvernement sage & modéré d'E-  
 douard III, surnommé le Confesseur,  
 fils d'Ethelred II, que les vœux de la  
 Nation avoient appelé au Trône de ses  
 pères. Mais l'ambition de Godwin,  
 Ministre dur & puissant, qui s'étoit  
 rendu nécessaire à son maître, par son  
 crédit & ses richesses, replongèrent le  
 Royaume dans de nouvelles calamités.  
 Edouard, que les circonstances avoient  
 forcé de lui confier son autorité, eut  
 besoin de toute sa prudence, pour em-  
 pêcher qu'il ne causât de plus grands  
 maux, & de toute sa douceur pour en  
 réparer une partie.

Ce pieux Monarque fut enfin délivré

par la mort, de la tyrannie d'un sujet  
 XI. si fier & si redoutable, qu'il soup-  
 SI È C L E. connoit avec fondement d'avoir trempé  
 dans le meurtre du Prince Alfred,  
 son frère, & qui lui faisoit acheter  
 les services qu'il rendoit à l'Etat, par  
 des complaisances dont les autres Sei-  
 gneurs murmuroient souvent. Alors  
 Edouard rendu à lui-même, & devenu  
 véritablement Roi, fit goûter à ses  
 peuples les douceurs d'un gouvernement  
 juste & paisible. Il fut allier avec toutes  
 les qualités qui font les bons Princes,  
 un respect infini pour la Religion, &  
 une éminente piété. Il fit traduire en  
 Latin & rédiger en un même corps,  
 les Loix Saxonnes que l'usage avoit con-  
 sacrées. Ce Code si cher à la Nation,  
 & qu'elle a réclamé si souvent, monu-  
 ment de justice & de bienfaisance,  
 connu sous le titre de Loix d'Edouard  
 le Confesseur, a rendu sa mémoire pré-  
 cieuse à l'Angleterre, qui ne put être  
 consolée de sa perte, qu'en voyant son  
 nom solemnellement inséré dans le Ca-  
 talogue des Saints.

La mort de ce Prince arrivée en 1066,  
 est une époque importante dans l'his-  
 toire de ce siècle. N'ayant point d'en-

fan  
 gne  
 Ath  
 &  
 Pri  
 noi  
 Edo  
 d'A  
 mar  
 &  
 que  
 que  
 leur  
 que  
 don  
 dan  
 chi  
 arm  
 non  
 jour  
 fect  
 Pro  
 H  
 Goo  
 per  
 s'av  
 Gui  
 trép  
 tres

fant, & ne laissant pour héritier en ligne masculine, que le jeune Edgar Atheling, arrière-petit-fils d'Ethelred, & par conséquent, son petit-neveu, Prince qui, outre son bas-âge, ne donnoit aucune espérance pour l'avenir; Edouard crut devoir appeler au Trône d'Angleterre, Guillaume, Duc de Normandie, son cousin, son bienfaiteur & son ami. Guillaume, Prince belliqueux & sage, qui joignoit la politique au courage, & l'habileté à la valeur, se prépara à faire valoir les droits que la dernière volonté d'Edouard lui donnoit sur l'Angleterre. Aussi actif dans l'exécution, que prudent & réfléchi dans le conseil, il partit avec une armée formidable, portée sur un grand nombre de vaisseaux, & après quelques jours d'une heureuse navigation, il effectua sa descente sur les côtes de la Province de Suffex.

Harald, fils de l'impéieux Ministre Godwin, s'étoit emparé du Trône que personne n'avoit osé lui disputer. Il s'avança pour s'opposer aux desseins de Guillaume, qui le reçut avec une intrépidité dont il avoit déjà donné d'autres preuves. La fameuse journée d'Haf-

XI.

SIÈCLE.

tings décida du sort de l'Angleterre ;  
 XI. & de la fortune des deux rivaux qui  
 S I È C L E. se la disputoient. Harald après des  
 efforts de courage dignes d'une meil-  
 leure cause , resta sur le champ de ba-  
 taille; & Guillaume s'étant rendu maître  
 de Douvres , marcha droit à Londres  
 où les Evêques & les Magistrats, bientôt  
 suivis par la Noblesse & le peuple , le  
 reçurent avec de grands témoignages de  
 joie. Le Pape Alexandre II , qui étoit  
 entré dans ses intérêts , lui ménagea  
 les suffrages des Prélats. Leur exemple  
 entraîna toute la Nation , & le nouveau  
 Monarque ayant reçu l'Onction royale ,  
 n'eut plus d'autre soin que d'assurer sa  
 conquête , en apaisant les révoltes ,  
 en abaissant l'orgueil inquiet des Sei-  
 gneurs , & en faisant exécuter les Loix.  
 Il exigeoit l'obéissance de ses nouveaux  
 sujets avec une fermeté qui tenoit un  
 peu de la rigueur ; mais elle lui pa-  
 roissoit nécessaire dans ces premiers  
 tems , pour contenir des hommes rem-  
 muans & légers , & leur apprendre à  
 respecter l'autorité , mieux qu'ils n'a-  
 voient fait sous leurs anciens Maîtres.  
 Cependant il tempéra par sa bonté , sa  
 douceur , sa libéralité , son amour pour  
 la



la justice & pour le bien public, ce que sa domination paroïssoit avoir de trop sévère. La Nation Angloïse reconnoît aujourd'hui qu'elle doit à ce Prince les commencemens de sa puissance & de sa gloire. Son fils Guillaume II, hérita de tous ses Etats, & vit comme lui, l'Angleterre avec la Normandie soumises à ses Loix.

XI.  
S I È C L E.

Le Dannemarck, la Suède, la Russie & la plupart des autres Etats du Nord, à peine sortis des ténèbres du Paganisme, & plongés encore dans celles de la barbarie, ne nous offrent que des faits incertains & peu dignes de nous arrêter. La Pologne, la Bohême & la Hongrie n'étoient connues que par leurs rapports avec l'Empire d'Allemagne, dont les Souverains avoient quelquefois des intérêts à démêler avec ceux qui les gouvernoient. Du reste, occupés de leurs guerres plus que de la politique & des Loix, les entreprises de ces peuples, leurs succès & leurs revers, n'intéressoient pas assez les autres Nations, pour qu'on tint les yeux ouverts sur ce qui se passoit chez eux. Il faut pourtant remarquer que la Pologne, la Bohême & la Hongrie étoient devenues assez

XI. puissantes , pour que les Empereurs  
 S I È C L E. d'Occident & les Papes qui se dispu-  
 toient le droit de conférer les digni-  
 tés , accordassent à leurs Princes le titre  
 de Roi. Quant à la Russie qui portoit  
 encore le nom de Ziovie , si elle donna  
 une Reine à la France , ce fut peut-être  
 parce qu'elle étoit ignorée , & que dans  
 l'ordre civil elle ne pouvoit faire ni bien  
 ni mal à l'Europe.

---

#### A R T I C L E I V.

*Etat des Sciences & des Lettres en  
 Orient & en Occident , pendant le  
 onzième siècle.*

**T**OUS les siècles d'ignorance se res-  
 semblent , par la nuit qui les couvre.  
 Il y a néanmoins entre eux des diffé-  
 rences très-réelles , quoique peu sen-  
 sibles par l'extrême difficulté de saisir  
 les nuances qui distinguent des ténèbres  
 plus ou moins épaisses , & de mar-  
 quer les intervalles qui séparent les di-  
 vers degrés de barbarie. On les apperçoit  
 d'une manière générale & peu distincte,  
 ces différences , en suivant d'un âge à

l'autre la marche de l'esprit humain. Mais outre qu'il faut une grande attention pour ne pas confondre des objets si rapprochés les uns des autres, & qui se touchent de si près, il faudroit encore une sagacité que la nature refuse à la plupart des hommes, pour démêler dans le sein de l'obscurité même, ce plus & ce moins qui empêchent qu'un siècle barbare & ténébreux le soit au même point qu'un autre, quoique ténébreux & barbare aussi, & qui dans le même siècle servent de passage d'une portion de tems à celle qui la précède & qui la suit.

Il est certain, comme nous l'avons dit, que le dixième siècle fut l'époque de la plus profonde ignorance, & de la stérilité la plus générale pour les Sciences, les Lettres & la raison. La moitié du onzième, qui s'écoula depuis l'an 1001, jusqu'en 1050 ou environ, ne fut ni moins enveloppée des nuages de l'ignorance, ni moins ingrate. Les mêmes causes subsistoient & les mêmes effets devoient en résulter. Pendant l'autre moitié, l'esprit humain excité par des événemens imprévus & des révolutions qui le tirèrent de son en-

XI. **S I È C L E.** gourdissement, reçut une impulsion nouvelle, & fit des efforts extraordinaires pour saisir la lumière dont l'éclat commençoit à briller. On ne doit pas perdre de vue cette distinction de deux portions différentes d'un même siècle, si l'on veut trouver la vérité dans les réflexions qu'on va lire ; sans cela on ne pourroit se former une idée juste des divers états de l'esprit humain par rapport aux Arts & à la Littérature, dans des tems si voisins, & cependant marqués par des caractères si opposés.

Les Sciences & les Lettres cultivées par intervalle dans l'Empire de Constantinople, s'élevèrent peu au-dessus de l'état foible où nous les avons vues dans le siècle précédent. Constantin Monomaque les protégea. Sous ce Prince le célèbre Psellus qui parvint à la dignité de sénateur, & que l'Empereur Constantin donna pour maître à son fils Michel Parapinacé, ranima par son exemple le goût des études. La Grammaire, la Philosophie & même la Poésie, l'éloquence & l'Histoire occupèrent le loisir des gens de Lettres. Si l'Empire Grec n'eût pas été continuellement agité par des guerres & des révolutions,

peut-être le règne des Arts fût devenu plus durable sous quelques Souverains qui les accueillirent & les récompensèrent. Des Littérateurs qui n'étoient pas sans mérite, tels que Jean Scylitzès, Léon le Grammairien, George Cedren & Xiphilin, enrichirent la langue Grecque de plusieurs morceaux d'Histoire, qui nous servent encore à former la chaîne des événemens, dont les anneaux, malgré tous ces secours, ont encore tant de peine à s'enlacer & à s'unir. Mais personne dans l'Empire des Grecs ne répandit tant de lustre sur les Lettres, qu'Anne Commène, fille de l'Empereur Alexis. Elle les fit asseoir près du Trône; & son exemple dut nécessairement avoir des imitateurs parmi les Courtisans & ceux qui prétendoient aux graces, qu'on pouvoit obtenir par sa médiation. Elle a écrit la vie de son père, & le détail des faits qui se rapportent à ce règne fécond en événemens extraordinaires. Son style est orné, vif, agréable, & sa manière de raconter, quelquefois chargée de longueurs, intéresse presque toujours par le tour délicat qu'elle lui donne, & par les réflexions ingénieuses qu'elle y répand

avec beaucoup d'art & de finesse.

XI. **SIÈCLE.** Cependant ces traits de lumière qui s'élançoient de tems en tems, étoient bientôt éclipsés; & malgré le foible éclat qu'ils jettoient, l'état habituel des esprits, étoit comme dans les âges précédens, un état d'indifférence & de langueur tant à l'égard des Sciences élevées, que par rapport aux Arts agréables. La jeune Noblesse étoit dissipée, volage, occupée de fêtes, de parures & de plaisirs; les Courtisans livrés aux intrigues, aux cabales, mettoient toute leur attention à observer les variations continuelles de l'atmosphère inconstant qui les environnoit. Les hommes en place, conduits par l'ambition, n'employoient pas d'autres ressorts pour s'élever ou pour se soutenir, que la faveur & les manœuvres; & n'ayant pas besoin de mérite ni de savoir, ils ne se mettoient pas en peine d'en acquérir. Le Clergé rampant & orgueilleux tout à la fois, ne voyoit au-delà des disputes ecclésiastiques & des points de discussion qui s'agitoient avec tant de chaleur entre les Patriarches de Constantinople & les Pontifes de Rome, rien qui méritât d'exercer ses talens & sa plume. Enfin

le peuple avili , tourmenté , vexé par ses Maîtres , par leurs Ministres , victime tour-à-tour de la faction qui triomphoit , & de celle qui prenoit presque aussi-tôt sa place , n'étoit ni assez heureux , ni assez libre pour s'intéresser aux succès des Lettres qui font partie de la gloire nationale.

Qui croiroit que les Sciences négligées au centre d'une Cour polie & voluptueuse , telle que l'étoit encore celle des Empereurs Grecs , & presque anéanties dans le reste de l'Empire , s'étoient réfugiées chez les Turcs ? Ces peuples qui commençoient à peine à se faire connoître dans le monde , qui sembloient tout occupés de conquêtes & d'établissmens , & que nous nous peignons , dans ces premiers tems sur-tout , sous les traits de la barbarie & de la férocité , aimèrent les Arts & les attirèrent chez eux. Leurs Princes qui subjuguèrent avec tant de rapidité , la Perse , la Syrie , la Palestine , une partie de l'Egypte & de l'Asie mineure , protégèrent les Savans , se plurent à s'entretenir avec eux , & les fixèrent dans leurs Cours par la considération & les bienfaits. On y voyoit des Astronomes ,

**XI.** des Philosophes, des Médecins, des Poètes. Ils ouvrirent des Ecoles & fondèrent des Académies. C'étoient les Sciences & la Philosophie des Arabes subjugués qu'ils avoient adoptées, à peu près comme autrefois Rome grossière & ignorante avoit naturalisé chez elle les Arts de la Grèce, après l'avoir mise aux fers.

Lorsque ces nouveaux Conquérens portèrent leurs armes victorieuses sur les rivages du Gange, de l'Indus, & jusques dans l'Indostan, les triomphes qu'ils obtinrent dans ces climats éloignés produisirent une communication de lumières entre les Savans Arabes & les Philosophes Indiens. La Religion Mahométane qu'ils professoient, & qu'une partie de l'Inde embrassa, forma un nouveau lien entre les hommes lettrés des deux Nations. Ce commerce, cette union de connoissances, ne pouvoient manquer de tourner au profit des Sciences que l'un & l'autre peuple cultivoient, & auxquelles chacun d'eux avoit donné l'empreinte de son génie distinctif. La Philosophie se perfectionna donc au fond de l'Orient par cet heureux mélange. On ne se borna plus à



traduire & à commenter les anciens Philosophes. On discuta leurs opinions, on les mit au creuset de l'analyse, on examina séparément leurs principes, on les combina sous de nouveaux rapports & de nouvelles formes, & on en composa des systêmes réguliers dont toutes les parties furent liées entr'elles & présentèrent à l'esprit un ensemble, un corps de doctrine plus méthodique & plus satisfaisant. Ainsi l'Orient s'éclaircit de plus en plus, les Sciences philosophiques & sur-tout la Morale tendoient à s'y perfectionner par l'émulation & l'étude, tandis que les habitans de l'ancienne partie des Arts, perdoient insensiblement le goût des Lettres avec le desir de se faire un nom par les travaux de l'esprit.

Dans tout l'Occident, les cinquante premières années de ce siècle furent, comme nous l'avons dit, un tems de ténèbres, & tout faisoit craindre que cette nuit déjà si obscure, ne devînt encore plus profonde. Les établissemens littéraires qui s'étoient conservés au fond de quelques retraites, dépérissent de jour en jour, & n'offroient plus que de tristes restes de leur an-

cienne splendeur. Les Livres étoient si  
 rares & si chers, qu'il falloit être ex-  
 trêmement riche pour s'en procurer  
 quelques-uns. L'art de transcrire aussi  
 négligé que les autres, n'avoit d'autre  
 objet que de copier des Bibles, des  
 Missels, des Antiphonaires & les au-  
 tres Livres nécessaires au culte extérieur  
 de la Religion. Malgré les soins de  
 quelques Evêques & de quelques Ab-  
 bés moins éloignés de l'esprit de leur  
 Etat que la plupart des autres, & moins  
 indifférens aux choses spirituelles, les  
 Copistes, par leur petit nombre ou leur  
 peu d'habileté, suffisoient à peine tous  
 ensemble, à multiplier assez les Livres  
 liturgiques, pour que chaque Eglise en  
 fût pourvue convenablement. Plusieurs  
 même en manquoient absolument, ou  
 n'en avoient que de tronqués, desorte que  
 faute d'en posséder qui fussent propres à  
 tous les tems & à tous les usages, il  
 y avoit des parties entières de l'Office  
 divin & des autres cérémonies ecclésiast-  
 iques qui n'y étoient pas célébrées.

Dans une si grande disette de ce  
 qu'un besoin journalier rendoit indis-  
 pensable, il n'est pas étonnant que les  
 Ouvrages des Anciens fussent presqu'in-

connus au petit nombre de gens studieux qui restoient encore. Sous le nom d'Ouvrages des Anciens, nous ne parlons pas ici des belles productions de la Littérature Grecque & Latine, qui firent les délices du monde savant sous les règnes mémorables d'Alexandre & d'Auguste. Nous entendons seulement les Ecrits des Pères sur le dogme & la morale. Il étoit difficile d'en trouver quelques exemplaires dispersés, çà & là, sans ordre, imparfaits, tant pour la correction que pour la critique, & ne formant point de corps complets. On ne songeoit pas à les reproduire, parce qu'à force de les perdre de vue, on avoit cessé d'en connoître le prix. Ainsi les Basile, les Chrysofôme, les Ambroise étoient rarement cités dans les Ecoles & dans les Chaires. On les imita bien moins encore qu'on ne les lut. Ni leurs pensées, ni leur style, ni leur ton d'éloquence si justement estimés dans les bons siècles, n'étoient analogues aux idées, aux manières de parler, à la tournure d'esprit qui régnerent dans tout cet espace de tems. Ce qu'on écrivoit étoit encore moins supportable que tout ce qu'on avoit écrit jusques là de

**XI.**  
**S I È C L E R.** plus foible & de plus contraire au bon goût. Les règles de la Grammaire, les agrémens du langage, la propriété des termes, les principes du raisonnement, tout ce qui est essentiel à l'art d'écrire, & de transmettre aux autres sa pensée par la parole, étoit méconnu au point qu'on n'en trouve pas la moindre trace, dans la plupart des productions, qui virent le jour pendant cette première moitié du onzième siècle.

Il y eut cependant encore des Ecoles épiscopales & monastiques, où, dans le sein des ténèbres mêmes, se conservèrent quelques foibles étincelles de ce feu qui avoit répandu autrefois tant d'éclat sur les Gaules. Vers l'an 1050, ces germes précieux commencèrent à se ranimer, & leur développement porta la lumière & la chaleur dans quelques esprits d'une trempe plus forte, qui luttant contre les défauts de leur siècle, furent à la fois les ornemens de la Littérature, & les oracles de l'Eglise: C'est sous cette époque qu'on voit paroître le Cardinal Humbert, Pierre Damien, Lanfranc, Ives de Chartres, S. Anselme, & quelques autres qui, dans un rang inférieur & avec des talens moins

distingués, ont bien mérité des Lettres & de la Religion. =====

XI.

Quelques Princes connurent le prix des talens, & se firent un devoir de les encourager par leurs bienfaits, & même par leur exemple. On fait combien le Roi Robert, élève du célèbre Gerbert, aimoit les Sciences & combien il honoroit les Savans. Il est encore connu par le goût singulier qu'il eut pour tous les genres de Littérature, mais plus particulièrement pour la Poésie, qu'il cultiva comme l'amusement le plus propre à délasser des pénibles devoirs du Trône. Guillaume le Conquérant avoit trop de génie, pour ne pas sentir combien les Arts & les Lettres contribuent à la gloire des Nations. Il avoit accordé sa faveur aux établissemens littéraires pendant qu'il n'étoit encore que Duc de Normandie; il les avoit tirés de leurs ruines, ou enrichis de ses dons; il y avoit ranimé l'émulation, & par la protection dont il les honoroit, cette Province étoit devenue fertile en hommes laborieux & savans. Parvenu au Trône d'Angleterre, un de ses premiers soins fut de réveiller dans l'ame de ses nouveaux sujets, ce goût de l'étude &

des Lettres, ce desir d'acquérir des con-  
 XI. noissances & de se distinguer par les ta-  
 S I È C L E. lens, qui les avoient rendus si célèbres  
 autrefois. Par sa vigilance qui rendoit  
 la vie à tout, & sous la direction des  
 Savans qu'il attiroit dans son Isle de  
 toutes les parties de la France, on y vit  
 refleurir en peu de tems ces Ecoles d'où  
 la lumière s'étoit répandue sur le reste  
 de l'Europe, & qui n'avoient languie que  
 faute de protection.

Parmi les Princes amateurs & protec-  
 teurs des Lettres, on peut encore comp-  
 ter Guillaume IV, Duc d'Aquitaine &  
 Comte de Poitiers, qui s'étoit formé  
 une Bibliothèque riche & nombreuse,  
 & qui se plaisoit à communiquer aux  
 Savans, les monumens précieux qu'il y  
 avoit rassemblés; un autre Guillaume  
 IX<sup>e</sup>. du nom, qui vivoit à la fin de ce  
 siècle, Poëte fameux dans son tems,  
 & l'un de ceux qui contribuèrent le plus  
 aux progrès de la langue Romance;  
 & à leur exemple plusieurs de ces petits  
 Souverains, qui avoient une Cour, des  
 Officiers & une représentation, dont  
 la magnificence effaçoit souvent l'é-  
 clat même du Trône. Leur protection  
 tomboit ordinairement sur les Poëtes &

les Beaux Esprits , parce que c'étoit ~~une~~ une partie de leur grandeur , d'avoir ~~SIÈCLE.~~ XI. auprès d'eux quelques-uns de ces Chantres ingénieux de l'héroïsme & de la beauté. Les Chevaliers , les Dames & tous ceux qui se piquoient de politesse & d'esprit , faisoient le même accueil aux Poètes & aux Romanciers. La plupart des Seigneurs qui se firent une si grande réputation de bravoure dans la Syrie & la Palestine , étoient amis des Lettres. Elles avoient occupé leur jeunesse , & la profession des armes n'ayant pas détruit en eux le goût de l'étude & l'estime des talens , ils les établirent dans les Etats qu'ils se formèrent en Asie par leur courage.

La partie la plus brillante & la plus curieuse de notre Littérature dans les tems que nous parcourons , étoit donc la Poésie & les Romans , que nos Troubadours & nos Contadours avoient mis en vogue. La Langue vulgaire étoit leur idiome. Cette Langue qui prit le nom de Romane ou de Romance , parce qu'elle dérivait principalement de celle que les Romains avoient parlée , étoit encore agreste , dure & arbitraire dans ses élémens & dans ses formes , comme

l'ont été fans doute toutes les autres  
 XI. Langues à leur origine, fans en ex-  
 S I È C L E. cepter celle des Grecs, la plus harmo-  
 nieuse & la plus parfaite que les hom-  
 mes aient jamais employée. Mais dans  
 ce premier état, malgré sa rudesse &  
 son incorrection, elle avoit une liberté,  
 une énergie, des graces & sur-tout une  
 naïveté qui la rendoit propre à exprimer  
 les sentimens vrais, naturels, pleins  
 de franchise & de noble simplicité qui  
 caractérisoient nos ayeux. Malgré la dif-  
 ficulté qu'on trouve aujourd'hui à lire  
 ces anciens monumens de la Littérature  
 françoise, on se plaît à voir comment  
 des hommes inspirés par la seule nature,  
 fans art & fans règles, savoient pein-  
 dre avec le plus vif intérêt, ce que nous  
 avons peine à crayonner foiblement  
 dans notre Langue régulière & polie.  
 La galanterie & les faits d'armes des  
 preux Chevaliers, étoient le sujet or-  
 dinaire de ces agréables fictions; & le  
 but moral qu'on s'y proposoit, ( car la  
 morale y entroit pour beaucoup ) étoit  
 d'inspirer l'héroïsme, & de tracer les  
 maximes d'honneur qui formoient, si  
 l'on peut ainsi parler, le Code de la  
 Chevalerie.



Des études plus graves & d'une utilité plus étendue occupoient les esprits solides. Presque tous les vrais Littérateurs à qui l'on donnoit le nom de prud'hommes & de grands Clercs, étoient ou des Solitaires voués à la retraite, ou des Prélats chargés de la conduite d'un Diocèse, ou des Ecclésiastiques d'un grade inférieur, qui veilloient sur une portion du troupeau sous l'autorité des premiers Pasteurs. Ces hommes liés par état au service de l'Eglise, & à l'enseignement des vérités éternelles, dirigeoient leurs études, comme il étoit convenable, du côté de la Religion & des mœurs. On ne pouvoit pas se proposer un but plus avantageux, ni donner une fin plus louable à ses travaux. Mais pour mettre de l'ordre dans les idées, pour les développer avec méthode, pour en suivre la génération, & en marquer les rapports, on imagina des formules qui s'ajustoient à tout, & on les transporta de l'Ecole des Philosophes, dans la Théologie même, dans les Chaires évangéliques d'où l'on distribuoit aux peuples la divine parole. Il arriva de-là que la Théologie devint contentieuse, hérissée de subtilités,

pleine de chicanes & d'arguties, s'attachant à des questions puériles, négligeant le fonds de la doctrine, & mettant les mots à la place des choses; & que la prédication, qui doit toujours se proportionner à l'intelligence du peuple, puisqu'elle est destinée à l'instruire, fut sèche, aride, pointilleuse, sans lumière, sans suc, peu propre à éclairer les esprits & à nourrir les cœurs. Toutes les autres facultés, telles que la Jurisprudence canonique & civile, la Métaphysique, la Morale, la Médecine, la Poésie & l'Histoire même, participèrent à ce défaut, selon qu'elles étoient plus ou moins susceptibles de s'allier avec cette Dialectique fautive & sophistique qu'on alloit puiser dans les Écrits d'Aristote & dans les Commentaires des Arabes qui les avoient fait connoître en Occident. Tous les genres furent donc altérés & confondus par cet alliage; de sorte que la Dialectique, qui dans son institution n'est autre chose que l'art de raisonner avec justesse, & de chercher la vérité par des voies sûres, devint, par l'abus qu'on en fit, un guide trompeur qui mena presque toujours au but opposé à celui où l'on devoit tendre.

Du reste, on suivit dans les Ecoles pendant le onzième siècle, comme l'observe M. l'Abbé Pluquet, Diction. des hérésies, Disc. prélim. p. 235, la méthode d'Alcuin, connue sous le nom de *Trivium* & de *Quadrivium*. On s'appliquoit d'abord à la Grammaire, la Logique & la Dialectique, c'étoit le *Trivium*; on étudioit ensuite l'Arithmétique; la Géométrie, l'Astronomie & la Musique, c'étoit le *Quadrivium*; & cet assemblage assez bizarre de connoissances plus subtiles qu'approfondies, étoit ce qu'on appelloit les sept Arts libéraux.

Dans les siècles qui avoient précédé, l'on ne connoissoit que deux sortes de Théologie, ou pour mieux dire, deux méthodes de traiter cette Science; l'une qui étoit celle des premiers Pères, consistoit à puiser immédiatement dans l'Écriture & la tradition, les preuves & les développemens des divers points de Religion qu'on entreprenoit de défendre ou d'expliquer; l'autre qui avoit été suivie par les Ecrivains ecclésiastiques depuis le huitième siècle, consistoit à rassembler des suites de passages recueillis & copiés dans les Ouvrages

**XI.** des Pères, dont on formoit comme une chaîne qui constatoit la doctrine enseignée par les témoins de la tradition, & pour ainsi dire, la marche successive de la vérité. On s'en servoit pour établir par le suffrage unanime des saints Docteurs, les dogmes qu'on entreprenoit de prouver.

Vers le milieu de ce onzième siècle, ou peu après, la Philosophie d'Aristote appliquée aux matières théologiques, fit imaginer une nouvelle méthode. Ce fut de traiter la doctrine de l'Écriture & des Pères par la voie du raisonnement, & de soumettre absolument tout ce qu'on avoit tiré de ces deux sources, aux règles de l'Art syllogistique. Méthode inconnue à toute l'antiquité chrétienne, & qui ne tarda pas à causer les plus grands maux, par l'abus qu'on en fit peu de tems après sa naissance. C'est à cette méthode nouvelle & dangereuse qu'on a donné le nom de Théologie-Scholastique. Les premiers Écrivains qui l'adoptèrent, furent le B. Lanfranc & S. Anselme, son disciple; aussi les regarde-t-on l'un & l'autre comme les Pères de la Scholastique. Cependant ils se gardèrent bien de tomber

dans les défauts qu'on a si justement reprochés à ceux qui sont venus depuis. XI.  
 Sages & circonspects dans l'usage du SIÈCLE  
 raisonnement, ils ne s'en servirent que  
 pour mettre plus d'ordre & de clarté  
 dans la discussion des principes. Comme  
 les Anciens, ils puisoient leurs preuves  
 dans l'Écriture & la tradition; & la  
 Dialectique ne venoit à leur secours,  
 qu'afin de rendre plus justes & plus sen-  
 sibles, les conséquences qu'ils tiroient  
 des textes qui servoient de base à leurs  
 argumens. D'ailleurs, au lieu de ce  
 style sec, décharné, barbare, qui fut  
 dans la suite celui de tous les Scholaf-  
 tiques, les deux saints Docteurs dont  
 nous parlons, se sont servi d'une ma-  
 nière d'écrire moins sèche & plus solide.  
 Ils ont même quelquefois des pensées  
 ingénieuses, des expressions nobles,  
 des tours délicats, du nombre & de  
 l'harmonie.

Nous ne pouvons mieux faire con-  
 noître l'état des études en général, &  
 de la Théologie en particulier vers la  
 fin de ce siècle, qu'en terminant cet  
 article par un extrait du savant & judi-  
 cieux Ecrivain que nous avons déjà cité,  
 M. l'Abbé Pluquet. « L'art de raison-

XI. **S I È C L E.** „ ner, dit-il, n'est que l'art de compa-  
 „ rer les choses inconnues avec les con-  
 „ nues, pour découvrir par-là celles  
 „ qu'on ignore, & qu'on veut décou-  
 „ vrir. Aristote avoit remarqué que dans  
 „ les différentes manières de comparer  
 „ les objets de nos connoissances, il y  
 „ en a plusieurs qui ne peuvent con-  
 „ duire à cette fin, & que les induc-  
 „ tions qu'on en tire sont fausses. Il  
 „ réduisit donc à certaines classes tou-  
 „ tes les manières de comparer nos  
 „ idées, & donna des règles pour dis-  
 „ tinguer celles qui menent à des con-  
 „ séquences vraies. Ces classes, ces  
 „ règles & l'application qu'on en fait  
 „ aux divers objets de nos conceptions  
 „ & de nos jugemens, formèrent ce  
 „ qu'on appella l'Art du syllogisme ou  
 „ du raisonnement. Il joignit à cette  
 „ première invention, celle des Cathé-  
 „ gories. Ce sont d'autres classes d'idées  
 „ générales & abstraites, sous lesquel-  
 „ les il a réduit les attributs, les pro-  
 „ priétés & les qualités dont tous les  
 „ êtres sont susceptibles: en sorte que,  
 „ pour raisonner logiquement sur un  
 „ objet, & connoître son essence, ses  
 „ rapports, ses différences, suivant le

art de compara-  
s avec les con-  
par - là celles  
a veut décou-  
rqué que dans  
s de comparer  
oissances, il y  
peuvent con-  
ue les induc-  
nt fausses. Il  
s classes tou-  
comparer nos  
gles pour dif-  
ent à des con-  
classes, ces  
qu'on en fait  
s conceptions  
formèrent ce  
yllogisme ou  
ignit à cette  
le des Cathé-  
classes d'idées  
sous lesquel-  
outs, les pro-  
dont tous les  
enforte que,  
ment sur un  
essence, ses  
s, suivant le

» procédé qu'il prescrivait, il falloit voir  
» par l'Art du syllogisme, à laquelle de  
» ces classes générales cet objet se rap-  
» portoit. Dès que cet Art eut été dé-  
» veloppé par les Arabes, & adopté par  
» les Théologiens, on ne connut plus  
» d'autre méthode, & on ne vit pas que  
» ces généralités, ces précisions idéales,  
» n'étoient au fonds que des mots,  
» source éternelle d'équivoques, de  
» subtilités & par conséquent de dif-  
» putes vaines & frivoles, qui ne con-  
» venoient pas à la gravité des Docteurs  
» Chrétiens, ni à l'auguste simplicité  
» des Mystères. Le désir de paroître  
» subtil & pénétrant, la vanité d'em-  
» barasser ou de confondre un adver-  
» saire, saisirent avidement ce nouvel  
» Art; on en étudia de tout côté avec  
» une ardeur incroyable, les finesses &  
» les détours; on en fit l'application à  
» tous les dogmes, à toutes les vérités  
» de la Théologie; enfin les Ecoles  
» chrétiennes, destinées à l'étude de  
» la Religion, devinrent des espèces  
» d'arènes, où l'on ne descendoit que  
» dans la vue de se signaler par le ta-  
» lent d'obscurcir les choses les plus  
» claires, & d'appuyer les plus fausses

» sur une apparence de vérité ».  
 XI. On conclura de tout ce qu'on vient  
 S I È C L E. de lire, que dans ce siècle l'esprit hu-  
 main s'agita beaucoup sans que la rai-  
 son fit de grands progrès; que les Lit-  
 térateurs, les Philosophes, les Théolo-  
 giens eurent de la subtilité, sans vues  
 approfondies, de l'éclat sans lumière  
 durable, de l'effor & de l'émulation  
 sans étendre la sphère des connoissan-  
 ces; & qu'avec de grands efforts, ils  
 n'obtinrent que de foibles succès, parce  
 qu'ils se trompèrent presque tous sur le  
 choix des moyens qu'il falloit employer,  
 sur la route qu'il convenoit de prendre,  
 & même sur la nature des Sciences qui  
 furent l'objet de leurs travaux.

---

 A R T I C L E V.

*Etat du Christianisme dans les diverses  
 contrées du Monde, pendant le on-  
 zième siècle.*

**L**E Christianisme fut à peu près pen-  
 dant ce siècle, sous le gouvernement  
 des Empereurs Grecs, dans le même  
 état où nous l'avons vu au siècle précé-  
 dent.



dent. L'Eglise y fut exposée aux mêmes vicissitudes que l'Empire, prospère & triomphante, quand les armes des Princes Chrétiens faisoient rentrer sous leurs Loix des Provinces & des Villes, dont les Sarrafins s'étoient emparés; souffrante & humiliée, lorsque les armées Mahométones recomençoient leurs ravages, & rentroient en possession de leurs anciennes conquêtes, ou qu'elles y en ajoutoient de nouvelles. Ainti dans les contrées exposées aux événemens de la guerre & au sort journalier des armes, la situation des Evêques, du Clergé, des Monastères & des fidèles, dépendoit du succès que les Princes Chrétiens & Musulmans obtenoient tour-à-tour. Cette alternative de prospérité & d'abaissement dura jusque vers la fin de ce siècle. Alors les guerres saintes qui firent passer en Asie la plupart des braves de l'Europe, firent naître un nouvel ordre de choses, & changèrent entièrement la face des affaires, tant par rapport à la Religion, que par rapport à la politique. Ce sera le sujet d'un Article séparé.

Jusques-là on vit l'Eglise Grecque gouvernée sur le même plan, & animée

*Tome IV.*

P

de vérité. Ce qu'on vient de l'esprit humain que la raison; que les Littés, les Théologues, sans vues sans lumière de l'émulation des connoissances efforts, ils succès, parce que tous sur-le-voit employer, doit de prendre, des Sciences qui vaux.

V.

ans les diverses pendant le on-

peu près pen-gouvernement dans le même au siècle précédent.

~~du même esprit que par le passé.~~ Il y  
XI. avoit de même peu de mœurs & de  
S I È C L E. solide piété, parmi les Grands comme  
parmi le peuple, sur-tout dans la Capi-  
tale. Mais en même tems l'extérieur de la  
Religion y avoit, comme auparavant,  
plus d'éclat & de pompe qu'en aucun  
endroit du Monde. Les cérémonies pu-  
bliques y étoient célébrées avec un appa-  
reil & une magnificence qu'elles n'a-  
voient point ailleurs. C'étoient de vrais  
spectacles. Les Empereurs ne pouvoient  
rien faire de plus agréable au peuple,  
que d'employer une partie de leurs re-  
tenus en fêtes religieuses, en proces-  
sions solennelles, en arcs de triomphe  
à la gloire des Saints dont on portoit  
les Reliques. Il sembloit oublier sa mi-  
sère & le poids des charges publiques  
dont on l'accabloit, lorsqu'il voyoit les  
Ministres, les Seigneurs, les Souverains  
eux-mêmes étaler dans ces pompes sa-  
crées les richesses qu'on lui ravissoit par  
tant d'impôts & de droits multipliés.  
Ces processions où l'on voyoit briller  
tout ce que le luxe & les Arts pouvoient  
imaginer de plus propre à charmer les  
yeux, n'avoient pas souvent d'autre mo-  
tif, que celui d'amuser la Cour & le

ar le passé. Il y  
e mœurs & de  
Grands comme  
t dans la Capi-  
l'extérieur de la  
ne auparavant,  
e qu'en aucun  
cérémonies pu-  
s avec un appa-  
e qu'elles n'a-  
étoient de vrais  
rs ne pouvoient  
le au peuple ;  
tie de leurs re-  
s, en proces-  
cs de triomphe  
ont on portoit  
oublier sa mi-  
ges publiques  
u'il voyoit les  
les Souverains  
es pompes fa-  
i ravissoit par  
ts multipliés.  
voyoit briller  
rts pouvoient  
charmer les  
t d'autre mo-  
a Cour & le

peuple. Il y en avoit de fixées à certains jours & à certaines fêtes, & qui revenoient chaque année avec les solemnités dont elles faisoient partie. D'autres étoient occasionnées par des calamités publiques, telles que des pestes, des sécheresses, des tremblemens de terre. Ces dernières, quoique d'un appareil moins pompeux, avoient aussi leur magnificence. Il y en eut une de cette espèce sous le règne de Michel le Paphlagonien. On y vit paroître l'image miraculeuse d'Edesse, dont nous avons déjà parlé, la Lettre qu'on disoit écrite par J. C. au Roi Abgare, & les langes sacrés du Sauveur; c'étoient les freres de l'Empereur qui portoient ces objets de la vénération publique.

Le Clergé avili par le Despotisme, étoit dans une dépendance fervile à l'égard de la Cour. Les Empereurs presque tous sortis de la poussière, & placés sur le Trône par le caprice de la fortune, exercoient une autorité arbitraire dans l'ordre ecclésiastique, comme dans l'ordre civile. Ils faisoient & défaisoient à leur gré les Patriarches, les Evêques; dispoisoient des Eglises & chassoient les Prélats qui leur avoient

déplu , pour mettre à leur place des  
 XI. hommes dont la complaisance étoit  
 S I È C L E. égale à la bassesse. Ce droit que les  
 Princes s'étoient attribué d'élever aux  
 Prélatures & d'en dépouiller par une  
 volonté absolue , avoit rempli la plu-  
 part des Sièges de sujets ignorans , vi-  
 cieux , & par conséquent incapables  
 d'instruire & d'édifier le troupeau qui  
 leur étoit confié. Par une suite de cet  
 abus , les Eglises étoient mal gouver-  
 nées , & les fidèles peu éclairés sur les  
 dogmes de la Religion. Les sectaires  
 qui étoient répandus par-tout , en pre-  
 noient occasion de mépriser les Pasteurs  
 Catholiques , & ce mépris les affermis-  
 soit dans la persuasion où ils étoient ,  
 que leur doctrine étoit celle de la vérité.

Mais la haine des hérétiques , dont  
 l'Orient étoit rempli , ne s'en tenoit pas  
 là. Ils excitoient souvent les Princes  
 Musulmans à persécuter les Melquites ;  
 ils favorisoient leurs entreprises ; & se  
 joignoient même à eux dans les sièges ,  
 dans les combats , regardant comme  
 amis tous ceux qui faisoient du mal aux  
 Catholiques. Ce fut à leur instigation  
 que le Sultan Hakem , maître de la Pa-  
 lestine , alluma une violente persécu-

tion contre les Chrétiens , qu'il ruina leurs Eglises , exerça les plus grandes cruautés contre les Clercs & les laïcs , ce qui força plusieurs personnes de tout état , mal affermis dans la foi , à se faire Mahométans. Ce fut pendant cet orage que l'Eglise du Saint-Sépulchre , objet de vénération & de piété pour toutes les Nations chrétiennes , fut démolie & profanée. Evénement plus sensible aux adorateurs de J. C. que tous les maux & toutes les ignominies qu'ils avoient continuellement à supporter de la part des infidèles.

Au surplus , aucune nouvelle hérésie ne troubla l'Eglise Grecque. Le seul événement qui l'agita , fut sa rupture avec l'Eglise Latine , causée par l'ambition & le caractère entreprenant du Patriarche Michel Cérulaire. Mais cette affaire sera développée avec l'attention qu'elle mérite dans un Article où nous en détaillerons les principales circonstances.

Malgré les troubles civils qui faisoient de la France entière un vaste théâtre de guerres & de dissensions , la Religion y étoit plus florissante & plus pure , que dans aucune autre partie de l'Occident.

——— XI. Le Roi Robert qui mérita le furnom  
 de Pieux , fut aussi libéral envers les  
 S I È C L E. Eglises , qu'édifiant dans sa conduite  
 particulière. Sa charité envers les pau-  
 vres étoit presque sans bornes ; il en  
 nourrissoit chaque jour trois cens au  
 moins , & quelquefois jusqu'à mille.  
 On croit que l'usage où sont nos Rois  
 de laver les pieds à douze pauvres le  
 Jeudi saint , & de les servir à table ,  
 vient de ce Prince si bienfaisant envers  
 les membres souffrans de J. C. Il ap-  
 puya de tout son pouvoir les Evêques  
 & les Abbés qui entreprirent la réforme  
 du Clergé & des Moines. Ses bonnes  
 œuvres en tout genre étoient innom-  
 brables , & on a peine à concevoir qu'il  
 ait pu suffire à tant de dépenses dont la  
 piété seule étoit le motif, avec un re-  
 venu aussi modique que celui dont il  
 jouissoit ; car nos Rois étoient bornés  
 alors à ce qu'ils tiroient de leurs do-  
 maines patrimoniaux.

Il arriva du tems de ce Prince une  
 affaire qui fit beaucoup d'éclat en France  
 & dans quelques autres pays de l'Europe.  
 Une femme artificieuse & corrompue  
 étoit venue à Orléans , & par son hypo-  
 crisie elle avoit trouvé moyen de séduire

un grand nombre de personnes. La doctrine qu'elle enseignoit, étoit pour le fond celle des anciens Manichéens, modifiée par quelques rêveries de son invention. La secte qu'elle commençoit à former, devenoit de jour en jour plus nombreuse, & l'on voyoit à la tête de ses prosélytes, deux Ecclésiastiques qui avoient joui jusques-là d'une grande réputation de savoir & de vertu; l'un s'appelloit Etienne qui avoit été Confesseur de la Reine Constance; & l'autre se nommoit Lifoye, Chanoine de l'Eglise d'Orléans. Robert & Constance avec un grand nombre d'Evêques, se transporterent à Orléans, pour mettre fin à cette erreur, par le concours des deux Puissances. Ces hérétiques, opiniâtres dans leurs sentimens, convaincus par les blasphèmes qu'ils vomirent en présence des Prélats & de la Cour, contre les Mystères les plus respectables de la foi & contre J. C. même, & d'ailleurs accusés de commettre les plus énormes abominations dans leurs assemblées nocturnes, furent condamnés au feu. Quelques-uns de leurs sectateurs avoient pénétré jusques dans la Capitale de l'Artois, où ils travailloient

**XI.**  
**SIÈCLE.** à réparer, en acquérant de nouveaux disciples, la perte qu'ils venoient de faire par le supplice de leurs frères. Gérard, Evêque de Cambrai, préféra les voies de douceur & de persuasion, aux menaces & à l'appareil des tortures. Il fut assez heureux pour réussir par ces moyens si conformes à l'esprit de l'Evangile, & après les avoir instruits de la véritable doctrine de l'Eglise sur les points dont ils ne convenoient pas, ce bon Prélat les engagea à faire une abjuration publique de leurs erreurs. Depuis l'an 1025 jusqu'au tems des Vaudois, on n'entendit plus parler de cette secte impure & sacrilège.

En Espagne, les divisions des Musulmans, & les conquêtes que les Princes Chrétiens faisoient sur eux, tournoient à l'accroissement du Christianisme. On s'y occupoit à réparer les maux que ces infidèles avoient causés à la Religion, & à réprimer les abus qui s'étoient glissés à la faveur des troubles qu'un état de guerre presque continuel avoit entretenus. Des Princes éclairés & vertueux, tels que Sanche le Grand, Ferdinand I & Alphonse VI, s'appliquèrent à rebâtir les Eglises ruinées & les



Monastères détruits, à rétablir le Culte ~~de~~ **XI.**  
 divin dans son ancienne splendeur, à réformer les Maisons religieuses où le **SIÈCLE.**  
 relâchement s'étoit introduit, & à faire  
 refleurir la science & la piété. Ce fut  
 l'objet des assemblées d'Evêques & de  
 Seigneurs qui se tinrent, & des régle-  
 mens qu'on y fit. Lorsqu'Alphonse VI  
 eut enlevé la Ville de Tolède aux Sar-  
 rasins qui l'avoient possédée trois cens  
 soixante-huit ans, un de ses premiers  
 soins fut de relever cette ancienne Eglise  
 de ses ruines, & de lui donner un Pas-  
 teur capable d'affermir les Chrétiens  
 dans la foi, & de travailler avec suc-  
 cès à la conversion des Mahométans.  
 Il le tira de l'Abbaye de Cluni, qui  
 étoit alors la plus célèbre Ecole du  
 Monde Chrétien. Ce nouvel Archevê-  
 que, nommé Bernard, se fit accompa-  
 gner par un grand nombre de sujets  
 d'un mérite distingué, qui partagerent  
 ses travaux, & qui furent élevés ensuite  
 sur les principaux Sièges d'Espagne. Ils  
 étoient François, & les lumières qu'ils  
 avoient puisées dans les différens Mo-  
 nastères d'où ils sortoient, contribue-  
 rent au renouvellement qui s'opéra vers  
 le milieu du onzième siècle; dans cette

**XI.**  
**SI È C L E.** partie de l'Occident. Ce fut alors, disent les savans Auteurs de l'Histoire littéraire de France, T. VII. p. 158, qu'on y établit l'Office de l'Eglise Gallicane, qui étoit le Romain, à la place du Mosarabe, & les lettres ou caractères françois, à la place des gothiques.

L'Eglise d'Angleterre eut beaucoup à souffrir de la part des Danois, lors des différentes irruptions qu'ils firent en cette Isle. Mais lorsqu'ils en eurent achevé la conquête, Canut le Grand n'usa de son pouvoir, que pour faire oublier les maux dont il étoit en partie l'auteur. S. Einoth, Archevêque de Cantorbéri, qui avoit sa confiance, lui donna de sages conseils, & lui apprit à réparer par ses bonnes œuvres, sur-tout par sa libéralité envers les pauvres, les Eglises & les Monastères, les dommages que sa Nation leur avoit faits pendant la guerre. Sous le règne juste & modéré de S. Edouard le Confesseur, la Religion fut encore protégée plus ouvertement. L'exemple du Souverain étoit une exhortation puissante à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Mais ce ne fut qu'après l'établissement de Guillaume le Conquérant, qu'on vit

le bon ordre renaître, & le Christianisme reprendre un nouvel éclat. Dans le dessein d'extirper les abus, & de ranimer la piété dans le cœur de ses nouveaux sujets, il appella auprès de lui plusieurs hommes célèbres de ses Etats du Continent, & des autres contrées de la France. Secondé par leur zèle & par leur capacité, il rendit la Religion florissante. Le Clergé changea de conduite, & s'instruisit de ses devoirs; les sujets ineptes ou scandaleux furent dépouillés de leurs dignités; les Loix ecclésiastiques rédigées de nouveau, furent remises en vigueur; & les hommes vertueux qui l'avoient secondé, entr'autres le pieux & docte Lanfranc, Archevêque de Cantorbéri, recevant des marques continuelles de sa confiance, le trouverent toujours disposé à profiter de leurs avis pour le plus grand bien de l'Eglise.

Le Christianisme continuoit de faire des progrès en Dannemarck, en Norvège, en Suède & dans les autres contrées du Nord. Des Princes religieux & zélés contribuèrent à l'étendre, en protégeant les hommes apostoliques qui travailloient à la conversion des Payens, & en

XI. **SIÈCLE** donnant à leurs sujets l'exemple d'une piété solide. Tels furent en Dannemarck S. Canut, qui ne fit la guerre aux peuples voisins, que pour les soumettre à la foi, & qui après un règne plein de justice & de gloire, fut assassiné par des séditieux, & mérita d'être honoré comme Martyr; en Norvége; Solaf, Prince qui ne desira que de faire régner Dieu dans ses Etats, & que les Magiciens, espèce de séducteurs trop commune dans ces tems d'ignorance, dont il avoit entrepris de purger le pays, firent périr en secret; & chez les Sclaves, peuple qui habitoit au-delà de l'Elbe, S. Gotescalc qui joignoit aux vertus d'un Chrétien rempli de ferveur, le zèle d'un Apôtre, pour la propagation de la foi, & qui fut tué par les infidèles, avec plusieurs Prêtres & plusieurs laïcs, en haine de la Religion qu'ils annonçoient.

Nous avons vu S. Etienne, Roi de Hongrie, livré à tout ce que les travaux de l'apostolat ont de plus pénible & de plus héroïque, pour détruire les restes du Paganisme dans ses Etats, & y établir le règne de J. C. Après sa mort la Hongrie tomba dans une horrible

confusion, par les guerres civiles que l'ambition des Grands & les mécontentemens du peuple y allumerent. Les Seigneurs qui songeoient à profiter de ces troubles pour augmenter leur pouvoir & se soustraire à l'autorité royale, permirent au peuple de retourner au culte des idoles, & de vivre suivant les anciennes coutumes qu'ils n'avoient quittées qu'à regret. Les Hongrois dont les maximes du Christianisme n'avoient pas encore eu le tems d'adoucir la férocité naturelle, profiterent de cette liberté pour s'abandonner à tout ce que la licence a de plus effréné, & la barbarie de plus atroce. Ils massacrerent impietoyablement tous les Chrétiens, tant Clercs que laïcs, brûlerent les Eglises & déchargerent leur fureur sur tout ce qui portoit l'empreinte du Christianisme. Ces ravages durerent jusqu'au règne du Roi André, qui fut couronné en 1047 par trois Evêques qui avoient échappé au massacre des Chrétiens. Ce Prince renouvella les Loix de S. Etienne contre l'idolâtrie, & prit les plus sages mesures pour le retablissement du Christianisme dans ses Etats. Sa fermeté vint à bout de surmonter tous les obstacles

---

 XI.

SIÈCLE;

**XI.** qu'il rencontra de la part des Grands indociles & du peuple superstitieux.  
**SIÈCLE.** Depuis ce tems la Hongrie a toujours été Chrétienne.

La Bohême où la lumière de l'Evangile avoit pénétré depuis quelque tems, ainsi que nous l'avons rapporté, ne fut pas conserver ce précieux avantage. Peu à peu l'idolâtrie reparut, & les peuples abandonnerent les Autels du vrai Dieu. L'habitude & la superstition leur faisoient préférer les fêtes payennes, toujours accompagnées de danfes & de débauches, à la simplicité du nouveau culte qui avoit moins d'empire sur leurs sens. La disette de Ministres instruits & zélés contribua aussi beaucoup à ce changement. Il devint plus sensible que jamais sous le règne de Brétislas II, qui monta sur le Trône en 1093. Ce Prince, pour arrêter les progrès d'une défection que l'impunité rendoit presque générale, porta un Edit sévère contre l'idolâtrie. Il tint la main à l'exécution de cette Loi, & fit punir avec rigueur tous ceux qui osèrent l'enfreindre. Il tempéra d'ailleurs cette extrême sévérité par un caractère affable & un gouvernement populaire & bienfaisant. Ainsi contenant

les uns par la crainte, & gagnant les autres par la douceur, il parvint à rendre le Christianisme dominant dans ses Etats. XI.

Depuis la mort de Misceslas II, Roi de Pologne, arrivée en 1034, cette partie de l'Europe étoit tombée dans une anarchie qui ne fut pas moins préjudiciable à la Religion qu'à la Société civile. Une foule de petits tyrans ravagerent l'intérieur de l'État, qui fut exposé de toutes parts aux incursions de ses voisins. Misceslas n'avoit laissé qu'un fils, trop jeune pour prendre les rênes du Gouvernement. Sa mère, nommée Riéhsa, arrière-petite-fille de l'Empereur Othon le Grand, fut déclarée Régente & tutrice du jeune Prince. Mais sa dureté, son avarice & ses concussions aliénèrent d'elle tous les Polonois. Il se fit un soulèvement général, & la Régente fut obligée de se réfugier auprès de l'Empereur Conrad, son parent. Casimir, héritier du Trône, fut envoyé en France pour y recevoir une education convenable à son rang, en attendant des conjonctures plus favorables. Cependant la tyrannie des Grands, & les désordres qui en étoient la suite, croissant de jour en jour, parvinrent à un excès qui n'é-

---

  
 XI.
   
 SIÈCLE
 
 toit plus supportable. Les Loix étoient sans vigueur, parce que l'Etat étoit sans Chef qui les fit exécuter. Le frein de la Religion n'arrêtoit personne, & même les principaux de la Nation retournoient publiquement au Paganisme, qu'ils n'avoient jamais abandonné sincèrement.

Dans cette situation déplorable, les Polonois résolurent de se donner un Roi capable de remédier aux maux qui les accabloient. Ils ne voyoient que le jeune Prince Casimir qui pût les délivrer de l'oppression, & faire revivre le Christianisme presque abandonné. Mais ce Prince avoit embrassé la vie monastique dans l'Abbaye de Cluni, & déjà même il avoit reçu le Diaconat. Les députés de la Nation se rendirent auprès de lui, le suppliant de venir prendre possession d'une Couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance & le vœu général de la patrie. Le jeune Prince répondit qu'il n'étoit plus à lui, & que le double lien qu'il avoit formé ne pouvoit être dissous que par l'autorité pontificale. Ils s'adressèrent donc au Pape, c'étoit Benoît IX. Leur demande parut si nouvelle & si étrange, que le Pontife douta



que son pouvoir s'étendit jusques-là. 

---

---

 Mais les Polonois mirent tant de chaleur XI. dans leurs sollicitations, ils représentèrent si vivement les besoins pressans de l'Etat, & ceux de la Religion, que le Pape, après avoir bien consulté sur le parti qu'il devoit prendre dans cette affaire, se rendit à leurs instances. Casimir fut délié de ses engagements, & obtint même la liberté de se marier, à condition que chaque gentilhomme Polonois payeroit tous les ans au Saint-Siège un denier de redevance, & l'on appella cette espèce de tribut, le denier de S. Pierre. Cet événement répond à l'an 1041. Le règne de Casimir fut de dix-huit ans; il ne put s'affermir sur le Trône que par la voie des armes. Le Duc de Bohême avoit envahi une partie du Royaume, & les Grands pendant l'anarchie avoient usurpé les droits de la souveraineté. La cause de Casimir étoit juste, le Ciel la bénit. Aidé par le gros de la Nation & par de fidèles alliés, il chassa l'usurpateur, & fit rentrer les Grands dans le devoir. Ce Prince porta sur le Trône les sentimens de piété qu'il avoit puisés dans la solitude. Il fit régner la justice & la Religion, il

SIÈCLE.

**XI.** protégea les Pasteurs , encouragea leurs travaux , & joignit son autorité à la leur ,  
**SIÈCLE.** pour faire disparoître autant qu'il étoit possible , les effets de la discorde , & réparer les malheurs dont l'Eglise avoit gémi.

---

### A R T I C L E V I.

*Considérations sur l'Eglise de Rome ,  
 & sur le caractère de quelques - uns  
 de ses Pontifes , pendant le onzième  
 siècle.*

**N**OUS allons reprendre la suite des réflexions que nous avons commencées dans l'Article sixième du dixième siècle , qui a le même objet , & que nous avons promis de continuer ici. Notre but dans ces considérations particulières sur l'Eglise de Rome , & sur le caractère de quelques-uns de ses Pontifes , est toujours d'apprécier avec équité , & de ramener au vrai , ce que des Critiques mal intentionnés , ou prévenus , ont écrit , sur des événemens dont la malignité empoisonne les motifs , après que la partialité en a défiguré le récit.

Aux violentes agitations dont Rome n'avoit presque pas cessé d'éprouver les secousses pendant le dixième siècle, avoient enfin succédé le calme & la sûreté sous le pontificat du célèbre Sylvestre II. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit touchant les belles qualités & la conduite sage, mesurée, en un mot, vraiment apostolique de ce grand homme. Les trois Papes qui lui succéderent, ne remplirent la Chaire de S. Pierre que l'espace de six ans. Le troisième qui avoit pris le nom de Sergius IV, fut recommandable par ses vertus, & sur-tout par sa libéralité envers les pauvres. Ce fut lui, dit-on, qui fit une loi pour obliger les Papes à changer de nom à leur avènement au Siège de Rome.

Jean Théophilite, Evêque de Porto, fils de Grégoire, Comte de Tusculum, fut transféré sur le Siège apostolique, par la plus nombreuse & la plus saine portion des Romains en 1012, & prit le nom de Benoît VIII. Cependant l'esprit de faction qui continuoit de fermenter sourdement dans la Ville, lui donna pour concurrent un certain Grégoire, qui devint assez puissant pour le forcer à sortir de Rome. Il implora le

---

 XI.

SI È C L E.

secours du pieux Empereur Henri II, qui le ramena dans la Capitale du Monde chrétien, dissipa la faction de son concurrent, & reçut de ses mains la Couronne impériale. Ce Pape qui tint le Saint-Siège douze ans, fut allier aux vertus pastorales, les talens du politique & du guerrier. A la tête des Evêques & des défenseurs de l'Eglise, rassemblés sous ses ordres, avec ce qu'il put ramasser de soldats, il défit les Sarrasins qui avoient fait une irruption en Toscane. Vainqueur des infidèles, il voulut encore affranchir l'Italie de la domination des Grecs. Il y employa d'abord un Seigneur Normand, nommé Raoul, que des intrigues de Cour avoient obligé de quitter sa patrie. Mais il fonda principalement l'espérance du succès sur les secours qu'il comptoit obtenir de l'Empereur d'Occident. Ce fut le motif d'un voyage qu'il fit en Allemagne. S'il ne détermina pas Henri II à seconder cette entreprise, il en obtint quelque chose de plus utile pour son Eglise, ce fut la confirmation & l'ampliation des dons magnifiques déjà faits au Saint-Siège par tant de Princes. Il faut observer que dans l'acte de cette confirmation,

XI.

SIÈCLE.

les  
don  
mèr

I

102

frèr

prit

uns

d'an

réur

Duc

niq

non

&amp; a

ce

pou

glif

sup

ou a

con

les

fort

Ro

XI

rar

dev

cut

en

en

les droits de l'Empire sur les Villes ~~\_\_\_\_\_~~  
 données aux Pontifes, & sur Rome XI.  
 même, sont expressement réservés. S I È C L E

La Chaire pontificale ayant vaqué en 1024, par la mort de Benoît VIII, son frère, qui se nommoit Romain, & qui prit le nom de Jean XIX, (quelques-uns disent Jean XX) se fit élire à force d'argent. Il n'étoit encore que laïc, & réunissoit les deux titres de Consul & de Duc de Rome. Une entrée si peu canonique ne pouvoit plaire à tout le monde; non que le zèle des Romains fut assez pur & assez désintéressé, pour s'offenser de ce qu'on prenoit ces voies irrégulieres, pour s'élever au premier Siège de l'Eglise. Mais il est rare qu'en achetant les suprêmes honneurs, on soit assez libéral ou assez riche pour ne pas faire des mécontents; & il est encore plus rare qu'on les mérite, quand on y parvient de cette sorte. Quelques-uns de principaux de Rome conspirerent donc contre Jean XIX, & sans l'appui de l'Empereur Conrad le Salique, il auroit eu peine à ne pas devenir la victime des rebelles. Il survécut peu à cet événement, étant mort en 1033; après neuf ans de pontificat.

La mort de ce Pape fut l'époque d'un

nouveau scandale dans l'Eglise. Théop-  
 philacte, neveu des deux derniers Ponti-  
 fices, à peine âgé de douze ans, fut porté  
 sur le Saint-Siège par le crédit de sa  
 famille, & par l'argent qu'on répandit  
 avec profusion, pour lui faire un parti  
 nombreux. Ce jeune-homme qui prit le  
 nom de Benoît IX, plus déréglé dans  
 ses mœurs qu'aucun de ceux qui eussent  
 encore déshonoré la Chaire apostolique,  
 se souilla par mille infamies. Il vendoit  
 publiquement les choses sacrées, pilloit  
 les Eglises, véxoit, opprimoit & massa-  
 croit sans pudeur tous ceux dont la for-  
 tune excitoit sa cupidité. Les Romains  
 qui voyoient renaître sous lui, les tems  
 funestes de leurs anciens tyrans, le chas-  
 serent de leurs murs, & mirent à sa  
 place Jean, Evêque de Sabine, qu'on  
 nomma Sylvestre III. Benoît secouru par  
 ses parens qui étoient riches & puissans,  
 vint à bout de rentrer dans Rome. Mais  
 sa vie licentieuse, qu'il ne favoit pas  
 même couvrir des dehors de la pru-  
 dence, révoltant de plus en plus le peu-  
 ple & les Grands, il prit le parti de se  
 retirer, pour se livrer sans contrainte  
 aux excès honteux dont il avoit contracté  
 l'habitude. Il céda le pontificat, moyen-

XI.

S I È C L E.

nant  
 Gra  
 fit n  
 du t  
 vert  
 niac  
 au S  
 li n  
 conv  
 trou  
 pour  
 Prin  
 l'esp  
 pece  
 pour  
 fem  
 où l  
 péti  
 simo  
 men  
 tière  
 capa  
 l'Ég  
 tout  
 des  
 man  
 pour  
 don  
 de B

nant une grosse somme d'argent , à Jean Gratien , Archiprêtre de Rome , qui se fit nommer Grégoire VI. Les Historiens du tems lui accordent du mérite & des vertus. Mais s'il en eut , le traité simoniaque qu'il fit , pour s'ouvrir le chemin au Siège pontifical , les a bien ternies. Il ne jouit pas en paix du fruit de ses conventions criminelles ; car Benoît IX trouva encore le moyen de remonter pour la troisième fois sur la Chaire du Prince des Apôtres , & de s'y maintenir l'espace d'environ un an. Enfin l'Empereur Henri III , étant venu en Italie pour faire cesser tant de scandales , assembla un Concile à Sutri près de Rome , où l'infâme Benoît avec ses deux compétiteurs , l'intrus Sylvestre III , & le simoniaque Grégoire VI , furent unanimement déposés. Rome & l'Italie entière étoient alors si dépourvues de sujets capables d'être donnés pour Chefs à l'Eglise , que les Romains eux-mêmes , tout jaloux qu'ils étoient de ne pas voir des étrangers dans ce poste éminent , demandèrent à l'Empereur un Allemand pour le remplir. Ce fut Suidger qu'il leur donna , Saxon de naissance & Evêque de Bamberg. Il prit le nom de Clément

---

 XI.

SIÈCLE.

II, & ne tint le Saint-Siège que neuf  
 XI. mois. son successeur, nommé Damase  
 S I È C L E. II, ne l'occupa que vingt-trois jours.

Cependant Benoît IX, qui n'avoit pas cessé de prétendre au souverain pontificat, malgré la cession qu'il en avoit faite, fut enfin touché de Dieu; & par les conseils de S. Barthélemi, Abbé de la Grotte ferrée, à qui il fit un aveu sincère de toute sa vie passée, il renonça tout de bon à l'ambition & au crime, pour se consacrer aux travaux de la pénitence, & réparer les scandales qu'il avoit donnés au Monde chrétien. Exemple rare de miséricorde & de grace, qui doit encourager les pécheurs sincèrement convertis, sans inspirer de présomption aux Pasteurs qui déshonorent la sainteté de leur état par des mœurs dissolues.

L'Eglise de Rome gouvernée, ou pour mieux dire, ravagée pendant près de quinze ans, par un Pontife tel que Benoît IX, étoit tombée dans l'état le plus déplorable. Le vice se montroit de toutes parts avec audace. La Ville étoit pleine de voleurs & d'assassins. On enlevait par force les offrandes sur le tombeau des Apôtres, & jusques sur l'Autel.

Dans

Da  
 si re  
 qu  
 pas  
 le t  
 part  
 choi  
 le C  
 pas  
 L  
 il fa  
 den  
 fern  
 nois  
 faire  
 plus  
 la d  
 mira  
 Evê  
 affer  
 Il se  
 de c  
 pont  
 tanc  
 capa  
 mau  
 prit  
 IX,  
 mod  
 T



Dans toute l'Italie, les chemins étoient si remplis de brigands, que les pèlerins, quoique marchant en troupes, n'étoient pas toujours à l'abri du pillage. Enfin le temporel de l'Eglise, partie aliéné, partie usurpé, étoit réduit à si peu de chose, que sans les offrandes des fidèles, le Clergé, le Pape même, n'auroient pas eu de quoi subsister.

Dans cette triste situation des choses, il falloit un Pontife qui réunit la prudence au zèle, les bons exemples à la fermeté contre le vice, & à la connoissance des Canons, au desir de les faire exécuter, le choix des moyens les plus convenables aux circonstances & à la disposition des esprits. L'Eglise admira toutes ces qualités dans Brunon, Evêque de Toul, élu à Vormes par une assemblée de Prélats & de Seigneurs. Il se refusa d'abord aux vœux unanimes de ceux qui lui déferoient la dignité pontificale, & ne céda qu'aux vives instances de l'Empereur, qui le croyoit plus capable que tout autre de remédier aux maux dont l'Eglise gémissoit. Brunon prit à son intronisation le nom de Léon IX, choisissant S. Léon le Grand pour modèle, & se proposant d'honorer

XI. **S I È C L E.** comme lui la Chaire apostolique par son zèle, sa douceur & sa piété. Il étoit arrivé à la maturité de l'âge, & l'expérience qu'il avoit acquise pendant vingt-deux ans d'épiscopat sur le Siège de Toul, fut son guide dans le gouvernement de l'Eglise universelle. Il s'appliqua sans relâche à rétablir la discipline & à réprimer les désordres, dont son cœur sensible aux intérêts de la Religion étoit vivement affligé. Ce fut l'objet des Conciles qu'il assembla, des réglemens qu'il y fit dresser, & des voyages qu'il entreprit, tantôt en Allemagne, tantôt en France, sans être arrêté par les obstacles, ni par les dangers. Si l'on a quelque faute à lui reprocher, c'est d'avoir pris les armes contre les Normands, Maîtres de la Pouille & de la Calabre, qui lui offroient de se rendre Vassaux du Saint-Siège, & dont il étoit plus convenable aux intérêts de l'Eglise de se faire un appui, que de les traiter en ennemis. Cette entreprise mal concertée, ne fut pas heureuse. Les Normands accoutumés à vaincre, défirer les troupes du Pontife, & se rendirent maîtres de sa personne. Mais il n'eut pas à se plaindre de leur conduite à son égard.

Pleins de vénération pour le père commun des fidèles, ils le traitèrent avec honneur & firent tout ce qu'il desira. Léon les édifioit par sa modestie, par l'austérité de sa vie, & son application presque continuelle à la prière. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il demanda qu'on le conduisît à Rome, & redoublant sa ferveur aux approches de la mort, il rendit les derniers soupirs dans l'Eglise de S. Pierre, où il s'étoit fait porter, avec des sentimens dignes de la piété dont toutes ses actions avoient été animées. Rome & l'Eglise perdirent en lui le plus sage & le plus vertueux Pontife qui fût monté sur la Chaire apostolique depuis plus d'un siècle. Son pontificat avoit duré cinq ans & quelques mois. Sa mort arriva l'an 1054. La Religion l'a placé au rang des Saints dont elle implore la protection auprès de Dieu.

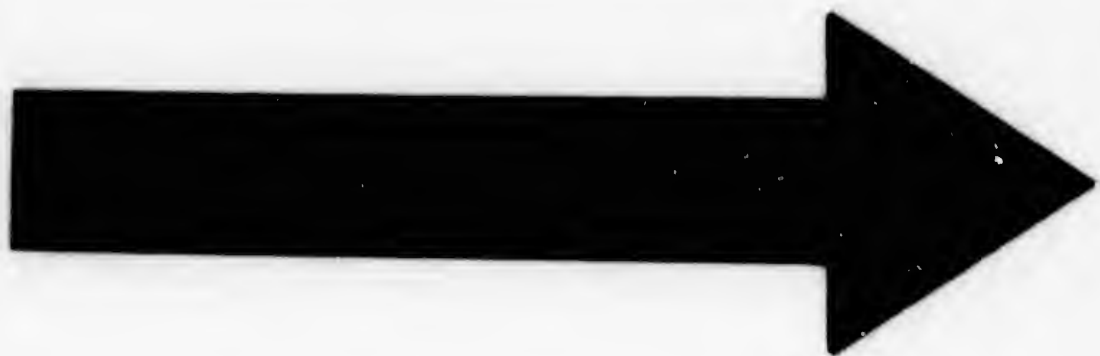
Les Pontificats trop courts & trop peu mémorables de Victor II & d'Etienne IX, ne nous présentent rien qui mérite de fixer nos regards. Ces deux Papes eurent du mérite & des vertus, mais il leur manqua le tems d'en faire usage, pour continuer la grande entreprise de

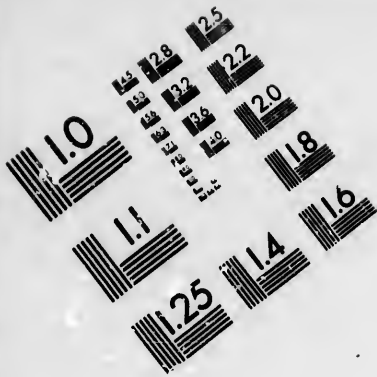
XI.

S I È C L E.

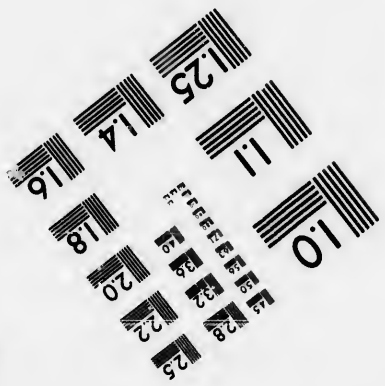
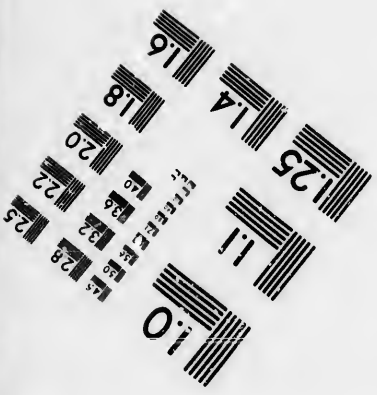
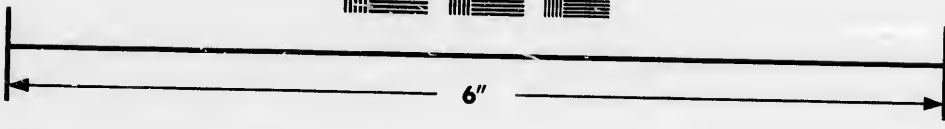
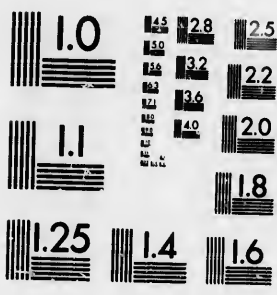
la réformation des mœurs, si heureusement commencée par Léon IX. Nicolas II, qui vint après, fit revivre les espérances des gens de bien, par les vertus qu'on avoit admirées en lui sur le Siège de Florence qu'il occupoit au tems de son élévation ; mais il ne tint celui de Rome qu'environ deux ans & demi ; c'en étoit assez pour se faire connoître & regretter, mais trop peu pour achever de réparer les malheurs du passé, & de rendre aux Loix ecclésiastiques leur ancienne vigueur. L'action la plus remarquable de son Pontificat, fut le traité qu'il conclut avec les Normands d'Italie. Il les réconcilia solennellement avec le Saint-Siège, les confirma dans la possession de leurs conquêtes, & obtint d'eux la restitution de toutes les terres du patrimoine de l'Eglise dont ils s'étoient emparés. Par-là Nicolas II acquit pour défenseurs & pour amis, ce Robert Guiscard, le héros de son siècle, & ces autres braves qui s'étoient fait par leur courage, des États florissans au sein de d'Italie, malgré les armes des Grecs, les anathèmes des Papes, & les efforts des petits Seigneurs de ces cantons, dont les intrigues ne pouvoient rien contre la constance & l'intrépidité.

Au milieu de ces pertes qui affligeoient l'Eglise, parce qu'elles retardoient l'ouvrage si nécessaire & si désiré de la réformation, un sujet d'un mérite peu commun, qui devoit bientôt remplir l'Europe du bruit de son nom, se formoit aux affaires, & attiroit déjà sur lui tous les regards. C'étoit Hildebrand, né dans l'obscurité, qui fut d'abord Moine de Cluni, & ensuite Archidiacre de l'Eglise Romaine sous Nicolas II. Ses talens l'avoient déjà fait connoître, lorsqu'Anselme Badage, Evêque de Lucques, fut élevé au Pontificat en 1061. Ce Pape qui prit le nom d'Alexandre II, lui donna toute sa confiance. Il ne falloit rien moins que les conseils & l'habileté d'Hildebrand, pour tirer Alexandre des embarras où le jetta dans ses commencemens, le compétiteur que lui donna la Cour d'Allemagne, offensée de ce qu'il n'avoit pas attendu le consentement du jeune Henri, pour se faire introniser. Ce compétiteur étoit Cadalous, Evêque de Parme, homme très-corrompu, qui se fit appeller Honorius II. Il voyoit dans son parti les Evêques de Lombardie, presque tous simoniaques & concubinaires, intéressés





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 672-4503

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100



**XI.** par conséquent à se donner un Chef qui leur ressemblât. Il entreprit de soutenir son droit par la force, & se présenta devant Rome à la tête d'une espèce d'armée. Condamné par tous les Evêques d'Allemagne & d'Italie, au Concile d'Osborne en 1062, il ne laissa pas de se donner pour Pape, & de causer de grands troubles jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'au bout de trois ans. Elle rendit le calme à l'Eglise de Rome.

Alors le Pape Alexandre secondé par le Cardinal Pierre Damien, & sur-tout par l'Archidiacre Hildebrand, reprit les travaux de Léon IX & de Nicolas II, pour le rétablissement du bon ordre & de la discipline régulière. C'étoit Hildebrand qui conduisoit toutes les affaires où il falloit de l'adresse & de la fermeté. La puissance pontificale qu'il porta si loin dans la suite, étoit dans ses mains; Alexandre plus vertueux qu'habile, qui se retiroit souvent au Mont-Cassin par goût pour la solitude, se déchargeoit sur lui des soins du Gouvernement, & sous le nom du Souverain-Pontife qui l'avouoit de tout, ce génie ardent préparoit les grandes entreprises qu'il poursuivit avec tant d'acti-

vit  
ap  
le  
l'av  
&  
ém  
dif  
dre  
le  
féq  
qu  
bon  
act  
fuf  
Ce  
con  
res  
pro  
s'è  
voi  
tro  
tro  
qu  
d'a  
foi  
qu  
fon  
cra

vité, lorsqu'il fut élevé sur le Siège apostolique.

XI.

A la mort d'Alexandre II, qui laissa le Saint-Siège vacant en 1073, après l'avoir occupé un peu plus d'onze ans & demi, Hildebrand parvint à cette éminente dignité, dont il avoit déjà disposé deux fois pour d'autres. Alexandre II n'étoit pas encore inhumé, que le peuple, dans le tems même de ses obsèques, s'assembla tumultuairement, & que le nom d'Hildebrand passant de bouche en bouche, il fut élu par cette acclamation générale, sans attendre les suffrages des Cardinaux & du Clergé. Cette élection précipitée, qu'on le soupçonna d'avoir procurée par ses Emissaires secrets, servit de fondement aux reproches qu'on lui fit dans la suite, de s'être emparé du Saint-Siège par des voies illégitimes. Mais son pouvoir étoit trop bien établi, & le Clergé Romain trop accoutumé à dépendre de lui, pour qu'il eût besoin de recourir à la ruse & d'ameuter la populace. Quoi qu'il en soit, il attendit pour se faire ordonner que l'Empereur Henri IV eût consenti à son élection. Ce Prince avoit tout à craindre d'un Pape qui s'étoit déjà dé-

XL  
 S I È C L E . claré son adverfaire , & qui l'avoit fait  
 citer à Rome sous le dernier Pontificat ,  
 pour y rendre compte de ses mœurs &  
 de son administration dans les choses  
 ecclésiastiques. D'un autre côté, les cir-  
 constances dans lesquelles il se trouvoit ,  
 ne lui permettoient pas de traverser une  
 élection qui seroit consommée malgré  
 lui s'il eût refusé son consentement ,  
 ce qui auroit été compromettre en vain  
 son autorité , & se faire un ennemi  
 irréconciliable de celui qu'il avoit le  
 plus d'intérêt à ménager. Les uns ont  
 écrit qu'en informant l'Empereur de son  
 élection, Hildebrand le pria de n'y  
 pas consentir , parce que s'il étoit Pape ,  
 il ne pourroit laisser impunis les vices  
 & les désordres auxquels il s'abandonnoit .  
 D'autres ont prétendu qu'il caressa le  
 jeune Monarque , & lui fit tout espérer  
 de son amitié , s'il vouloit s'unir à lui ,  
 & suivre ses conseils. Les uns & les  
 autres ont peut-être dit vrai , car Hil-  
 debrand favoit allier, quand il le falloit ,  
 l'intrigue & la souplesse aux menaces  
 & à la fierté.

Il prit le nom de Grégoire VII. &  
 dès qu'il fut en possession du Saint-Siège ,  
 il développa le système qu'il s'étoit fait

sur la puissance pontificale. Il se proposa deux choses ; la première , de rendre toutes les Nations tributaires du Saint-Siège ; la seconde , d'étendre indistinctement son autorité sur tous les ordres qui composent la Société chrétienne , sans en excepter les Rois & les Souverains. Il se représentoit la puissance de l'Eglise comme la seule qui fût émanée de Dieu , la seule dont l'usage fût légitime , & que les hommes dussent reconnoître dans ce monde ; & le Souverain-Pontife comme le dépositaire de ce pouvoir unique , illimité , & le Lieutenant de Dieu sur la terre , indépendant , absolu , supérieur à tout. Ces fausses idées dont il s'étoit rempli sur la nature de son pouvoir , se trouvoient jointes en lui à un esprit jaloux de la domination , à un génie plein d'ardeur , & à un caractère inflexible. Il unissoit à cela des prétentions qui n'avoient point de bornes , une application au travail qui ne pouvoit être égalée que par son extrême activité , un courage que les plus grands obstacles ne faisoient qu'augmenter , l'art de profiter de toutes les circonstances , & de n'en jamais dépendre , des vues fau-  
 vies dont rien ne le détournoit , une

---

 XI.

SIÈCLE

**XI.** **SIÈCLE.** austérité de mœurs que la haine & la malignité étoient forcées de respecter, un amour & un zèle infini pour le bien, une grande connoissance du droit canonique dont il avoit fait une étude particulière, & une érudition très-étendue pour le siècle où il vécut. On le vit toujours le même, sans qu'aucun événement le détournât du plan qu'il s'étoit tracé, donnant le branle à l'Europe entière, dirigeant tous les ressorts qui faisoient mouvoir à son gré les Cours & les Conseils des Princes, les Diètes de l'Empire & les Assemblées d'Evêques; écrivant sans cesse aux Rois, aux Prélats, aux Grands de toute la Chrétienté; excommuniant, déposant les Pasteurs, célébrant des Conciles, attirant à lui toutes les affaires; & faisant tout cela sans discontinuer & presque à la fois, comme s'il n'eût été occupé que d'un seul objet. Tel fut Grégoire VII pendant tout le cours d'un pontificat orageux & célèbre, qui dura plus de douze ans.

Ce Pape à qui l'on ne peut refuser de grandes qualités & des intentions droites, eut des démêlés avec presque tous les Souverains de l'Europe Chrétienne.

tienne. Mais ce fut sur-tout contre ~~Henri IV~~  
 Henri IV, qu'il se plut à déployer tout ce que ses prétentions avoient de plus hardi, & tout ce que les foudres de l'Eglise, toujours allumées dans ses mains, avoient de plus formidable. Cette guerre qui mit en feu l'Allemagne & l'Italie, qui fit chanceler Henri sur le Trône, & lui donna son fils pour rival, qui souleva une partie des Evêques contre Grégoire, tandis que l'autre demuroit attachée à ses intérêts, & qui ne causa pas de moindres maux à la Religion qu'à l'Etat, eut pour cause ou pour prétexte les investitures. C'étoit une cérémonie purement civile dans son origine, qui consistoit à présenter aux Evêques & aux Abbés le bâton pastoral & l'anneau, pour les mettre en possession des terres qui avoient été données à leurs Eglises & à leurs Monastères à titre de fief, ainsi que des honneurs & des droits temporels qui s'y trouvoient attachés. Les Empereurs d'Occident s'étoient montrés plus jaloux que tous les autres Monarques, de conserver cet usage qu'ils regardoient comme une des prérogatives essentielles de la souveraineté. Le Pape Léon VIII l'avoit recon-

nue & consacrée par un décret solem-  
 nel dans le Concile de Latran en 965,  
 XI. en faveur de l'Empereur Othon le Grand  
 S I È C L E S I I. & de tous les successeurs ; mais comme  
 plusieurs de ces Princes , & plus que  
 tous les autres, Henri IV , avoient abusé  
 du droit d'investiture pour conférer les  
 Prélatures à des sujets indignes, & sou-  
 vent même pour les vendre ; Grégoire  
 VII. résolut de les en priver. A cet effet  
 il fit un décret par lequel l'usage des  
 investitures fut proscrit, comme un abus  
 d'autant plus criminel, qu'il soumet-  
 toit les choses spirituelles aux puissances  
 de la terre. On rapporte ce décret au Con-  
 cile tenu à Rome en 1074. Il fut noti-  
 fié juridiquement à Henri par les Légats  
 de Grégoire, avec menace d'excom-  
 munication, s'il n'obeissoit.

Ce Prince vivement irrité d'une Sen-  
 tence prononcée sans l'avoir entendu,  
 quoiqu'elle le dépouillât d'un droit he-  
 réditaire dont il avoit trouvé la posses-  
 sion établie, & encore plus de la ma-  
 nière outrageante dont elle lui étoit ma-  
 nifestée, crut qu'il étoit de son honneur  
 d'opposer la plus vigoureuse résistance  
 aux entreprises du Pontife. On s'aigrit,  
 on s'offensa de part & d'autre. Grégoire

lança les foudres du Vatican, si formidables alors, & traita le Prince en rébelle à la puissance divine. Il délia ses sujets du serment de fidélité, souleva l'Empire, & fit de sa querelle, la cause de tous les Etats Chrétiens. Henri de son côté prit les armes pour se venger du Pontife qui flétrissoit dans sa personne la majesté des Rois. Il souleva contre lui une partie des Evêques, & le fit déposer dans une assemblée de Prélats mécontents, qui élurent un autre Pape à sa place. Il l'assiégea dans le Château Saint-Ange, le contraignit à fuir de Rome, & à mourir dans une espèce d'exil. Tels furent les commencemens de la guerre si longue & si funeste qui s'alluma dans ce siècle entre le Sacerdoce & l'Empire. Nous verrons ses feux se ranimer plus d'une fois & causer d'affreux ravages dans l'Europe. On a dit que Grégoire VII, premier auteur de ces malheureuses disputes, se repentit au lit de la mort d'avoir trop multiplié les excommunications, & d'avoir fait servir le glaive spirituel à soutenir des prétentions chimériques & peu conformes à l'esprit de l'Évangile. Si ce repentir fut réel, il put faire revivre aux



yeux de Dieu, le mérite des vertus dont  
 XI. ce Pontife étoit doué, & ce seroit le  
 S I È C L E. meilleur titre sur lequel pussent être  
 appuyés les honneurs sacrés qu'on lui a  
 déferés dans la suite.

A la mort de Grégoire VII, le com-  
 pétiteur que les Evêques du parti de  
 Henri IV lui avoient donné, étoit en  
 possession de Rome sous le nom de Clé-  
 ment III. Cet Antipape qui se nommoit  
 Guibert, étoit Archevêque de Ravenne,  
 lorsque l'Empereur le fit choisir pour  
 l'opposer à Grégoire. Dans ces conjonc-  
 tures, la Chaire pontificale étoit un poste  
 difficile à remplir. Aussi le Cardinal  
 Didier, Abbé du Mont-Cassin, refusa-  
 t-il long-tems une dignité que l'état  
 actuel de la République Chrétienne, &  
 la disposition des esprits rendoient aussi  
 dangereuse qu'elle est sublime. Ce Pape  
 qu'on nomma Victor III en le consacrant,  
 fut à peine quatre mois sur le  
 Saint-Siège. Urbain II, Evêque d'Os-  
 tie, qu'il avoit désigné aux Cardinaux,  
 comme le plus capable de gouverner  
 l'Eglise dans les circonstances critiques  
 où l'on se trouvoit, fut élu pour le rem-  
 placer. Ce nouveau Pontife qui tint le  
 Saint-Siège plus de onze ans, marcha

sur les traces de Grégoire VII, qu'il s'étoit proposé de suivre en tout, adoptant les mêmes principes, & soutenant les mêmes prétentions. Ce n'étoit pas le moyen de pacifier l'Eglise & l'Empire, dont les troubles ne faisoient qu'augmenter par les nouvelles démarches auxquelles on se paroît des deux côtés. Nous terminerons à ce Pape, Urbain II, mort en 1099, ce que nous nous étions proposé de dire sur les Souverains-Pontifes du onzième siècle.

Les entreprises de Grégoire VII, qui tendoient à soumettre tout l'univers à la puissance pontificale, nuisirent peut-être plus dans la réalité, au pouvoir légitime du Saint-Siège, qu'elles ne lui furent utiles. Parmi les Papes qui vinrent après lui, plusieurs qui n'avoient ni son esprit, ni ses talens, ni ses grandes vues, ni son courage, entraînés par son exemple, voulurent faire ce qu'il avoit fait, sans examiner si les circonstances étoient les mêmes. Ils risquèrent des coups d'éclat qui compromirent leur autorité, scandalisèrent les fidèles, irritèrent les Princes, & attirèrent sur l'Eglise des orages dont les secousses la mirent plus d'une fois à deux doigts

de sa perte. L'édifice élevé par Grégoire VII, assis sur des fondemens ruineux, s'étoit accru trop rapidement, pour se soutenir contre l'effort des tempêtes dont il fut continuellement battu. Aussi ne prit-il une consistance durable, qu'après que des mains habiles eurent travaillé à le raffermir, en lui donnant une base plus solide, & l'eurent ramené à une mesure plus juste & plus proportionnée. Mais ce que ce Pontife, trop loué par quelques-uns, & trop décrié par d'autres, fit de véritablement avantageux pour le Siège apostolique, ce sont les droits qu'il lui acquit sur quantité de places & de fiefs du continent de l'Italie, & l'accroissement qu'il lui donna dans son temporel, par les donations & le testament de la Comtesse Mathilde. Ces richesses demeurèrent, le tems les augmenta, & en rendit la propriété plus sûre. Quant aux droits utiles ou domaniaux, on les fit valoir dans les circonstances favorables; on abandonna les moins aisés à défendre, pour en obtenir de plus réels; & ceux qui les combattirent avec les titres les plus authentiques, furent souvent obligés de les reconnoître en partie,

pou  
Tel  
deu  
de  
deu  
net  
cou  
qu'  
syst  
E  
Gré  
ren  
ger  
ni  
à l'  
tou  
&  
ren  
les  
ren  
pou  
rec  
qu'  
qu'  
not  
noï  
mê  
&  
C.

pour assurer leurs propres possessions. ~~=====~~  
 Tel est le vrai fondement de la grandeur actuelle des Pontifes Romains, & de leur souveraineté temporelle; grandeur affermie par le tems, & souveraineté tellement consolidée par le concours de tous les Princes Chrétiens, qu'elle ne peut plus changer qu'avec le système entier de l'Europe.

Reconnoissons que les principes de Grégoire VII, & des Papes qui marchèrent sur ses pas, ne sont pas moins dangereux que chimériques. Ni ce Pontife, ni ses imitateurs, ne s'étoient instruits à l'École de l'antiquité. Elle méconnoit toujours les prétentions qu'ils élevèrent, & les procédés violens qu'ils se permirent. Il est vrai que les fausses Décrétales ne contribuèrent pas peu à les égayer; mais il n'est pas moins vrai qu'ils poussèrent au-delà de toutes les idées reçues avant eux, les fausses maximes qu'ils y puisèrent. Malgré la confusion qu'elles avoient jettées sur les anciennes notions, il étoit encore possible de reconnoître les bornes posées par la nature même & par la raison entre le Sacerdoce & l'Empire; bornes consacrées par J. C., affermies par la Religion, & tou-

XI.

SIÈCLE.

jours respectées dans les beaux siècles  
 de l'Eglise. On n'avoit qu'à lire l'Evan-  
 gile, consulter l'Histoire, & considérer  
 la conduite que les Pasteurs de tous les  
 grands Sièges, les Papes en particulier,  
 avoient tenue jusqu'alors dans les tems  
 les plus orageux; & à l'égard des Prin-  
 ces les plus opposés aux intérêts de la  
 foi. Il n'auroit pas été possible, après  
 cet examen & les réflexions naturelles  
 qu'il auroit fait naître, d'imaginer que  
 le Pape, comme successeur de S. Pierre,  
 & Chef de la Société Religieuse, for-  
 mée par J. C., eût la moindre autorité  
 dans l'ordre civil & politique; encore  
 moins qu'il eût le droit de déposer les  
 Rois, d'affranchir les sujets du serment  
 inviolable qui les lie à leurs Souverains,  
 de dispenser les Couronnés; & de les  
 transporter d'une tête sur une autre au  
 gré de leur volonté. Toutes ces préten-  
 tions que la Cour de Rome a faies avec  
 tant d'ardeur, & soutenues par tant  
 d'efforts malheureux, sont donc abso-  
 lument destituées de tout fondement  
 raisonnable. On ne peut leur assigner  
 pour causes, que l'ignorance des vrais  
 principes; la confusion où tout les Gou-  
 vernemens étoient tombés; & la persua-

sion  
 glif  
 tout  
 dev  
 le c  
 mor  
 dre  
 P  
 refl  
 tem  
 fur  
 tien  
 tou  
 ren  
 où  
 les  
 qui

C  
 cé  
 siè  
 G  
 av  
 éte

sion où l'on étoit que le Chef de l'E-  
 glise, honoré par tous les Souverains &  
 toutes les Nations, étoit le seul qui pût  
 devenir l'arbitre de tous les intérêts, &  
 le centre commun d'où l'ordre & l'har-  
 monie devoient émaner, pour se répan-  
 dre au loin dans l'Europe entière.

Nous pourrions, en continuant ces  
 réflexions, considérer ici la puissance  
 temporelle des Papes dans son influence  
 sur l'état extérieur de la Société Chré-  
 tienne, & les révolutions politiques de  
 toutes les contrées du monde. Mais nous  
 renvoyons cet objet au siècle suivant,  
 où nous pensons qu'il sera mieux placé,  
 les faits devant précéder une discussion  
 qui les suppose.

---

## A R T I C L E V I I .

### *Schizme de Michel Cérulaire.*

O N se rappelle tout ce que le trop  
 célèbre Photius avoit fait au neuvième  
 siècle, pour rompre l'unité entre l'Eglise  
 Grecque & l'Eglise Latine. Le feu qu'il  
 avoit allumé ne s'étoit jamais totalement  
 éteint; il couvoit sous la cendre & n'at-

XI.  
S I È C L E.

tendoit que le soufflé d'un homme hardi, puissant, accrédité, pour se ranimer avec plus de fureur qu'auparavant, si les circonstances étoient favorables à son explosion. Les préjugés qui avoient secondé les entreprises de Photius, subsistoient toujours, & les esprits des Grecs étant dans les mêmes dispositions à l'égard des Latins, il ne falloit que les réveiller & leur fournir un nouvel aliment, pour leur rendre cette impétuosité qu'ils avoient montrée au tems de ce Patriarche. On a vu dans le dixième siècle, ce que les Orientaux pensoient & disoient hautement des Occidentaux. Enivrés de leur vain savoir, de leur magnificence & de leur politesse, les Grecs regardoient les Nations de l'Occident comme des barbares, sans culture, sans lumière, sans finesse dans l'esprit, sans agrément & sans délicatesse dans les mœurs. L'ambition qui avoit été la première cause du schisme, vint se joindre aux anciennes préventions. Elle leur donna du corps, en renouvelant à propos les accusations qu'on avoit intentées autrefois contre l'Eglise de Rome, & les autres Eglises des contrées occidentales. Photius dans le dessein d'élever

son  
chats  
folu  
n'avo  
cace  
de m  
les  
Céru  
dom  
pou  
cutic  
C  
le S  
en r  
tin l  
élevé  
mais  
lui,  
habili  
aux  
cont  
dout  
méd  
route  
Il s'  
ractè  
Evêq  
Bulg  
Moi

son Siège au-dessus de tous les Patriarchats, & de s'attribuer un Empire absolu sur tous les Evêques d'Orient, n'avoit pas imaginé de moyen plus efficace, que de se séparer des Papes, & de mettre une barrière éternelle entre les deux moitiés de l'Eglise. Michel Cérulaire, possédé du même esprit de domination, employa les mêmes moyens pour consommer un projet dont l'exécution étoit demeurée imparfaite.

Ce Michel Cérulaire étoit monté sur le Siège patriarchal de Constantinople en 1043, par la protection de Constantin Monomaque. Il n'avoit ni le génie élevé, ni la vaste érudition de Photius, mais il n'étoit pas moins ambitieux que lui, pas moins entreprenant, pas moins habile à communiquer ses sentimens aux autres, ni moins rempli de haine contre l'Eglise Romaine. Il avoit sans doute préparé de loin l'attaque qu'il méditoit contre le Pontife de Rome & toute la Société Chrétienne d'Occident. Il s'étoit associé deux hommes d'un caractère propre à le seconder, Léon, Evêque d'Acride, Métropolitain de Bulgarie, par son audace; & Nicétas, Moine du Monastère de Stude, par son



érudition. Le premier acte d'hostilité de la part du Patriarche, fut une Lettre écrite sous son nom & celui de Léon à Jean, Evêque de Trani dans la Pouille. Elle étoit destinée, comme on le voit par le début, au Pape, aux Prélats & à tout le Clergé d'Occident. Michel & Léon y renouvelloient les reproches que Photius avoit faits aux Latins, & que ceux-ci avoient si complètement réfutés; savoir, 1<sup>o</sup>. d'employer au sacrifice du pain azyme; 2<sup>o</sup>. de jeûner le Samedi en Carême; 3<sup>o</sup>. de manger du sang & des animaux suffoqués; 4<sup>o</sup>. de ne point chanter *Alleluia* en Carême. Ces reproches n'avoient rien de grave, & ne pouvoient devenir le motif d'un schisme tant qu'on n'auroit pas des objections plus importantes à faire contre les Occidentaux; d'ailleurs on avoit justifié ces usages au tems de Photius, par leur antiquité, par la tradition qui les avoit établis & consacrés, & l'on étoit convenu que chaque Eglise avoit la liberté de conserver ses coutumes, sans qu'on en pût tirer un prétexte pour rompre l'unité. On sentoit la justesse de cette observation; c'est pourquoi le Moine Nicétas qui prêta sa plume au Patriarche

M.  
 ce  
 les  
 rè  
 cé  
 pu  
 de  
 du  
 gr  
 O  
 ran  
 Ph  
 toi

Bla  
 cet  
 tra  
 Lé  
 se  
 voy  
 ché  
 que  
 Gr  
 l'on  
 vit  
 lui  
 rep  
 son  
 mo

Michel, ajouta deux autres reproches à ceux-là; 1<sup>o</sup>. de célébrer la Messe tous les jours de jeûne, même durant le Carême; 2<sup>o</sup>. d'obliger les Prêtres à garder le célibat; enfin dans la suite de cette dispute, les Grecs firent entrer le dogme de la procession du Saint-Esprit, tant du Fils que du Père, au nombre des griefs qu'ils avoient contre les Latins. On voit par là que Michel & ses adhérens empruntoient toutes leurs armes de Photius, & que leurs accusations n'étoient que des redites.

Le Cardinal Humbert, Evêque de Blanche-Selve, eut communication de cette Lettre écrite en Grec, & l'ayant traduite en Latin, il la fit lire au Pape Léon IX. Il étoit aisé de voir quel but se propofoient ceux qui l'avoient envoyée, & le Souverain-Pontife fut touché des suites funestes, que cette attaque gratuite & imprévue de la part des Grecs ne manqueroit pas d'avoir, si l'on ne se hâtoit de les prévenir. Il écrivit donc sans différer au Patriarche, pour lui montrer l'injustice & la futilité de ses reproches. Sa Lettre est forte, bien raisonnée, pleine de dignité, telle en un mot que devoit l'écrire dans une pa-

reille occasion, le Chef de l'Eglise, qu'un inférieur oſoit accuſer d'erreur à la face de l'Univers, pour des pratiques autorifées par ſes prédéceſſeurs & conſacrées par le tems. Il répondoit à chaque article; il monroit combien la conduite des Grecs étoit étrange, de venir au bout de mille ans & plus, apprendre à l'Eglise Romaine la manière de célébrer la mémoire du ſacrifice de J. C., & ce qu'elle devoit obſerver par rapport aux jeûnes, aux cérémonies du Culte divin, & aux autres pratiques de la piété; il finifſoit par repréſenter à Michel que l'Eglise de Rome avoit plus d'indulgence & de modération, que celle de Conſtantinople, puisqu'elle ſouffroit dans la Ville pontificale pluſieurs Monafteres & pluſieurs Eglifés des Grecs, avec la liberté de ſuivre les uſages d'Orient.

Le Patriarche n'avoit point rallumé le flambeau de la guerre, pour ſ'en tenir à une première attaque. Il fit bientôt ſuccéder les voies de fait aux Ecrits. Par ſon ordre toutes les Eglifés que les Latins avoient à Conſtantinople, furent fermées, & il ôta aux Moines qui ne voulurent pas renoncer aux cérémonies de

de  
qu'i  
dan  
com  
le fo  
à po  
mité  
der  
C  
Mon  
cour  
lui re  
noiff  
ces o  
deſir  
rétab  
diver  
long  
tions  
Patria  
côté  
reçu o  
Sa ré  
tueuſé  
zèle p  
toit à  
au Pa  
& mo  
tre ch  
Ton

de l'Eglise Romaine, les Monastères qu'ils possédoient long-tems avant lui dans la Ville & aux environs. C'étoit commencer la dispute en consommant le schisme, & déclarer qu'on étoit résolu à pousser les choses aux dernières extrémités, puisqu'on débutoit par ne garder aucunes mesures.

Cependant l'Empereur Constantin Monomaque, qui avoit besoin du secours des Latins, pour conserver ce qui lui restoit de possessions en Italie, & connoissant le crédit du Pape sur les Princes d'Occident, témoigna un grand desir de voir l'union & la concorde se rétablir entre les deux Eglises que la diversité des intérêts divisoit depuis si long-tems. Il écrivit d'après ces intentions au Pape Léon IX, & engagea le Patriarche Michel à lui écrire de son côté dans le même esprit. Léon ayant reçu ces Lettres, y répondit séparément. Sa réponse à l'Empereur étoit respectueuse & modérée. Il le louoit de son zèle pour la paix de l'Eglise, & l'exhortoit à y concourir. Celle qui s'adressoit au Patriarche étoit d'un style plus ferme & moins ménagé. Il lui reprochoit quatre choses; 1<sup>o</sup>. d'avoir été tout d'un

coup élevé à la dignité de Patriarche ,  
 XI. n'étant encore que Néophyte ; 2°. de  
 S I È C L E. vouloit soumettre les Patriarches d'Alexandrie & d'Antioche à sa juridiction ;  
 3°. de prendre la qualité de Patriarche œcuménique ; 4°. d'avoir osé calomnier l'Eglise Romaine , & persécuter ceux qui suivoient ses usages. Ces Lettres furent portées à Constantinople , & présentées à l'Empereur par trois Légats , que le Pape y avoit envoyés pour travailler à la réunion des deux Eglises. Le Cardinal Humbert , Chef de cette Légation , remit en même tems au Prince les deux réfutations qu'il avoit faites , tant de la Lettre de Michel Cérulaire à Jean de Trani , que de l'écrit polémique du Moine Nicétas. Cette réfutation étoit savante & bien raisonnée. Humbert y suivoit pied à pied ses adversaires ; les preuves de fait & les autorités y étoient distribuées de manière qu'elles se prêtoient une force mutuelle ; en un mot toutes les pratiques si imprudemment reprochées à l'Eglise Romaine , y étoient vengées des calomnies & des malignes interprétations , par lesquelles on s'efforçoit de les rendre odieuses.

Si les esprits aveuglés par les préventions & par l'orgueil, étoient capables de se rendre à la vérité, il n'en falloit pas davantage pour faire ouvrir les yeux au Patriarche, & le ramener à des sentimens pacifiques. Mais plus ses torts étoient mis en évidence, plus on le vit s'opiniâtrer & s'aigrir. Il refusa de conférer avec les Légats, & d'éclaircir avec eux les points contestés, dans un esprit de paix. Il ne voulut pas même les voir, quelques instances que lui en fit l'Empereur. Nicéas montra plus de douceur & d'équité. Frappé des raisons & des témoignages allégués par le Cardinal Humbert, il se rétracta de bonnetoi, & consentit même que son écrit contre le Saint-Siège fût brûlé en présence de tout le monde, par ordre de l'Empereur.

Le Patriarche s'obstinant toujours à se tenir éloigné des Légats, sans leur parler, ni les voir, & ceux-ci voulant finir d'une manière ou d'une autre, ils se déterminèrent à faire usage de l'autorité dont le Souverain-Pontife les avoit revêtus. Ils allèrent donc le 19 Juillet de l'an 1054, qui étoit un Samedi, vers l'heure de Tierce, à l'Eglise

—  
 XI.  
 SIÈCLE.

de sainte Sophie où le Clergé étoit assemblé pour la célébration des SS. Mystères , & le Cardinal Humbert , après avoir exposé tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire , mit sur l'Autel une Sentence d'excommunication , conçue dans les termes les plus pathétiques contre Michel Cérulaire , Léon d'Acride & leurs adhérens. Ils y étoient anathématisés & séparés de la communion du Saint-Siège , comme simoniaques , hérétiques & schismatiques , avec les Valéciens , les Ariens , les Donatistes , les Nicolaïtes , les Sévériens , les Pneumatomaques , les Manichéens , les Nazaréens & les autres hérérodoxes , dont ils étoient accusés d'avoir adopté les principes , & rajeuni les erreurs.

Après avoir publié ce jugement , les Légats mirent ordre aux affaires des Eglises Latines de ces cantons , & défendant aux fidèles , sous peine d'anathème d'entrer en communion avec tout Prêtre Grec qui condamneroit le sacrifice des Latins , ils se préparèrent à reprendre le chemin de Rome. Ils étoient déjà sortis de Constantinople , lorsque l'Empereur les fit rappeler , à la prière du Patriarche qui promettoit enfin de

les vo  
 eux.  
 Mich  
 étoit  
 ses C  
 phie ,  
 peuple  
 contr'  
 qu'il a  
 ductio  
 L'Em  
 vaifes  
 mettro  
 sent e  
 présen  
 concer  
 bert  
 Const  
 de cel  
 posant  
 à celle  
 l'Emp  
 tre lui  
 torité  
 yres ca  
 fer l'é  
 pire.  
 si aud  
 & mi

les voir & d'entrer en conférence avec eux. C'étoit une feinte de la part de Michel Cérulaire ; son véritable dessein étoit d'attirer le Cardinal Humbert & ses Collègues dans l'Eglise de sainte Sophie, & de les faire assommer par le peuple qu'il se promettoit de soulever contr'eux, par la lecture de leur décret qu'il avoit altéré & falsifié dans la traduction grecque qu'il en avoit faite. L'Empereur qui soupçonnoit ses mauvaises intentions, déclara qu'il ne permettroit pas que les Légats se trouvasent en aucune assemblée, qu'il n'y fût présent. Michel voyant son projet déconcerté, refusa de conférer avec Humbert & ses Collègues en présence de Constantin Monomaque. Non content de cela, il se vengea des Légats en opposant une Sentence d'excommunication à celle dont ils l'avoient frappé, & de l'Empereur en excitant une sédition contre lui. Dans la suite il acquit tant d'autorité par ses intrigues & par ses manœuvres cachées, qu'il fut en état de favoriser l'élévation d'Alexis Comnène à l'Empire. Mais bientôt il prit des manières si audacieuses à l'égard de ce Prince, & mit les services qu'il lui avoit ren-

XI.

SIÈCLE.



XI. **SIÈCLE.** dus , à si haut prix , qu'il vouloit se rendre maître de toutes les graces , & qu'il s'emportoit au moindre refus , jusqu'à le menacer d'abattre l'édifice qu'il avoit élevé. Cette conduite irrita tellement Alexis Comnène , qu'il fit enlever & conduire en exil l'ambitieux Patriarche , en attendant qu'il pût assembler un Concile pour le déposer. Mais la mort de Michel Cérulaire arrivée quelque tems après , lui épargna l'affront dont il étoit menacé.

On a blâmé la conduite du Cardinal Humbert & des autres Légats. On les a même accusé de précipitation dans leurs démarches , & de dureté à l'égard des Grecs , & l'on a fait rejaillir ces reproches sur le saint Pape Léon IX , dont il est à présumer qu'ils n'ont fait que suivre les instructions. Mais ceux qui censurent ainsi les procédés d'un homme aussi éclairé que le Cardinal Humbert , dirigé par les avis d'un Pontife aussi sage & d'un zèle aussi prudent que Léon IX , ne veulent pas voir que Michel Cérulaire étoit déterminé à tout , & qu'il avoit résolu de consommer le schisme à quelque prix que ce fut. L'horrible complot qu'il trama pour faire périr les

Légats  
 dont  
 cara  
 à de  
 dess  
 dace  
 se  
 Mo  
 la p  
 lexi  
 cip  
 le  
 si  
 cer  
 les  
 les  
 pe  
 au  
 de  
 ve  
 att  
 en  
 da  
 ro  
 tic  
 au  
 de  
 E  
 h

Légats, n'en est-il pas une preuve évidente ? Peut on se faire illusion sur le caractère d'un homme capable d'en venir à de pareils excès, pour réussir dans ses desseins ambitieux ? L'insolence & l'audace avec lesquelles il ne rougit pas de se comporter à l'égard de Constantin Monomaque, contre lequel il souleva la populace de Constantinople, & d'Alexis Comnène qu'il osa menacer de précipiter du Trône, n'acheve-t-elle pas de le peindre ? Que seroit-il donc arrivé, si les Légats du Pape usant de condescendance, & dissimulant en politiques les outrages faits au Saint-Siège par les Grecs, eussent été plus lents à frapper ? Peut-être que Michel Cérulaire auroit employé plus d'artifices ou plus de violence ; qu'il auroit imaginé de nouveaux prétextes, & formé de nouvelles attaques ; qu'il auroit fortifié son parti, en faisant entrer la Cour & les Grands dans ces intérêts ; mais croire qu'il auroit renoncé de bonne-foi à ses prétentions, lui qu'on vit dans la suite s'égalier au Souverain, & prendre la chaussure de pourpre, distinction réservée aux seuls Empereurs, c'est ne pas connoître les hommes. Cérulaire vouloit élever son

---

 XI.

S I È C L E.

**XI.** Siège au premier degré de la Hiérarchie, & mettre tout l'Orient sous sa dépendance ; tel étoit son but , & il entroit dans son caractère de tout oser pour y arriver. La manière dont il s'y prit dès le commencement pour engager l'affaire ; ce qu'il fit ensuite pour soutenir son entreprise , sa conduite à l'égard des Latins établis à Constantinople , à l'égard des Légats & de l'Empereur même ; tout cela prouve clairement que rien ne pouvoit l'arrêter , & que le schisme consommé dans son cœur & dans celui de la plupart des Grecs , étoit inévitable , parce que c'étoit la seule voie qui pût le conduire au terme où son ambition vouloit parvenir.

Ainsi l'Eglise de Constantinople demeura totalement séparée de l'Eglise de Rome , & ces deux communions qui jusques-là s'étoient toujours traitées avec honneur , quoique rivales & attentives à s'observer , n'ont pas cessé depuis le milieu du onzième siècle de se regarder comme ennemies. Nous verrons dans la suite des tems les diverses tentatives qui ont été faites par les Papes & les Souverains , pour opérer une réunion , qu'on a paru quelquefois desirer sincèrement.

Mais  
fruct  
méd  
dra  
poir  
gén  
lieu

D  
pré  
avo  
il  
lex  
Ce  
cun  
les  
era  
tia  
d'i  
fav  
car  
O  
pr  
s'o

Mais toujours ces tentatives seront infructueuses , & le mal aigri par les remèdes employés pour le guérir , deviendra si grand , qu'il ne restera plus d'espoir de réfermer une plaie dont l'Eglise gémera peut-être encore pendant plusieurs siècles.

XI.

S I È C L E .

## A R T I C L E V I I I .

*Première Croisade.*

DANS le tems que le Pape Urbain II présidoit à un Concile nombreux qu'il avoit assemblé à Plaisance l'an 1095 , il reçut une ambassade de la part d'Alexis Comnène , Empereur des Grecs. Ce Prince conjuroit le Pape de lui procurer des secours contre les Turcs , dont les entreprises & les succès faisoient craindre l'entière destruction du Christianisme en Orient. Il supplioit Urbain d'intéresser les Princes Chrétiens en sa faveur , & de leur faire embrasser sa cause , qui étoit celle de la Religion. On promit aux Envoyés d'Alexis de procurer à leur maître les moyens de s'opposer aux progrès des infidèles ,

XI. & dès - lors il y eut un grand nombre de personnes qui s'engagèrent à passer en Asie pour la défense des Chrétiens habitués dans ces contrées. On commençoit à s'intéresser vivement à leurs souffrances, dont les pélerins qui revenoient de la Terre-Sainte, ne cessent d'entretenir leurs compatriotes. Mais celui qui contribua le plus à échauffer les esprits, par la peinture touchante des vexations, des outrages & des cruautés que les Mahométans faisoient essuyer aux disciples de J. C., fut un gentilhomme de Picardie, connu sous le nom de Pierre l'Hermitte, personnage extraordinaire qui donna tout-à-coup à l'Occident une impulsion, que les plus puissans Monarques & les plus habiles politiques auroient vainement tenté de produire.

Il étoit parti des environs d'Amiens en 1093, comme une infinité d'autres pélerins, que la dévotion conduisoit à Jérusalem de toutes les contrées de l'Occident. Arrivé au terme de son pélerinage, il fut témoin de ce qu'il avoit entendu raconter à tant d'autres, touchant l'état déplorable où les Chrétiens étoient réduits sous le joug tyrannique

des Musulmans. Son cœur naturelle-  
 ment sensible, & que la dévotion dispo-  
 soit encore à s'attendrir, fut pénétré de  
 douleur, lorsqu'il vit les saints lieux pro-  
 fanés ou détruits par les infidèles. Affli-  
 gé de ce triste spectacle, il fit part de ses  
 sentimens à Siméon, Patriarche de Jérusalem,  
 qui partageoit les malheurs de son troupeau,  
 sans pouvoir y remédier. Pierre lui conseilla  
 d'écrire au Pape & à tous les Princes  
 Chrétiens d'Occident, pour implorer le  
 secours de leurs armes contre les ennemis  
 de la Religion, & lui offrit d'être son  
 Agent auprès d'eux. Le Patriarche suivit  
 ce conseil d'autant plus volontiers, qu'il  
 n'avoit rien à espérer des Grecs, trop  
 occupés à se défendre eux-mêmes contre  
 les Turcs qui les attaquoient de toutes  
 parts, & menaçoient la Capitale de  
 l'Empire. Pierre, muni de ces Lettres,  
 se rendit à Rome; & en les remettant  
 au Pape, il lui fit une peinture si vive  
 de la désolation des Chrétiens, & de  
 l'état affligeant de la Religion en  
 Orient, qu'Urbain résolut de former  
 une ligue sainte de tous les Princes  
 d'Occident, pour enlever Jérusalem  
 & la Palestine aux infidèles.

Avant de proposer cette grande entre-

R. vj

prise , il falloit y disposer les esprits.   
 XI. Personne n'étoit plus propre que Pierre   
 S I È C L E. l'Hermite à les ébranler fortement , à   
 leur communiquer cette chaleur & cet   
 enthousiasme qui entraînent la multi-   
 tude. Il n'étoit pas d'une taille avanta-   
 geuse , ni d'un extérieur imposant ; mais   
 il avoit une imagination vive , une élo-   
 quence forte , persuasive , pleine de feu ;   
 un courage qui ne trouvoit rien de dif-   
 ficile & de rebutant ; une activité qui ne   
 lui permettoit pas de rester sans objet ;   
 c'étoit enfin un de ces caractères ardens ,   
 impétueux , qui ne voient rien avec in-   
 différence , & qui font passer leurs af-   
 fections , leurs desirs à tout un peuple ,   
 dès qu'on a commencé à s'y prêter. Le   
 Pape sentit d'abord combien il pouvoit   
 lui être utile dans cette occasion ; & pour   
 mettre ses talens à profit , il lui ordonna   
 d'aller dans toutes les Cours de l'Eu-   
 rope , & d'inspirer aux Princes , aux   
 Prélats , aux fidèles , par ses exhorta-   
 tions , l'ardeur dont il étoit embrâsé.   
 En peu de tems ce nouveau Prédicateur   
 parcourut l'Italie , l'Allemagne & la   
 France , remuant , échauffant tout le   
 monde par ses discours pathétiques , &   
 allumant dans tous les cœurs le desir

de vo-  
tifiée

Le  
Missi  
trava  
son  
qu'il  
verge  
Evêc  
rend  
cents  
Gran  
gie  
tiens  
part  
& f  
se tr  
il pa  
paru  
dant  
insp  
Ces  
pres  
cri  
cett  
tous  
port  
l'ép  
le n

de voler à la conquête d'une terre sanctifiée par les Mystères du Sauveur.

=====  
XI.

SIÈCLE

Le Pape instruit des succès de son Missionnaire, pensa qu'il étoit tems de travailler par lui-même à l'exécution de son grand projet. Il profita du Concile qu'il avoit indiqué à Clermont en Auvergne, pour en faire la proposition aux Evêques & aux Abbés qui s'y étoient rendus en 1095, au nombre de deux cents, sans compter les Seigneurs & les Grands. Il fit un discours plein d'énergie sur les persécutions que les Chrétiens d'Orient avoient à souffrir de la part des sectateurs impies de Mahomet, & sur l'état déplorable où la Religion se trouvoit dans le lieu de son berceau; il parla d'une manière si pathétique; il parut si touché, que tous les assistans fondant en larmes, s'écrièrent comme par inspiration : *Dieu le veut, Dieu le veut.* Ces mots qu'on regarda comme l'expression de la volonté divine, furent le cri de guerre des combattans, dans cette pieuse expédition. Il fut réglé que tous ceux qui voudroient y prendre part, porteroient une Croix d'étoffe rouge sur l'épaule gauche, ce qui leur fit donner le nom de Croisés. Le Pape ordonna de



——— plus, que tous ceux qui prendroient la  
 XI. Croix, seroient dispensés de toutes le pei-  
 S I È C L E. nes canoniques qu'ils auroient encou-  
 rues, & que la guerre sainte leur tien-  
 droit lieu de pénitence.

Après la séparation du Concile, les  
 Evêques de retour dans leurs Diocèses,  
 se firent un devoir de seconder le zèle  
 du Chef de l'Eglise, & chacun d'eux  
 prêcha la Croisade avec tant de succès,  
 que tout le monde s'empressoit à pren-  
 dre les marques de ce saint engage-  
 ment. Les plus grands Princes, les Sei-  
 gneurs du plus haut rang, voulurent  
 partager le mérite & la gloire d'une si  
 noble entreprise. En peu de tems on  
 compta parmi les Croisés, Hugues,  
 frere du Roi de France, Robert, Duc  
 de Normandie, Rémond, Comte de  
 Toulouse, Godefroi de Bouillon, Duc  
 de la basse Lorraine, ses deux freres,  
 Eustache & Baudouin, un grand nom-  
 bre d'autres Seigneurs de moindre qua-  
 lité, avec une foule presque innombrable  
 de gentilshommes. L'enthousiasme pieux  
 & guerrier tout ensemble des premiers  
 Croisés, se répandit promptement d'un  
 bout de l'Europe à l'autre, se communi-  
 qua sans distinction à toutes les classes

des  
 Lab  
 ren  
 me  
 doi  
 pou  
 l'on  
 pré  
 pé  
 pal  
 I  
 mo  
 née  
 pal  
 San  
 mi  
 lie  
 La  
 les  
 pe  
 leu  
 les  
 pr  
 fu  
 G  
 de  
 de  
 te  
 ho

des Citoyens ; Prélats , Abbés , Moines ,  
 Laboureurs , Artisans , tous s'enflammè-  
 rent du desir de contribuer au recouvre-  
 ment des lieux saints. Les Seigneurs ven-  
 doient ou engagoient leurs domaines ,  
 pour fournir aux dépenses du voyage , &  
 l'on n'étoit occupé de tout côté , que des  
 préparatifs d'une expédition où l'on es-  
 péroit cueillir le laurier des héros , ou la  
 palme des Martyrs.

Plusieurs bandes de Croisés plus ou  
 moins nombreuses , partirent dès l'an-  
 née 1096 , sous différens Chefs peu ca-  
 pables de les diriger & de les contenir.  
 Sans ordre & sans discipline , ils com-  
 mirent toutes sortes d'excès dans les  
 lieux qui se trouvoient sur leur passage.  
 La plus grande partie fut détruite par  
 les Hongrois , les Bulgares & les autres  
 peuples qui ne pouvoient se garantir de  
 leurs brigandages , qu'en les repoussant  
 les armes à la main. Tel fut le sort de  
 presque tous ceux qui s'étoient mis à la  
 fuite de l'Hermite Pierre , du Prêtre  
 Gotescalc & de Gauthier *Sans-avoir* ;  
 de sorte qu'étant arrivées sous les murs  
 de Constantinople , ces troupes de tren-  
 te , de quarante , & même de cent mille  
 hommes , étoient réduites presque à rien.

XI. S I È C L E.
 Ceux qui avoient des Princes & des Seigneurs à leur tête , se comportèrent avec moins de licence , & n'éprouvèrent pas tant de pertes en chemin.

Les armées qui pour subsister plus aisément , avoient pris différentes routes , devoient se réunir à Constantinople. Le Pape avoit écrit à l'Empereur Alexis Comnène , pour lui apprendre le dessein & le départ des Croisés. Il le prioit de s'entendre avec ces généreux guerriers qui n'avoient d'autre objet dans leur entreprise , que la gloire de la Religion. Il l'exhortoit à se joindre à eux , & à seconder leur entreprise de tout son pouvoir. Ce Prince , naturellement soupçonneux , ne vit pas sans inquiétude , ces armées innombrables d'Occidentaux , s'approcher de sa Capitale. Il craignit que les Croisés , au lieu d'attaquer les ennemis du Christianisme ne tournassent leurs armes contre lui , & ne le dépouillassent de son propre Empire. Mais sa politique perfide lui fit dissimuler ses défiances , & il cacha ses alarmes sous les dehors les plus capables d'en imposer. Il conclut avec les Croisés un traité par lequel il s'engagea par serment à favoriser leurs

entre  
 seco  
 mun  
 Che  
 leur  
 pen  
 qu'il  
 de  
 Vass  
 serv  
 conc  
 par  
 s'un  
 leur  
 tion  
 fit p  
 Lati  
 eux  
 le f  
 déli  
 d'un  
 les  
 L  
 tion  
 soie  
 com  
 mes  
 d'in  
 & l

entreprises , & à leur fournir tous les secours de vivres , de fourrages & de munitions dont ils auroient besoin. Les Chefs de la Croisade s'obligèrent de leur côté à lui remettre les places dépendantes anciennement de l'Empire , qu'ils enleveroient aux Musulmans , ou de les tenir de lui en qualité de ses Vassaux. Son intention n'étoit pas d'observer sa promesse ; car bien loin de féconder le zèle des Croisés , il les traversa par toutes sortes de moyens , jusqu'à s'unir avec les infidèles , pour détruire leur armée , & faire échouer leur expédition. Cette conduite d'Alexis Comnène fit prendre aux Princes & aux Seigneurs Latins , la résolution de garder pour eux-mêmes les conquêtes qui seroient le fruit de leur bravoure ; se croyant déliés de leurs engagemens à l'égard d'un Prince qui avoit le premier violé les siens avec tant de lâcheté.

L'armée des Croisés , après la jonction des différens corps qui la composoient , se trouva forte de cinq cent mille combattans ; savoir , cent mille hommes de cavalerie , & quatre cent mille d'infanterie , sans compter les femmes & les personnes qui n'étoient point fai-

XI. ~~\_\_\_\_\_~~ tes pour porter les armes , & que les  
 Historiens évaluent encore à près de cent  
 mille. La prise de Nicée en Bythinie ,  
 Ville célèbre par deux Conciles œcumé-  
 niques , fut le premier exploit par lequel  
 les Croisés signalèrent leur courage dans  
 le continent de l'Asie. Elle étoit sous la  
 domination de Soliman , Sultan d'Ico-  
 nium. Ce Prince qui s'étoit avancé pour  
 la soutenir , avec une armée de quatre  
 cent mille hommes , ne put l'empêcher  
 de tomber au pouvoir des Chrétiens ,  
 & de rentrer sous les Loix de l'Empe-  
 reur Grec. Car la perfidie d'Alexis Com-  
 nène n'ayant pas encore éclaté , comme  
 elle fit bientôt , les Princes Croisés lui  
 remirent fidèlement leur première con-  
 quête , suivant les conditions du traité ,  
 quoique déjà ils n'eussent pas trop à se  
 louer de ses procédés. Une victoire rem-  
 portée bientôt après sur l'immense armée  
 de Soliman , acheva de répandre la ter-  
 reur parmi les Musulmans. Les Croisés  
 s'avançoient toujours ; mais le Sultan  
 qui les dévançoit avec un corps de trou-  
 pes , avoit tellement ravagé le pays ,  
 qu'au bout de quelques jours l'armée  
 Chrétienne éprouva toutes les horreurs  
 de la faim & de la soif. Ce dernier

besoi  
 ces c  
 & à  
 d'hor  
 parti  
 soula  
 Ville  
 cont  
 port  
 tous  
 beso  
 des  
 joug  
 rier  
 que  
 ren  
 pir  
 I  
 dif  
 fid  
 Cr  
 d'A  
 la  
 fan  
 po  
 ass  
 ro  
 no  
 tr

besoin, le plus redoutable de tous dans ces climats brûlans, joint à la fatigue & à l'épuisement, enleva une infinité d'hommes, & fit périr la plus grande partie des chevaux. On ne trouva du soulagement, qu'après la soumission des Villes de Pisidie, de Lycaonie & des contrées voisines, qui ouvrirent leurs portes aux Croisés, & leur fournirent tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin. Ces Villes étoient habitées par des Chrétiens qui gémissent sous le joug des Turcs. Ils regarderent les guerriers d'Occident comme des libérateurs que le Ciel leur envoyoit, & les reçurent avec les transports de joie qu'inspire aux opprimés l'image de la liberté.

Malgré les pertes occasionnées par la disette & les maladies, qui avoient considérablement diminué les forces des Croisés, on résolut de faire le Siège d'Antioche, pour s'ouvrir le chemin de la Palestine. Cette Ville riche & puissante étoit munie de tout ce qu'il falloit pour une longue résistance; & les Turcs assurés que l'armée chrétienne s'épuiseroit par les travaux de ce siège, se tenoient à portée pour achever de la détruire, lorsqu'elle viendroit à se retirer.

L'événement auroit confirmé leurs espé-  
 rances , sans un heureux hazard qui  
 fit tomber au pouvoir de Boëmond ,  
 Prince Croisé , le fils d'un des plus con-  
 sidérables habitans de la Ville. Il se  
 nommoit Phiroux ; il avoit abjuré le  
 Christianisme pour conserver sa fortune  
 & son rang , mais il conservoit encore  
 beaucoup d'attachement pour son an-  
 cienne Religion , avec le désir d'y retour-  
 ner. Il aimoit tendrement son fils , & il  
 fut si sensible à la générosité de Boë-  
 mond qui le renvoya sans rien exiger  
 pour sa rançon , qu'après quelques né-  
 gociations secrètes , il résolut de livrer  
 à ce Prince un poste important qu'il  
 commandoit. C'étoient trois tours qui  
 formoient une des principales défenses  
 de la Ville. Les Croisés , maîtres de ce  
 poste , entrèrent dans la place , & tom-  
 berent sur tous les infidèles qui osèrent  
 se présenter pour les arrêter ; ils en firent  
 un horrible carnage.

Il restoit encore la Citadelle à pren-  
 dre. Elle étoit défendue par une gar-  
 nison nombreuse , & bien approvision-  
 née. Les Turcs qui tenoient la Cam-  
 pagne s'approchèrent de la Ville avec  
 toutes leurs forces , & les Chrétiens

assiégé  
 leurs  
 plus  
 freuse  
 ressou  
 hazar  
 pressé  
 avec c  
 Les i  
 qui m  
 victoi  
 à l'im  
 en fur  
 long-t  
 déford  
 du san  
 mi ,  
 étoit  
 mense  
 vainqu  
 que de  
 che. E  
 avoit  
 gloire  
 ce Rob  
 que no  
 de la p  
 litique  
 père l  
 avoit

affiégés à leur tour, ayant consommé leurs vivres, furent bientôt réduits à la plus grande extrémité. Dans cette affreuse situation, ils n'avoient d'autre ressource que le succès d'une sortie qu'ils hazarderent. Les Chefs & les soldats pressés des mêmes besoins, combattirent avec ce courage qu'inspire le désespoir. Les infidèles attaqués par des gens qui n'avoient point à choisir entre la victoire ou la mort, ne purent résister à l'impétuosité d'une bravoure changée en fureur. Ils reculèrent après avoir long-tems résisté, & prirent la fuite en désordre. Les Chrétiens las de répandre du sang, entrèrent dans le camp ennemi, qu'ils trouverent abandonné. Il étoit rempli de provisions & d'un immense butin, qui devinrent la proie des vainqueurs. La défaite de l'armée Turque décida totalement du sort d'Antioche. Elle fut donnée à Boëmond qui avoit eu plus de part que tout autre à la gloire de cette conquête. Il étoit fils de ce Robert Guiscard, le héros de l'Italie, que nous avons vu triompher tour-à-tour de la puissance des Grecs, & de la politique des Papes. La fortune de son père le suivit au-delà des mers où il avoit porté sa valeur.



XI. Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, s'étoit fait aussi une Principauté considérable sur les deux rives de l'Euphrate. Il avoit pénétré dans la Mésopotamie avec une portion de l'armée. On trouvoit dans ces cantons une foule de Chrétiens de différentes sectes, que les Sarrafins avoient favorisés dans les commencemens de leurs conquêtes, & que la haine des Empereurs Grecs avoit forcés de se joindre à ces infidèles. Mais depuis que les Califes s'étoient laissé dépouiller de leur autorité par les Emirs qui commandoient pour eux dans les Provinces, & encore plus depuis que les Turcs s'étoient formé de nouveaux Etats dans le sein de l'Empire Musulman, ces Chrétiens, qu'on n'avoit plus d'intérêt de ménager, éprouverent tout ce que la tyrannie & la férocité ont d'accablant pour la foiblesse. A l'arrivée des Croisés, le desir de la liberté se réveilla dans leur cœur. Ils volerent au-devant de ces guerriers qui accouroient des extrémités de la terre sans autre motif apparent que de briser leurs chaînes. La différence des opinions ne fut plus comptée pour rien. Ils gémissent dans l'oppression, ils étoient

Chrét  
venoi  
au-de  
on se  
reçut  
desse,  
Chrét  
rain,  
pauté.

La  
étoit f  
offrir  
payer  
pour  
but d  
offres  
moin  
mans  
ce d  
secou  
que l  
Bagd  
occup  
thim  
un tr  
fés  
Mais  
pas d  
foi d

Chrétiens , c'étoient des Chrétiens qui venoient les délivrer. On ne vit rien au-delà dans ces premiers momens , & on se traita comme des frères. Baudouin reçut leurs foudmissions , & la Ville d'Edesse , presque toute peuplée de ces Chrétiens , l'ayant reconnu pour Souverain , il en fit le Chef-lieu de sa Principauté.

La terreur des armées chrétiennes étoit si grande , que la plupart des Emirs offrirent aux Princes Latins de leur payer tribut , & de leur livrer passage pour se rendre à Jérusalem. C'étoit le but de la Croisade , & l'on accepta ces offres avec joie. Le Calife d'Egypte non moins alarmé que les autres Musulmans , rechercha comme eux , l'alliance des Chrétiens , espérant par leur secours rentrer en possession des places que les Turcs , soumis au Calife de Bagdad , lui avoient enlevées. Mostali occupoit alors le Trône des Fathimites en Egypte. Il s'étoit obligé par un traité à s'unir avec les Princes Croisés pour la conquête de Jérusalem. Mais tandis que ceux-ci , ne se doutant pas de sa perfidie , se reposoient sur la foi de ses sermens , il s'avança vers la

---

 XI.  
 S I È C L E

Ville à leur insçu , & s'en empara. Les Chrétiens le sommerent de la remettre en leur pouvoir , suivant les conventions jurées de part & d'autre. Le Calife, ou pour mieux dire, Afdhal , son Visir , le refusa , & il fallut se déterminer à faire le siège.

L'armée des Chrétiens étoit si considérablement diminuée par les défections , les maladies , les combats & les garnisons des Villes conquises , qu'il restoit à peine soixante mille hommes , des cinq cent mille qu'on avoit comptés sous les murs de Constantinople. Encore n'y avoit-il que vingt mille fantassins , & deux mille Cavaliers en état de servir , tout le reste étant épuisé de fatigue , ou attaqué de diverses maladies. Mostali & son Visir n'avoient rien oublié pour mettre Jérusalem en état de défense. La garnison étoit nombreuse & fournie pour long-tems de vivres & de munitions. Mais les Chefs & les soldats de l'armée chrétienne étoient déterminés à la prendre , ou à périr glorieusement sous ses murailles. Ils firent des prodiges incroyables de valeur , & pendant cinq semaines que dura le Siège , ils montrèrent tout ce que peuvent l'intrepidité ,

trépidité  
vainc  
efforts  
à trois  
la Vi  
& l'H  
les d  
Histo  
quer  
main  
fidèle  
irrité  
tes ,  
massa  
loien  
venu  
queu  
être  
à des  
tiens  
der e  
cette  
mon  
visite  
dress  
les fo  
Dieu  
étoie  
siège  
T

trépidité, la constance & le desir de vaincre. Enfin le succès couronna leurs efforts, & le Vendredi 15 Juillet 1099, à trois heures après-midi, ils forcerent la Ville; c'étoit le jour de la semaine, & l'heure du jour où J. C. avoit rendu les derniers soupirs sur la Croix. Les Historiens n'ont pas négligé de remarquer cette circonstance singulière. On fit main basse sur tout ce qu'il y avoit d'infidèles dans la Ville. La fureur du soldat irrité par les peines qu'il avoit souffertes, ne s'arrêta que quand il fut las de massacrer. Les ruisseaux de sang couloient dans les rues, & lorsqu'on fut revenu de ce premier transport, les vainqueurs eux-mêmes eurent horreur de s'y être abandonnés. Mais passant tout à coup à des sentimens plus doux & plus chrétiens, ils se livrerent à la joie de posséder enfin cet objet de tant de vœux, cette Ville sainte que le Sauveur du monde avoit arrosée de son sang. Ils visiterent, en versant des larmes de tendresse, tous les endroits sanctifiés par les souffrances & les miracles de l'Homme Dieu. Le petit nombre de Clercs qui étoient restés dans la Ville pendant le siège, les conduisoient dans tous les

XI.

SIÈCLE.

**XI.** lieux sacrés, en chantant des Cantiques ;  
**SIÈCLE.** & poussant des cris d'allégresse. Il se-  
 roit difficile de peindre les sentimens  
 de piété, de pénitence & de joie que  
 faisoient éclater ces braves guerriers,  
 qui survivant à tant d'autres, morts en  
 combattant pour la même cause, se  
 voyoient enfin parvenus au terme de leurs  
 travaux.

Après la réduction de Jérusalem, il  
 ne restoit plus qu'à lui donner un Roi  
 capable de conserver cette pieuse con-  
 quête, & de protéger le Christianisme,  
 si glorieusement rétabli dans le lieu de  
 sa naissance. Le choix des Princes Croi-  
 sés tomba sur Godefroi de Bouillon, le  
 héros le plus vaillant, & le Chrétien le  
 plus vertueux qu'il y eut dans toute l'ar-  
 mée. Lorsqu'on faisoit la cérémonie de  
 son inauguration solennelle dans l'E-  
 glise du Saint-Sépulchre, en présence  
 des Chevaliers, des soldats & du peu-  
 ple, on alloit mettre sur sa tête une Cou-  
 ronne d'or, pour marquer sa dignité.  
 Mais le pieux héros ne voulut pas l'accep-  
 ter ; *à Dieu ne plaise, dit-il, que je porte  
 une Couronne si brillante dans le lieu où  
 le Roi des Rois n'a été couronné que d'é-  
 pines.* Il donna tous ses soins au rétablis-

sement de la Religion & du bon ordre dans son petit Etat. Mais à peine commençoit-il à jouir du fruit de ses travaux, que Mostali s'avança pour assiéger la Ville sainte, avec une armée de trois cent mille hommes. Godefroi qui n'en avoit guère que vingt mille, marcha sans balancer à sa rencontre, & l'atteignit dans les plaines d'Ascalon. Il lui présenta la bataille, & dès le premier choc, il mit en désordre cette armée innombrable qui couvroit les rivages de la mer. Le Calife consterné & croyant tout perdu, monta sur ses vaisseaux & prit la fuite avec tous ceux qui purent le suivre. Les autres, dispersés par la frayeur, échappèrent difficilement au fer des Chrétiens. On trouva des richesses immenses dans le camp des infidèles. Le Roi Godefroi en fit un usage conforme aux sentimens de sa haute piété. Il répara les Eglises, fonda deux Chapitres, l'un dans l'Eglise du Saint-Sépulchre, l'autre dans celle du Temple, qui étoit la Mosquée que le Calife Omar avoit fait élever sur les ruines du Temple de Salomon, & bâtit un Monastère dans la Vallée de Josaphat pour des Moines Latins qui avoient suivi l'armée, & qui

~~\_\_\_\_\_~~ célébroient l'Office divin dans le camp ;  
 XI. comme dans les Maisons religieuses les  
 SIÈCLE. mieux réglées.

Après la conquête de Jérusalem, & la victoire mémorable dont on vient de parler, les Princes Croisés ayant rempli leur vœu, retournerent dans leur patrie. Ils ne laissoient à Godefroi pour défendre & agrander son Royaume, que trois cent chevaux & deux mille hommes de pied. Mais bientôt il reçut un renfort, amené par l'Archevêque de Pise, que le Pape envoyoit en Asie avec la qualité de Légat, pour remplacer l'Evêque du Puy. Ce premier Légat de la Croisade étoit mort d'une maladie contagieuse qui avoit ravagé l'armée Chrétienne, après la prise d'Antioche. Avec ce nouveau secours & celui que les Vénitiens lui amenerent quelque tems après, Godefroi recula ses frontières, prit des Villes, & força les Emirs à lui payer tribut. Après tant d'exploits, ce héros couvert de gloire, & digne de vivre dans les fastes de la Religion, mourut à Jérusalem la dernière année de ce siècle. Son frère Baudouin, Prince d'Edesse, déjà illustre par ses exploits & par son zèle pour la Religion, lui

succéda & fut couronné par le Patriar-  
che de Jérusalem.

. XI.

Tels sont les principaux événemens **SIÈCLE.**  
& les succès de la première Croisade.  
On a demandé si cette entreprise étoit  
juste, & si les Loix de l'humanité per-  
mettoient aux Princes d'Occident d'al-  
ler en Asie, attaquer, dépouiller des  
Souverains qui ne leur avoient pas fait  
de tort, ni d'injure. Quoique ce soient  
des Philosophes qui aient fait cette ques-  
tion, elle n'en est pas moins étrange;  
au contraire, on est en droit de s'éton-  
ner que des Ecrivains accoutumés à ju-  
ger les Rois, les Conquérens, les siè-  
cles, & qui font profession de la plus  
exacte impartialité, aient eu pour les  
Chefs de la Croisade, une rigueur de  
principes qu'ils n'ont jamais appliquée  
aux entreprises guerrières des Perses sous  
Cyrus, des Grecs sous Alexandre, des  
Romains, ni même à celles de Maho-  
met & de ses premiers successeurs. De  
quel droit les Sarrasins étoient-ils revê-  
tus, pour se jeter, comme ils avoient  
fait, sur les Provinces Orientales de  
l'Empire, & pour soumettre à leur joug  
les peuples qui les habitoient? Quel  
droit avoient-ils pour forcer les vaincus



à quitter une Religion qu'on croyoit  
 divine, & embrasser la Loi Musulmane?  
 XI. Quel droit avoient-ils pour exterminer  
 S I È C L E S. tous ceux qui résistoient à leurs armes,  
 ou qui rejettoient leur culte? Et les  
 Turcs, qui enleverent aux Sarrasins,  
 des conquêtes achetées par tant de fati-  
 gues & de sang répandu, quel droit  
 avoient-ils reçu pour envahir les belles  
 contrées où ils s'établirent, pour dé-  
 pouiller les Califes & les Emirs, pour  
 menacer Constantinople & porter la dé-  
 solation dans le peu d'Etats qui restoient  
 encore aux successeurs de Constantin?  
 Ces barbares auront pu dévaster l'O-  
 rient, démembler l'Empire, engloutir  
 ses plus riches Provinces; & dans l'im-  
 puissance où les Princes Grecs étoient  
 de les repousser, il n'aura pas été per-  
 mis aux Princes Latins de porter la  
 guerre aux ennemis de la foi Chrétienne  
 qui dévastoit ces belles contrées, de  
 suspendre leurs progrès, & d'empêcher  
 ces cruels ravisseurs d'envahir la terre  
 entière? C'est à ceux qui traitent les  
 Princes Croisés d'injustes agresseurs, à  
 nous dire, comment les Musulmans ont  
 pu échapper à leur censure, après avoir  
 enlevé presque toute l'Asie à ses lé-

gitimes maîtres, proscriit le culte des ~~Chrétiens~~ XI.  
 Chrétiens, égorgé des millions d'hommes, parce qu'ils croyoient à J. C., & SIÈCLE.  
 regardoient Mahomet comme un imposteur; & comment les Croisés sont coupables à leurs yeux d'une si grande injustice, parce qu'ils sont venus de l'Occident combattre de violens oppresseurs, venger le sang des Chrétiens, briser les chaînes de leurs frères, & rétablir la Religion qu'ils professoient dans le lieu de sa naissance?

Ne poussons pas plus loin ces réflexions, de peur d'obliger les Censeurs de la Croisade à nous dévoiler eux-mêmes le secret d'une partialité si peu philosophique. Ce que nous venons de dire suffira sans doute à nos Lecteurs, pour leur faire pénétrer le motif qui a porté quelques Ecrivains modernes à condamner avec si peu d'équité, le projet des pieuses expéditions dont la gloire du Christianisme étoit le principal objet. Nous examinerons dans la suite les effets qu'elles ont produits, les changemens qu'elles ont amenés, & l'influence qu'elles ont eu sur tous les Etats de l'Europe, par rapport à l'autorité des Souverains, aux principes constitutifs de la société,

à la liberté des peuples, aux mœurs,  
 XI. au Commerce & aux Arts.

S I È C L E.

---

A R T I C L E I X.

*Hérésie de Bérenger. Son origine, ses progrès, sa condamnation & sa fin. Reflexions sur cet Hérésiarque & sur les effets de sa doctrine.*

DANS le neuvième siècle, ils s'étoit élevé entre les Savans seulement une légère contestation sur l'Eucharistie. Le dogme étoit à couvert. Tout le monde dans l'Eglise, ceux même qui disputoient entr'eux, étoient d'accord sur le fonds de la doctrine, & reconnoissoient la présence réelle du Corps & du Sang de J. C. dans le sacrifice des Chrétiens. Il ne s'agissoit que de quelques expressions que les uns employoient pour énoncer avec plus de précision la croyance de l'Eglise sur ce point de foi, & que les autres rejettoient comme peu correctes & susceptibles d'abus. Paschase, Moine & ensuite Abbé de Corbie, avoit fait un Ecrit dogmatique sur l'Eucharistie, pour l'instruction de quelques

Religieux Saxons, la plupart nouvellement convertis, & par conséquent peu éclairés. Il avoit intitulé cet Ecrit: *Du Corps & du Sang de J. C.*, & il y enseignoit que l'Eucharistie considérée comme Sacrifice ou comme Sacrement, contient le même Corps du Sauveur qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sur la Croix, & qui règne dans le Ciel. Jean Scot, surnommé Erigène, Moine Irlandois, qui jouissoit d'une considération particulière en France, où il étoit honoré par le Roi Charles le Chauve, ne goûta pas la manière de parler dont Paschase s'étoit servi. Il écrivit pour le réfuter; & comme il arrive souvent dans les disputes, qu'on va plus loin qu'il ne faudroit, Scot-Erigène avança des propositions qui parurent attaquer la vérité dont l'Eglise étoit en possession. On le chassa de Paris, & s'étant retiré dans sa patrie, il y mourut vers l'an 883. Nous n'avons plus son Ecrit, & nous ne pouvons juger précisément jusqu'à quel point il s'étoit éloigné du langage de la foi. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses opinions ne firent point de sectateurs, & n'occasionnerent aucun trouble dans l'E-

glise. On continua donc d'enseigner de  
 XI. vive voix & par écrit, ce qu'on  
 S I È C L E. avoit toujours cru sur l'identité du Corps  
 de J. C. dans l'Eucharistie, avec ce  
 même Corps né de Marie, immolé sur  
 la Croix, & glorifié dans le Ciel.

Cet enseignement subsistoit encore  
 dans toute sa pureté, lorsque Bérenger,  
 Archidiacre d'Angers, & Modérateur  
 de la célèbre Ecole établie dans l'Eglise  
 de S. Martin de Tours dont il étoit  
 Chanoine, vint l'attaquer. Cet Héré-  
 siarque, précurseur des nouveaux Sacra-  
 mentaires, naquit à Tours d'une famille  
 distinguée, sur la fin du dixième siècle.  
 Il s'étoit formé aux Sciences & à la vertu  
 sous l'illustre Fulbert, Evêque de Char-  
 tres, l'homme le plus savant & le plus  
 renommé pour la piété, qu'il y eut alors  
 dans l'Occident. Ce docte & saint Pré-  
 lat, ayant reconnu dans Bérenger un  
 esprit vif & curieux, un caractère inquiet  
 & ardent, un desir violent de parvenir  
 à la célébrité, craignit qu'il ne fit un  
 jour, pour le malheur de l'Eglise, un  
 mauvais usage de son savoir & de ses  
 talens. C'étoit par cette crainte qu'il  
 l'exhortoit souvent à modérer sa curio-  
 sité, à s'attacher inviolablement à l'an-

cienne tradition , consignée dans les Ouvrages des Pères , & à se défier de toute voie nouvelle , où il ne manqueroit pas de s'égarer lui-même , & d'égarer avec lui ceux qui s'y engageroient , sur ses pas. C'est ce qu'Aldemanne , Archevêque de Bresse , son ancien condisciple , & l'un de ses plus redoutables adversaires , lui remettoit sous les yeux , en lui rappelant les sages conseils de leur maître commun , dans un Ouvrage plein de force & de solidité qu'il publia contre lui , lorsque son hérésie eut éclaté.

Bérenger attaqua d'abord la doctrine de l'Eglise sur le Mariage , & le Baptême des enfans. Quant au premier de ces deux objets , il ne vouloit pas qu'on astreignît les hommes à n'épouser qu'une seule femme , sans pouvoir la quitter. Il prétendoit que c'étoit donner des bornes trop étroites à la liberté naturelle , & mettoit l'indissolubilité du lien conjugal au rang des institutions humaines ; quant à l'autre objet , il soutenoit que c'étoit profaner le Sacrement qui nous régénère , que de l'administrer dans un âge où l'on ne peut en connoître le prix , & priver les adultes du moyen d'obtenir la rémission de tous leurs péchés.

— Cependant on ne voit pas qu'il ait beaucoup insisté sur ces opinions. Ils les abandonna sans doute, pour s'attacher à établir & à répandre le systême qu'il s'étoit fait sur l'Eucharistie, comme beaucoup plus propre à faire briller son savoir & à lui procurer des sectateurs.

Il avoit puisé le germe de ses idées dans l'Ecrit de Scot-Erigène. Il les développa, leur donna une tournure capable de séduire les personnes inattentives ou peu versées dans les matières théologiques, & les appuya de raisonnemens, d'autorités, en un mot de tout ce qui peut en imposer à ceux que la nouveauté trouve toujours disposés à l'accueillir. Quoiqu'il nous reste plusieurs Ecrits de ce novateur, on connoît mieux ses sentimens par ceux qui ont été faits pour le combattre. On y voit que l'état de la question entre lui & ses adversaires, n'étoit pas de rejeter ou d'admettre le dogme de la présence réelle du Corps de J. C. dans l'Eucharistie. Il professoit cette vérité, dont personne n'avoit jamais douté depuis la naissance du Christianisme. Le point de doctrine sur lequel il s'écartoit du sentiment des Catholiques, étoit celui que l'Eglise a

depuis exprimé par le terme de transubstantiation. Il enseignoit donc que le pain & le vin ne sont point détruits & changés en la substance du Corps & du Sang de J. C. par l'efficacité des paroles que le Prêtre prononce dans le Sacrifice au nom du Sauveur ; mais que tout ce qui constitue l'être physique du pain & du vin continuant d'exister, le Corps & le Sang du Fils de Dieu y sont unis par la consécration, & qu'alors on peut dire que J. C. est présent sur l'Autel, l'y adorer & l'offrir en victime d'expiation, comme le vrai sacrifice de la nouvelle Loi.

On a écrit que la jalousie de Bérenger contre le célèbre Lanfranc, alors Moine à l'Abbaye du Bec, & depuis Archevêque de Cantorbéri, avoit été le motif secret, par lequel il s'étoit déterminé à se faire Chef de secte. Lanfranc ayant été mis à la tête de l'Ecole établie dans le Monastère du Bec, sa grande érudition, la solidité de son esprit, & la manière lumineuse avec laquelle il enseignoit, attirerent à ses leçons une foule d'auditeurs, de sorte que les disciples de Bérenger l'abandonnerent, pour se ranger sous la discipline de ce nouveau

XI.

SIÈCLE.



maître. Une dispute publique que ces deux rivaux eurent ensemble sur les objets qui faisoient alors l'occupation des Ecoles, & dans laquelle Bérenger, malgré toute la subtilité de son esprit, n'eut pas l'avantage, acheva de le décréditer, & augmenta la désertion parmi ses Elèves, tellement qu'il ne lui en restoit presque plus. L'Écolâtre de Tours fut extrêmement sensible à cet affront, & sa vanité cherchant à se dédommager, lui inspira le dessein de se faire une nouvelle réputation dans le monde, par la hardiesse & la singularité de ses opinions. Il trouva dans les Ouvrages de Jean Scot, des matériaux qu'il étoit facile à un Dialecticien subtil & sophistique, comme il l'étoit, de mettre en œuvre, pour en construire un système imposant qui feroit du bruit dans le monde, & qui lui rendroit avec usure la célébrité qu'il avoit perdue.

D'abord Bérenger s'occupa secrètement à se faire quelques partisans dans le Clergé. Il insinuoit ses erreurs avec tant de précaution & tant d'artifice, il les présentoit sous des couleurs si agréables, il les appuyoit de raisonnemens si déliés & si spécieux, qu'il étoit com-

me impossible de lui échapper. D'ail-  
 leurs sa vie étoit exemplaire, ses mœurs XI.  
 irréprochables, son cœur généreux; il SIÈCLE,  
 avoit un grand extérieur de piété, il  
 faisoit des aumônes abondantes, son  
 commerce étoit doux & ses manières en-  
 gageantes. On ne soupçonnoit pas un  
 homme si vertueux, si digne d'attache-  
 ment & de respect, d'être l'ennemi de  
 la vérité, & d'enseigner une doctrine  
 contraire à la foi. Il y eut donc en peu  
 de tems un grand nombre de personnes  
 déjà prévenues en sa faveur par l'estime  
 de ses talens & de ses vertus, qui se  
 laisserent persuader. Lorsque le novateur  
 vit le nombre de ses disciples assez  
 grand, & ses opinions assez profondé-  
 ment gravées dans les esprits, pour  
 compter sur une troupe considérable de  
 zélés défenseurs, il jugea qu'il étoit tems  
 de se montrer au grand jour, & d'an-  
 noncer publiquement sa doctrine. Ses  
 discours & ses Lettres la divulguerent  
 si promptement, que le scandale s'en ré-  
 pandit bientôt dans toute la France,  
 & jusqu'en Allemagne.

On s'éleva de toutes parts contre la  
 nouveauté. Les Evêques, les Savans  
 prirent la plume. On compara les sen-

XI. **S I È C L E.** timens de Bérenger avec ceux de Scot-  
 Erigène, on en reconnut la ressemblan-  
 ce, on en découvrit l'erreur, on en dé-  
 montra la fausseté. On ne se contenta  
 pas de réfuter l'hérésie qui ne se cachoit  
 plus; on développa le dogme Catholi-  
 que, on l'établit d'une manière invinci-  
 ble, & l'on écarta les fausses subtilités  
 par lesquelles il pouvoit être obscurci.  
 Bérenger employoit trois genres de preu-  
 ves dans ses Ecrits & dans ses discours,  
 pour étayer son système erronné; des tex-  
 tes de l'Écriture, des passages des Pères,  
 & des raisonnemens philosophiques. Ses  
 adversaires, entr'autres Hugués, Evê-  
 que de Langres, Asselin, Moine du  
 Bec, Adelmanne & Lanfranc le suivi-  
 rent pied-à-pied, dans tous les détails  
 de sa défense. Ils rétablirent le vrai sens  
 des textes sacrés, en suivant l'interpré-  
 tation des Commentateurs les plus ré-  
 vérés dans l'antiquité chrétienne. Ils  
 montrèrent que les passages tirés des  
 saints Pères, étoient ou tronqués ou al-  
 térés, ou détournés de leur vraie signi-  
 fication; ils démêlerent enfin l'artifice  
 de ses raisonnemens, & ils prouèrent  
 que dans les objets de la foi, c'est la  
 révélation, l'autorité de l'Eglise & son

enseignement universel qu'il faut prendre pour guides, & non les vains sophismes de la Philosophie humaine, ni les fausses lumières de la raison.

---

 XI.

SIÈCLE.

Les erreurs de Bérenger ne tardèrent pas de se faire connoître à Rome. Le saint Pape Léon IX à qui elles avoient été dénoncées, en sentit le venin. Il se montra à découvert dans une Lettre du novateur écrite à Lanfranc, qui lui fut remise en original. Elle fut lue dans un Concile que ce Pontife tint à Rome en 1050. On en trouva la doctrine totalement opposée à celle de l'Eglise, on en condamna l'auteur, & on le priva de la Communion ecclésiastique. Lanfranc, que cette Lettre avoit rendu suspect, parce qu'elle lui étoit adressée, se justifia, non par des raisonnemens & des explications, mais par une déclaration nette & précise de sa foi sur l'Eucharistie. Léon IX avoit indiqué un autre Concile plus nombreux, touchant la même affaire, afin d'empêcher l'hérésie de se fortifier par le tems. Il se tint à Verceil la même année. Bérenger, quoique cité, n'y parut point; mais il y envoya deux Clercs chargés de sa défense. Ils parlerent en faveur de leur

**XI.** Maître & de sa doctrine, conformément aux instructions qu'il leur avoit données. Mais on n'eut pas de peine à les confondre & à les réduire au silence. Les erreurs & la personne de l'Hérésiarque furent de nouveau frappés d'anathème, & l'on condamna au feu les Ecrits de Jean Scot, où il avoit puisé son poison.

Cependant le zèle des Evêques de France ne restoit pas dans l'inaction. Ils s'étoient assemblés à Paris en 1050, par les soins & en présence du Roi Henri I, qui s'y étoit fait accompagner d'un grand nombre de Seigneurs. Bérenger n'osa comparoître dans ce Concile, quoiqu'il en eut reçu l'ordre du Prince. On y lut ses Ecrits, & en particulier sa Lettre au Primicier de Metz, parce que c'étoit le fruit le plus récent de sa plume. Quoique les Evêques écoutassent cette lecture avec une grande attention, ils ne purent s'empêcher de l'interrompre plusieurs fois, en criant à l'impiété, tant les erreurs qu'elle contenoit leur inspirerent d'horreur. Tous les Ecrits de Bérenger furent condamnés avec ceux de Scot qu'il avoit pris pour maître. Les Prélats ne crurent pas avoir fait encore

allez pour la défense de la vérité, tant que Bérenger n'auroit pas été convaincu par son propre aveu, & forcé à donner une rétractation authentique de son hérésie. C'est ce qu'on fit au Concile de Tours en 1055, en présence des Légats du Saint-Siège, dont l'un étoit le fameux Hildebrand, depuis Grégoire VII. Bérenger y eut la liberté d'exposer & de défendre ses sentimens. Mais il prit le parti plus sûr pour lui, de condamner les erreurs qu'il avoit enseignées, & de confesser la foi commune de l'Eglise sur la manière dont elle croit le Corps & le Sang de J. C. présens dans l'Eucharistie. Il soucrivit cette rétractation, & les Légats croyant sa conduite sincère, le rétablirent dans la Communion de l'Eglise.

Mais il étoit bien loin d'abandonner de bonne-foi des sentimens sur lesquels il avoit fondé ses prétentions à la célébrité. A peine sorti du Concile, il dogmatifia plus hardiment qu'il n'avoit encore fait, & il employa les insinuations, l'adresse, les présens même, pour rassurer ses partisans sur l'effet des anathèmes dont il avoit été frappé. Les rétractations & les parjures ne lui cou-

XI.

SIÈCLE.

**XI.**  
**S I E C L E.** toient rien. On le vit encore se condamner lui-même à Rome en 1059, dans un Concile de cent treize Evêques, auquel présida le Pape Nicolas II, souscrire la profession de foi dressée contre ses erreurs par le Cardinal Humbert, jetté au feu ses Ecrits, & ceux de Scot-Erigène, & peu de tems après, écrire contre le Pape, déchirer le Cardinal, & calomnier l'Eglise entière. Il renouvela sans pudeur les mêmes scènes aux Conciles de Rouen en 1063, de Poitiers en 1075, & de Rome, sous Grégoire VII en 1078.

Ce dangereux sectaire, toujours prêt à faire succéder les abjurations aux rechûtes, & les rechûtes aux abjurations, voyant toute l'Eglise déclarée contre lui, fit un nouveau pas dans la voie d'égarement où il s'étoit engagé. Il accusa l'Eglise elle-même d'être tombée dans l'erreur, & prétendit que la vérité prêchée par les Apôtres, enseignée par les saints Pères, la doctrine des premiers siècles, en un mot la vraie foi touchant le charistie, n'avoit été connue dans les derniers tems, que de Jean Scot & de lui. Arrivé à cet excès d'audace & d'extravagance, il n'y avoit plus d'au-

se condam-  
1059, dans  
vêques, au-  
I, souscrire  
contre ses er-  
bert, jettet  
cot-Erigène,  
re contre le  
, & calom-  
ouvella sans  
ux Conciles  
ers en 1075,  
ire VII en

oujours prêt  
ions aux re-  
bjurations,  
arée contre  
dans la voie  
agé. Il ac-  
être tombée  
que la vérité  
nseignée par  
les premiers  
foi touchant  
onnie dans  
Jean Scot &  
d'audace &  
t plus d'au-

torité dans la Religion qui pût l'inti-  
mider & le ramener à la croyance or-  
thodoxe. Cependant la miséricorde de XI.  
Dieu lui ménagea encore une ressource SIÈCLE.  
dans le tems où sa conversion paroissoit  
plus désespérée. L'Ecrit qu'il venoit de  
publier contre sa dernière rétractation,  
avoit achevé de soulever & d'indigner  
tous ceux que ses erreurs & ses parjures  
avoient déjà si mal disposés à son égard.  
C'étoit l'ouvrage de la fureur; il y ajou-  
toit l'indécence des reproches & des im-  
putations, aux mauvais raisonnemens  
dans lesquels il s'étoit si souvent enve-  
loppé. Pour sévir contre ce dernier at-  
tentat d'un homme tant de fois pros-  
crit, les Evêques s'assemblèrent en Concile à  
Bordeaux l'an 1080, sous l'autorité de  
deux Légats de Grégoire VII. Bérenger  
y fut conduit par Raoul, Archevêque  
de Tours; & soit qu'il eut déjà fait quel-  
que retour sur lui-même, soit qu'il  
sentit le poids de cette multitude de ju-  
gemens prononcés depuis trente ans  
contre sa doctrine, soit enfin que son  
âge avancé & les approches de la mort  
excitassent dans son cœur la crainte &  
les remords, il parut renoncer de bonne-  
foi à l'erreur, & donna de grandes



XI. S I È C L E
 marques de repentir. Depuis ce tems il ne se démentit plus , & s'étant retiré dans l'Isle de S. Côme à quelque distance de Tours, il y passa dans les exercices de la pénitence les sept dernières années de sa vie. Il la termina en 1088, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. On ne peut douter qu'il ne soit mort dans la paix de l'Eglise , grâces que Dieu accorde rarement aux Auteurs de nouvelles hérésies. Ce fait est confirmé par une pratique du Chapitre de S. Martin de Tours, qui alloit tous les ans dans la semaine de Pâques chanter un *De profundis* sur la tombe de Bérenger, avant que le Prieuré de S. Côme eut été réuni à ce Chapitre en 1742.

Le caractère de Bérenger est un des plus singuliers que l'on rencontre dans l'Histoire. On le voit d'abord appliqué aux Sciences divines & humaines, consacrer ses talens à l'utilité publique, s'attirer l'estime des gens de bien par une vie pure & d'abondantes aumônes attirer une jeunesse brillante & nombreuse à l'Ecole de Tours par sa réputation, & s'ouvrir un chemin aux dignités, aux honneurs, qui n'auroient pas manqué d'être la récompense d'un

s

depuis ce tems il  
 & s'étant retiré  
 à quelque dis-  
 passa dans les  
 les sept derniè-  
 la termina en  
 quatre-vingt-  
 er qu'il ne soit  
 Eglise, grace  
 t aux Auteurs  
 fait est con-  
 Chapitre de  
 alloit tous les  
 àques chanter  
 nbe de Béren-  
 de S. Côme  
 en 1742.  
 er est un des  
 ncontre dans  
 ord appliqué  
 maines, con-  
 publique,  
 de bien par  
 tes aumônes  
 te & nom-  
 par sa répu-  
 min aux di-  
 i n'auroient  
 pense d'un

si grand mérite. On le voit ensuite se  
 nourrir d'une basse jalousie contre un ri-  
 val dont il lui semble que la gloire s'é-  
 tablir aux dépens de la sienne, concevoir  
 par ce motif si peu digne d'une ame  
 élevée, le dessein de troubler l'Eglise  
 par une hérésie nouvelle, rétracter ses  
 sentimens & les reprendre mille fois,  
 se jouer de la religion du serment, in-  
 sultes aux Pasteurs par des Ecrits pleins  
 d'amertume & d'indécence, occuper les  
 Conciles pendant près d'un demi-siècle,  
 se dérober sans cesse à leur autorité par  
 la feinte & la souplesse; & malgré l'in-  
 dignation qu'inspire une conduite si  
 peu conséquente, si peu conforme aux  
 règles de la probité, conserver l'estime  
 qu'il s'étoit acquise par la régularité de  
 ses mœurs; on le voit enfin, après tant  
 d'agitations & de traverses, se calmer  
 tout-à-coup, se remplir des sentimens  
 les plus humbles, & du plus vif repen-  
 tir, se plaire dans la solitude, & par un  
 genre de vie qui ne paroïssoit plus fait  
 pour son âge, expier des écarts qu'il ne  
 cesse de se reprocher qu'en cessant de  
 vivre.

Il y a néanmoins dans ce caractère,  
 tout singulier qu'il est, des traits géné-

XI.  
 SIÈCLE.

**XI.** raux qui lui sont communs avec tous les  
**SIÈCLE.** Auteurs d'hérésie. Nous appellons ainsi, cette curiosité inquiète qui prétend avoir droit de sonder les Mystères de la foi & de les ramener aux notions de l'ordre naturel ; ce desir insatiable de faire du bruit dans le monde, & d'occuper les hommes de foi ; cet abus du raisonnement, & cette affectation de vouloir toujours appliquer les idées de la Philosophie humaine aux objets de la foi ; ce but de simplifier la Religion, & d'en écarter tout ce qui embarrasse à la raison pour la rendre plus croyable ; cette hardiesse qui se fait un jeu d'altérer les textes, de les citer sans fidélité, & de leur faire violence pour y attacher des sens nouveaux ; enfin ce dernier excès d'orgueil & de témérité, qui va jusqu'à s'en prendre au corps entier de l'Eglise, à soutenir que depuis plusieurs siècles elle est tombée dans l'erreur, & à s'attribuer exclusivement le privilège de conserver & d'enseigner la vérité. Il faut avouer qu'en tous ces points, les nouveaux disciples de Bérenger n'ont marché que trop fidèlement sur ses traces. Ce rapport de vues, de conduite & de procédés entre le premier novateur qui  
qui

qui ait osé contredire la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, & ceux qui sont venus depuis, auroient dû, ce semble, établir un préjugé bien fort contre ces derniers, lorsqu'ils commencèrent à paroître.

Bérenger avoit suivi la marche de tous les Auteurs d'hérésie, qui s'étoient élevés avant lui. Comme eux, il trouva le Mystère de l'Eucharistie impénétrable aux lumières de l'esprit humain; comme eux, il tenta de le rendre plus accessible à la raison, moins éloigné de l'ordre commun de la nature, par un système qui lui parut simple, facile à concevoir, & dégagé des grandes difficultés que présente le dogme tel que la foi nous le propose; comme eux enfin il ne fit que substituer un nouveau Mystère de son invention, à celui que l'Eglise avoit toujours cru jusqu'à lui, sur la garantie de l'Ecriture & de la Tradition, un Mystère sujet aux mêmes difficultés, & aussi peu compréhensible que celui qu'il osoit rejeter. En effet l'union du Corps & du Sang de J. C. avec le pain & le vin consacrés, n'est-elle pas le résultat d'un prodige aussi difficile à concevoir que le changement de ces substances, tel que les Catholiques l'admettent?

*Tome IV.*

T

XI.

SIÈCLE

XI. Ne faut-il pas recourir également à la toute-puissance divine pour opérer cette union, comme pour effectuer ce changement ? Les miracles ne sont-ils pas aussi multipliés dans l'opinion de Bérenger, que dans le sentiment des Orthodoxes ? Miracle dans l'union du Corps & du Sang de J. C. à la substance toujours existente du pain & du vin ; miracle dans le changement de forme, de proportion, d'étendue que doit subir le Corps de J. C. pour produire cette union ; miracle dans la reproduction de ce Corps adorable entant de lieux & sous tant d'espèces consacrées ; miracle dans la durée de l'union, dans sa nature qu'on ne peut définir, dans le terme où elle commence & où elle finit, qu'on ne peut fixer, &c. Et tous ces miracles sont autant d'écueils où la raison va se briser. Ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir à la foi reçue, & croire humblement ce qu'on avoit toujours cru dans l'Eglise, que de se mettre l'esprit à la torture pour n'offrir à la raison que des difficultés non moins insurmontables & non moins inhérentes à la nature des objets, que celles dont on vouloit l'affranchir ? Ce nouvel exemple confirme ce que

nous avons déjà observé plus d'une fois, sur l'impuissance & l'inutilité des efforts de l'esprit humain, quand il entreprend de soumettre à son examen les dogmes de la Religion. Aussi tous ceux qui écrivirent dans ce siècle contre Bérenger, se bornèrent-ils à deux points auxquels se réduisoit toute la controverse qu'il avoit fait naître. Premièrement ils établissoient la vérité de foi, opposée à ses erreurs; secondement ils déclaroient que la manière dont J. C. subsiste dans l'Eucharistie après la destruction du pain & du vin, est un Mystère supérieur à toutes les lumières de la raison, Mystère que nous devons croire sans le discuter, d'après la parole de Dieu, & l'autorité de l'Eglise. Ils se sont arrêtés là, & les Conciles qui ont condamné l'hérésie, n'ont rien fait de plus. Quiconque entreprendra de reculer ces bornes immuables & de s'ouvrir de nouvelles routes, n'aboutira qu'à l'erreur.

Observons avant de finir que, si parmi les adversaires de Bérenger, il s'en est trouvé qui l'ont accusé de nier le dogme de la présence réelle, généralement reconnu de son tems, & qu'il admettoit lui-même, c'est que la foi de l'Eglise

touchant le changement de substance dans l'Eucharistie par la vertu des paro-

XI. les divines, étoit si authentique, si cer-  
 S I È C L E. taine, qu'on ne pensoit pas qu'il fût possible de proposer de nouvelles idées sur cet objet, sans renverser totalement la doctrine catholique.

« On ne crut pas devoir convoquer  
 » de Concile général contre Bérenger,  
 » comme l'on n'en convoqua point con-  
 » tre Pélage ; parce que les décisions du  
 » Saint-Siège & des Conciles particu-  
 » liers ayant été reçues unanimement  
 » dans toutes les Eglises, l'hérésie de  
 » Bérenger se trouva tellement détruite,  
 » qu'elle ne trouva plus de retraite que  
 » chez les Manichéens ». C'est la réflexion du savant Auteur de l'Histoire générale des Auteurs sacrés & ecclésiastiques ; ( Tom. XX. p. 294, ) réflexion judicieuse, qui méritoit de trouver place  
 ici.



## ARTICLE X.

*Personnages illustres par leur sainteté.*

PARMI les saints Personnages qui se sont rendus illustres par leurs vertus dans le onzième siècle, nous n'en choisissons que trois, parce qu'ils ont donné naissance à des congrégations célèbres qui subsistent encore avec édification dans l'Eglise.

S. Romuald est le premier dans l'ordre des tems. Il naquit à Ravenne vers le milieu du dixième siècle. Sa famille étoit illustre & possédoit de grandes richesses. Il fut élevé selon les maximes du siècle, ses parens n'ayant sur lui que des vues mondaines. Lorsqu'il fut sorti de l'enfance, il se conforma aux jeunes gens de son âge & de sa qualité dans sa manière de vivre. La chasse occupoit une partie de son tems; les plaisirs succédoient à ce pénible exercice dont il se délassoit dans le sein de la volupté. Cependant au milieu de cette vie dissipée, il ne laissoit pas de sentir quelques mouvemens qui le portoient vers Dieu. La



solitude avoit pour lui des charmes, & quand il trouvoit en chassant quelque lieu écarté, d'un aspect riant & agréable, il s'y arrêtoit, & disoit en soupirant : *Hélas ! qu'il seroit doux de vivre ici, loin du monde & de son esclavage.*

Ces pieux sentimens acquirent une nouvelle force par un événement que la Providence avoit ménagé pour décider sa vocation. Son père, homme violent & fier, avoit pris querelle avec un autre Seigneur. Il appella son ennemi en duel, & voulut que Romuald fût témoin du combat. Spectateur de cette barbarie, il en eut horreur, & résolut de quitter un monde qui attache la gloire & la réputation à la cruauté. Un Monastère voisin de Ravenne fut son premier asyle. Il y prit l'habit religieux à l'âge d'environ vingt ans. Les Moines qui habitoient cette retraite ne vivoient pas d'une manière conforme aux Règles de leur Institut. Après avoir passé trois ans avec eux, Romuald, malgré le peu d'autorité que lui donnoit sa jeunesse, osa les reprendre & leur faire sentir le danger où ils étoient de se perdre en continuant de vivre dans le relâchement. Indignés de cette liberté d'un jeune-homme assez

téméraire pour vouloir donner des leçons à ses Maîtres, les Moines convinrent entr'eux de se débarrasser de cet imprudent Censeur. Romuald averti de leurs dispositions, & craignant qu'ils n'en vinssent aux effets, demanda la permission de se retirer. Il l'obtint, & alla se mettre sous la conduite d'un saint Hermite, nommé Marin, qui vivoit à quelque distance de Venise. Plus vertueux qu'éclairé, l'Hermite Marin exerça la patience de son disciple, d'une manière assez nouvelle, & que la discrétion des anciens Solitaires n'auroit certainement pas approuvée. En lui montrant à lire, ce qu'il savoit à peine, il lui frappoit la tête avec une baguette du côté gauche, de sorte que Romuald lui dit un jour, de le frapper sur l'oreille droite, parce qu'il avoit presque perdu l'usage de l'autre.

Après s'être exercé pendant quelque tems aux vertus solitaires sous la direction du bon Hermite, Romuald suivit en Catalogne un célèbre Abbé, nommé Guérin, qui avoit converti Urséole, Doge de Venise, & un Sénateur appelé Jean Gradénique. Dans cette nouvelle retraite il devint bientôt si renommé par

son éminente piété, & par le talent que  
 XI. Dieu lui avoit donné pour conduire les  
 S I È C L E. autres, qu'une multitude de disciples  
 de tout état vint se ranger sous sa disci-  
 pline. Il eut pour disciples des personnes  
 de la plus haute qualité, entr'autres un  
 fils du Roi de Pologne, & un parent  
 de l'Empereur qui prêcha dans la suite  
 l'Évangile en Russie, & obtint la cou-  
 ronne du martyre. Romuald étoit lui-  
 même enflammé d'un grand zèle pour  
 la conversion des idolâtres. Il partit en  
 effet dans le dessein d'y travailler avec  
 plusieurs compagnons animés du même  
 esprit. Leur but étoit de s'avancer au-  
 tant qu'il leur seroit possible, vers les  
 contrées du Nord pour y faire connoître  
 J. C. ; mais Dieu qui avoit d'autres  
 vues sur lui, l'arrêta dans la route par  
 une foiblesse de jambes qui le prenoit  
 toutes les fois qu'il vouloit marcher. Il  
 se sépara de ses compagnons après leur  
 avoir donné de sages avis pour se con-  
 duire dans la sainte entreprise qu'il re-  
 grettoit de ne pouvoir partager avec  
 eux. Il fut consolé dans la suite, en  
 apprenant les bénédictions abondantes  
 que Dieu avoit répandues sur leurs tra-  
 vaux, & les succès merveilleux de leur

mission en Pologne & dans les pays voisins. Le zèle de Romuald ne pouvant demeurer oisif, il se livra au Ministère de la parole, & dans ses discours, il s'attacha principalement à combattre la simonie si commune alors parmi les Ecclésiastiques, & à inspirer le détachement du monde aux laïques. Le nombre de ceux qui se convertissoient par ses exhortations, étoit si grand, qu'à peine avoit-il formé une Communauté, qu'il étoit obligé de la confier à un Supérieur, pour aller jeter les fondemens d'une autre. Tous ces Religieux qui étoient la plupart d'une naissance distinguée, élevés délicatement & nourris dans l'abondance, vivoient dans l'austérité la plus rigoureuse, pratiquant à la lettre la Règle de S. Benoît que leur Maître avoit adoptée, & n'ayant d'autre émulation entr'eux, que de servir Dieu avec plus de ferveur. Cependant le saint Fondateur étoit ennemi de tout excès & de toute singularité. Il ne permettoit ni les macérations extraordinaires, ni les longues veilles, ni rien qui fût au-delà des observances communes que la Règle prescrivoit à tous.

On raconte de ce saint homme une

de ces actions extraordinaires , qui se trouvent quelquefois dans la vie de ceux  
 XI. que l'esprit de Dieu suscite pour être  
 SI È C L E. un grand spectacle dans l'Eglise , & qu'on ne doit pas imiter en tout. Son père touché de Dieu , s'étoit retiré dans un Monastère auprès de Ravenne. A bout de quelque tems il conçut le desir de retourner dans le siècle. Romuald instruit de cela par les Religieux du Monastère , partit de Catalogne , & se rendit à Ravenne. Ayant trouvé son pere dans la même résolution , il le fit charger de fers & frapper rudement jusqu'à ce que la tentation d'abandonner la retraite eut cédé à cette correction. L'événement justifia une conduite si étrange. Le père de Romuald ne pensa plus à quitter la vie religieuse , & quelque tems après il mourut saintement , ayant toujours édifié les Freres par de grands exemples de patience & de résignation.

Le plus célèbre établissement de S. Romuald , fut le Monastère qu'il fonda l'an 1012 dans une solitude de l'Appennin au Diocèse d'Arezzo , nommé Camaldoli. Il y passa les quinze dernières années de sa vie dans les exercices

de la pénitence, & la retraite la plus profonde, priant sans cesse & parlant peu. Il mourut en 1027. Malgré ses longs travaux & l'austérité de sa vie, il avoit poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt dix ans. Il se fit un si grand nombre de miracles à son tombeau, que le Pape Jean XIX accorda aux Religieux du Monastère de Camaldoli, la permission d'ériger un Autel dans le lieu de sa sépulture, cinq ans après sa mort. S. Pierre Damien qui a écrit sa vie, rapporte que ses vertus lui avoient acquis une telle autorité, que sa seule présence intimidoit les pécheurs les plus endurcis, & qu'elle inspiroit du respect aux personnes les plus élevées en dignité. Il avoit été honoré du Sacerdoce, mais on ignore en quelle année. C'est du Monastère de Camaldoli, que les Religieux de S. Romuald ont pris le nom de Camaldules, sous lequel ils sont connus depuis la fin du onzième siècle. Jusqu'à ce tems-là on les avoit appellés Romualdins du nom de leur saint Fondateur.

S. Jean Gualbert, l'un des plus illustres personnages de ce siècle, dont les premières années le virent naître, étoit

XI. **SIÈCLE.** fils d'un gentilhomme Florentin, nommé Gualbert comme lui. Son père le destinoit à la profession des armes qui étoit la sienne. Son éducation & les principes qu'il reçut dans sa jeunesse, n'eurent pas d'autre objet, & il se remplit de tous les préjugés que les idées du tems avoient attachés à cet état. Lorsqu'il eut fini les exercices auxquels on appliquoit alors les jeunes gens de qualités, son père lui ordonna de venger la mort d'un de ses parens, assassiné par un autre gentilhomme. En conséquence de cet ordre fondé sur les usages barbares qui avoient force de loi parmi la Noblesse, il devoit chercher par-tout le meurtrier, jusqu'à ce qu'il eût lavé dans son sang l'outrage fait à la famille. Gualbert gémissoit de se trouver dans la cruelle nécessité de plonger son épée dans le sein de l'homicide, pour satisfaire aux loix du monde. Un jour il rencontra cet ennemi dans un chemin si ferré qu'il leur étoit impossible de s'éviter l'un & l'autre. Gualbert avoit déjà le bras levé pour frapper, lorsque le coupable s'étant jetté par terre, le conjura au nom de J. C. de lui accorder la vie. Gualbert touché de commisération, ne

put la lui refuser. Après cette action il entra dans une Eglise voisine où il remercia Dieu de la grace qu'il venoit de lui faire, & des sentimens de miséricorde qu'il lui avoit inspirés. Dans la ferveur de sa prière il forma le dessein de renoncer au monde & de se consacrer entièrement à la vertu. Son père combattit long-tems cette pieuse résolution; mais le voyant inébranlable, il lui permit de suivre le desir que l'esprit de Dieu avoit mis dans son cœur.

Gualbert se retira d'abord au Monastère de S. Miniato de Florence. Il y fit de si grands progrès dans la piété, que les Moines, ayant perdu l'Abbé qui les gouvernoit, le choisirent unanimement pour le remplacer. Mais l'humble Religieux refusa constamment d'accepter cette charge. Dans la crainte qu'on ne lui fit violence, & dans le desir d'une vie plus parfaite, il quitta le Monastère, & alla se cacher dans la solitude de Camaldoli. Il y resta quelque tems au milieu des saints Anachorètes qui s'étoient formés sous la conduite de Romuald. Il s'excitoit à la vertu par leurs exemples, & se pénétoit de l'esprit du saint Fondateur, qui respiroit encore dans ses



disciples. Dieu qui le destinoit à être  
 XI. lui-même le père d'une nombreuse pos-  
 S I È C L E. térité de Religieux , lui inspira le desir  
 de se fixer dans une autre solitude de  
 l'Appennin, moins éloignée de Florence  
 que celle de Camaldoli.

On appelloit ce lieu Val-ombreuse, nom qu'il a conservé jusqu'à présent, & qui lui venoit des hauts sapins dont cette partie de la montagne étoit ombragée. Jean Gualbert s'y étant arrêté, y jeta les fondemens de la célèbre Congrégation de Val-ombreuse dont il fut l'Instituteur. Il soumit les Moines qui s'y rassemblèrent de toutes parts sous sa discipline, à la Règle de S. Benoît, qu'il leur faisoit pratiquer dans toute sa rigueur. Dieu lui avoit donné le discernement des esprits à un tel degré, que parmi les hommes de toute condition qui venoient lui demander l'habit religieux, il distinguoit au premier coup-d'œil ceux qui devoient persévérer, d'avec ceux qui n'étoient animés que d'un desir passager de conversion. Dans le choix des sujets qui se présentoient à lui, il préféroit les pauvres aux riches, & n'acceptoit jamais les donations que ceux-ci vouloient faire de

leurs biens au Monastère. Ayant appris ~~que le Supérieur d'une maison de sa~~ **XI.**  
 Congrégation s'étoit relâché sur cet **S I È C L E .**  
 article, & qu'un homme riche, en y  
 faisant profession, s'étoit dépouillé de  
 tout en faveur des Religieux & de la  
 Communauté, au préjudice de sa fa-  
 mille, le saint homme s'y transporta, &  
 s'étant fait remettre l'acte, il le déchira,  
 & rendit tout aux parens du donateur.  
 L'économie & l'amour de la pauvreté  
 qu'il joignoit au désintéressement, le  
 mettoit en état de faire d'abondantes au-  
 mônes. Il vouloit que tous ses Reli-  
 gieux, & principalement les Supérieurs,  
 eussent les mêmes maximes que lui  
 dans l'usage du temporel. Pour les incul-  
 quer plus fortement, il faisoit souvent  
 distribuer aux pauvres, dans ses visites,  
 toutes les provisions d'une maison, sur-  
 tout lorsqu'il voyoit qu'on les avoit  
 amassées avec une inquiétude toute hu-  
 maine. L'Auteur de sa Vie raconte  
 qu'étant allé visiter un Monastère de sa  
 dépendance, il en trouva les bâtimens  
 d'une étendue & d'une beauté peu conve-  
 nables à la simplicité religieuse. Il en  
 fit des reproches très-vifs au Supérieur,  
 en lui disant qu'il auroit mieux fait d'em-

ployer l'argent de la Communauté à  
 XI. nourrir les pauvres, qu'à construire un  
 S I È C L E. Palais. Ensuite s'étant tourné vers un  
 petit ruisseau qui couloit tout auprès :  
*puisse*, dit-il, *ce foible ruisseau devenir*  
*un torrent, & renverser un édifice trop*  
*somptueux pour servir de demeure à de*  
*pauvres Moines comme nous.* A peine  
 eut-il parlé, continue l'Historien, que  
 le ruisseau s'étant enflé roula une si  
 grande quantité de rochers, qu'ils rui-  
 nèrent tous les bâtimens superflus. Le  
 Supérieur effrayé de cet événement,  
 vouloit transporter ailleurs le Monastère;  
 mais le saint homme l'en empêcha, en  
 l'assurant que le ruisseau ne sortiroit plus  
 de son lit. Ce qui arriva comme il l'avoit  
 prédit.

La vie sainte & pénitente que Jean  
 Gualbert menoit au milieu des soins  
 qu'entraînoit le gouvernement de sa  
 Congrégation, son zèle pour le main-  
 tien de la discipline monastique; & le  
 don des Miracles que Dieu lui avoit  
 accordé, répandirent sa réputation dans  
 toute l'Italie. Les Rois, les Princes &  
 les Souverains - Pontifes, le venoient  
 chercher dans sa retraite, pour s'instruire  
 par ses conseils. Ennemi de tout éclat,

il ne se prêtoit à ces démarches des Grands de la terre, qui en auroient flatté tant d'autres, que quand il en pouvoit résulter quelque bien. Après avoir fondé un grand nombre de Maisons religieuses, & mis la réforme dans plusieurs autres, il tomba malade au Monastère de Passiguanò près de Florence. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il assembla tous les Abbés & les Supérieurs de sa Congrégation pour les exhorter à maintenir la ferveur & la régularité dans les Maisons qui leur étoient confiées. Ensuite ayant reçu les Sacremens de l'Eglise, il mourut âgé de soixante treize ans, l'an 1073. Le Pape Célestin III le mit au nombre des Saints que l'Eglise honore, en 1173. L'Ordre du Val-ombreuse est le premier où l'on ait admis deux classes de Religieux, distingués en Freres de Chœur, & Freres convers ou laïcs. Ceux-ci étant chargés des ouvrages les plus pénibles, n'étoient pas astreints à un silence si rigoureux que les autres; du reste ils pratiquoient les mêmes observances.

L'Ordre des Chartreux aussi célèbre & plus étendu que celui de Val-ombreuse, prit encore naissance dans ce

**XI.** siècle, & la France a la gloire d'avoir été son berceau. S. Bruno qui donna cette nouvelle famille à l'Eglise, naquit à Cologne vers l'an 1040. Ses parens tenoient un rang distingué dans la Ville, & leur piété les rendoit encore plus recommandables que leur Noblesse & leur opulence. Bruno avoit reçu du Ciel les plus heureuses dispositions pour les Sciences & la vertu; elles furent cultivées par la meilleure éducation qu'on pût donner alors, tant dans la Collégiale de S. Gunibert de Cologne où il commença ses études, que dans l'Ecole de Reims où il vint les perfectionner. Sans négliger les Arts agréables, il s'attacha sur-tout aux Sciences profondes & solides. Il y fit de rapides progrès, & les Ecrivains de son siècle nous le représentent comme un habile Philosophe & un savant Théologien. La réputation qu'il s'étoit acquise, le fit choisir pour occuper la place de Scholaſtique ou Modérateur de l'Ecole établie dans la Cathédrale de Reims dont il étoit déjà Chanoine, & dont il devint ensuite Chancelier. Il soutint la célébrité de cette Ecole, & les disciples qu'il forma remplirent avec distinction les plus hautes dignités de

l'E  
sur  
for  
côt  
qu  
co  
un  
éle  
  
fai  
L'  
ces  
qu  
sur  
de  
cet  
Ce  
for  
cœ  
qu  
sou  
ſca  
tou  
ou  
qu  
me  
de  
par  
C'

l'Eglise. Il vit même un de ses Elèves ~~=====~~  
 sur la Chaire de S. Pierre dans la per- XI.  
 sonne d'Urbain II. Mais ce n'est pas du SIECLE.  
 côté des talens & du mérite littéraire,  
 que nous nous sommes proposé de le  
 considérer ici. Ses vertus lui ont acquis  
 un droit plus sûr & plus précieux aux  
 éloges de la postérité.

Dès sa première jeunesse, Bruno avoit  
 fait paroître un grand fonds de piété.  
 L'âge & l'expérience, loin d'affoiblir  
 ces heureuses inclinations, ne servirent  
 qu'à les fortifier. Il réfléchissoit souvent  
 sur les dangers du siècle, sur le repos  
 de la solitude, & sur le bonheur de  
 ceux qui se donnent entièrement à Dieu.  
 Ces réflexions acquirent une nouvelle  
 force, & agirent puissamment sur son  
 cœur, lorsqu'il fut témoin des troubles  
 qui s'élevèrent dans l'Eglise de Reims  
 sous l'épiscopat de Manassés, Prélat  
 scandaleux, violent, & tyran cruel de  
 tous ceux qui blâmoient ses désordres,  
 ou qui ne les approuvoient pas. Quel-  
 ques amis qui partageoient ses senti-  
 mens, formèrent avec lui la résolution  
 de quitter les choses périssables, pour  
 parvenir à mériter les biens éternels.  
 C'est ainsi qu'il s'en expliquoit lui-même

dans une Lettre écrite à un de ses anciens amis, long-tems après sa retraite.  
 XI.  
 S I È C L E. Tels furent les motifs qui le déterminèrent à quitter le monde, & non la prétendue résurrection d'un Docteur de Paris, réputé homme de bien, qui levant sa tête hors de la bière, pendant qu'on le portoit en terre, s'écria qu'il étoit accusé, jugé, condamné; événement dont Bruno ni aucun de ses contemporains n'a fait mention.

Quoique les scandales de l'Eglise de Reims eussent cessé par l'expulsion de Manassés, & l'élection de Rainald qui lui succéda, Bruno ne perdoit pas de vue le pieux dessein qu'il avoit conçu. Pour l'exécuter il s'associa six compagnons d'une grande ferveur. Ils délibéroient encore sur le genre de vie qu'ils embrasseroient, & sur le lieu qu'ils choisiroient pour retraite, lorsqu'on les adressa au saint Evêque Hugues de Grenoble, comme le plus capable de les diriger dans leur entreprise. Ils partirent donc pour se rendre auprès de lui. Le saint Prélat avoit vu la nuit précédente sept étoiles brillantes qui répandoient la lumière au loin. Lorsque Bruno & ses six compagnons arrivèrent, il ne

dou  
 gnés  
 avoi  
 nébr  
 conc  
 pres  
 mon  
 pell  
 jett  
 com  
 un  
 auto  
 sép  
 voi  
 trav  
 des  
 éto  
 la t  
 ple  
 on  
 con  
 bar  
 pou  
 ni  
 me  
 de  
 offi  
 piè  
 séc

douta pas que le Ciel ne les eût désignés par les sept Astres dont l'éclat avoit frappé ses yeux au milieu des ténèbres. Il les reçut avec joie, & les conduisit dans une solitude affreuse & presque inaccessible, au milieu des montagnes & des rochers. Ce lieu s'appelloit la Chartreuse; c'est-là que Bruno jeta les fondemens de son Ordre. Ses compagnons & lui y bâtirent d'abord un oratoire dédié à la sainte Vierge, autour duquel ils élevèrent des cellules, séparées les unes des autres. Ils y vivoient dans le silence, la prière & le travail des mains. Ils paroissoient plutôt des Anges que des hommes; tant ils étoient unis à Dieu, & détachés de la terre. Lorsque le nombre des disciples de Bruno se fut accru jusqu'à douze, on bâtit une Eglise plus grande & plus commode. Mais le saint Fondateur en bannit tout ce qui n'eût été fait que pour le plaisir des yeux. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni riches ornemens, ni peintures curieuses, ni rien de précieux. Le Calice qui servoit à offrir le saint Sacrifice, étoit la seule pièce d'argenterie que le Monastère possédât. Les cellules étoient de la même

---

 XI.

SIÈCLE.



XI. simplicité. Elles étoient distribuées au-  
 tour d'un Cloître. Chaque Solitaire  
 SIÈCLE. avoit la sienne, & y demouroit tout le  
 jour, même pour manger, & ils ne se  
 réunissoient qu'à l'Eglise pour y chanter  
 l'Office. Tous les Dimanches l'économe  
 leur distribuoit du pain & des légumes  
 pour toute la semaine. Ils n'avoient point  
 d'autre nourriture, & ne faisoient ja-  
 mais usage de viande, pas même dans  
 les maladies les plus graves. Ils jeû-  
 noient toute l'année, ne faisant qu'un  
 repas, excepté les Dimanches, les Fêtes  
 solennelles, & les Octaves de Pâ-  
 ques, de la Pentecôte & de Noël. Ils  
 ne parloient presque point, & portoient  
 le cilice en tout tems, même la nuit.  
 On voit par ce détail, que malgré le  
 cours des siècles, & les progrès du  
 relâchement qui a pénétré par tout,  
 l'Ordre édifiant des Chartreux est celui  
 qui s'est le moins éloigné de sa première  
 institution.

Le saint Evêque de Grenoble n'avoit  
 pas de plus grande consolation, que  
 d'aller souvent à la Chartreuse, partager  
 les exercices de ces pieux Solitaires. Il  
 vivoit comme eux, s'assujettissoit à  
 toutes leurs observances, & s'excitoit

par le  
 vertus  
 Il fal  
 son tr  
 de son  
 venoit  
 Dieu.  
 noient  
 objet  
 lerina  
 bénéd  
 présen  
 vers y  
 sité,  
 mira  
 & une  
 vu por  
 religie  
 envoy  
 Bruno  
 voulut  
 cela n  
 & por  
 que j  
 des cu  
 Bruno  
 ligieu  
 tems  
 la Bib  
 cette

par leurs exemples à la pratique des vertus qui coûtent le plus à la nature. Il falloit que Bruno le renvoyât vers son troupeau; mais si-tôt que les affaires de son Diocèse le lui permettoient, il venoit se rejoindre aux serviteurs de Dieu. La vie toute céleste qu'ils menoient, avoit fait de leur solitude un objet de vénération; on y venoit en pèlerinage, comme dans une terre de bénédiction, & un lieu consacré par la présence des Saints. Le Comte de Nevers y fut conduit par une pieuse curiosité, comme beaucoup d'autres. Il admira un recueillement, une pénitence & une pauvreté qu'on n'avoit pas encore vu portée à ce degré dans aucun Ordre religieux. De retour chez lui, il leur envoya beaucoup de vaisselle d'argent. Bruno à qui ce présent fut porté, ne voulut pas le recevoir, disant que tout cela ne seroit d'aucune utilité pour lui & pour les siens. Le Comte plus édifié que jamais, leur envoya des peaux & des cuirs pour transcrire des Livres. S. Bruno les accepta, parce que ses Religieux employoient une partie de leur tems à copier des manuscrits, & que la Bibliothèque étoit la seule richesse de cette solitude.

XI.

SIÈCLE.

XI. Bruno gouvernoit depuis environ six  
 ans la Chartreuse, en qualité de Prieur  
 S I È C L E. ou de Maître, (c'est le titre que lui  
 donnent les Auteurs contemporains ,  
 ainsi qu'à ses premiers successeurs,)   
 lorsqu'Urbain II, qui avoit été son dis-  
 ciple, le fit venir à Rome, pour l'aider  
 de ses conseils dans le gouvernement  
 de l'Eglise. Il fit ce voyage vers l'an  
 1089. Ses Religieux furent si touchés  
 de son départ, qu'ils abandonnèrent  
 une solitude qui n'avoit plus de charmes  
 pour eux. Cependant ils y revinrent au  
 bout de quelque tems, & reprirent leur  
 premier genre de vie sous la conduite  
 de Landuin que le saint Fondateur leur  
 avoit laissé pour les gouverner. Bruno  
 fut reçu du Pape avec la distinction  
 due à son mérite. Le Pontife qui con-  
 noissoit sa prudence, le consultoit sur  
 les affaires les plus importantes. Mais  
 la Cour de Rome où toutes les causes  
 du monde chrétien étoient portées,  
 n'étoit pas un séjour convenable pour  
 un Saint qui avoit goûté les douceurs  
 de la solitude, & qui soupiroit après  
 elle. Il sollicitoit vivement la permis-  
 sion de retourner à la Chartreuse; Ur-  
 bain ne voulant pas y consentir, le  
 pressa

pressa d'accepter l'Archevêché de Reggio, pour le fixer en Italie. Bruno refusa constamment un honneur dont il se croyoit indigne. Enfin vaincu par ses instances, le Pape trouva bon qu'il se retirât dans une solitude de la Calabre, avec quelques compagnons qu'il avoit gagnés à Dieu pendant son séjour à Rome. Ils y menèrent la même vie qui se pratiquoit à la Chartreuse de Grenoble. Cette nouvelle demeure de Bruno étoit bien différente de la première, hérissée de rochers, entourée de précipices, & resserrée par de hautes montagnes. C'étoit, d'après la description qu'il en a faite lui-même, une Vallée spacieuse & agréable, où l'on respiroit un air pur. Des fontaines & des ruisseaux l'arrosaient, & l'on y admiroit des arbres de toute espèce, chargés des plus beaux fruits, avec des prairies toujours couvertes de verdure & de fleurs. Ce fut-là que Bruno fonda la seconde maison de son Ordre, dans une terre qui lui fut donnée par Roger, Comte de Calabre. Ce nouveau Monastère dont on place la fondation à l'an 1094, fut appelé *la Torrè*. Bruno y passa les sept dernières années de sa vie. Il y mourut

~~————~~ XI. saintement l'an 1101, après avoir fait en présence de ses Religieux, une confession générale de toute sa vie, & une profession de foi, où il insiste sur le dogme de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, à cause des erreurs de Bérenger dont il avoit été disciple & ami.

S. Bruno n'avoit point laissé de Règle particulière à ses disciples. Leurs statuts ont été dressés par le vénérable Guignes, cinquième Général de l'Ordre. Il les forma d'après ce qu'il avoit vu pratiquer aux premiers compagnons du saint Fondateur. C'est par cette raison qu'il les intitula : *Contumes de la Grande Chartreuse*. Il les rendit communes aux autres Maisons de l'Ordre, qui n'en comptoit encore que trois. Tels furent les commencemens de cet institut respectable, qui s'est répandu avec le tems dans toutes les parties du Monde Chrétien. On donne à tous les Monastères de cet Ordre le nom de Chartreuse, & aux pieux Solitaires qui les habitent, celui de Chartreux, l'un & l'autre empruntés de celui que portoit le premier désert où S. Bruno se retira. Ça toujours été depuis le Chef-lieu de cet Ordre, &

la résidence du Supérieur Général qui  
le gouverne.

=====  
XI.

SIÈCLE.

---

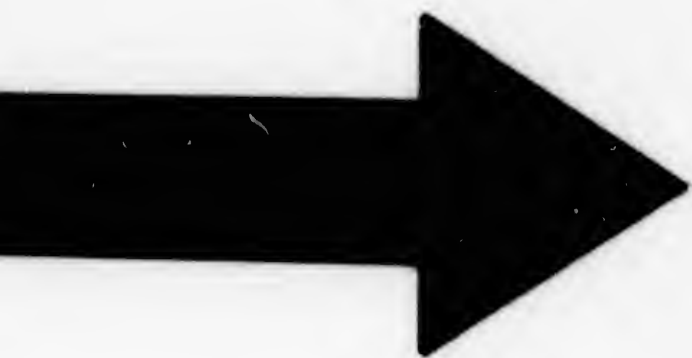
ARTICLE XI.

*Écrivains Ecclésiastiques.*

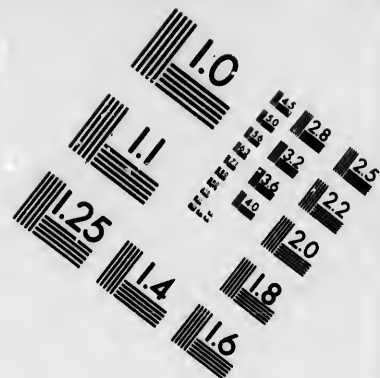
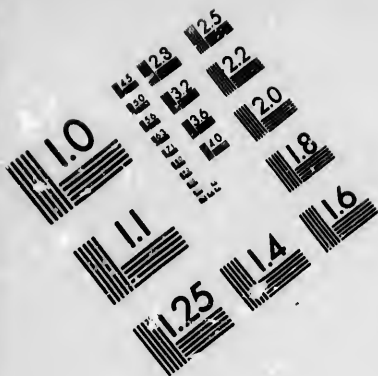
**N**ous ferons à notre ordinaire un choix des Auteurs les plus célèbres, & qui méritent le plus d'être connus, tant parmi les Grecs, que parmi les Latins. Tel est la nature de cet Ouvrage, qu'il ne doit présenter au Lecteur, que ce qu'il y a de plus utile à savoir, & de plus intéressant sur chaque objet.

Michel Psellus, dont nous avons déjà dit un mot, fut sans contredit le plus savant des Grecs qui cultivèrent les Lettres dans ce siècle. Il étoit issu d'une famille illustre de Constantinople. Il parvint au rang de Sénateur, & son mérite le fit jouir d'une grande considération auprès des Empereurs, jusqu'à la chute de Michel - Ducas qui avoit été son Elève. Après cet événement rapporté à l'an 1078, Psellus se retira dans un Monastère où il mourut au bout de quelque tems. Les Auteurs

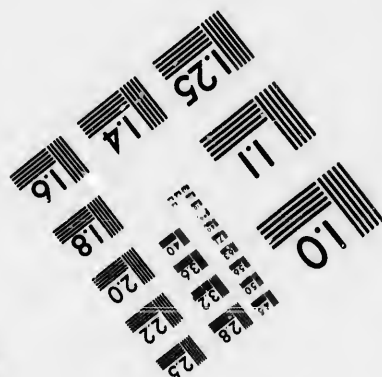
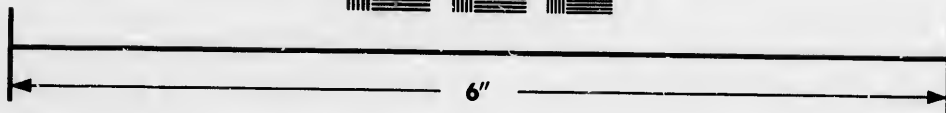
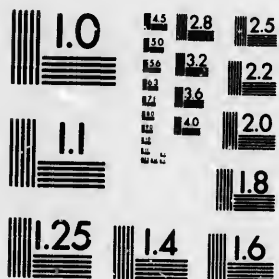








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36

10  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36

XI. Grecs qui ont paru depuis lui, ont donné de grands éloges à son érudition. Il s'étoit exercé avec succès dans presque tous les genres de Littérature sacrée & profane. Cependant les divers Ecrits qui sont sortis de sa plume, n'ont point été réunis en corps d'Ouvrages. Ils se trouvent ou imprimés séparément, ou répandus dans différens recueils. Léon Allatius, l'un des plus savans & des plus judicieux Critiques du dix-septième siècle, qui avoit fait une étude particulière de la Littérature Grecque du moyen âge, met les Ouvrages de Psellus au-dessus de tout ce qui a été écrit dans sa Langue, de son tems & après lui. Il loue sur-tout le bel ordre qui règne dans ses productions de tout genre; il en admire le style noble, pur, éloquent, & il assure que personne n'a traité plus à fond les matières auxquelles il s'est attaché. D'autres Critiques n'en ont pas porté un jugement aussi favorable. M. Dupin entr'autres, dans le dixième siècle de sa Bibliothèque ecclésiastique, dit que malgré la haute estime d'Allatius pour cet Ecrivain, il ne trouve ses Ouvrages ni fort utiles par leur objet, ni fort

savans dans les matières ecclésiastiques, ni fort éloquens & fort agréables quant au style. Pour concilier deux opinions si opposées sur le mérite du même Auteur, il faudroit se livrer à des discussions & à des analyses qui n'entrent point dans notre plan.

Nous placerons sous ce siècle Théopane le Céraméen, Archevêque de Tauromine en Sicile, quoiqu'il y ait eu des Critiques qui l'aient rapporté au neuvième. Deux raisons nous décident à cela ; 1°. c'est qu'il cite Siméon Métaphraste, Auteur du dixième siècle ; 2°. c'est qu'il parle du Roi Roger, qui ne peut être autre que le Comte de Sicile de ce nom, qualifié du titre de Roi, suivant la coutume des Grecs. Cet Auteur a laissé soixante douze Homélies écrites d'un style simple, sans ornement & sans élévation, mais très-instructives, & à la portée des fidèles pour qui ces discours ont été faits. Il y explique d'abord le sens littéral des Evangiles, & s'étend ensuite sur le sens allégorique & moral. Il en tire des inductions pour la pratique des devoirs & la direction des mœurs. Tout y est bien exposé, clair, intelligible, & les vérités

de pratique sur lesquelles le peuple de  
 .XI. tous les tems a besoin qu'on insiste plus  
 S I È C L E. que sur tout le reste, y sont mises dans  
 le jour qui leur convient. Les contem-  
 porains de cet Evêque estimoient beau-  
 coup ses Homélie, sur-tout à cause de  
 la solidité de sa morale, & de la mé-  
 thode simple qu'il a suivie dans l'expli-  
 cation des préceptes évangéliques. Il  
 est certain que ces sortes d'instructions  
 populaires sont ordinairement plus uti-  
 les, que des discours d'un style plus châtié  
 & plus éloquent.

Théophylacte, Archevêque d'Acride,  
 Métropole de toute la Bulgarie, est  
 compté avec raison parmi les hommes  
 illustres & les bons Auteurs que l'Eglise  
 Grecque a produit dans ce siècle. Il  
 étoit de Constantinople & florissoit sous  
 les Empereurs Romain-Diogène, Mi-  
 chel-Ducas & Nicéphore-Botoniare. Il  
 fut instruit de bonne heure dans les  
 Sciences ecclésiastiques. Par ses talens  
 naturels & son application, il fit de si  
 grands progrès, & parvint à une répu-  
 tation de savoir si bien établie, qu'il  
 pouvoit aspirer aux premières dignités  
 de l'Eglise. Lorsqu'il fut élevé à l'E-  
 piscopat, il travailla sans relâche à

étendre le Christianisme dans les différentes parties de la Métropole où il y avoit encore un grand nombre de Payens, & à fortifier les nouveaux Chrétiens dans les principes de la foi. Malgré ces travaux qui l'occupoient sans cesse au-dehors, & qui absorboient une grande partie de son tems, il fut le ménager si bien qu'il en trouva encore assez pour composer plusieurs Ouvrages. Parmi ceux qui nous restent de lui, les plus importans sont des Commentaires sur les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Paul, & les Prophètes Habacuc, Jonas, Nahum & Osée; un Recueil de soixante-quinze Lettres sur divers points de Morale & de Discipline, & quelques pièces moins considérables, répandues dans différentes compilations. Il s'est attaché dans ses Commentaires à développer le sens littéral. Ceux de S. Jean Chrysostôme lui en ont fourni presque tout le fonds. Il a très-bien saisi la pensée du saint Docteur, & c'est le principal mérite de ses interprétations, qui d'ailleurs sont claires, naturelles & très-propres à faciliter l'int-

**XI.** **SIÈCLE.** telligence du texte. On place la mort de cet Ecrivain vers l'an 1071.

**SIÈCLE.** Siméon, surnommé le Jeune ou Xylocerce, Abbé du Monastère de S. Mamas à Constantinople, étoit aussi un des ornemens de l'Eglise Grecque, vers le milieu de ce siècle. Nous avons de lui trente-trois discours sur la foi, la Morale chrétienne & les devoirs monastiques; un Traité ascétique en prose mesurée, intitulé : *Hymnes de l'amour divin*, & quelques autres compositions à peu près du même genre. Tous ces Ouvrages sont écrits d'une manière touchante, affectueuse, propre à nourrir la piété, & à échauffer les cœurs des sentimens les plus tendres de l'amour divin. Ils sont remplis d'excellentes maximes sur les pratiques de la vie contemplative, & sur les moyens de s'élever à l'oraison la plus sublime. Cependant ils ne sont pas sans danger, à cause de plusieurs principes sur l'union de l'ame avec Dieu, & sur l'oraison passive, dont l'abus fut porté si loin par de faux spirituels, qu'il enfanta la secte des Hésicastes ou anciens Quiétistes. Siméon le Jeune a été regardé comme

un des Chefs de cette secte de pré-  
 tendus Mystiques, dont nous parlerons  
 plus au long dans l'histoire du quator-  
 zième siècle, tems où elle a fait le  
 plus de bruit chez les Grecs. Ce qui  
 a donné lieu de le mettre au rang des  
 Ecrivains favorables au Quiétisme, ce  
 sont les termes d'union essentielle, de  
 lumière incréée, de transformation de  
 l'homme en J. C. d'état impassible où  
 toutes les facultés de l'ame sont immo-  
 biles & sans action; & quantité d'au-  
 tres dont il s'est servi, & dont les an-  
 ciens Quiétistes aussi bien que les nou-  
 veaux ont tant abusé. Mais s'il y a dans  
 ses Ecrits des choses qui peuvent le ren-  
 dre suspect à cet égard, il y en a un  
 plus grand nombre qui peuvent le justi-  
 fier. Proposer à ceux qui veulent avan-  
 cer dans la vie spirituelle, l'exemple  
 des plus saints Solitaires, des Arsènes,  
 des Euthymius, des Sabas; poser l'hu-  
 milité pour fondement de toutes les  
 vertus, insister en toute occasion sur la  
 nécessité de combattre les passions, de  
 prendre J. C. pour modèle, de joindre  
 les œuvres à la foi; rappeler souvent  
 l'obligation de faire pénitence, de  
 pleurer ses péchés, de s'exciter à la

ce la mort  
 71.

Jeune ou  
 tère de S.  
 bit aussi un  
 Grecque,  
 Nous avons  
 ur la foi,  
 evoirs mo-  
 e en prose  
 de l'amour  
 mpositions

Tous ces  
 anière tou-  
 à nourrir  
 cœurs des  
 de l'amour  
 excellentes  
 la vie con-  
 de s'élever  
 Cependant  
 , à cause  
 l'union de  
 raison pas-  
 i loin par  
 ata la secte  
 Quiétistes.  
 dé comme

=====  
 XI.

SIÈCLE.



XI.  
S I È C L E.

douleur & au repentir, recommander aux Religieux le chant des Pseaumes, la lecture & le travail des mains, &c.; c'est assurément enseigner une doctrine bien opposée aux erreurs des Quiétistes anciens & modernes. Or cette doctrine, on la trouve établie, répétée dans tous les Ouvrages de Siméon, qui sont parvenus jusqu'à nous. D'où il semble qu'on peut conclure que, si dans la suite les Hélicastes se sont appuyés sur l'autorité de ce pieux Auteur, ils n'ont fait en cela qu'imiter les autres sectaires, dont l'usage a toujours été de se couvrir sous les noms les plus respectables, afin de se dérober par-là aux justes censures de l'Eglise.

S. Fulbert, Evêque de Chartres, qui fut en son tems la plus grande lumière de l'Eglise Gallicane, est encore inconnu par rapport au lieu de sa naissance, & à l'état de sa famille. Il nous apprend lui-même, qu'il n'étoit considérable dans le monde ni par son extraction, ni par sa fortune. Quelques-uns ont pensé qu'il étoit Romain, d'autres le croient né dans le Poitou, ou en général dans le Duché d'Aquitaine, à cause de ses liaisons avec le Duc Guillaume V, qu'il

appelle son Maître. Quoi qu'il en soit, Fulbert, malgré la pauvreté de sa famille, trouva moyen d'étudier sous les meilleurs Maîtres de son tems, entre autres sous le célèbre Gerbert qui gouvernoit alors l'Ecole de Reims. Il étoit jeune encore lorsqu'il alla à Chartres, & qu'il y ouvrit une Ecole dont la réputation devint en peu de tems si brillante & si généralement répandue, qu'on y venoit en foule de tous les côtés. Aux fonctions d'Ecolâtre, Fulbert joignit encore celles de Chancelier de l'Eglise de Chartres; & l'équivoque de ce titre a fait dire à quelques-uns qu'il avoit été Chancelier du Roi Robert, qui marqua toujours une grande estime pour lui. Il enseigna long-tems; & comme il ne se bornoit pas à dissiper les ténèbres de l'ignorance par l'étude des Sciences divines & humaines, mais qu'il s'appliquoit encore plus à former les cœurs, en y jettant la semence de toutes les vertus, il contribua tout à la fois au rétablissement des bonnes mœurs & aux progrès des Lettres en Occident. Tout ce qu'il y eut d'hommes recommandables par leurs lumières & leur zèle dans les Eglises de France &

—  
 XI.  
 S I È C L E .

**XI.** d'Allemagne, se faisoient gloire d'avoir été ses disciples. La plupart furent élevés aux dignités ecclésiastiques, & tous se rappelloient avec attendrissement les leçons de piété qu'ils avoient reçues de lui.

L'Evêché de Chartres étant venu à vaquer en 1007, Fulbert qui réunissoit l'estime des Princes, des Evêques & du peuple, fut élu pour remplir ce Siègè. Il porta dans ce haut rang toutes les qualités qui sont nécessaires pour en bien remplir les obligations. Nous avons peu de détails sur les actions de sa vie épiscopale. Mais on fait par tous les monumens de ce siècle, qu'il eut part aux affaires les plus importantes de l'Eglise, & qu'il fut en particulier l'oracle des Evêques de France, qui ne faisoient rien sans le consulter. Son Eglise Cathédrale ayant été réduite en cendres par un incendie qui avoit consumé presque toute la Ville de Chartres en 1020, il entreprit de la rebâtir avec une magnificence digne de sa piété & de son zèle pour la gloire de Dieu. Elle étoit dédiée à la sainte Vierge, & la singulière dévotion qu'il avoit pour elle le porta à y établir la fête de la

Nativité dont l'institution étoit encore récente dans l'Eglise. Il fit aussi, par le même motif, des Hymnes & des Profes en l'honneur de la Mère de Dieu. Enfin ce pieux & savant Prélat mourut dans un âge avancé en 1029, après avoir gouverné l'Eglise de Chartres vingt-un ans & quelques mois. Une chose digne de remarque & qui doit paroître assez singulière, c'est que son culte ne soit point établi dans l'Eglise de Chartres, quoique tous les Auteurs qui ont parlé de lui depuis sa mort, le qualifient de Saint ou de Bienheureux.

Parmi les Ouvrages qui nous restent de Fulbert, les plus connus & les plus estimés, sont ses Lettres dont le Recueil a été imprimé plusieurs fois avec diverses augmentations; & ses Sermons au nombre de dix. Ses Lettres sont la plupart très-courtes, quoiqu'elles roulent ordinairement sur des points de discipline, des objets de morale, ou des affaires ecclésiastiques. Dans quelques-uns de ses Sermons il s'attache à faire connoître l'esprit de la Religion dans l'institution des solemnités pour lesquelles ils ont été faits; & dans les autres

**XI.** il combat les erreurs de son tems, & se propose d'établir les vérités qu'elles attaquoient, moins par des preuves savantes, que par des explications à la portée du peuple. « Quant à sa manière d'écrire, disent les savans Auteurs de l'Histoire Littéraire de France, (T. VII, pag. 278.) » les Critiques conviennent qu'elle est au-dessus de celle des autres Ecrivains de son tems. Le style de ses Lettres en particulier est plus châtié; il s'y trouve de l'esprit, un tour & une délicatesse dignes des bons siècles. ». M. Dupin juge « qu'il n'a pas si bien réussi dans ses autres Ouvrages; cependant il ajoute que cet Auteur parle fort pertinemment & sur le dogme & sur la discipline de l'Eglise; qu'il donne des décisions très-justes sur les cas qu'on lui propose, & qu'il fait paroître de la fermeté dans les occasions, sans manquer néanmoins de respect aux Puissances ». (Biblioth. ecclésiast. onzième siècle, p. 18.)

S. Pierre Damien naquit à Ravenne sur la fin du dixième siècle. Ses parens étoient d'une condition honnête, mais peu riches & chargés d'enfans. Peu après

fa n  
aba  
ses  
d'en  
qui  
le p  
mil  
heu  
qui  
plus  
fa n  
Il s  
ce  
pro  
Apr  
ses  
s'ap  
deu  
qu'  
seig  
Il e  
qui  
con  
fort  
mê  
le-f  
l'an  
qu'  
cho

sa naissance, il fut sur le point d'être abandonné par sa mère, à qui l'aîné de ses frères reprochoit le grand nombre d'enfans qu'elle mettoit au monde, ce qui réduiroit à rien pour chacun d'eux, le peu de bien qu'il y avoit dans la famille. Il perdit ses parens de bonne heure, & fut retiré par un de ses frères, qui le traita fort durement. Un autre plus doux & plus humain le prit dans sa maison, & fournit à tous ses besoins. Il s'appelloit Damien, & l'on croit que ce fut par reconnoissance de ses bons procédés, que Pierre prit ce surnom. Après sa première enfance, il alla faire ses études à Fayance & à Parme. Il s'appliqua aux Sciences avec tant d'ardeur, & y fit des progrès si rapides, qu'en peu de tems il fut en état d'enseigner aux autres ce qu'il avoit appris. Il eut un grand nombre de disciples, ce qui rendoit le produit de ses leçons assez considérable. Mais comme sa vie étoit fort pénitente, il dépensoit peu pour lui-même, & répandoit tout le reste dans le sein des pauvres pour lesquels il avoit l'amour le plus tendre. Les réflexions qu'il faisoit souvent sur la vanité des choses humaines, & sur la folie de ceux

XI.

SIÈCLE.

XI. **SIÈCLE** qui pour acquérir une science trompeuse, négligent la vraie sagesse, lui inspirèrent le desir de renoncer au monde. Il ne tarda pas à le suivre, & quoique ses talens pussent lui faire espérer de grands avantages dans le siècle, il se retira dans une solitude de l'Ombrie, appelée Font-Avelle, où plusieurs saints Hermites menoiient une vie très-parfaite, sous la conduite d'un Abbé, homme d'un grand mérite & d'une éminente vertu. Pierre Damien trouva dans ce saint lieu ce qu'il souhaitoit depuis longtems, le repos de l'esprit & du cœur, le loisir de prier & de méditer les saintes Écritures, avec de grands exemples de ferveur & de mortification à imiter. Tout le tems qui n'étoit pas rempli par les exercices de la Règle, il l'employoit à l'étude des Livres divins & des Pères, de sorte qu'il devint bientôt aussi habile dans les Sciences ecclésiastiques, qu'il l'avoit été jusques-là dans les Lettres profanes.

Dieu ne l'avoit pas destiné seulement à édifier l'Eglise par la pénitence & les autres vertus qui se perfectionnent dans la retraite; mais il vouloit qu'il travaillât pour elle d'une manière encore plus

utile  
 com  
 en  
 de  
 ce c  
 avec  
 depu  
 IX  
 la d  
 les  
 conf  
 tant  
 amé  
 Tou  
 puis  
 eure  
 zèle  
 au r  
 prits  
 patie  
 les  
 en  
 arde  
 retou  
 n'av  
 Pape  
 vives  
 secon  
 Il al

utile , en instruisant les peuples , en combattant les vices & les abus , & en ranimant le zèle des Pasteurs par de vives exhortations. Ce fut en effet ce que Pierre. Damien ne cessa de faire avec autant d'ardeur que de prudence , depuis qu'il eut été placé par Etienne IX sur le Siège d'Ostie , & revêtu de la dignité de Cardinal. Presque toutes les grandes affaires de l'Eglise lui furent confiées ; il savoit les conduire avec tant de sagesse & d'habileté , qu'il les aménoit toujours à une heureuse fin. Tous les Papes qui l'employèrent depuis Etienne IX jusqu'à Alexandre II , eurent toujours lieu d'applaudir à son zèle pour l'honneur du Saint-Siège , & au talent qu'il avoit de manier les esprits. Cependant au milieu de ces occupations multipliées , il ne négligeoit pas les fonctions de l'Episcopat. Mais il en sentoit tout le poids , & desiroit ardemment d'en être déchargé , pour retourner dans sa chère solitude , qu'il n'avoit jamais cessé de regretter. Le Pape Alexandre II ne put résister à ses vives instances. Pierre quitta donc une seconde fois le monde & ses grandeurs. Il alla rejoindre ses frères dans le dé-

XI.

SIÈCLE.



sert de Font-Avelle, & comme il en  
 XI. étoit Abbé, il donna tous ses soins à  
 S I È C L E. maintenir l'esprit de pénitence & de  
 régularité dans ce Monastère & dans  
 ceux qui en dépendoient. Cependant il  
 ne laissa pas d'être encore employé par  
 le Souverain-Pontife en diverses Légations,  
 tantôt en France, tantôt en Allemagne  
 & en Italie. Il suffisoit qu'une  
 affaire fût délicate, épineuse, qu'elle  
 exigeât d'être conduite avec modération  
 & dextérité, pour qu'on en chargeât le  
 pieux & savant Cardinal. Sa patience  
 venoit à bout de lever tous les obstacles,  
 & sa douceur réussissoit toujours à écar-  
 ter les difficultés que la contrariété des  
 esprits faisoit naître. Il parvint à l'âge  
 de quatre-vingts ans passés, sans rien  
 diminuer de ses austérités & de ses tra-  
 vaux. On place sa mort au 22 Février de  
 l'an 1072.

Ses Ouvrages ont été recueillis dans  
 un Volume divisé en quatre Tomes ou  
 Parties, qui renferment; 1<sup>o</sup>. cent cin-  
 quante-huit Lettres distribuées en huit  
 Livres, selon la qualité des personnes  
 à qui elles sont adressées; 2<sup>o</sup>. soixante-  
 quinze Sermons, rangés suivant l'ordre  
 des Fêtes de l'année; 3<sup>o</sup>. soixante Opuf.

cules sur diverses questions de morale & de discipline ; 5°. cinq Vies de Saints, savoir celle de S. Odilon, Abbé de Cluny, celle de S. Maur, Evêque de Césène, celle de S. Romuald, Fondateur des Camaldules, celle de St. Rodulphe, Evêque d'Engubio, & une Relation du martyre de S. Flore & de sainte Lucille ; 6°. enfin des Prières, des Hymnes & des Profes, & quelques autres pièces dont plusieurs ne sont pas de lui. « Pierre Damien, dit M. Dupin, Bibliothèque ecclésiast. onzième siècle, p. 335, » écrivoit avec beau-  
 » coup de facilité & de netteté ; son  
 » style est poli, élégant, plein de figures  
 » & de variétés agréables ; il pense  
 » bien, & donne un tour fin & délicat  
 » à ce qu'il écrit. Il y a des Lettres de  
 » lui qui sont composées avec tout l'art  
 » & toute l'adresse possibles. Il avoit  
 » l'esprit propre aux négociations, &  
 » savoit si bien ménager les choses,  
 » que ceux mêmes qu'il condamnoit  
 » ou qu'il reprenoit, reconnoissoient  
 » que c'étoit avec raison qu'il le fai-  
 » soit. Il parloit avec liberté aux Papes  
 » & aux autres personnes constituées  
 » en dignité, sans manquer néanmoins

XI.  
 SIÈCLE.

————— » au respect qu'il leur devoit. Il a fait  
 XI. » son possible, pour faire revivre au  
 S I È C L E. » moins une ombre de la discipline  
 » ancienne dans ce siècle corrompu,  
 » pour mettre des barrières aux désor-  
 » dres du Clergé & des Moines de son  
 » tems. Il étoit fort savant dans les  
 » matières ecclésiastiques. Il étoit aussi  
 » très-plein de l'Écriture sainte; mais  
 » il s'arrêtoit plutôt aux allégories qu'au  
 » sens spirituel. Il avoit lu les Pères  
 » Latins, particulièrement S. Augustin  
 » & S. Grégoire, dont il avoit bien  
 » pris la doctrine & les maximes. Il  
 » raisonnoit avec subtilité sur les ques-  
 » tions de théologie & de controverse.  
 » Il étoit fort dévot envers la sainte  
 » Vierge, & exact observateur des rites  
 » de l'Église & des pratiques monasti-  
 » ques ». On pourroit ajouter à ce ju-  
 » gement, que la critique marqua souvent  
 » à cet Ecrivain, d'ailleurs si estimable,  
 » qu'il n'étoit pas assez en garde contre  
 » le merveilleux, qu'il admettoit avec  
 » une extrême crédulité toutes les His-  
 » toires de miracles & d'apparitions, &  
 » que la plupart du tems ses preuves,  
 » même en traitant des matières de la plus  
 » grande importance, se réduisent à des

expli  
 Mais  
 qu'on  
 idées  
 pour  
 servi  
 quels  
 coura  
 & l'i  
 fane  
 les a  
 Rom  
 ne p  
 étoie  
 systè  
 intro  
 La  
 ceme  
 tre. S  
 des A  
 geoit  
 Lanfr  
 qu'il  
 pas e  
 vacan  
 pour  
 Il dor  
 plicat  
 geant

explications arbitraires de l'écriture. Mais à l'égard de ces foibles taches, qu'on remarque dans ses Ecrits, les idées de son siècle, & son grand zèle pour l'honneur de l'Eglise, doivent lui servir d'excuse. Les désordres contre lesquels il s'éleva tant qu'il vécut, avec un courage admirable, étoient la simonie & l'impudicité des Clercs; la vie profane & l'irrégularité des Moines, & les abus qui régnoient à la Cour de Rome; abus que les Papes eux-mêmes ne pouvoient réprimer, parce qu'ils étoient une suite nécessaire du nouveau système de gouvernement ecclésiastique, introduit par les fausses Décrétales.

Lanfranc naquit à Pavie au commencement de ce siècle, d'une famille illustre. Son père étoit Sénateur & Gardien des Archives, place honorable qui exigeoit autant de talens que de probité. Lanfranc étoit encore fort jeune, lorsqu'il le perdit. Mais comme il n'étoit pas encore en âge d'exercer les charges vacantes par sa mort, il quitta sa patrie pour aller faire ses études à Boulogne. Il donna tout son tems & toute son application aux Sciences humaines, songeant peu à celle du salut. Au bout

de quelque tems il passa en France ,  
 XI. dans le desir de perfectionner ses con-  
 S I È C L E . noissances & de se faire un nom. En  
 traversant une forêt il fut arrêté par des  
 voleurs qui le dépouillèrent & l'atta-  
 chèrent à un arbre. Dans cette triste  
 situation , d'où ses talens & son savoir  
 ne pouvoient le tirer , exposé à mourir  
 de faim ou à devenir la proie des bêtes  
 féroces , il voulut se recommander à  
 Dieu , & réciter quelques prières voca-  
 les ; mais il n'en savoit aucune. Confus  
 d'une ignorance si propre à humilier  
 un Savant , il s'écria dans un vif sen-  
 timent de componction : *Hélas , Sei-  
 gneur ! j'ai employé tant d'années à  
 étudier les Sciences humaines , & je n'ai  
 pas encore appris à vous prier. Déliv-  
 rez-moi du danger où je suis , & je vous  
 promets de me consacrer à votre service.*  
 A peine avoit-il prononcé ces paroles ,  
 qu'il entendit quelque bruit dans l'éloi-  
 gnement. C'étoient des voyageurs qui  
 venoient de son côté. Il implora leur  
 secours , & après qu'ils l'eurent délié ,  
 il leur demanda s'il n'y avoit pas quel-  
 que Monastère dans les environs. Les  
 voyageurs lui ayant dit que l'Abbaye du  
 Bec , nouvellement établie , n'étoit pas

loin  
 chemin  
 arriva  
 On m  
 du no  
 à se  
 ferven  
 L'Abb  
 qu'il  
 seigne  
 cole é  
 mée.  
 Maîtr  
 lèbre  
 désert  
 rendre  
 bientôt  
 leurs e  
 autres  
 l'avons  
 dans l  
 Lan  
 lorsque  
 die , l  
 faire A  
 der à  
 grande  
 quête e  
 choisit

en France, à donner les con-  
un nom. En  
rrêté par des  
nt. & l'atta-  
cette triste  
& son savoir  
osé à mourir  
oie des bêtes  
ommander à  
prières voca-  
une. Confus  
à humilier  
un vif fen-  
Hélas, Sei-  
d'années d  
s, & je n'ai  
prier. Déli-  
s, & je vous  
otre service.  
ces paroles,  
dans l'éloi-  
oyageurs qui  
amplora leur  
urent délié,  
oit pas quel-  
virois. Les  
l'Abbaye du  
n'étoit pas

loin de-là, & lui en ayant montré le  
chemin, il s'y rendit aussi-tôt, & en  
arrivant il pria l'Abbé de l'y recevoir. **XI.**  
On ne tarda pas à connoître le mérite  
du nouveau Religieux, qui ne cherchoit  
à se distinguer des autres, que par sa  
ferveur, son obéissance & son humilité.  
L'Abbé ne voulant pas enfouir le trésor  
qu'il possédoit, chargea Lanfranc d'en-  
seigner dans son Monastère, dont l'E-  
cole étoit encore foible & peu renom-  
mée. Sous la direction de cet excellent  
Maître, elle devint bientôt la plus cé-  
lèbre qu'il y eut dans ces contrées. On  
désertoit les autres Académies pour s'y  
rendre; & la foule des Elèves y fut  
bientôt si grande, que les autres Profes-  
seurs en conçurent de la jalousie, entre  
autres le fameux Bérenger, comme nous  
l'avons dit en parlant de cet Hérésiarque  
dans l'Article IX.

Lanfranc étoit devenu Prieur du Bec,  
lorsque Guillaume I, Duc de Norman-  
die, le tira de ce Monastère, pour le  
faire Abbé de celui qu'il venoit de fon-  
der à Caën. Ce Prince avoit une si  
grande estime pour lui, qu'après la con-  
quête du Royaume d'Angleterre, il le  
choisit pour aller à Rome conférer en

son nom avec le Pape Alexandre II, sur  
 XI. les moyens de réformer les Eglises de  
 SIÈCLE. cette Isle, où la simonie & la corrup-  
 tion des mœurs avoient introduit toutes  
 sortes de vices. Le succès de Lanfranc  
 dans cette commission ayant fait éclater  
 de plus en plus son génie & son habi-  
 leté, Guillaume résolut de l'élever à  
 l'Episcopat, afin de rendre ses talens  
 plus utiles à l'Eglise. Mais le pieux  
 Abbé content dans sa retraite, & plein  
 de répugnance pour les dignités dont  
 il connoissoit les devoirs & les dan-  
 gers, refusa constamment l'Archevêché  
 de Rouen qu'on le pressoit d'accepter.  
 Quelque tems après, Guillaume qui  
 avoit besoin d'un homme éclairé, ferme  
 & vertueux pour remplir le Siège de  
 Cantorbéri, jetta les yeux sur Lan-  
 franc, & le força de prendre le gouver-  
 nement de cette Eglise en 1070. Le  
 choix du Prince fut applaudi de tout  
 le monde, & confirmé par un Concile.  
 Le Pape Alexandre II, qui avoit été  
 disciple de Lanfranc, lui envoya par  
 distinction deux Pallium, marquant  
 par-là combien il étoit éloigné de con-  
 sentir aux vives instances qu'il lui faisoit  
 pour être déchargé du pesant fardeau  
 de

de  
 gli  
 an  
 ton  
 au  
 nar  
 tin  
 for  
 mé  
 son  
 ce  
 l'an  
 S  
 blié  
 pau  
 du  
 en  
 vate  
 Ep  
 les  
 très  
 fort  
 com  
 dan  
 n'est  
 natu  
 qu'i  
 mar  
 vérit  
 T

de l'épiscopat. Lanfranc gouverna l'Eglise de Cantorbéri l'espace de dix-neuf ans, avec beaucoup de prudence & d'autorité. Il conserva toujours son crédit auprès du Roi Guillaume, & ce Monarque, obligé de passer dans le Continent pour mettre ordre aux affaires de son Duché de Normandie, l'avoit nommé Régent du Royaume d'Angleterre en son absence. Il mourut peu de tems après ce grand Prince au commencement de l'an 1089.

Ses Ecrits ont été rassemblés & publiés par D. Luc d'Achéry. Les principaux sont : 1°. un Traité du Corps & du Sang de J. C. contre Bérenger; nous en avons parlé dans l'Article de ce novateur; 2°. des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul; 3°. des Notes sur les Ouvrages de Cassien; 4°. des Lettres courtes & en petit nombre, mais fort remarquables & très-propres à faire connoître l'état de l'Eglise d'Angleterre dans ce siècle. Le style de Lanfranc n'est ni fleuri, ni élevé, mais simple, naturel, clair & facile, tel en un mot qu'il doit être dans les Ouvrages dogmatiques, dont le but est de prouver les vérités & de réfuter les erreurs. Ses rai-



---

 XI.  
 S I È C L E .

sonnemens sont justes & pleins de force; ses preuves dégagées de tout objet étranger, sont pressantes & disposées dans le plus bel ordre. Il avoit bien étudié les anciens Pères Latins & les Canons de l'Eglise, sur lesquels il appuie sa doctrine & ses argumens. Il y a peu d'Auteurs ecclésiastiques de ce tems-là, qui aient écrit sur la Théologie avec autant de méthode & de précision, & dont les décisions soient aussi judicieuses.

S. Anselme, successeur du B. Lanfranc au Siège de Cantorbéri, naquit dans la Ville d'Aouste au pied des Alpes en 1033. Son père, nommé Gondulphe, étoit un des gentilshommes les plus considérables de cette contrée de la Lombardie. Sa mère, appelée Hermenberge, qui étoit d'une grande piété, lui inspira de bonne-heure le goût de la vertu. Il étoit encore jeune lorsqu'il la perdit. Privé de ses leçons, il se démentit bientôt de la ferveur & des pieux sentimens qu'il avoit puisés dans le sein de sa famille. Il se livra aux vanités du monde, & aux idées de fortune que sa naissance jointe à ses belles qualités, n'auroit pas manqué de réaliser, s'il fut resté dans le siècle. Dieu

qu  
me  
pro  
pre  
un  
fit  
Bo  
fec  
tati  
du  
hab  
dev  
le  
de  
pié  
seln  
exer  
men  
tien  
tre,  
de  
l'exé  
men  
tres  
duit  
la vi  
étan  
aprè  
ce q

qui vouloit en faire une des plus fermes colonnes de l'Eglise, le rappella promptement à lui. Il avoit fait ses premières études dans sa patrie; mais un démêlé qu'il eut avec son père, lui fit prendre la résolution de passer en Bourgogne & en France pour se perfectionner dans les Sciences. La réputation de Lanfranc l'attira au Monastère du Bec pour y prendre les leçons de cet habile Professeur. De son disciple, il devint bientôt son ami, lui découvrant le fond de son ame, & n'ayant rien de caché pour lui. Les semences de piété jettées autrefois dans le cœur d'Anselme, s'étant ranimées par les saints exemples qui frappaient continuellement ses yeux, & par les pieux entretiens qu'il avoit souvent avec son maître, il sentit naître en lui un grand desir de se donner à Dieu. Mais avant de l'exécuter, il soumit sa vocation à l'examen de son maître & de quelques autres gens de bien qu'il consulta. Conduit par leurs sages avis, il embrassa la vie religieuse au Monastère du Bec, étant âgé de vingt-sept ans; & trois ans après sa profession, il en fut fait Prieur; ce qui montre les grands & rapides pro-

---

 XI.

ST È C L E.

grès qu'il avoit faits dans la vertu. Herluin, premier Abbé de ce Monastère, étant mort l'an 1078, Anselme fut élu pour lui succéder.

Cette Abbaye possédoit de grands biens en Angleterre. L'Abbé étoit souvent obligé de passer dans cette Isle pour en prendre connoissance, & régler les affaires qui survenoient à cette occasion. Anselme différa tant qu'il put de faire ce voyage, dans la crainte qu'on ne jettât les yeux sur lui pour le placer sur le Siège de Cantorbéri, ou qu'on ne le soupçonnât d'y aspirer. Cependant il ne put se refuser aux instances de Hugues, Comte de Chester, son ami, qui étant prêt de mourir, vouloit le consulter sur les affaires de sa conscience. Anselme passa la mer pour répondre aux desirs du Comte, & ce qu'il avoit tant appréhendé arriva. Guillaume II, surnommé le Roux, Prince avide & jaloux de son autorité, qui laissoit les Eglises sans Pasteurs pour jouir de leurs revenus, différoit depuis quatre ans de remplir le Siège de Cantorbéri, auquel la Primatie d'Angleterre étoit attachée. Mais étant tombé malade, & craignant les jugemens de Dieu, il se détermina,

par les sollicitations de tous ceux qui l'entou-  
 roient, à donner des Evêques aux  
 Eglises vacantes, & sur-tout à celle de SAINTE EGLISE,  
 Cantorbéri. S. Anselme fut choisi pour  
 la gouverner, & malgré sa longue ré-  
 sistance, il se vit forcé d'accepter cette  
 dignité. Guillaume releva de sa mala-  
 die, & oubliant tout ce qu'il avoit prom-  
 is, il recommença ses vexations &  
 ses violences. Anselme, sans manquer  
 à ce qu'il lui devoit comme Souverain,  
 se crut obligé de résister à ses entre-  
 prises, & de s'opposer avec toute la  
 vigueur épiscopale à la tyrannie que ce  
 Prince continuoit d'exercer contre les  
 Monastères & les Eglises. Sa fermeté  
 lui attira la haine du Prince. Pour s'y  
 dérober, il fut contraint de quitter fur-  
 tivement l'Angleterre, & de se réfugier  
 tantôt à Rome, & tantôt à Lyon. Cette  
 persécution ne cessa qu'à la mort de  
 Guillaume; mais elle recommença bien-  
 tôt sous le règne de Henri I, son fils,  
 qui nourri dans ses principes, adopta  
 sa politique, & marcha sur ses traces.  
 Anselme, le seul des Evêques qui osât  
 lui résister, tandis que la crainte faisoit  
 plier tous les autres sous ses volontés,  
 encourut sa disgrâce, & fut encore obligé

de quitter son Eglise. Il n'y revint que  
 XI. trois ans avant sa mort. Henri lui avoit  
 S I È C L E. rendu son estime & sa confiance. Le  
 saint Evêque employa ce tems de calme  
 à réparer les brèches que les troubles  
 précédens avoient faites à la discipline.  
 Il mourut plein de jours & de mérites  
 l'an 1109, qui étoit le seizième de  
 son épiscopat, & le soixante-seizième  
 de sa vie.

S. Anselme n'est pas moins recom-  
 mandable par son savoir & ses Ecrits,  
 que par sa conduite courageuse, & son  
 zèle pour les intérêts de l'Eglise; ses  
 Ouvrages réunis dans un même corps  
 se rapportent à trois classes; la première  
 renferme ses Traités dogmatiques; la  
 seconde, ses Homélies & ses Opuscules  
 sur divers sujets de piété; la troisième;  
 ses Lettres au nombre de plus de qua-  
 tre cents, distribuées en quatre Livres,  
 suivant les divers tems de sa vie où elles  
 ont été écrites. La première de ces trois  
 classes est la plus importante, & les  
 Traités qu'on y a rassemblés, embras-  
 sent à peu de choses près, toute la Théo-  
 logie dogmatique. Avant cet illustre  
 Docteur, on ne trouve point d'Auteur  
 ecclésiastique qui ait écrit sur le dogme

avec autant d'ordre, de précision & de clarté. Il est le premier qui ait uni la méthode dialectique & l'art du raisonnement, aux discussions de la Théologie. C'est de cette union qu'on a vu naître la Théologie scholastique, dont S. Anselme est regardé comme le père; Science utile quand elle fait se renfermer dans de justes bornes; qui donne de la force aux preuves de la vérité, & qui désarme l'erreur en démêlant ses sophismes. Il paroît que S. Anselme n'étoit pas fort versé dans la Théologie positive, dont il fait peu d'usage dans ses écrits. Cependant il s'étoit attaché par une étude particulière aux Ouvrages de S. Augustin, & l'on remarque dans les siens plusieurs principes empruntés de ce Père. C'étoit le Métaphysicien le plus profond qui eût paru depuis lui.

---

## ARTICLE XII.

*Mœurs générales. Usages. Discipline.*

SI le onzième siècle fut plus éclairé que le précédent; si l'étude des Sciences ecclésiastiques s'y ranima; si les esprits

remués par les événemens politiques ;  
 XI. prirent un nouvel effort, on peut assu-  
 S I È C L E. rer que la corruption n'y fut pas moins  
 grande. Les mœurs publiques se dépra-  
 vèrent de plus en plus, & des vices in-  
 connus aux âges qui s'étoient écoulés,  
 prirent naissance au milieu des troubles  
 qui agitoient l'Europe entière. Les hai-  
 nes héréditaires qui s'allumoient entre  
 ces petits tyrans qu'on appelloit Princes,  
 Seigneurs, Châtelains, avoient mis la  
 France & les autres Royaumes dans un  
 état de guerre habituel. Le pillage, les  
 meurtres, les enlèvemens, les vengean-  
 ces atroces, étoient une suite inévitable  
 de cette indépendance audacieuse, ef-  
 frénée, qu'on regardoit comme l'appa-  
 nage & le caractère de la souveraineté,  
 dans ceux qui s'étoient fait le droit de  
 ne connoître ni Supérieur, ni Loix. Ce-  
 pendant la Chevalerie qui étoit un mê-  
 lange bizarre d'honneur, de franchise,  
 d'héroïsme, d'humanité, de galanterie  
 & de dévotion, auroit dû adoucir les  
 mœurs, donner l'idée des vertus socia-  
 les, & rendre les injustices moins com-  
 munes. Mais cette institution ne faisoit  
 que de naître; elle n'avoit pas encore  
 son code, ses maximes; & ce ne fut

qu'après s'être perfectionnée , qu'elle produisit les heureux effets qu'on en vit résulter dans la suite. La société étoit malheureuse , parce que les passions n'avoient point de frein , que la force osoit tout , & que le crime commis , ordonné , ou protégé par les Grands , demeurait impuni. La vengeance , étant au pouvoir des particuliers , & n'ayant d'autre objet que de repousser l'injure , ou de réprimer l'outrage & la violence , par une violence plus nuisible & des outrages plus sanglans , elle ne pouvoit servir qu'à multiplier les désordres.

La Religion , dernier appui de la vertu , & dernière ressource de l'humanité , venoit au secours des malheureux opprimés ; mais sa voix étoit souvent étouffée , & son autorité impuissante. Ses Ministres ne rendoient pas ses Loix respectables , en osant les enfreindre , ni ses menaces efficaces , en donnant aux autres l'exemple de les braver. La corruption s'étoit glissée par-tout ; & les Ecclésiastiques , outre les vices des autres conditions , en avoient encore qui leur étoient propres. Aux mœurs guerrières & profanes , au luxe & à la dissipation , se joignoient la simonie , le concubinage ,



l'impudicité, l'amour & l'abus des richesses, qui entraînoient l'oubli, la violation & même le mépris des devoirs les plus sacrés. Les bons Evêques en gémissaient, les Princes, les Seigneurs éclairés & vertueux, quoique le nombre en fut petit, excitoient, protégeoient l'activité de leur zèle. Ils s'assembloient en Conciles, ils faisoient des réglemens sages, ils les renouvelloient souvent pour en augmenter l'autorité; ils les modifioient suivant la nature & l'étendue des maux auxquels ils vouloient remédier; ils joignoient les anathêmes aux exhortations, & cherchoient dans l'usage du pouvoir sacré dont ils étoient armés, des moyens applicables aux tems, aux lieux, à la contagion des vices & des abus, à la qualité même & au nombre des coupables. S'ils ne détruisirent pas tous les scandales, ils en arrêterent au moins les progrès; & s'ils ne ramenèrent pas tout le monde à la règle, au bon ordre, ils épargnèrent à quelques-uns des écarts plus funestes, & ouvrirent à plusieurs le chemin du repentir & de la vertu. Ainsi la Religion eut dans ce siècle, comme dans tous les autres, la gloire de combattre seule contre les pas-

sions, d'opposer une digue au débordement du vice, d'enfanter & d'encourager tout le bien qui se faisoit encore dans le monde. XI.

Malgré ce zèle généreux des Pasteurs, & cette foule de réglemens utiles à la société, par lesquels il se signala, l'oppression & l'abus du pouvoir usurpé, faisoient presque en tous lieux gémir les foibles. La licence armée & couverte de fer, parcouroit les Campagnes, ravageant les moissons, enlevant ou égorgeant les troupeaux, & mettant le feu aux cabanes des Colons, quand elle ne pouvoit atteindre son ennemi qui la bravoit dans les tours de son château. C'eût été attenter aux privilèges les plus chers & les plus précieux des Seigneurs qui s'étoient affermis dans l'indépendance, que de leur ôter le droit d'attaquer, de détruire, de repousser la force par la force. D'ailleurs quelle Puissance auroit entrepris de les désarmer, tandis qu'il n'en existoit pas d'autre que la leur, & tandis que le Souverain lui-même étoit obligé de prendre part à leurs querelles ? Ce fut encore la Religion qui vint s'opposer à ces ravages par l'établissement de ce qu'on appella

XI. *la trêve de Dieu.* On avoit précédem-  
 ment ordonné que tout le monde sans  
 distinction, Seigneurs, hommes libres,  
 serfs & colons, observeroient la paix  
 jurée sur les Reliques des Saints, &  
 que les Grands sur-tout & les Nobles,  
 renonceroient au droit de se faire justice  
 eux-mêmes. Mais ces ordonnances n'a-  
 voient servi qu'à faire des parjures, &  
 à augmenter le mépris des censures pro-  
 noncées contre ceux qui les violoient.  
 Les Evêques ne tardèrent pas à recon-  
 noître que dans la confusion générale,  
 l'observation de cette paix étoit impos-  
 sible, quoiqu'on l'eût nommée *la paix  
 de Dieu*, pour la rendre plus respecta-  
 ble. Ainsi l'on convint de changer en  
 une trêve ou suspension d'armes, cette  
 paix si mal observée. On ordonna donc  
 que depuis le Mercredi au soir de  
 chaque semaine, jusqu'au Lundi matin,  
 personne n'attaqueroit son ennemi, n'ex-  
 exerceroit aucune violence, & ne feroit  
 aucun acte d'hostilité. On statua de plus  
 que les violateurs de ce règlement étant  
 censés avoir encouru la peine de mort,  
 payeroient une amende pour se rache-  
 ter, ou qu'ils seroient excommuniés &  
 bannis. Un pareil règlement qui lais-

soit  
 vexa  
 mie  
 tout  
 faire  
 mon  
 gag  
 cou  
 I  
 Sain  
 aux  
 troc  
 esp  
 plu  
 gra  
 soit  
 avc  
 pan  
 liqu  
 à c  
 ord  
 por  
 Hy  
 co  
 s'o  
 vo  
 po  
 les  
 ne

soit un libre cours aux violences & aux vexations trois jours de la semaine, fait mieux sentir la grandeur du mal, que toutes les peintures qu'on en pourroit faire. Encore fallut-il une famine, une mortalité & d'autres fléaux, pour engager les Seigneurs particuliers à y concourir, & à jurer de s'y soumettre.

L'usage de porter les Reliques des Saints les plus célèbres d'une Province, aux Conciles qui s'y assembloient, s'introduisit vers le milieu de ce siècle. On espéroit par-là rendre ces Assemblées plus augustes, & concilier un plus grand respect aux Canons qu'on y dressoit, comme si les Saints eux-mêmes y avoient eu part, & les avoient autorisés par leur présence. Ce transport des Reliques du lieu où elles étoient gardées, à celui où le Concile se tenoit, étoit ordinairement accompagné d'une grande pompe. On chantoit des Pseaumes, des Hymnes & des Litanies; le peuple accouroit en foule, & les miracles qui s'opéroient souvent, ranimoient la dévotion au moins pour un tems, & disposoient les fidèles à observer ce que les Evêques jugeoient à propos d'ordonner, pour la réforme des mœurs & le

rétablissement de la discipline. Quel-  
 XI. quefois aussi la même coutume occasion-  
 S I È C L E E. noit des querelles très-vives qui alloient  
 jusqu'à faire répandre du sang. Tantôt  
 le Clergé des Eglises où ces Reliques  
 étoient portées ne vouloit plus les ren-  
 dre ; tantôt on les attendoit sur les  
 grands chemins à leur retour, pour les  
 ravir à ceux qui les conduisoient ; on  
 tomboit sur les Clercs & les Moines  
 qui les accompagnoient ; & si l'on ne  
 pouvoit les enlever de force, on s'accor-  
 doit en les partageant. C'est de-là qu'il  
 est arrivé que plusieurs Eglises, souvent  
 très-éloignées les unes des autres, ont  
 prétendu, & prétendent encore possé-  
 der les mêmes Reliques.

La dévotion des pèlerinages déjà si  
 commune dans les siècles précédens, le  
 devint encore plus dans celui-ci. Il y  
 avoit des hommes de tout état qui pas-  
 soient leur vie à errer du tombeau d'un  
 Saint révééré à un autre. Les Croisades  
 présentèrent un nouvel objet à cette  
 piété curieuse & inquiète. Le desir  
 d'obtenir la rémission de ses péchés, ou  
 la guérison des infirmités corporelles,  
 avoit été le premier motif de ces voya-  
 ges. La curiosité, le désœuvrement &

l'avantage de se soustraire aux poursuites de ses créanciers, furent les seconds. L'enthousiasme vint s'y joindre, surtout lorsque la route de la Terre-Sainte eut été ouverte par les expéditions des premiers Croisés. Enfin la licence & l'impunité changèrent en une source de vices & de corruption, ce qui avoit commencé par un sentiment louable, au moins dans son principe, s'il n'avoit pas été bien réglé dans ses effets.

Le concubinage des Clercs étoit devenu si général, qu'ils s'étonnoient des réglemens faits dans les Conciles, pour remédier à ce désordre, & qu'ils s'indignoient des peines prononcées par les Canons contre ceux qui refusoient d'y renoncer. Ils regardoient ces réglemens & ces peines comme une vexation énorme, & la Loi de la continence comme un joug insupportable. Ils s'en plaignoient hautement. Souvent même ils en venoient jusqu'au soulèvement & à la rébellion ouverte contre les Evêques; ils prenoient les armes, ils faisoient une espèce de ligue entr'eux, déclarant qu'ils n'abandonneroient point les femmes avec lesquelles ils vivoient, & les enfans qu'ils en avoient eu, & qu'ils

XI. périroient plutôt que de les renvoyer ,  
 ou de souffrir qu'on les leur enlevât.  
 S I È C L E. La nature & l'humanité servoient de  
 prétextes aux coupables pour se main-  
 tenir dans un dérèglement que l'exem-  
 ple & la coutume sembloient autoriser.  
 Les Evêques , dans certains Dioèses où  
 le mal étoit plus grand, croyoient devoir  
 s'en tenir à des exhortations , en atten-  
 dant des tems plus heureux , plutôt que  
 d'employer la rigueur au risque de ren-  
 dre la plaie encore plus profonde & plus  
 difficile à guérir.

Quoique le relâchement se fût glissé  
 dans un grand nombre de Maisons re-  
 ligieuses, l'ordre monastique étoit néan-  
 moins la partie la plus saine & la plus  
 florissante de l'Eglise. On réforma plu-  
 sieurs Monastères, & l'on en fonda de  
 nouveaux dans lesquels on établit une  
 exacte discipline. S. Romuald , S. Jean  
 Gualbert , S. Bruno furent pères de trois  
 familles nombreuses qui se multiplièrent  
 & s'étendirent en peu de tems , & qui  
 renouvelèrent les prodiges qu'on avoit  
 admirés autrefois dans les solitudes d'E-  
 gypte , de Syrie & de Palestine. Les  
 disciples de ces illustres pénitens , & sur-  
 tout ceux de S. Bruno , étoient plutôt

des Anges que des hommes. Il sembloit  
 que la vraie piété combattue, affoiblie  
 dans le sanctuaire même, par les vices  
 & les abus qui s'y étoient introduits,  
 & qui faisoient les plus grands efforts  
 pour s'y maintenir, se fût réfugiée au  
 milieu des déserts que ces nouveaux  
 Antoinés, & ces nouveaux Pacômes  
 habitoient. On voyoit dans ces hommes  
 admirables tout ce que la grace a d'em-  
 pire sur les passions, & le haut degré  
 de perfection où elle peut élever la na-  
 ture. La Congrégation de Cluni loin de  
 perdre sa ferveur & sa célébrité, les  
 augmentoient tous les jours. Il en sortoit  
 de grands hommes en tout genre. Les  
 lumières & les vertus y brilloient comme  
 dans leur centre, & du fond de cet  
 asyle aussi cher aux Sciences qu'à la  
 piété, elles se répandoient sur toute  
 l'Eglise.

Du côté même du temporel, les  
 Moines furent utiles à la France, à l'I-  
 talie, à l'Allemagne & à toute l'Europe,  
 par le travail des mains. Ils abattirent  
 de vastes forêts qui couvroient ces pays,  
 ils défrichèrent des terres incultes, &  
 les rendirent fécondes. Ils encourage-  
 rent la culture par eux-mêmes & par

XI.

SIÈCL.



leurs colons. Les denrées nécessaires à  
 XI. la vie , le bled fut-tout la plus pré-  
 S I È C L E. cieuse de toutes , furent moins rares ,  
 & il ne dépendit pas d'eux que les fa-  
 mines dont on éprouvoit si fréquemment  
 les horreurs , cessassent d'affliger les Pro-  
 vinces où ils s'étoient établis. Combien  
 de Villes se sont formées autour de ces  
 Abbayes célèbres , qui ne furent dans  
 l'origine , que des retraites habitées par  
 de pauvres Cœnobites qui fuyoient le  
 commerce du monde & la contagion  
 de ses mœurs dépravées ! Ils choisif-  
 soient des lieux inconnus , abandonnés,  
 pour y vivre en paix & sous les yeux de  
 Dieu seul , dans les exercices de la péni-  
 tence. Combien de riches contrées , où  
 règnent aujourd'hui l'abondance & le  
 commerce , n'ont été fertilisées que par  
 les sueurs des pieux Solitaires , qui les  
 ont enlevées aux bêtes féroces & aux  
 reptiles ! Peut-être ces maisons long-  
 tems consacrées à la pénitence , à la  
 prière & à la pauvreté , sont-elles à  
 présent trop loin de ce qu'elles furent  
 au tems dont nous parlons ; mais c'est  
 que tout dégénère avec les années , &  
 que les siècles apportent avec eux des  
 idées , des mœurs & des coutumes nou-

nelles. Mais la Religion qui fut le motif & la base de ces établissemens respectables, ne changeant point, c'est par elle qu'il faut juger du bien qui s'y trouve encore, & de celui qu'il convient d'y faire revivre.

Après ces réflexions générales, nous allons exposer d'une manière plus distincte, les usages & la discipline du onzième siècle.

1°. Les Papes profitèrent des démêlés qui s'étoient élevés entr'eux & les Empereurs d'Occident, pour établir leur souveraineté temporelle dans Rome. Grégoire VII le plus habile & le plus entreprenant de ces Pontifes, étendit si loin l'autorité spirituelle du Saint-Siège, à la faveur de ces troubles, qu'il anéantit presque entièrement celle des Evêques, & qu'il dépouilla les Eglises de leurs anciennes libertés.

2°. Le grand nombre de Légats du Saint-Siège, envoyés dans toutes les parties de l'Europe chrétienne, & le pouvoir qu'ils s'attribuoient, ne contribuèrent pas peu à ruiner l'autorité des Ordinaires. Ces Ministres des Pontifes Romains furent extrêmement à charge aux Eglises, par les dépenses que leurs voya-

ges & leur séjour occasionnoient , &  
 XI. par la fuite nombreuse qu'ils menoient  
 S I È C L E. avec eux.

3°. La dignité des Cardinaux s'accrut aussi aux dépens de celle des Evêques. Ils commencèrent à s'attribuer des droits & des prérogatives inconnues jusques-là. Ils avoient la plus grande part à l'élection des Souverains-Pontifes, & toutes les affaires de l'Eglise se traitoient par eux. Ils travailloient par leurs talens, par leur adresse à étendre la puissance pontificale, qu'ils regardoient comme la leur. Ils alloient dans tous les Etats Catholiques, avec la qualité de Légats. Souvent plus occupés des intérêts du Saint-Siège, que du bien réel de la Société chrétienne, ils mettoient à exécution les décrets des Papes, par des voies qui, dans la fuite, servirent de titres aux prétentions ultramontaines.

4°. La simonie fut réprimée par tant de décrets, & ceux qui s'en étoient rendus coupables, furent punis par des peines si sévères & si souvent prononcées contr'eux dans les Conciles, qu'enfin ce mal diminua peu à peu. La cupidité avoit imaginé un moyen de pallier la simonie, c'étoit de distinguer le revenu

des  
 rel,  
 qui  
 qu'  
 que  
 con  
 déf  
 res  
 les  
 dest  
 l'Ég  
 nou  
 dev  
 les  
 me  
 cet  
 tées  
 teu  
 laïc  
 se  
 ils  
 rep  
 Le  
 tio  
 de  
 &  
 po  
 oc

des bénéfices , objet purement temporel , de leurs fonctions & obligations qui étoient le spirituel , & de prétendre qu'on pouvoit acheter le revenu , puisque c'étoit une chose temporelle , sans contrevénir aux Loix canoniques qui défendoient la simonie. On enleva cette ressource à la cupidité , en décidant que les revenus annexés aux bénéfices étant destinés à l'entretien des Ministres de l'Eglise , aux frais du culte divin , à la nourriture des pauvres , ils ne pouvoient devenir la matière d'un pacte comme les autres biens qui sont dans le commerce , & que toute convention relative à cet objet , étoit une simonie.

5°. En conséquence des peines portées dans les Conciles , contre les usurpateurs du temporel des Eglises , plusieurs laïcs qui avoient usurpé des dixmes , se firent un devoir de les restituer. Mais ils crurent mettre leur conscience en repos , en les donnant aux Monastères. Les Evêques s'opposèrent à ces donations ; mais les Moines ne laissèrent pas de garder celles qu'on leur avoit faites , & d'en recevoir de nouvelles , quand ils pouvoient s'en procurer. Ce fut une occasion fréquente de répétitions & de

disputes entre les Evêques & les Abbés.  
 XI. Ces démêlés étoient portés à Rome ,  
 S I È C L E , comme toutes les autres causes ecclé-  
 siastiques, & Rome décidoit ordinaire-  
 ment en faveur des Monastères. Les  
 dixmes excitèrent encore de plus grands  
 troubles en divers endroits, & sur-tout  
 en Thuringe, en Pologne & en Dan-  
 nemarck, où elles occasionnèrent des  
 révoltes, qui mirent le Christianisme  
 en danger.

6°. Les Monastères s'étoient multi-  
 pliés au point, que sous le pontificat  
 de Jean XVIII, au commencement de  
 ce siècle, on en comptoit dans l'en-  
 ceinte de Rome, soixante de Chanoi-  
 nes, quarante de Moines, & vingt de  
 Religieuses, non compris ceux qui  
 étoient hors de la Ville. Malgré cela  
 on en fondoit tous les jours de nou-  
 veaux, qui devenoient riches & puis-  
 sans par le travail assidu des Moines,  
 & par les donations des Seigneurs.

7°. La vie commune & régulière des  
 Chanoines, établie dans le neuvième  
 siècle, s'étoit affoiblie peu à peu, en-  
 forte qu'on n'en voyoit plus que des res-  
 tes languissans, vers le milieu de celui-  
 ci. Quelques Evêques la renouvelèrent

dans leurs Eglises. Mais ces nouveaux 

---

 Chanoines étoient fort différens de ceux 

---

 du neuvième siècle. C'étoient proprement des Religieux vivans sous un Supérieur, liés par des engagemens irrévocables, astreints à toutes les observances claustrales. Une seule chose les distinguoit des Moines, c'est qu'on pouvoit les tirer de leurs maisons pour les employer aux fonctions ecclésiastiques, & même leur donner des Cures à gouverner. On regarde Ives de Chartres dont nous parlerons dans le siècle suivant, comme l'Instituteur de ce nouvel Ordre de Chanoines qu'on appella Réguliers, pour les distinguer de ceux qui formoient le Clergé titulaire des Cathédrales & des Collégiales. Le Monastère de Saint-Quentin, où il établit cette réforme en 1078, devint la source de tous les établissemens du même genre qui se firent alors & peu de tems après.

8°. Les élections des Evêques étoient encore en usage; mais souvent à la vacance des Sièges, les Princes s'attribuoient le droit de les remplir, ou faisoient élire ceux qui leur étoient agréables. Quelquefois les Papes y pourvoyoient d'autorité, & donnoient l'Or-

dination à ceux qu'ils avoient nommés ,  
 lorsque les Métropolitans à qui ce droit  
 appartenoit , refusoient de le faire. On  
 trouve dans ce siècle quantité de Moines  
 élevés à l'Episcopat. On y trouve  
 aussi plusieurs Evêques qui renoncent à  
 leurs Sièges , pour se retirer dans des  
 Monastères ; dévotion dont les deux siècles  
 précédens nous ont déjà fourni quelques  
 exemples.

9°. On érigea plusieurs nouveaux Evê-  
 chés , non-seulement dans les pays où  
 la Religion chrétienne avoit pénétré ,  
 & où il s'étoit formé des Eglises nais-  
 santes , mais encore ailleurs ; parce que  
 les anciens Diocèses étoient devenus  
 trop vastes , & qu'un seul Pasteur ne  
 pouvoit les gouverner. Il y eut aussi des  
 Sièges épiscopaux érigés en Métropoles  
 avec attribution d'un certain nombre de  
 suffragans tirés d'une ou de plusieurs au-  
 tres Provinces ecclésiastiques. Le Pape  
 Grégoire VII accorda les droits de Prima-  
 tie à l'Eglise de Lyon , avec Jurisdiction  
 immédiate sur les quatre grandes Pro-  
 vinces ecclésiastiques de France , qui  
 étoient celles de Lyon , de Rouen , de  
 Tours & de Sens.

10°. On travailla dans toute l'Eglise

à détruire le concubinage des Clercs; & l'un des moyens qu'on employa pour déraciner un si grand scandale, fut de déclarer les enfans nés des ecclésiastiques, incapables d'être élevés aux ordres sacrés. Mais cette Loi, toute sage qu'elle étoit, éprouva des oppositions considérables dans plusieurs Diocèses, quoique l'honneur de l'Eglise y fût doublement intéressé. En quelques endroits, l'entrée dans l'Etat monastique ou dans l'Ordre des Chanoines Réguliers purgeoit, ou du moins couvroit ce vice de la naissance.

11°. La discipline de l'Eglise sur la pénitence, que nous avons vu dégénérer & s'affoiblir de siècle en siècle, perdit encore de sa rigueur & de son exactitude, tant pour la nature des peines canoniques, que pour leur durée. Les pèlerinages, les rédemptions, les absolutions qu'on alloit chercher à Rome, les indulgences attachées à la Croisade, les flagellations qui devinrent communes, & l'usage qui s'introduisit de faire pénitence pour un autre; autant de causes dont la réunion concourut à faire perdre de vue les peines canoniques & les Loix établies dans les tems éclairés, sur cette partie importante de la discipline.



XI. 12°. Par une suite de l'ignorance qui  
 avait fait tant de progrès dans les siècles  
 passés, & qu'on avait tant de peine à  
 détruire, il se trouvoit grand nombre  
 de Pasteurs du second ordre, qui ne  
 connoissoient pas les premières règles  
 du Ministère qui leur étoit confié. Les  
 Conciles s'occupèrent du soin de les  
 rappeler, & ce fut un des principaux  
 objets de leur sollicitude. On y décida  
 plusieurs questions sur l'administration  
 des Sacremens, la récitation de l'Office  
 divin, la célébration de la Messe, &c.  
 On recommanda plus fortement que  
 jamais le secret de la Confession; on  
 défendit aux Prêtres de célébrer plus  
 d'une Messe par jour; à moins qu'il n'en  
 fallût dire pour quelque défunt, car en  
 ce cas on permit d'en dire une des morts,  
 outre celle du jour; on imposa des pé-  
 nitences aux Prêtres qui, par négligence  
 laissoient tomber une Hostie consacrée;  
 & l'on prescrivit aux ecclésiastiques char-  
 gés du soin des ames, d'étudier les  
 Canons, pour s'y conformer, tant dans  
 leur conduite particulière, que dans l'ex-  
 ercice de leurs fonctions.

13°. On rapporte à ce siècle l'insti-  
 tution de quelques Fêtes, & l'origine

de quelques pratiques de piété qui se font perpétuées jusqu'à nos jours. La Commémoration de tous les Fidèles morts dans la communion de l'Eglise, le lendemain de la Toussaint, s'établit en France, & fut adoptée dans tout l'Occident. C'étoit une extension de ce que S. Odilon, Abbé de Cluni, n'avoit d'abord institué que pour les défunts de sa Congrégation. Le petit Office de la Vierge étoit déjà en usage dans quelques Communautés; on le récitoit avec les autres parties du grand Office de chaque jour. Il fut réglé dans le Concile de Clermont qu'on feroit cet Office tous les Samedis.

14°. Le jeûne du Carême & des Quatre - Tems s'observoit avec une grande exactitude; mais il y avoit eu beaucoup de variations dans l'Eglise, au sujet du jeûne & de l'abstinence qu'on avoit attaché aux Mercredis, Vendredis & Samedis de chaque semaine, dès les premiers tems. Les calamités que la France éprouva dans ce siècle, portèrent les Evêques à faire une loi pour le jeûne du Vendredi & l'abstinence du Samedi.

15°. On envoyoit à Rome ceux qui

XI. étoient coupables de crimes énormes ,  
 afin qu'ils reçussent la pénitence du Pape.  
 S I È C L E . Mais auparavant ils étoient obligés de  
 se présenter à leurs Evêques qui leur  
 donnoient des Lettres pour le Souverain-  
 Pontife. Dans les cas embarrassans, les  
 Evêques incertains de ce qu'il convenoit  
 de faire , & ne sachant quelle pénitence  
 ils devoient imposer , adressoient les pé-  
 nitens au Pape, qui modéroit ou aug-  
 mentoit la peine. On croit voir dans  
 cette pratique l'origine des cas réservés  
 au Souverain - Pontife.

16°. Le chant de l'Eglise se perfec-  
 tionna par l'invention de Gui , Moine  
 d'Arezzo en Toscane, qui trouva vers  
 l'an 1026 , la méthode des lignes ou  
 échelles musicales , les clefs ou posi-  
 tions , & les six notes, *Ut* , *Re* , *Mi* ,  
*Fa* , *Sol* , *La* , qu'on appelle la gamme.  
 Il prit ces syllabes des premiers vers de  
 l'Hymne de S. Jean , *Ut queant laxis* ,  
 &c. , & il s'en servit pour exprimer la  
 gradation des sons, leur mélange &  
 leurs différens rapports. On admira cette  
 invention comme un prodige , & on  
 ne pouvoit se lasser de donner des élo-  
 ges à celui qui l'avoit imaginée. Il est  
 certain qu'elle facilitoit infiniment l'é-

tude d  
 soit p  
 métho  
 tentifs  
 en dix  
 pour  
 ceux  
 Clerc  
 quanti  
 à la g  
 Saints  
 fois au  
 de ces  
 pales

17°  
 déjà p  
 causes  
 gnora  
 dans c  
 morab  
 de S.  
 sainte  
 réur H  
 ne de  
 le plu  
 circon  
 rite c  
 détail

Pie

tudé du chant , & qu'un enfant y fai- XI.  
 soit plus de progrès en un an par cette SIÈCLE.  
 méthode , que les hommes les plus at-  
 tentifs n'en pouvoient faire auparavant  
 en dix années. Ce fut un nouvel attrait  
 pour cultiver le chant ecclésiastique, &  
 ceux qui s'y adonnèrent , tant parmi les  
 Clercs que parmi les Moines , nottèrent  
 quantité d'Offices , ou parties d'Offices ,  
 à la gloire de Dieu , & à l'honneur des  
 Saints. La musique s'unissoit quelque-  
 fois au plein-chant dans la composition  
 de ces Ouvrages, & c'étoit une des prin-  
 cipales richesses de la Liturgie.

17°. Les épreuves dont nous avons  
 déjà parlé , se soutenoient par les mêmes  
 causes qui les avoient accréditées , l'i-  
 gnorance & la superstition. On en voit  
 dans ce siècle , plusieurs exemples mé-  
 morables , tels que ceux d'Emma , mère  
 de S. Edouard , Roi d'Angleterre , de  
 sainte Cunégonde , femme de l'Empe-  
 reur Henri II , & de Pierre Ignée , Moi-  
 ne de Florence. Ce dernier fait étant  
 le plus extraordinaire dans toutes les  
 circonstances qui l'accompagnent , mé-  
 rite d'être rapporté ici avec quelque  
 détail.

Pierre qui occupoit le Siège de Flo-  
 Y iij

rence, avoit obtenu l'Épiscopat, moyennant une somme d'argent considérable.

XI. Les Moines de la Ville épiscopale & des environs, ayant à leur tête S. Jean Gualbert, soutenoient qu'étant notoirement simoniaque, on ne pouvoit ni le reconnoître, ni communiquer avec lui. Pierre voulut soumettre les Moines par la force, & ses violences ne servirent qu'à rendre le schisme plus général & plus opiniâtre. Les Moines proposèrent l'épreuve du feu pour montrer la justice de leur cause & cette offre fut acceptée. Au jour marqué, il se trouva un peuple immense à la porte du Monastère. On y avoit dressé deux bûchers long de dix pieds, large & haut de cinq, & séparés par un sentier fort étroit, rempli de bois sec. Le Moine Pierre, choisi par l'Abbé du Monastère de Septime pour subir l'épreuve, célébra la Messe qui fut chantée par tous les Religieux unis dans la même cause. A l'*Agnus Dei*, quatre Moines dont l'un portoit le Crucifix, le second l'eau bénite, le troisième douze cierges allumés, le quatrième l'encens, mirent le feu aux deux bûchers. Après la Messe, le Moine Pierre, ayant ôté sa chasuble & gardé les autres ornemen-,

s'avanca vers les bûchers dont le feu étoit très-vif, & fit tout haut cette prière : XI.

*Seigneur Jésus ; s'il est vrai que Pierre de Pavie a usurpé le Siège de Florence , par simonie , je vous prie de me secourir & de me conserver dans ce terrible jugement du feu , comme vous avez conservé autrefois les trois jeunes Israélites dans la fournaise.* Le peuple ayant répondu , *Amen* , Pierre entra dans le feu d'un pas grave & d'un visage serein. La flamme soulevoit ses cheveux & ses vêtemens ; & quand il eut parcouru tout le sentier , on le vit paroître à l'autre bout , sans que le feu eut fait la moindre impression sur lui. Il vouloit y rentrer , mais on l'en empêcha. Les assistans qui étoient resté dans un grand silence , pendant qu'il traversoit le bûcher , firent éclater leur joie par des acclamations & par des larmes , lorsqu'on l'en vit sortir sain & sauf. Le Clergé de Florence , témoin de cet événement , en fit part au Pape Alexandre II , par une Lettre d'où nous avons extrait ce récit. Ce Pontife déposa Pierre de Pavie , qui s'étant condamné lui-même & réconcilié avec les Moines , se retira au Monastère de Septime pour y faire pénitence. Le

XI. Moine Pierre qui, d'après cet événement, fut surnommé Pierre Ignée, devint Cardinal & Evêque d'Alban. Ainsi le Ciel, malgré l'irrégularité du moyen, opéroit quelquefois des miracles pour justifier l'innocence, & faire triompher le bon droit; & la crédulité s'autorisoit de ses prodiges, pour conserver une pratique qu'on regardoit comme la voie par laquelle Dieu se plaiſoit à manifester ſa volonté.



D

R

Ge

Evê

en p

Evê

dan

den

dif

del

l'A

Be

po

de

l'A

Vi

d'I

ſu

l'Œ

---



---

## CHRONOLOGIE DES CONCILES.

---

### ONZIÈME SIÈCLE.

---

**R**OMANUM , le 6 Janvier , sous Gerbert ou Silvestre II , de dix-sept Evêques d'Italie & de trois d'Allemagne , en présence de l'Empereur. S. Bernouard , Evêque d'Hildesheim , y fut confirmé dans la possession du Monastère de Gandersheim , que Villigise de Mayence lui disputoit.

*Poldense* , de Polden , près de Brandebourg , le 22 Juillet. On y exhorta l'Archevêque de Mayence à satisfaire Bernouard d'Hildesheim ; ce que n'ayant point fait , il fut suspendu par le Légat de toute fonction épiscopale.

*Francofurtense* , de Francfort , après l'Assomption. On y convient que , ni Villigise de Mayence , ni Bernouard d'Hildesheim n'exerceroient aucun droit sur l'Abbaye de Gandersheim jusqu'à l'Octave de la Pentecôte de l'année sui-

XI.

SIÈCLE.

An de J. C.

1001.

1001.

1001.



\_\_\_\_\_ vante, où les Evêques s'assembleroient  
à Frisslar.

XI.

SIÈCLE. *Romanum*, le 3 Décembre, au sujet  
An de J. C. de l'Abbaye de Pérouse, que l'Evêque  
1002. Conon fut obligé de céder au Pape pour  
avoir la paix avec l'Abbé.

1003.

*Theodonis Villa*, de Thinoville, en  
présence du Roi de Germanie Henri II,  
où l'on condamne le mariage de Con-  
rad, Duc de Carinthie, & de Mathilde,  
fille de Conrad, Roi de Bourgogne, à  
raison de parenté.

1005.

*Constantiense*, de Constance, où l'on  
condamne des Lettres qui se débitoient  
comme venues du Ciel à l'occasion d'une  
famine qui désoloit l'Allemagne.

1005.

*Arneborchiense*, d'Arneberg, dans le  
Brandebourg, en présence du Roi Henri  
II, où l'on défend de contracter des  
noces contraires à la bienfiance, de  
vendre les Chrétiens aux Gentils, & de  
violier les loix de la Justice.

1005.

*Fremoniense*, de Dortmund en West-  
phalie le 7 Juillet, en présence du Roi  
Henri II, & de la Reine Cunégonde,  
par quatorze Evêques. Le Roi y fit des  
reproches sanglans aux Prélats sur les  
mariages illicites & d'autres abus qu'ils  
toléroient. Les Canons de ce Concile

font perdus. Il n'en reste qu'un acte par lequel ces Evêques conviennent de certains jeûnes & autres secours spirituels les uns pour les autres après leur mort.

XI.

SI È C L E.

An de J. C.

1007.

*Romanum*, où le Pape Jean XVIII donne une Bulle pour confirmer l'élection de l'Evêché de Bamberg.

*Francofurtense*, de Francfort, le 1<sup>er</sup> Septembre, par Villigise, Archevêque de Mayence & trente-six Evêques, où l'on reçoit & l'on confirme la Bulle de l'érection de l'Evêché de Bamberg.

1007:

*Enhamense*, d'Enham en Angleterre, le jour de la Pentecôte, où l'on fit trente-deux Canons pour la réformation des mœurs & de la discipline.

1009:

*Confluentium*, de Coblentz, où le Roi Henri II fait interdire tous les Evêques qui s'étoient révoltés contre lui, & particulièrement Thierrri de Metz.

1012:

*Legionense*, de Léon en Espagne, le 25 Juillet, par ordre du Roi Alphonse V. On y fit quarante-huit Canons, dont sept sur la discipline ecclésiastique, & les autres sur le gouvernement civil.

1012.

*Ravennense*, le 30 Avril & les deux jours suivans, où l'Empereur Henri II fait placer Arnoul, son parent, sur le Siège de Rayenne, & chasser Adalbert qui s'en étoit emparé.

1014:

Y vj

- Mediolanense*, par Arnoul, Archevêque de Milan contre Alric, oncle d'Ardouin, Roi d'Italie, que ce Prince avoit nommé Evêque d'Asti, & que le Pape Benoît VIII avoit ensuite sacré. Arnoul, zélé partisan de l'Empereur Henri II, & par conséquent ennemi d'Ardouin, son compétiteur, fait anathématiser Alric comme un intrus, malgré l'approbation du Pape, pour être monté sur le Siège d'Asti sans le consentement de son Métropolitain.
1016. *Ravennense*, par Arnoul, Archevêque de Ravenne, où l'on suspend les Clercs ordonnés par l'usurpateur Adalbert, jusqu'à un plus mûr examen.
1018. *Noviomagensè*, de Nimègue, le 16 Mars, où l'on ordonne que le Corps de J. C. sera placé à la gauche du Prêtre, & le Calice à sa droite sur l'Autel, pendant la Messe.
1018. *Goslariensè*, de Goslar, pendant le Carême, où l'on décide, après avoir séparé deux époux pour cause de parenté, que les enfans d'un serf qui a épousé une femme libre, sont sujets à la servitude avec leur mère.
1020. *Bambergensè*, par le Pape Benoît VIII. aux Fêtes de Pâques. Ce Pontife,

en p  
ques  
glise

Ti  
1 Ac  
cette  
licenc  
en sep  
pereu  
tempo  
veroiè

Sa  
Abbay  
Mayer  
cinq  
On y  
quiem  
de tro

Gen  
reur H  
fait ni  
d'un g  
le tém  
nogra

Aur  
Léoth  
Suffrag  
& de  
damna

en présence de soixante & douze Evêques, y confirma les privilèges de l'Eglise de Bamberg. XI.

*Ticinense* ou *Papiense*, de Pavie, le 1 Août. Benoît VIII qui présidoit à cette Assemblée, s'y plaignit de la vicieusement du Clergé, & fit un décret en sept articles pour le réformer. L'Empereur le confirma, & ajouta des peines temporelles contre ceux qui ne l'observeroient pas. S I È C L E .  
An de J. C.  
1020.

*Salegunstadiense*, de Sélingostad, Abbaye sur le Mein, au Diocèse de Mayence, par l'Archevêque Aribon & cinq de ses Suffragans, le 11 Août. On y fit vingt Canons, dont le cinquième défend aux Prêtres de dire plus de trois Messes par jour. 1022.

*Germanicum*, auquel assista l'Empereur Henri II. Ce Concile, dont on ne fait ni le lieu, ni l'objet, étoit composé d'un grand nombre d'Evêques, suivant le témoignage de l'Annaliste & du Chronographe Saxons. 1022.

*Aurelianense VII*, d'Orléans, par Léotherie, Archevêque de Sens & ses Suffragans, en présence du Roi Robert & de la Reine Constance. On y condamna au feu treize Manichéens nou- 1022.

- vellement découverts , dont les Chefs  
 XI. étoient Etienne ou Héribert , & Lifoye ,  
 S I È C I E. Ecclésiastique d'Orléans.  
 An de J. C. *Airiacense* , d'Airy, au Diocèse d'Au-  
 1022 xerre , par Léotherie , Archevêque de  
 ou 1023. Sens , en présence du Roi Robert , tou-  
 chant la paix de ce Monarque avec le  
 Duc de Bourgogne. Ce fut à cette Af-  
 semblée que commença , selon M. le  
 Bœuf , la coutume qui s'établit dans  
 le onzième siècle d'apporter aux Conci-  
 les les châsses des Saints.  
 1023. *Moguntinum* , aux Fêtes de la Pente-  
 côte , Aribon de Mayence y tint ce Con-  
 cile national d'Allemagne , où il corri-  
 gea plusieurs désordres ; mais il ne put  
 séparer Othon , Comte de Hamerstin ,  
 d'avec Irmengarde , quoique ce Prince  
 eût promis de la quitter.  
 1023. *Pictavense* , de Poitiers , au sujet de  
 l'Apostolat de S. Martial de Limoges ,  
 sur lequel il ne fut rien décidé.  
 1023. *Pampelonense* , de Pampelune , en pré-  
 sence du Roi Sanche , où l'on rétablit dans  
 cette Ville le siège épiscopal , qui avoit été  
 transféré au Monastère de Leire , depuis  
 l'invasion des Sarrasins. Il y est ordonné  
 que l'Evêque de Pampelune sera pris  
 d'entre les Moines de Leire , & choisi  
 par les Evêques de la Provi<sup>nce</sup> e.

*Parisienne XII*, où l'on donna le titre d'Apôtre à S. Martial de Limoges. XI.

*Atrebatense*, d'Arras, contre certains hérétiques qui rejettoient les Sacremens. An de J. C. 1024.

On y établit, d'une manière très-claire, la foi de l'Eglise touchant l'Eucharistie. 1025.

*Anseuse*, d'Anse, à quatre lieues au-dessus de Lyon. Bouchard de Vienne y fit satisfaction à Gauclin de Mâcon, pour avoir ordonné à Cluni des Moines contre les Canons, mais suivant le privilège du Pape, que les Evêques ne regardèrent point comme au-dessus des Canons. S. Odilon y étoit présent. 1025.

*Constantinopolitanum*, par le Patriarche Alexis, au mois de Janvier. On y fit plusieurs réglemens sur la discipline. 1027.

*Romanum*, par le Pape Jean XIX, en présence de l'Empereur Conrad, & à la tête d'un grand nombre de Prélats, le 6 Avril. La contestation qui régnoit depuis long-tems entre le Patriarche d'Aquilée & celui de Grado, y fut terminée à l'avantage du premier. 1027.

*Constantinopolitanum*, au mois de Novembre, par le Patriarche Alexis, sur les Charistiaires, ou donataires des Monastères. 1027.

*Carrofense*, de Charroux en Poitou, contre les nouveaux Manichéens. 1027 ou 1028.

**XI.** *Geitzletense*, près de Mayence, où un homme, accusé de l'assassinat du

**S I È C L E.** Comte Sigefroi, se purgea par l'épreuve

An de J. C. du fer chaud.

1028.

1029.

*Constantinopolitanum*, de Constantinople, où l'on condamne Jean Abdon, Patriarche Jacobite d'Antioche, que l'Empereur Romain Argire avoit fait amener en cette Ville avec quatre Evêques & trois Moines.

1029.

*Palithense*, de Palith près de Mayence, où l'Archevêque de cette Eglise renonce enfin à ses prétentions sur le Monastère de Gandersheim, & en abandonne la Jurisdiction à l'Evêque d'Hildesheim.

1029.

*Lemovicense*, où il fut décidé que S. Martial de Limoges étoit Apôtre.

1031.

*Bituricense*, de Bourges, le 1 Septembre. Nous en avons vingt-cinq Canons, dont le premier ordonne de mettre le nom de S. Martial parmi les Apôtres.

1031.

*Lemovicense*, le 18 Septembre. L'Apôstolat de S. Martial y fut confirmé, & on y prononça une excommunication terrible contre ceux qui ne garderoient point la paix de la Justice, comme le Concile le prescrivait.

1034.

Il s'est tenu cette année différens Con-

ciles  
d'Arle  
rétabl  
pour  
bonté  
crime  
passés

Tr

près

On y

quels

Tr

bre,

S. M

It

Pape

Mila

l'Em

dans

cette

Patr

R

conc

à co

pou

pilla

S. A

Pr

A

ciles en Aquitaine , dans la Province d'Arles , & dans celle de Lyon , pour le rétablissement de la paix , pour la foi , pour porter les peuples à reconnoître la bonté de Dieu , & les détourner des crimès , par le souvenir des maux passés

*Triburiense* , de Tribur ou Truver , près de Mayence , peu après Pâques. On y renouvela d'anciens Canons , auxquels on en ajouta de nouveaux. 1036.

*Trevirensis* , de Trèves , le 20 Octobre , pour la translation des Reliques de S. Materne. 1037.

*Italicum* , peut-être de Rome , ou le Pape dépose Aribon , Archevêque de Milan , pour avoir refusé de satisfaire l'Empereur Conrad , qu'il avoit outragé dans l'Assemblée de Salone , & qui , pour cette raison , l'avoit mis à la garde du Patriarche d'Aquilée. 1038.

*Romanum* , où le Pape Benoît IX condamne Brétislas , Duc de Bohême , à construire un Monastère à ses dépens , pour avoir enlevé de Gnesne , dans le pillage de cette Ville , les Reliques de S. Adalbert , & les avoir transportés à Prague. 1039 ou 1040.

*Venetum* , de Venise , en présence 1040.



**XI.** du Duc Flabanico , où l'on établit la Trêve de Dieu , & l'on fit plusieurs Canons, dont nous n'avons que les sommaires. L'un de ces Canons fixoit l'âge du Diaconat à vingt-six ans , & celui de la Prêtrise à trente.

1041. Il se tint en France plusieurs Conciles cette année, où l'on établit la Trêve de Dieu , qui ordonnoit que , depuis le Mercredi au soir jusqu'au Lundi matin, personne ne prendroit rien par force , ne tireroit vengeance d'aucune injure , & n'exigeroit point de gage d'aucune caution. On avoit arrêté , que quiconque y contreviendroit, payeroit la composition ordonnée par les Loix , comme ayant mérité la mort , ou seroit excommunié & banni du pays.

1042. *Casense* , de Césène , dans la Romagne, le 2 de Juin. Jean , Evêque de cette Ville, y fait approuver le dessein qu'il avoit d'établir la vie commune dans la Cathédrale.

1042. *S. Ægidii* , de S. Gilles en Languedoc , le 4 Septembre. Vingt-deux Evêques y firent trois Canons, & y confirmèrent la Trêve de Dieu.

1043. *Narbonensia duo* , l'un le 17 Mars , & l'autre le 8 Août. Tous les deux par

Guiffr  
qui d  
raire  
jamais  
excom  
ecclési

Co  
III, 1  
tous f  
magn

Ro  
le Pa  
que l  
peu  
Grad  
qu'el  
au C  
Popp  
obte  
il av  
mée  
réno  
Patri  
la ré

S  
peu  
Ger  
s'y t  
Pap

Guifred , Archevêque de Narbonne ,             
 qui dans le second déposa l'habit mili-            XI.  
 taire qu'il portoit , avec serment de ne            S I È C L E .  
 jamais le reprendre. Dans l'autre , on            An de J. C.  
 excommunia les usurpateurs des biens  
 ecclésiastiques.

*Constantiense* , de Constance , Henri 1043.  
 III , Roi de Germanie , y pardonne à  
 tous ses ennemis & établit dans l'Alle-  
 magne une paix solide.

*Romanum* , sur la fin de l'année , par 1044.  
 le Pape Benoît IX , où ce Pontife révo-  
 que le décret par lequel il avoit déclaré  
 peu de mois auparavant , l'Eglise de  
 Grado suffragante d'Aquilée , quoi-  
 qu'elle en eût été déclarée indépendante  
 au Concile de Rome en 1027. C'étoit  
 Poppon Patriarche d'Aquilée , qui avoit  
 obtenu , à force d'argent , ce décret dont  
 il avoit poursuivi l'exécution à main ar-  
 mée ; & ce furent les plaintes de Conta-  
 réno , Doge de Venise , & d'Orfo ;  
 Patriarche de Grado , qui en obtinrent  
 la révocation.

*Sutrinum* , de Sutri près de Rome , 1046.  
 peu avant Noël , par Henri III , Roi de  
 Germanie. Il y invita Grégoire VI , qui  
 s'y trouva , espérant d'être reconnu seul  
 Pape légitime ; mais y trouvant de là

difficulté , il renonça au Pontificat , se dépouilla des ornemens & remit le bâton pastoral , après avoir tenu le Saint-Siège environ vingt mois. Le Roi Henri vint à Rome avec les Evêques du Concile de Sutri , & d'un commun consentement , tant des Romains que des Allemands , il fit élire Pape Suidger , Saxon de naissance & Evêque de Bamberg. Le nouveau Pape prit le nom de Clément II , & fut sacré le jour de Noël. Le Roi Henri fut couronné Empereur le même jour , & la Reine Agnès , Impératrice.

1047.

*Romanum* , au mois de Janvier , par le Pape Clément II , en présence de l'Empereur Henri III. L'extirpation de la simonie , qui régnoit impunément alors dans tout l'Occident , fut probablement le premier objet de ce Concile. On y ordonna , de plus , suivant Pierre Damien qui nous a conservé la mémoire de ce Concile , qu'à l'avenir ce ne seroit qu'avec la permission de l'Empereur que l'Eglise de Rome seroit pourvue d'un Evêque.

1047.

*Tulujense* , de Tuluje au Diocèse d'Elene , le 1<sup>er</sup> Juin. Ce n'étoit qu'un Synode Diocésain. On y confirma la Trêve de Dieu.

*Germanicum*, convoqué par l'Empereur Henri III, contre les simoniaques.

*Senonense*, de Sens, où l'on confirme la fondation du Prieuré de S. Ayoul de Provins, faite par le Comte Thibault.

*Wormatiense*, de Worms, au mois de Décembre, où l'on élit Pape, Brunon Evêque de Toul, en présence & par les soins de l'Empereur Henri III. Ce Pape prit le nom de Léon IX.

*Romanum*, le 11 Avril, sous Léon IX, des Evêques d'Italie & des Gaules. On y déclare nulles toutes les Ordinations des simoniaques; » ce qui causa, dit M. Fleury, » un grand tumulte. » Après de longues disputes, ajoute-t-il, on représenta au Pape le décret de Clément II; savoir que ceux qui étoient ordonnés par les simoniaques, pouvoient exercer leurs fonctions après quarante jours de pénitence; ce qui fut suivi par Léon IX.

*Ticinense*, de Pavie, par le même Pape, dans la semaine de la Pentecôte. Ce n'est qu'une répétition de celui de Rome.

*Remense*, le 3 Octobre, lendemain de la dédicace de l'Eglise de S. Remi, par le Pape Léon IX. Il y avoit vingt

XI.

S I È C L E.

An de J. C.

1047.

1048.

1048.

1049.

1049.

1049.

Evêques, près de cinquante Abbés & plusieurs autres Ecclésiastiques. On y fit le procès à quelques Evêques simoniaques & à quelques Abbés; & on excommunia les Evêques qui, ayant été invités au Concile, n'y étoient point venus, & n'avoient point envoyé d'excuse par écrit. Ensuite on y fit douze Canons pour renouveler les décrets des Pères, méprisés depuis long-tems; & on condamna, sous peine d'anathème, plusieurs abus qui avoient cours dans l'Eglise Gallicane, comme la simonie, &c.

1049. *Moguntinum*, au mois de Novembre, par Léon IX. Il y avoit environ quarante Evêques. On y condamna la simonie & les mariages des Prêtres.

1049 ou environ. *Rotomagensis*, de Rouen, par l'Archevêque de Mauger. On y fit dix-neuf Canons, dont la plupart sont contre la simonie.

1050. *Sipontinum*, de Siponto dans la Pouille, au Carême. Le Pape Léon IX y déposa deux Archevêques pour crime de simonie.

1050. *Romanum*, le 2 Mai, par Léon IX & cinquante-cinq Evêques. Bérenger y fut privé de la Communion de l'E-

glise à cause de ses sentimens hérétiques sur l'Eucharistie.

*Briotnense*, de Brionne en Normandie, au mois d'Août. C'étoit une conférence plutôt qu'un Concile, où Bérenger fut réduit au silence, & ensuite à la confession, quoique forcée, de la foi Catholique.

*Vercellense*, de Verceil, le 1 Septembre, par Léon IX. Il y avoit des Evêques de divers pays. Bérenger n'y vint point, quoiqu'il y eût été appelé. On y condamna & brûla le Livre de Jean Scot sur l'Eucharistie. L'erreur de Bérenger y fut encore condamnée.

*Parisiense XIII*, le 17 Octobre, d'un grand nombre d'Evêques, en présence du Roi Henri. On y lut une Lettre de Bérenger, qui ne comparut point. Le Concile fut très-scandalisé de cette Lettre. Bérenger fut condamné avec tous ses complices, de même que le Livre de Jean Scot sur l'Eucharistie.

*Coyacense*, de Coyaça en Espagne, de neuf Evêques, en présence du Roi de Leon, Ferdinand I, & de la Reine Sancha, qui est nommée la première; parce que c'étoit elle qui étoit proprement Reine de Leon. On y fit treize Canons,

XI.

S I È C L E.

An de J. C.

1050.

1050.

1050.

1050.

— dont le cinquième défend de baptiser hors les veilles de Pâques & de la Pentecôte, sans nécessité. Le douzième ordonne de jeûner tous les Vendredis comme en Carême.

1050. *Apud S. Ægidium*, de S. Gille en Languedoc, pour établir la Trêve de Dieu.

1051. *Augustanum*, d'Augsbourg, au mois de Février, par le Pape Léon IX, où ce Pontife absout Humfroi, Archevêque de Ravenne, qu'il avoit interdit au Concile de Verceil, tenu l'année précédente.

1051. *Romanum*, après Pâques, par Léon IX. Il y excommunia, pour adultère, l'Evêque de Verceil, qui étoit absent. Ce Prélat ayant ensuite promis satisfaction, fut rétabli dans ses fonctions.

1051. *Sublance*, de Sublac. Concile supposé, où l'on prétend que le Pape Léon IX s'étant fait représenter les titres du Monastère de Sublac, reconnut la fausseté de la plupart, & les condamna au feu. Le fait est que ce Pape étant dans ce Monastère, y convoqua les habitans du lieu, les obligea de représenter leurs titres, en nota plusieurs de faux, & en fit brûler la plus grande partie; puis  
confirma

con  
sur  
en  
où  
l'Ég  
Pap  
Les  
de  
blée  
citer  
R  
IX.  
ques  
de I  
port  
Mér  
vant  
acco  
\*  
Juin  
anath  
l'Écri  
de la  
avant  
N  
Août  
& or  
T

confirma la Jurisdiction du Monastère sur la Ville de Sublac. XI.

*Bambergense*, par le Pape Léon IX, en présence de l'Empereur Henri III, où ce Prince confirma les Privilèges de l'Eglise de Bamberg. S I È C L E.  
A N de J. C.  
1052.

*Mantuanum*, de Mantoue, par le Pape Léon IX, dans la Quinquagésime. Les Evêques qui redoutoient la sévérité de ce Pontife, rendirent cette assemblée inutile par le trouble qu'ils y excitèrent. 1053.

*Romanum*, après Pâques, par Léon IX. Il n'en reste que la Lettre aux Evêques de Vénirie & d'Istrie, en faveur de Dominique, Patriarche de Grado, portant que cette Eglise sera reconnue Métropole de ces deux Provinces, suivant les privilèges qui lui avoient été accordés par les Papes. 1053.

\* *Constantinopolitanum*, au mois de Juin, par Michel Cérulaire, où l'on anathématifa les Légats du Pape, avec l'Ecrit qu'ils avoient déposé sur l'Autel de la grande Eglise de Constantinople, avant leur départ. 1054.

*Narbonense*, de dix Evêques, le 25 Août. On y confirma la Trêve de Dieu, & on y fit vingt-neuf Canons. 1054.



**Barcinonense**, de Barcelone, le 20  
 XI. Novembre, contre les usurpateurs des  
 S I È C L E B. biens de l'Eglise.

An de J. C. **Moguntinum**, au mois de Mars, où  
 1054. Gebbehard, Evêque d'Eifchat, est élu  
 1055. Pape, sous le nom de Victor II.

1055. **Florentinum**, de Florence, vers la  
 Pentecôte, par le Pape Victor II, en  
 présence de l'Empereur Henri. On y  
 corrigea plusieurs abus, & on y renou-  
 vella les défenses d'aliéner les biens des  
 Eglises.

1055. **In Lugdunensi Gallia**, par Hilde-  
 brand, Légat, touchant la simonie.  
 On prétend que ce Légat y fit un mi-  
 racle pour convaincre un Evêque de ce  
 crime.

1055. **Turonense**, par Hildebrand, & par  
 Gérard, Cardinal. On y donna à Bé-  
 rengier la liberté de défendre son opi-  
 nion; mais n'osant le faire, il confessa  
 publiquement la foi commune de l'E-  
 glise, & jura que dès-lors il n'auroit  
 plus d'autre doctrine. Il souscrivit de  
 sa main cette abjuration, & les Légats  
 le croyant converti le reçurent à la Com-  
 munion.

1055. **Lexaviense**, de Lisieux en Norman-  
 die, où Manger de Rouen fut déposé,  
 & Maurille mis à sa place.

*Rotomagensis*, de Rouen, sous l'Archevêque Maurille. On y traita de la XI.  
 continence des Clercs & de l'observa-  
 tion des Canons. On croit que c'est Si È C L E S  
 dans ce Concile que l'on dressa une An de J. C.  
 profession de foi portant que le pain & 1055.  
 le vin étoient changés au Corps & au  
 Sang de J. C. par la consécration, avec  
 anathème contre quiconque attaqueroit  
 cette croyance.

*Narbonense*, le 1 Octobre, de six 1055.  
 Evêques, qui déclarerent excommuniés  
 les usurpateurs des biens de l'Eglise  
 d'Aufonne.

*Andegavense*, contre Bérenger, l'an- 1055  
 née & le mois en sont incertains. ou environ.

*Compostellanum*, le 15 Janvier, où 1056.  
 l'on fit d'excellens réglemens sur la dis-  
 cipline.

*Landavense*, de Landaff, au pays de 1056.  
 Galles, où la Famille Royale est ex-  
 communiée pour une insulte faite à  
 l'Evêque de Landaff.

*Tolozanum III*; le 13 Septembre, 1056.  
 de dix-huit Evêques. On y fit treize  
 Canons pour abolir la simonie & or-  
 donner le célibat aux Ecclésiastiques,  
 pour empêcher l'usurpation des biens  
 des Eglises, & remédier à divers abus.

- Colonienſe , où Baudouin , Comte  
 XI. de Flandre , ſe réconcilie , par l'entre-  
 S I È C L E . miſe du Pape , avec le jeune Roi Henri.  
 An de J. C. Romanum , le 18 Avril , appellé  
 1056. Général , par Etienne IX , où , entre  
 1057. autres choſes , Victor II excommunia  
 Guiferd de Narbonne , pour crime de  
 ſimonie.  
 1057. \* *Apud Fontanetum* , de Fontaneto  
 au Diocèſe de Noverre , par Gui de  
 Vélate , Archevêque de Milan , à la  
 tête d'un grand nombre de Prélats &  
 de Clercs , où l'on excommunia le Dia-  
 cre Arialde & Landolſe , ſon compa-  
 gnon , ces deux grands adverſaires de  
 l'incontinence des Clercs & de la ſimo-  
 nie. Le Pape Etienne IX déclara cette  
 excommunication nulle.  
 1058. *Senenſe* , de Sienne , le 28 Décem-  
 bre , où Gérard , Evêque de Florence ,  
 eſt élu Pape par les Seigneurs Allemands  
 & Romains. C'eſt le Pape Nicolas II.  
 1059. Romanum , le 18 Janvier , à l'occa-  
 ſion du couronnement du Pape Nicolas  
 II. Ce fut l'Archidiacre Hildebrand qui  
 fit la cérémonie. Il mit ſur la tête du  
 Pape , dit un Auteur du tems , une  
 Couronne royale ſur le cercle inférieur  
 de laquelle on liſoit : *Corona Regni de*

ma  
 D  
 fai  
 voi  
 anc  
 juſſ  
 col  
 l'on  
 I  
 II,  
 Pom  
 tant  
 dina  
 Cler  
 ront  
 Pape  
 l'hon  
 Fils  
 ſera  
 l'eſp  
 quoi  
 quat  
 Cler  
 non  
 On y  
 chari  
 mais  
 geant  
 qui e

*manu Dei* ; & sur le second cercle : Diadema Imperii de manu Petri. Ceci fait voir que la double Couronne qu'on voit sur la Tiare pontificale est plus ancienne que les Savans ne l'ont cru jusqu'à présent.

XI.  
S I È C L E .  
An de J. C.

*Sutrinum* , de Sutri , par le Pape Nicolas II , vers la fin de Janvier , où l'on déposa l'Antipape Benoît X. 1059.

*Romanum* , le 13 Avril , par Nicolas II , à la tête de cent treize Evêques. Ce Pontife y publia d'abord un décret , portant que le Saint-Siège vacant , les Cardinaux-Evêques , avec les Cardinaux-Clercs & le reste du Clergé , s'assembleront pour faire l'élection d'un nouveau Pape , sauf toutefois , ajoute-t-il , l'honneur & le respect dû à notre cher Fils Henri , présentement Roi , & qui fera un jour Empereur , comme nous l'espérons de la grace de Dieu. Après quoi l'on fit treize Canons , dont le quatrième ordonne la vie commune aux Clercs , & l'on croit voir dans ce Canon l'origine des Chanoines Réguliers. On y fit une profession de foi sur l'Eucharistie. Bérenger la signa avec serment ; mais ensuite , il écrivit contre , chargeant d'injures le Cardinal Humbert , qui en étoit l'auteur. Z iij

ouin , Comte  
e , par l'entre-  
ne Roi Henri.  
vril , appelé  
X , où , entre  
excommunia  
pour crime de

de Fontaneto  
par Gui de  
Milan , à la  
de Prélats &  
nunia le Dia-  
son compa-  
dversaires de  
& de la simo-  
déclara cette

28 Decem-  
de Florence ,  
s Allemands  
Nicolas II.  
r , à l'occa-  
Pape Nicolas  
debrand qui  
la tête du  
tems , une  
cle inférieur  
a Regni de

- XI.** *Melfitanum*, de Melfe, vers le mois de Mai, par Nicolas II, avec qui les Normands se réconcilièrent, en remettant à sa libre disposition toutes les Terres de S. Pierre dont ils s'étoient emparés; le Pape en conséquence leur donna l'absolution & les reçut dans les bonnes grâces du Saint-Siège.
1059. *Beneventanum*, le 1<sup>er</sup> Août, par le Pape Nicolas, à qui les Normands rendirent de grands services, en commençant par délivrer Rome des petits Seigneurs qui la tyrannisoient depuis longtemps.
1059. *Arelatense*, d'Arles, par les Légats du Pape. Bérenger, Vicomte de Narbonne, y présente une Requête contre Guifred, Archevêque de Narbonne, qui l'avoit injustement excommunié.
- 1059 ou 1060. *Spalatense*, de Spalatro en Dalmatie, par un Légat du Saint-Siège, où l'on publia les décrets du dernier Concile Romain, & l'on élit Laurent pour Archevêque.
1060. *Viennense*, le Lundi, 31 Janvier, par Etienne, Légat. On y fit dix Canons qui regardent principalement la simonie & l'incontinence des Clercs.
1060. *Turonense*, par Etienne, Légat, &

dix Evêques. On y répéta les dix Canons du Concile de Vienne.

*Jacetanum*, de Jacca en Arragon, en présence du Roi Ramire. On y fit plusieurs réglemens pour rétablir les mœurs & la discipline altérées par les guerres continuelles, & on y abolit le rit gothique pour suivre le Romain. Cet article demeura sans exécution.

*Tolosanum IV*, par S. Hugues, Abbé de Cluni, en qualité de Légat. On n'en fait pas l'objet; mais ce Concile est différent de celui qui se tint dans la même Ville en 1056.

*Romanum*, contre les simoniaques, par Nicolas II, Aldréde de Cantorberi y fut d'abord déposé pour simonie; mais ayant été volé sur la route avec ses compagnons, on en eût pitié à Rome, en le voyant dans l'état où les voleurs l'avoient mis. Le Pape lui rendit son Archevêché, & lui accorda le Pallium.

\* *Basleense*, de Basle, au mois d'Octobre, après la mort du Pape Nicolas II. Ce fut une Diète qui se convertit en Concile. L'Impératrice & son Conseil ayant appris qu'Anselme de Lucques venoit d'être élu Pape sans leur consentement, engagèrent les Evêques de Lom-

XI.

SIÈCLE.  
An de J. C.  
1060.

1060  
ou environ.

1061.

1061.

- ~~1061.~~ bardie qui se trouvoient à la Dièze, à  
 XI. lui opposer Cadaloüs Evêque de Parme.  
 S I È C L E. *Selsvicense*, de Sleswic, par Adal-  
 An de J. C. bert, Archevêque de Hambourg, où  
 1061. l'on traite des qualités que doivent  
 avoir les Evêques qui seront ordonnés  
 pour les nouveaux Sièges établis en  
 Dannemarck.
1062. *Aragonense*, de S. Jean de la Pegna,  
 le 25 Juin, où l'on décida que les Evê-  
 ques d'Aragon devoient être choisis  
 parmi les Moines de ce Monastère.
1062. *Osboriense*, du Château d'Osbor,  
 le 27 Octobre, par Annon, Archevê-  
 que de Cologne, en faveur d'Alexan-  
 dre II, & contre l'Antipape Cadaloüs.
1062. *Lucense*, de Lucques, par le Pape  
 Alexandre II, le 12 Décembre. On y  
 anathématise l'Antipape Cadaloüs; puis  
 on y absout Eritte, Abbessé de sainte  
 Justine de Lucques, faussement accusée  
 de crime par trois de ses Religieuses.
1063. *Romanum I*, de plus de cent Evê-  
 ques, sous Alexandre II, le 9 Mai.  
 Les Moines de Val-ombreuse y accuse-  
 rent de simonie, Pierre, Evêque de  
 Florence, & offrirent de le prouver par  
 le feu; mais le Pape ne voulut ni dépo-  
 ser l'Evêque, ni accorder aux Moines

l'épreuve du feu. On y fit ensuite douze Canons, qui sont tirés presque mot pour mot du Concile de Rome, de l'an 1059. XI. SIÈCLE.

*Cabilonense*, de Châlons-sur-Saône. An de J. C. 1063.

Le Légat Pierre Damien y corrigea avec les Evêques plusieurs abus, & y confirma la Jurisdiction de Cluni, que l'Evêque de Mâcon attaquoit.

*Romanum II*, par le Pape Alexandre 1065.

II, dans les premiers mois de l'année, où l'on décide que les degrés de consanguinité, par rapport au mariage, doivent se compter, non suivant les Loix Romaines, qui mettent les frères & sœurs au premier degré, mais suivant les Canons, qui les placent au second. Ce Concile n'est connu que par un fragment de Lettre d'Alexandre II aux Evêques d'Arezzo, de Venise, de Basle & aux Napolitains, lequel fragment se trouve dans le décret d'Ives de Chartres.

*Londinense*, en présence du Roi S. 1065.

Edouard, qui accorde une pleine immunité au Monastère de Oueftminster près de Londres : cette Charte est souscrite par le Roi, la Reine, deux Archevêques, dix Evêques, cinq Abbés, le 28 Décembre 1066, en commençant l'année à Noël.



~~—————~~ *Constantinopolitanum*, par le Patriarche Jean Xiphilin contre les mariages incestueux.

S I È C L E.

An de J. C

1066.

1067.

1067.

*Constantinopolitanum*, par le même, contre ceux qui, après s'être fiancés à une personne, se marioient à une autre.

*Mantuanum*, de Mantoue, très-nombreux. Le Pape Alexandre s'y purgea par serment de la simonie dont il étoit accusé, & prouva, par de si bonnes raisons, la validité de son élection, qu'il se réconcilia les Evêques de Lombardie, qui lui avoient été opposés: au contraire, l'Antipape Cadaloüs fut condamné, tout d'une voix, comme simoniaque.

1068.

*Leirense*, du Monastère de Leire, où le Roi Sanche Ramire fit tenir un Concile par le Cardinal Hugues le Blanc, Légat. On y confirma les Privilèges du Monastère, & on y traita peut-être de l'introduction du rit Romain, au lieu du Gothique, ou Mosarabique: ce qui ne put encore être exécuté.

1068.

*Gerundense*, de Gironne, par le même Légat. Il y confirma, par l'autorité du Pape, la Trêve de Dieu, sous peine d'excommunication contre les infraçteurs. On y fit aussi quatorze Canons contre les abus.

*Barcinonense*, par le même Légat, selon Pagi, qui prouve à l'an 1064, que ce Concile de Barcelone s'est tenu en 1068, que la continence y fut ordonnée aux Clercs, & qu'on y parla de quitter le rit Gothique pour le Romain.

XI.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
1068.

*Auscense*, d'Auch, de toute la Province, par le même Légat. On ordonna que toutes les Eglises payeroient à la Cathédrale le quart de leurs dimes. Celle de S. Orens en fut exempte & quelques autres.

1068.

*Tolosanum V*, de Toulouse, par le même Légat. On y extirpa la simonie, & on y rétablit l'Evêché de Lectoure qui avoit été changé en Monastère.

1068.

*Spalatense*, de Spalatro en Dalmatie, par Mainard, Légat du Saint-Siège, où l'on interdit aux Dalmates l'usage de la Langue Slavone dans la célébration de l'Office divin. Le Clergé de Dalmatie appella de cette défense au Pape qui la confirma, loin de la révoquer. La Dalmatie, malgré cela, continue encore de nos jours à suivre l'ancien usage. Mais il est bon d'observer que le Slavon de la Liturgie Dalmatique est très-différent du Slavon vulgaire.

1069  
ou environ.

**XI.** *Moguntinum*, de Mayence, au mois d'Octobre, où Pierre Damien, Légat, défendit au Roi Henri, de la part du Pape, de répudier Berthe, sa femme, comme il le vouloit.

An de J. C.  
1069.

1070.

*Ansanum*, d'Anse, Diocèse de Lyon. Dans ce Concile, dont on ignore l'objet, où immédiatement après, Achard, Evêque de Châlons-sur-Saône, donna une Charte datée du 27 Janvier, le 10 de la Lune, Indiction VIII. Ces caractères prouvent que dans ces contrées on commençoit alors l'année à Noël, ou au 1 Janvier.

1070.

*Vintoniense*, de Winchestre, dans l'Octave de Pâques, où le Roi Guillaume le Conquérant fait déposer Stigand, Archevêque de Cantorbéri, avec plusieurs Evêques & Abbés qui lui étoient suspects.

Il y eut la même année deux autres Conciles, tenus par ordre du Roi Guillaume, l'un en Angleterre, l'autre en Normandie. Le Légat Ermenfroi présida à tous les deux. Dans le premier Agéleric de Suffex & plusieurs Abbés furent déposés. Dans le second, Lanfranc fut contraint de passer en Angleterre pour y remplir le Siègne de Cantor-

béri, auquel le Roi Guillaume l'avoit nommé. XI.

*Romanum III*, sous Alexandre II, de soixante-&-douze Evêques, où l'on approuve la fondation du Monastère de Vissegrad près de Prague, faite par le Duc Wratislas. SI È C L E.  
An de J. C.  
1070.

*Moguntinum*, de Mayence, le 15 Août, au sujet de Charles, que le Clergé de Constance ne vouloit point avoir pour Evêque, Charles après bien des contestations, remit l'anneau & le bâton pastoral entre les mains du Roi, disant que selon les décrets du Pape Célestin, il ne vouloit point être Evêque de ceux qui ne vouloient point de lui. 1071.

*Cabilonense*, de Châlons-sur-Saône, sur un différend de l'Evêque de Valence avec les Chanoines de Romans. Ce Concile est daté du 10 Mars, le 18 de la Lune, l'an 1072, Indiction X; nouvelle preuve que l'année commençoit alors à Noël ou au 1 Janvier dans ce pays. 1072.

*Anglicanum*, commencé à Pâques, & fini à la Pentecôte, le Roi présent. La Primatie y fut confirmée à Lanfranc de Cantorbéri, contre Thomas d'Yorck qui la lui disputoit. 1072.

- XI.** *Rotomagensis*, de Rouen, par l'Archevêque Jean de Bayeux, avec ses Suffragans. On y fit vingt-quatre Canons, dont le cinquième défend aux Prêtres de baptiser sans être à jeun, hors le cas de nécessité; le sixième défend de réserver l'Eucharistie & l'eau bénite au-delà de huit jours; le quinzième est contre les Clercs mariés.
- 1072.** *Romanum IV*, par le Pape Alexandre II, où Godefroi de Castillon, qui avoit acheté l'Archevêché de Milan, fut excommunié.
- 1073.** \* *Erfordiensis*, d'Erford, le 10 Mars & les jours suivans, pour y partager entre le Roi Henri & Sigefroi, Archevêque de Mayence, les dîmes de Thuringe, dont les principales étoient dues aux Abbayes de Fulde & d'Herfeld.
- 1073.** *Rotomagensis*, en présence du Roi Guillaume, au sujet d'un tumulte arrivé dans l'Eglise de S. Oüien, le 24 Août de la même année.
- 1073.** *Cabilonensis*, de Châlons-sur-Saône, le 19 Octobre, par Girard, Evêque d'Ostie & Légat, en présence duquel on substitua à Lancelin, Evêque de Die, déposé pour simonie, Hugues, Chambrier de l'Eglise de Lyon.

*Pictavenſe*, de Poitiers, le 13 Janvier, où en préſence du Cardinal Girard, Légat, on agita la matière de l'Euchariftie avec tant de chaleur, que Bérenger, qui nioit la préſence réelle, penſa y être tué. XI.  
SIÈCLE.  
An de J. C.  
1074.

*Romanum*, la première ſemaine de Carême. Grégoire VII y ordonna que ceux qui étoient entré dans les Ordres ſacrés par ſimonie, ſeroient à l'avenir privés de routes fonctions; que ceux qui avoient donné de l'argent pour obtenir des Eglifeſ, les perdroient; que ceux qui vivoient dans le concubinage, ne pourroient célébrer la Meſſe, ni ſervir à l'Autel pour les fonctions inférieures. Il excommunia auſſi Robert Guifcard, Duc de la Pouille, pour avoir pris quelques terres de l'Egliſe, &c. 1074.

*Rotomagenſe*, de Rouen, par le Légat Grégoire. On y fit quatorze Canons ſur la diſcipline. 1074.

*Erpfordiènſe*, au mois d'Octobre, où l'Archevêque de Mayence Sigefroi, voulut ſoumettre les Eccléſiaſtiques aux décrets de Rome ſur la continence; mais ce Concile fut troublé particulièrement au ſujet des dîmes de Turinge. 1074.

\* *Parifienſe*, où S. Gauthier, Abbé 1074  
ou environ.

de Pontoise, est couvert d'opprobres, chargé de coups & chassé honteusement pour avoir pris la défense du décret de Grégoire VII, qui ne permettoit pas d'entendre la Messe des Prêtres concubinaires.

1075.

*Romanum II*, depuis le 24 Février jusqu'au dernier du même mois. Il étoit nombreux. Les menaces, & même les décrets d'excommunication & de suspension n'y furent point épargnés. On y fit un décret contre les investitures & l'incontinence des Clercs. Grégoire tint à Rome, vers la fin de la même année, un second Concile dont nous ignorons le détail.

1075  
ou environ.

*Anglicanum generale*, sous la présidence de Lanfranc, Archevêque de Cantorberi, touchant les femmes & les Vierges qui s'étoient réfugiées dans des Monastères & y avoient pris le voile, pour se mettre à couvert des insultes des Normands. On y décide qu'elles pouvoient retourner au siècle.

1075.

*Londinense*, de toute l'Angleterre, par Lanfranc. On y renouvela les anciens Canons, touchant le rang des Evêques, & on y défendit les superstitions, les divinations, les sortilèges, &c.

*Moguntinum*, au mois d'Octobre, où l'on publia le décret de Grégoire VII, contre les Clercs concubinaires. **XI.**  
**S I È C L E .**

*Spalatense*, de Spalatro en Dalmatie, au mois de Novembre, par Girard. **An de J. C.**  
 Evêque de Lépante & Légat du Saint-Siège. On y fit plusieurs réglemens sur la discipline qui ne sont pas venus jusqu'à nous. **1075.**  
**1075.**

\* *Wormatiense*, de Worms, le 23 Janvier. Grégoire VII y fut déposé par le Roi Henri, assisté du Cardinal Hugues, condamné par Grégoire pour ses mœurs déréglées, & comme fauteur des simoniaques. Tous les Evêques souscrivirent à la déposition du Pape, & le Roi en écrivit aux Evêques de Lombardie, de la marche d'Ancône & au Pape même. **1076.**

*Romanum III*, la première semaine de Carême. Le Roi Henri y fut excommunié & anathématisé, privé de son Royaume, & ses sujets absous du serment de fidélité. C'est la première fois qu'une telle Sentence a été prononcée contre un Souverain. L'Empire fut d'autant plus indigné de cette nouveauté, dit Othon, Evêque, de Frisingue, Historien très-catholique & très-attaché aux Pa-



XI. pes, qui écrivoit dans le siècle suivant, que jamais auparavant il n'y avoit eu de pareille Sentence prononcée contre aucun Empereur Romain. Il dit ailleurs :  
 » Je ne trouve nulle part qu'aucun d'eux ait été excommunié par un Pape, ou privé du Royaume. « Plusieurs Evêques furent aussi, ou suspendus de leurs fonctions, ou excommuniés par Grégoire VII dans ce Concile.

1076.

*Vintoniense I*, de Winchestre, assemblé par Lanfranc, le 1 Avril, sur le concubinage des Prêtres & autres points de discipline. On y décida que les Prêtres de la Campagne qui avoient des femmes ne seroient pas obligés à les renvoyer. Mais on défendit à ceux qui n'en avoient point, d'en prendre.

1076.

*Vintoniense II*, assemblé par le même Lanfranc à la Pentecôte, sur le même sujet.

1076.

*Apud Oppenheim*, entre Mayence & Worms, tenu à la mi-Septembre. Assemblée mixte, où les Légats avec plusieurs Seigneurs Saxons & Suabes délibèrent d'élire un nouveau Roi d'Allemagne à la place de Henri. Mais les Suabes & les Saxons voulant respectivement un Roi de leur Nation, on ne put

rien conclure. Henri cependant, campé de l'autre côté du Rhin, vint à bout de les appaiser par ses Ambassadeurs, en promettant de réparer les torts qu'il avoit faits & de se faire absoudre par le Pape dans le mois de Février prochain.

*Triburienſe*, de Tribur ou Teuver près de Mayence, le 16 Octobre. Autre Aſſemblée mixte, où les Legats, avec pluſieurs Seigneurs & quelques Evêques d'Allemagne, veulent encore déposer le Roi Henri: ce qui le fit aller en Italie, où il reçut l'absolution du Pape, au Château de Canosa, à des conditions très-dures, le 25 ou le 28 Janvier 1077. Les Lombards, ennemis du Pape, se plainquirent si haut de la réconciliation du Roi, qu'il en rompit lui-même le traité, environ quinze jours après qu'il eût été conclu.

*Salonitanum*, de Salone en Dalmatie, au mois d'Octobre. Les Légats du Saint-Siège y couronnent Roi de Dalmatie, Démétrius, autrement dit Zuonimir. En reconnoissance de cette faveur, Démétrius s'oblige à payer annuellement un tribut de 200 besans au Saint-Siège.

*Foracheimensê*, Aſſemblée de For-

XI.

S I È C L E S.  
An de J. C.

1076.

1076.

1077.

**XI.** cheim en Franconie, le 13 Mars & les quatre jours suivans, Rodolphe, Duc de Suabe, y fut élu Roi à la place de Henri, le 15 ou le 17 du même mois; de-là il fut conduit à Mayence, où il fut sacré le 26. Le Pape confirma cette élection, après avoir paru d'abord ne point l'approuver.

1077. *Divionense*, de Dijon, vers la fin de Juillet. On y déposa les Clercs simoniaques, & on en mit d'autres à leur place.

1077. *Augustodunense*, d'Autun, le 10 Août, par le Légat Hugues de Die. Manassès de Reims, accusé de simonie & d'avoir usurpé cet Archevêché, y fut suspendu de ses fonctions. On y jugea encore quelques autres Evêques de France.

1077. *Bisuldinense*, du Château de Bésalu en Catalogne, le 6 Décembre, par le Légat Amé, Evêque d'Oléron, trois Evêques & plusieurs Abbés. Guiferd, Archevêque de Narbonne, y fut déposé avec six Abbés, pour crime de simonie. On y fit treize Canons sur la discipline. Ce Concile avoit été commencé à Gironne.

1078. *Pictaviense*, de Poitiers, par le Légat

Hugu  
du tro  
attrib

Lo  
Lanfr  
Sièges  
Bourq  
férés

aux V  
cester  
gnité

auffi  
parce  
mœu

Ro  
la pro  
viron  
encon

nicat  
mêm  
impr

l'usag  
On n  
voyer

tenir  
juger  
Henr

de so  
R

Hugues de Die, le 15 Janvier. Il y eut du trouble dans ce Concile auquel on attribue dix Canons.

XI.

SI È C L E.

*Londinense*, de Londres, présidé par Lanfranc. On y ordonne que quelques Sièges épiscopaux qui étoient dans des Bourgs & des Bourgades seroient transférés dans des Villes; ce qui procura aux Villes de Bath, de Lincoln, d'Excester, de Cester, de Cicester, la dignité de Ville épiscopale. On y déposa aussi Vulfstan, Evêque de Worcheſter, parce qu'il étoit ignorant, quoique de mœurs très-édifiantes.

An de J. C.  
1078.

*Romanum IV*, sous Grégoire VII, la première semaine de Carême, d'environ cent Evêques. On y prononça encore un grand nombre d'excommunications, & le Pape s'apperçut lui même, que leur multitude les rendoit impraticables: il en restreignit donc l'usage par un décret daté du 3 Mars. On résolut dans le même Concile d'envoyer des Légats en Allemagne pour y tenir une Assemblée générale qui pût juger lequel des deux partis du Roi Henri ou de Rodolphe, avoit la justice de son côté.

1078.

*Romanum V*, sous Grégoire VII,

1078.

— au mois de Novembre. Bérenger y fit  
 XI. une courte profession de foi, & y obtint  
 S I È C L E. un délai jusqu'au Concile prochain. On  
 An de J. C. y excommunia l'Empereur de Con-  
 stantinople & plusieurs autres. Les Dé-  
 putés de Henri & de Rodolphe jurèrent  
 que leurs Maîtres n'useroient d'aucune  
 fraude pour empêcher la conférence que  
 les Légats devoient tenir en Allemagne.  
 Enfin ce Concile fit des réglemens pour  
 l'utilité de l'Eglise.

1079. *Aremoricatum*, célébré par le Légat  
 Amé, Evêque d'Oléron, pour détruire  
 l'abus qui règnoit en basse Bretagne,  
 d'absoudre les pécheurs publics qui per-  
 sévéroient dans leurs vices.

1079. *Romanum VI*, sous Grégoire VII,  
 au mois de Février, de cent cinquante  
 Evêques. Bérenger y fit profession de la  
 foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, contre  
 laquelle il écrivit encore étant de retour  
 en France. Les Députés du Roi Rodol-  
 phe s'y plaignirent des violences qu'e-  
 xerçoit le Roi Henri dans l'Allemagne;  
 sur quoi le Pape envoya sur les lieux trois  
 Légats, qui revinrent sans avoir rien  
 fait.

1079. *Tolosanum VI*, de Toulouse, par  
 Hugues de Die, Légat du Pape, où

Bérenger y fit  
i, & y obtint  
prochain. On  
r de Conf-  
res. Les Dé-  
olphe jurèrent  
ent d'aucune  
nférence que  
Allemagne.  
lemens pour

par le Légat  
our détruire  
e Bretagne,  
sols qui per-

égoire VII,  
t cinquante  
fession de la  
stie, contre  
nt de retour  
Roi Rodol-  
ences qu'e-  
Allemagne;  
s lieux trois  
avoir rien

louse, par  
Pape, où

On déposa Frotard, Evêque d'Albi, pour cause de simonie. 

---

XI.

*Lugdunense*, par Hugues de Die, Légat, qui déposa Manassés de Reims. Cette déposition fut confirmée au Concile suivant; & Manassés ensuite excommunié & chassé de Reims, se retira auprès du Roi Henri, où il mourut vagabond & excommunié.

SIÈCLE;

An de J. C.

1079

ou au commencement de 1080.

*Romanum VII*, sous Grégoire VII, le 7 Mars, après la bataille gagnée le 27 Janvier par Rodolphe sur Henri. Celui-ci fut déposé du Royaume & excommunié, & Rodolphe déclaré le vrai Roi dans ce Concile. On y réitéra aussi la défense de recevoir ou donner des investitures, & on y renouvela les excommunications contre Tédald de Milan, Guibert de Ravenne, & quelques autres Evêques; & contre les Normands qui pilloient en Italie les terres de l'Eglise.

1080;

\* *Ultrajectense*, d'Utrecht, où les partisans de l'Empereur Henri IV excommunient le Pape Grégoire VII.

1080:

*Wirtzburgense*, de Wirtzbourg. L'Empereur Henri IV y est réconcilié à l'Eglise; mais non pas rétabli sur le Trône.

1080.

*Burgense*, de Burgos dans la vieille

1080.

Castille, par le Cardinal Richard, Abbé de S. Victor de Marseille & Légat. **XI.**  
**SIÈCLE.** Le Roi Dom Alphonse VI y fit ordonner que l'Office Romain seroit substitué à l'Office Gothique en Espagne. **An de J. C.**  
 Ce décret ayant causé beaucoup de troubles dans le pays, on convint de remettre cette affaire à la décision d'un duel entre deux Chevaliers, dont l'un tiendroit pour l'Office Gothique & l'autre pour le Romain. L'avantage du combat fut pour la Champion du Gothique; mais le Roi persista dans sa résolution, & l'Office Romain prévalut.

**1080.** *Juliobonense*, de Lillebonne en Normandie, aux Fêtes de la Pentecôte, en présence de Guillaume le Conquérant. On y fit treize Canons, suivant une leçon, & vingt-six suivant une autre.

**1080.** \* *Moguntinum*, de Mayence, aux Fêtes de la Pentecôte, où les partisans de l'Empereur Henri IV condamnent le Pape Grégoire VII avec tous ses adhérens, & confirment l'élection de l'Antipape Guilbert.

**1080.** *Avenionense*, d'Avignon, par le Cardinal Hugues de Die, Légat. Achard, usurpateur du Siège d'Arles, y fut déposé, & Gibelin élu à sa place. Lan-

telme

telme  
brun  
& D  
Légat  
sacré

\*

rol,  
dinal  
gneu  
rent  
place  
nom  
électi

Ba

Evêq  
Siège  
tourn  
sa fo  
\* 2

Mars  
l'on c  
Guib  
Ro  
Grég

veau  
& co  
fes  
d'Ar

Ex

To

telme y fut aussi élu Archevêque d'Embrun, Hugues, Evêque de Grenoble, & Didier, Evêque de Cavailon, le LÉGAT les mena à Rome, où ils furent sacrés par le Pape: XI.  
SIÈC. LE.  
An de J. C.

\* *Brixinense*, de Brixen dans le Tirol, le 23 Juin. Hugues le Blanc, Cardinal, trente Evêques & plusieurs Seigneurs d'Italie & d'Allemagne y déposèrent Grégoire VII, & choisirent à sa place Guibert de Ravenne, qui se fit nommer Clément III. La date de cette élection est du Jeudi 25 Juin. 1080.

*Burdigalense*, asséssemblé par Amé, Evêque d'Oléron & Légat du Saint-Siège, le 6 Octobre, où Bérenger retourné à son erreur, rend compte de sa foi. 1080.

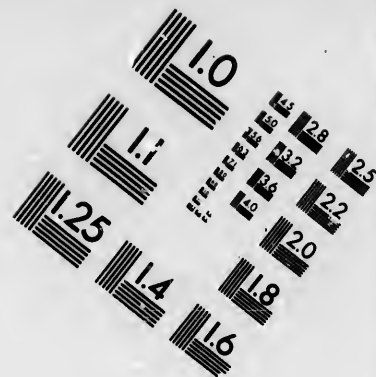
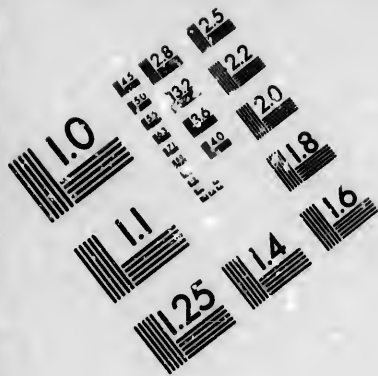
\* *Ticinense*, de Pavie, vers la mi-Mars, en présence de l'Empereur, où l'on confirme l'élection de l'Antipape Guibert. 1081.

*Romanum VIII*, le 4 Mai, sous Grégoire VII, où il excommunia de nouveau Henri & tous ceux de son parti, & confirma la déposition prononcée par ses Legats contre les Archevêques d'Arles & de Narbonne. 1081.

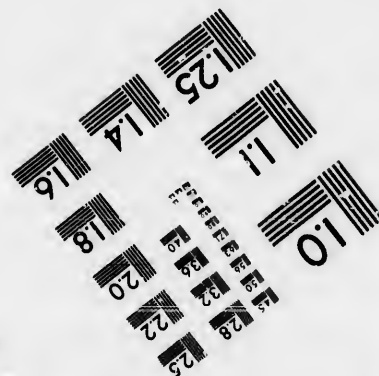
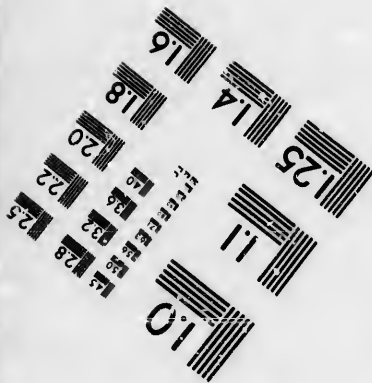
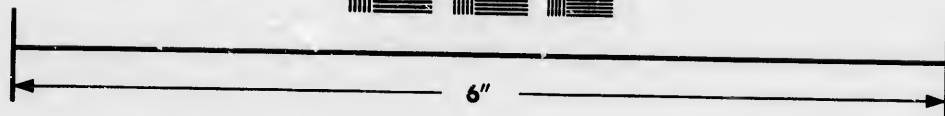
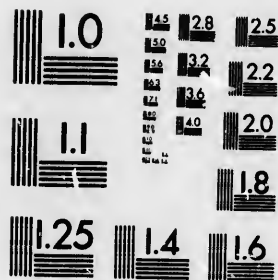
*Exolidunense*, d'Issoudun, le 18 1081.  
Tome IV. A a







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



— Mai, sous la présidence des Légats  
 XI. Hugues de Die & Amé d'Oléron. On  
 S I È C I E. y excommunia les Clercs d'Issoudun,  
 An de J. c. pour n'avoir pas reçu processionelle-  
 ment le second de ces deux Légats ;  
 mais ils furent relevés des censures par  
 Urbain II, sans être obligés à faire au-  
 cune satisfaction.

1083.

*Romanum IX*, sous Grégoire VII.  
 Il y parla si fortement de la foi, de la  
 morale chrétienne, & de la constance  
 nécessaire dans la persécution présente,  
 qu'il tira des larmes de toute l'Assem-  
 blée. Il n'y renouvela point l'excom-  
 munication contre Henri ; mais il la  
 prononça contre quiconque l'avoit em-  
 pêché de venir à Rome.

Henri s'y rendit le 21 Mars 1084, & il  
 y fit introniser l'Antipape Guibert sous  
 le nom de Clément III, le Dimanche  
 suivant, jour des Rameaux. Il reçut de  
 ses mains la Couronne impériale le jour  
 de Pâques, pendant que Grégoire VII  
 étoit retiré au Château Saint-Ange.

1084.

*Romanum X*, sous Grégoire VII,  
 tiré du Château Saint-Ange par Robert  
 Guischarde. Le Pape y réitéra l'excom-  
 munication contre l'Antipape Guibert,  
 l'Empereur Henri & leurs partisans.

\* A  
 bert,  
 clare  
 cée par  
 Le P.  
 tenu l'a  
 cile à  
 sence  
 Qui  
 la sem  
 Othon  
 Ordina  
 commu  
 ipape  
 ou Car  
 reufs &  
 donna  
 dans le  
 \* M  
 Avril,  
 sence d  
 de l'An  
 Guibert  
 confitm  
 Il y fut  
 le recor  
 Com  
 Compie  
 neuf A

des Légats  
d'Oléron. On  
d'Issoudun,  
professionnelle-  
aux Légats;  
censures par  
s à faire au-

grégoire VII.  
foi, de la  
constance  
n présente,  
te l'Assem-  
nt l'excom-  
mais il la  
l'avoit em-

1084, & il  
uibert sous  
Dimanche  
Il reçut de  
iale le jour  
grégoire VII  
nt-Ange.  
oire VII,  
par Robert  
a l'excom-  
e Guibert,  
artisans.

\* *Romanum*, par l'Antipape Guibert, au mois de Janvier, où l'on déclare nulle l'excommunication prononcée par Grégoire VII contre l'Empereur. Le P. Manfi prétend que Guibert avoit tenu l'année précédente un autre Concile à Rome sur le même sujet en présence de Henri IV.

*Quintiliburgense*, de Quédelimbou, la semaine de Pâques, par le Légat Othon. On y déclara nulles toutes les Ordinations faites par des Evêques excommuniés & on y anathématisa l'Antipape Guibert avec onze autres Evêques ou Cardinaux. On y interdit l'usage des œufs & du fromage en Carême. On y ordonna la continence des Clercs constitués dans les Ordres sacrés.

\* *Moguntinum*, de Mayence, le 29 Avril, par les schismatiques, en présence de l'Empereur Henri & des Légats de l'Antipape Guibert. On y reconnut Guibert pour Pape légitime, & on y confirma la déposition de Grégoire VII. Il y fut excommunié avec tous ceux qui le reconnoissoient pour Pape.

*Compendiense*, de S. Corneille de Compiègne, par dix Evêques & dix-neuf Abbés, Evrard, Abbé de Corbie;

XI.  
S I È C L E.  
An de J. C.  
1085.

1085.

1085.

1085.

- y fut déposé & on y confirma les privilèges de l'Eglise de S. Corneille.
- XI.** *Capuanum*, de Capoue, le 21 Mars
- SI È C L E.** Didier, Abbé du Mont-Cassin, y accepta enfin la Papauté. Il fut sacré à Rome le Dimanche après l'Ascension, 19 Mai & on l'appella Victor III.
- 1087.** *Beneventanum*, par Victor III, au mois d'Août. Ce Pape y déposa Guibert & l'anathématisa. Il excommunia aussi Hugues de Lyon & Richard, Abbé de Marseille, qui faisoient schisme avec lui. Il y défendit enfin les investitures sous peine d'excommunication, avec le consentement de tout le Concile.
- 1088.** *Fuselense*, de Guzillos près de Palencia en Espagne, par Richard, Abbé de S. Victor de Marseille, Légat d'Urbain II, onze Evêques, plusieurs Abbés, & nombre de Seigneurs laïques. On y marqua les limites des Diocèses de Burgos & d'Osma.
- 1089.** *Romanum*, sous Urbain II, de cent quinze Evêques, où ce Pape, dit Berthold, confirme les Statuts de ses prédécesseurs. Guibert chassé de Rome, s'en retourna à Ravenne. Il est remarquable que depuis l'Assemblée de Brixen, où il fut fait Antipape, il conti-

nua de  
 que de  
 tes, h  
 de Cl  
 singuli  
 Guibe  
 Cléme  
 homin  
 - Me  
 le, pa  
 de lo  
 Abbés  
 lige au  
 Canon  
 l'incon  
 To  
 printe  
 Evêqu  
 partic  
 Toléd  
 pagne  
 à la  
 envoy  
 rétabl  
 Na  
 de G  
 Be  
 Mars.  
 Guibe  
 quatre

qua de se nommer Guibert, Archevê-  
que de Ravenne, dans toutes ses Char-  
tes, hors une seule où il prend le nom  
de Clément; & ce qu'il y a de plus  
singulier encore, celles où il se nomme  
Guibert, sont datées du pontificat de  
Clément, comme si c'étoient deux  
hommes différens.

*Melfitanum*, de Melfe dans la Pouil-  
le, par Urbain II, le 10 Septembre,  
de soixante-&-dix Evêques & douze  
Abbés. Le Duc Roger y fit hommage-  
lige au Pape, & l'on y publia seize  
Canons sur la simonie, sur le luxe &  
l'incontinence des Clercs.

*Tolosanum VII*, de Toulouse, au  
printems, par les Légats assistés des  
Evêques de diverses Provinces, & en  
particulier par Bernard Archevêque de  
Tolède, retournant de Rome en Es-  
pagne. On y corrigea divers abus, &  
à la prière du Roi de Castille, on  
envoya une Légation à Tolède pour y  
rétablir la Religion.

*Narbonense*, en faveur de l'Abbaye  
de Grasse & contre la simonie.

*Beneventanum*, par Urbain II, le 28  
Mars. On y réitéra l'anathème contre  
Guibert & ses partisans; & on y fit  
quatre Canons.

XI.

S I È C L E.

An de J. C.

1089.

1090.

1091.

1091.

**Legionense**, de Léon. On y résolut que les Offices ecclésiastiques seroient célébrés en Espagne suivant la Règle de S. Isidore, & on y ordonna aussi qu'à l'avenir les Ecrivains se serviroient de l'écriture gauloise dans tous les actes ecclésiastiques, au lieu des caractères gothiques.

**Stampense**, d'Etampes. Richer, Archevêque de Sens, y voulut déposer Ives de Chartres pour rétablir Géoffroi dans ce Siège; mais Ives appella au Pape, & arrêta ainsi la procédure du Concile.

**Suessionense**, où Roscelin fut vaincu d'erreur & obligé de l'abjurer, mais uniquement dans la crainte d'être assommé par le peuple comme il le déclara depuis. Il disoit que les trois Personnes divines étoient trois choses séparées, comme trois Anges; en sorte, toutefois, qu'elles n'avoient qu'une volonté & une puissance; autrement il auroit fallu dire, selon lui, que le Père & le Saint-Esprit s'étoient incarnés. Il ajoutoit que l'on pourroit dire véritablement, que ce sont trois Dieux, si l'usage le permettoit.

**Remense**, par l'Archevêque Rainaud

de M  
Frizo  
s'emp  
après  
d'Ur  
d'Arr  
Cette  
tems  
préter  
année  
élu E

Sz  
Com  
phin,  
fence  
cert a  
corps  
divisé

Tr  
11 M  
foixar  
On y  
& on

Ca  
Décer  
me,  
Sur le  
chevè  
décre



de Martigné , où l'on oblige Robert le Frizon , Comte de Flandre , à cesser de s'emparer de la succession des Clercs après leur mort. On y reçoit la Bulle d'Urbain II, qui permettoit au Clergé d'Arras de se donner un Evêque propre. Cette Eglise étoit réunie depuis long-tems à celle de Cambrai. Le P. Mansi prétend qu'il se tint à Reims la même année un second Concile , où Lambert , élu Evêque d'Arras , fut sacré.

=====  
 XI.  
 S I È C L E .  
 An de J. C.

*Szabolchense* , de Szabolchs dans le Comté de Nyr en Hongrie , par Séraphin , Archevêque de Strigonie , en présence du Roi Ladislas. On y fit , de concert avec ce Prince & la Noblesse , un corps de Loix ecclésiastiques & civiles , divisé en trois Livres.

1092.

*Trojanum* , de Troie en Pouille , le 11 Mars , par Urbain II , d'environ soixante-douze Evêques & douze Abbés. On y parla des mariages entre parens , & on y confirma la Trêve de Dieu.

1093.

*Cantuariense* , de Cantorberi , le 4 Décembre , pour le sacre de S. Anselme , élu Archevêque de cette Eglise. Sur les remontrances de Thomas , Archevêque d'Yorck , on y corrigea le décret d'élection où l'Eglise de Cantor-

1093.

**XI.** béri étoit appelée Métropole de toute l'Angleterre; & au lieu du mot *Métropole*, on mit celui de *Primatiale*

S I È C L E R.

An de J. C.

1074.

\* *Rokhingamie*, du Château de Rokhingam, en Angleterre, les 11 & 12 Mars, où l'on décide, contre l'avis de S. Anselme, Archevêque de Cantorbéri, que ce Prélat ne peut, sans le consentement du Roi, promettre obéissance, ni demander le Pallium au Pape Urbain II, attendu que ce Prince ne l'avoit pas encore reconnu.

1074

*Moguntinum*, de tous les Evêques d'Allemagne, avec les Princes de l'Empire, à la mi-Carême. On n'en fait point l'objet. Nous suivons Côme de Prague pour la date de ce Concile, que le P. Mansi place en 1095.

1094.

*Constantiense*, dans la semaine sainte par Gébehard, Evêque de Constance & Légat du Pape en Allemagne. On y renouvela la défense d'entendre l'Office célébré par les Prêtres simoniaques ou incontinens, & on y fixa les Quatre-Tems de Mars à la première semaine de Carême, & ceux de la Pentecôte à la semaine de l'Octave de la même Fête.

1094.

*Remense*, le 17 Septembre. Le Roi Philippe espéroit y faire approuver son

mari  
sa pr  
anné  
ques  
ne v  
pella  
éré p  
impu  
ajout  
moi  
de fa  
loign  
avec  
pour  
A  
tobre  
avec  
Abbe  
catio  
tipap  
pour  
pour  
de fa  
P  
bardi  
7 du  
cens  
quatr  
trent

mariage avec Bertrade, vu que Berthe, sa première femme, étoit morte la même année. Trois Archevêques & huit Evêques y assisterent; mais Ives de Chartres ne voulut point s'y trouver, & en appella au Pape. Il ne lui auroit point été permis, disoit-il, de dire la vérité impunément dans cette Assemblée. Il ajouta après: que le Roi fasse contre moi tout ce que Dieu lui permettra de faire; qu'il m'enferme; qu'il m'éloigne; qu'il me proscrive; j'ai résolu avec la grace de Dieu de tout souffrir pour sa loi.

*Augustodunense*, d'Autun, le 16 Octobre, par Hugues de Lyon, Légat, avec trente-deux Evêques & plusieurs Abbés. On y renouvela l'excommunication contre l'Empereur Henri & l'Antipape Guibert, & l'on excommunia pour la première fois, le Roi Philippe, pour avoir épousé Bertrade du vivant de sa femme légitime.

*Placentinum*, de plaisance en Lombardie, commencé le 1 Mars & fini le 7 du même mois, par Urbain II. Deux cens Evêques s'y trouverent avec près de quatre mille ecclésiastiques & plus de trente mille laïques. L'Assemblée se tint

---

 XI.

 SIÈCLE.  
 An de J. C

1094.

1095.

en pleine Campagne. L'Impératrice Praxède ou Adélaïde vint s'y plaindre de son époux l'Empereur Henri, & l'accusa publiquement des infamies qu'il lui avoit fait souffrir en sa personne. Philippe, Roi de France, y obtint un délai jusqu'à la Pentecôte. Les Ambassadeurs de l'Empereur de Constantinople y vinrent demander du secours contre les infidèles. On y renouvela la condamnation de l'hérésie de Bérenger, & l'on y établit clairement la foi de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Les Nicolaïtes, les Prêtres ou Clercs majeurs incontinens, les simoniaques y furent aussi condamnés, de même que les Ordinations faites par Guibert & par les autres Evêques excommuniés; le jeûne des Quatre-Tems y fut aussi fixé aux mêmes jours que nous les observons aujourd'hui.

1095.

\* *Anglicanum*, dans la troisième semaine de Carême. Les Evêques y font un crime à S. Anselme d'avoir reconnu le Pape Urbain II sans le consentement du Roi. On passe trois jours en contestation. S. Anselme ferme dans sa résolution, demande un sauf-conduit pour sortir du Royaume. Les Barons lui ob-

tiennent  
M  
Thur  
Halb  
de M  
du je  
père  
dame  
Prêtr  
avoie  
& ce  
C  
Auv  
par  
mêm  
rent  
Prêtr  
qu'A  
com  
rous  
Urb  
à Tr  
nou  
que  
y co  
exco  
caus  
Mai  
le pl

tiennent un sursis jusqu'à la Pentecôte.

*Nortusanum*, de Northausen en Thuringe sur la Zorger, entre Erfort & Halberstat, par Rothard, Archevêque de Mayence, le 29 Mai, en présence du jeune Roi Henri V, révolté contre son père l'Empereur Henri IV. On y condamne la simonie & le mariage des Prêtres. On y suspend les Evêques qui avoient reçu l'investiture de l'Empereur & ceux qu'ils avoient ordonnés.

XI.  
SIÈCLE.  
AN de J. C.  
1095.

*Claramontanum*, de Clermont en Auvergne, commencé le 18 Novembre, par Urbain II, & terminé le 26 du même mois. Treize Archevêques vinrent à ce Concile, & deux cens cinq Prélats portant crosses, tant Evêques qu'Abbés, selon Berthold: d'autres en comptent quatre cens. On y confirma tous les décrets des Conciles que le Pape Urbain avoit tenus à Melfe, à Bénévent, à Troyes & à Plaisance; on y fit plusieurs nouveaux Canons, dont il ne nous reste que les sommaires pour la plupart; on y confirma la Trêve de Dieu, & on y excommunia encore le Roi Philippe à cause de son mariage avec Bertrade. Mais de tous les Actes de ce Concile, le plus fameux est celui de la publi-

1095.

- cation de la Croisade pour le recou-  
 vrement de la Terre sainte. Les suites  
 XI. en ont été importantes pour toute  
 S I È C L E. l'Europe, & pour la France en parti-  
 culier.
1096. *Rotomagensé*, de Rouen, au mois  
 de Février. On y examina les décrets  
 du Concile de Clermont, & après avoir  
 confirmé les Ordonnances du Pape,  
 on fit huit Canons.
1096. *Santonensé*, de Saintes, le 2 Mars,  
 présidé par le Pape Urbain II. On y  
 ordonna qu'on jeûneroit toutes les veil-  
 les des Fêtes d'Apôtres.
1096. *Turonensé*, la troisième semaine de  
 Carême, par le Pape Urbain II. On y  
 confirma les décrets du Concile de Cler-  
 mont, & le Pape refusa d'absoudre le  
 Roi Philippe, comme les Evêques en  
 partie le demandoient.
1096. *Nemausensé*, de Nîmes, au commen-  
 cement de Juillet, par le Pape Urbain  
 II, quatre Cardinaux & plusieurs Evê-  
 ques. On y fit seize Canons, qui  
 ne sont la plupart que ceux de Cler-  
 mont; que le Pape confirma dans tous  
 les Conciles qu'il tint ensuite. Le plus  
 remarquable de ceux de Nîmes est celui  
 qui maintient les Moines dans le droit

d'exer  
 Roi  
 muni  
 ter B

Hi  
 reste  
 Muro  
 de ce  
 gager  
 Evêch

Ra  
 que  
 Robe  
 nuer  
 Marr  
 Robe  
 Rome  
 Moir  
 à la  
 à la p  
 lieu c

Ge  
 cemb  
 & tro  
 fures  
 fiastiq

\*  
 quatr  
 matic

d'exercer les fonctions sacerdotales. Le Roi Philippe y fut absous de l'excommunication, après avoir promis de quitter Bertrade.

XI.  
S I È C L E.

An de J. C.  
1097.

*Hiberniense*, d'Irlande. Il nous en reste une Lettre écrite au nom du Roi Murchertah, du Clergé & du peuple de cette Isle à S. Anselme, pour l'engager à ériger l'Eglise de Waterford en Evêché.

*Remense*, de Reims, par l'Archevêque Manassés II, où l'on condamne Robert, Abbé de S. Remi, à continuer de rendre obéissance à l'Abbé de Marmoutiers dont il avoit été Moine. Robert ayant appelé de ce jugement à Rome, le Pape Urbain II déclara qu'un Moine tiré d'une Abbaye pour être mis à la tête d'une autre, n'appartenoit plus à la première, & devoit Moine du lieu dont il étoit Abbé.

1097.

*Gernudense*, de Gironne, le 13 Décembre, par l'Archevêque de Tarragone & trois Evêques. On y prend des mesures pour maintenir les libertés ecclésiastiques.

1097.

\* *Romanum*, par huit Cardinaux, quatre Evêques & quatre Prêtres schismatiques. (Guibert étoit absent.) Ils

1098.

éccrivirent une Lettre datée du 7 Août, pour s'attirer des partisans : mais cette Lettre fut méprisée par tous les Catholiques.

1098.

*Barense*, de Bari, le 1 Octobre, par le Pape Urbain, à la tête de cent quatre-vingt-trois Evêques. S. Anselme y prouva, en présence des Grecs, avec tant de netteté que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils, qu'on y prononça anathème contre tous ceux qui le nieroient. Le même Saint obtint par ses prières qu'on n'y excommuniât point le Roi d'Angleterre qui le persécutoit. Loup Protospata & le Chronographe de Bari, mettent ce Concile en 1099, parce qu'ils commencent l'année, le 1 Septembre comme les Grecs.

1099.

*Romanum*, la troisième semaine après Pâques, 25 Avril, par le Pape Urbain, à la tête de cent cinquante Evêques, du nombre desquels étoit encore S. Anselme. Entre autres choses on y fit 18 Canons, dont les onze premiers sont mot pour mot tirés de ceux de Plaisance; ensuite on y prononça excommunication contre tous les laïques qui donneroient les investitures des Eglises, & contre tous les Ecclésiastiques qui les recevroient.

Juille  
tre d  
articl  
avec  
d'exc

La  
terre  
voul  
colm  
tourn  
dès s  
avoit  
par s  
fait c  
beth.  
resta  
qu'ell  
la vie  
par le  
gagna  
Henr

Va  
né, le  
d'Aut  
claré  
pale  
Flavig  
renvo



*Audomarense*, de S. Omer, le 14 Juillet, par Manassés de Reims & quatre de ses Suffragans. On y publia cinq articles touchant la Trêve de Dieu, avec ordre de les observer sous peines d'excommunication. XI.  
S I È C L E.  
An de J. C.  
1099.

*Lambethense*, de Lambeth en Angleterre, par S. Anselme. Le Roi Henri I vouloit épouser Mathilde, fille de Malcolm, Roi d'Ecosse; mais on l'en détournoit sur ce que Mathilde, élevée dès son enfance dans un Monastère, y avoit été offerte, disoit-on, à Dieu par ses parens. Ce fut pour éclaircir ce fait qu'on assembla le Concile de Lambeth. Mathilde y ayant comparu, protesta & s'offrit de prouver par témoins qu'elle n'avoit jamais été engagée dans la vie religieuse, ni par son choix, ni par le vœu de ses parens. La Princesse gagna sa cause & devint femme de Henri. 1100.

*Valentinum*, de Valence en Dauphiné, le 30 Septembre. Norgaud, Evêque d'Autun, accusé de simonie, y fut déclaré suspens de toute fonction épiscopale & sacerdotale; mais Hugues de Flavigni, accusé du même crime, fut renvoyé absous dans son Abbaye. 1100.

**XI.** *Melphitanum*, de Melphe dans la Pouille, au mois d'Octobre, où le Pape Pascal II excommunia la Ville de Bénévent pour s'être soustraite, (on ne fait pour quel sujet) à l'obéissance du Saint-Siège.

**An de J. C. 1100.** *Pictaviense*, de Poitiers, le 18 Novembre, par deux Légats assistés d'un grand nombre d'Evêques & d'Abbés. Norgaud d'Autun y fut déposé, & on y fit seize Canons. On y excommunia aussi de nouveau le Roi Philippe & Bertrade.

**1100.** *Ansanum*, d'Anse, sur la fin de l'année, composé de quatre Archevêques, entre lesquels étoit S. Anselme, & de huit Evêques. Hugues, Archevêque de Lyon, y demanda un subside pour les frais du voyage qu'il devoit faire à Jérusalem, avec la permission du Pape.



C H

J E A  
 appe  
 ordon  
 Déce  
 tenu  
 ving

Je  
 préd  
 Pier  
 tifica  
 bre  
 1009  
 Paul  
 mon

S

---



---

# CHRONOLOGIE

## DES PAPES.

---

### ONZIÈME SIÈCLE.

#### CXL. JEAN XVII.

**J**EAN XVII, Romain de naissance, appelé Siccon avant son élection, fut ordonné Pape l'an 1003 & mourut le 7 Décembre de la même année, n'ayant tenu le Saint - Siège que cinq mois & vingt-cinq jours.

#### CXLI. JEAN XVIII.

Jean XVIII, Romain comme son prédécesseur, Cardinal du titre de saint Pierre, nommé Phasian avant son pontificat, fut ordonné Pape le 26 Décembre 1003. Il abdiqua la Papauté en 1009 pour se retirer à l'Abbaye de S. Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique.

#### CXLII. SERGIUS IV.

Sergius IV, Evêque d'Albane, fut

---



---

 XI.

SIÈCLE.

**XI.** élu Pape entre le 17 Juin & le 24 Août de l'an 1009. Il tint le Saint-Siège environ trois ans, étant mort dans le mois de Juillet ou d'Août 1012.

### CXLIII. BENOIT VIII.

Benoît VIII, nommé auparavant Théophilite, fils de Grégoire, Comte de Tusculum, fut transféré du Siège de Porto à celui de Rome l'an 1012. Il mourut vers la fin de Juillet de l'an 1024, après un pontificat de douze ans & quelques jours.

### CXLIV. JEAN XIX.

Jean XIX, appelé Romain avant son exaltation, Consul, Duc & Sénateur de Rome, se fit élire à force d'argent pour succéder à Benoît VIII, son frère. On place son élection au mois d'Août 1024. Quelques-uns la reculent jusqu'en Avril & même en Juin de l'année suivante. Il mourut l'an 1033 vers la fin de Mai. Son pontificat dura environ neuf ans.

### CXLV. BENOIT IX.

Benoît IX, nommé précédemment

Thé  
de T  
de J  
1033  
de  
place  
nom  
Siège  
quels  
de sa  
Cler  
ford  
nant  
Jean  
sur le  
fois.  
pénit

C  
G  
Grati  
en p  
traité  
concl  
cile  
l'an  
en A

Théophilacte, fils d'Albéric, Comte de Tusculum, neveu de Benoît VIII & de Jean XIX, parvint à la Papauté l'an 1033. Sa vie scandaleuse le fit chasser de Rome l'an 1044. On mit à sa place Jean, Evêque de Sabine, sous le nom de Sylvestre III, qui ne tint le Saint-Siège qu'environ trois mois, après lesquels Benoît y remonta par le secours de sa famille. Se voyant méprisé du Clergé & du peuple à cause de ses défordres, il céda le pontificat, moyennant une somme d'argent à l'Archiprêtre Jean Gratien. L'an 1047 Benoît remonta sur le Siège de Rome pour la troisième fois. Il y renonça de nouveau pour faire pénitence.

CXLVI. GRÉGOIRE VI.

Grégoire VI, qui est ce même Jean Gratien dont on vient de parler, se mit en possession du Saint-Siège après le traité simoniaque que Benoît IX. avoit conclu avec lui; il fut déposé au Concile de Sutri, vers les Fêtes de Noël de l'an 1046. Ce Pape fut ensuite conduit en Allemagne où il finit ses jours.

XI.  
SIÈCLE.

& le 24 Août  
int-Siège en-  
dans le mois

VIII.

auparavant  
re, Comte  
du Siège  
l'an 1012.  
let de l'an  
douze ans

IX.

in avant  
& Sénar-  
ce d'ar-  
III, son  
au mois  
reculent  
de l'an-  
vers la  
environ

X.

nment

XI.

## CXLVII. CLÉMENT II.

SIÈCLE.

Clément II, appelé auparavant Suidger, Saxon de naissance, Evêque de Bamberg, fut élu d'un commun consentement pour remplir le Saint-Siège & intronisé le jour de Noël 1046. Il mourut le 9 Octobre de l'année suivante, n'ayant tenu le Saint-Siège que neuf mois & demi.

## CXLVIII. DAMASE II.

Damase II, appelé auparavant Poppon, Evêque de Brixen, choisi par l'Empereur, pour succéder à Clément II, fut reçu à Rome avec honneur, mais il ne tint le Saint-Siège que vingt-trois jours, & mourut à Palestrine le 8 Août 1048.

## CXLIX. S. LÉON IX.

Léon IX, appelé auparavant Brunon, étoit Evêque de Toul depuis vingt-deux ans lorsqu'il fut élu Pape sur la fin de l'an 1048. Ce Pape avoit un grand zèle pour l'honneur de l'Eglise & la réforme des abus. Il tint plusieurs Conciles en Italie, en Allemagne & en France où il fit trois voyages pendant son ponti-

ficat.  
le 19  
sa m  
cinq

V  
hard  
canc  
Con  
Mar  
suiva  
Juill  
Siège

Ét  
fon  
de ba  
S. C  
Cass  
fente  
lend  
1058  
huit

N  
né d

ficat. Il mourut saintement l'an 1054 le 19 Avril, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il avoit tenu le Saint-Siège cinq ans deux mois & quelques jours.

XI.

SIÈCLE.

CL. VICTOR II.

Victor II, appelé auparavant Géberhard, remplaça Léon IX après une vacance d'un an. Son élection se fit au Concile de Mayence tenu au mois de Mars 1055. Il fut intronisé le 13 Avril suivant. Il mourut en Toscane le 18 Juillet 1057, après avoir tenu le Saint-Siège deux ans & trois mois & demi.

CLI. ÉTIENNE IX.

Étienne IX, appelé Frédéric avant son exaltation, fils de Gothelon, Duc de basse Lorraine, Cardinal du titre de S. Chryfogone, & Abbé du Mont-Cassin, fut élu Pape d'un commun consentement le 2 Août 1057 & sacré le lendemain. Il mourut à Florence en 1058, n'ayant tenu le Saint-Siège que huit mois.

CLII. NICOLAS II.

Nicolas II, dont le nom étoit Gérard, né dans le Royaume de Bourgogne,

**XI.** Evêque de Florence, fut élu à Sienne dans un Concile le 28 Décembre 1058, & couronné à Rome le 18 Janvier suivant. C'est le premier Pape dont l'Histoire marque le couronnement. La cérémonie se fit en mettant sur la tête du Pontife une Couronne formée de deux cercles. Nicolas II mourut à Florence au mois de Juillet de l'an 1061, après avoir tenu le Saint-Siège deux ans & près de sept mois.

### CLIII. ALEXANDRE II.

Alexandre II, appelé Anselme de Badage, Milanois, Evêque de Lucques, fut couronné Pape le 30 Septembre 1061. On lui opposa Cadalous, Evêque de Parme, sous le nom d'Honorius. Cet Antipape fut condamné l'année suivante, au Concile d'Osbor, par tous les Evêques d'Allemagne & d'Italie. Alexandre II mourut au mois d'Avril 1073, après avoir tenu le Saint-Siège onze ans & près de sept mois.

### CLIV. GRÉGOIRE VII.

Grégoire VII, successeur d'Alexandre II, appelé Hildebrand, avant son élection, étoit Archidiacre de l'Eglise Ro-

maine,  
pour ré  
1073.  
avant d  
de l'Em  
furent l  
avec ce  
démêlés  
troubles  
Pape m  
tenu le  
mois; il  
nom de  
exclusive

CI

Victor  
dier, de  
Prêtre C  
& l'un d  
désignés  
der, fut  
le 24 M  
mois de  
n'ayant t  
mois & 1

CL

Urbain



maine, lorsqu'il fut choisi, malgré lui, pour remplir le Saint-Siège le 22 Avril 1073. Il ne voulut pas être ordonné avant d'avoir obtenu le consentement de l'Empereur Henri IV. On fait quels furent les vifs & longs démêlés qu'il eut avec ce Prince au sujet des investitures; démêlés qui causèrent les plus grands troubles dans l'Eglise & dans l'Etat. Ce Pape mourut le 25 Mai 1085. Il avoit tenu le Saint-Siège douze ans & un mois; il est le premier qui ait réservé le nom de Pape aux Pontifes de Rome, exclusivement à tous les autres Evêques.

**XI.**  
S I È C L E .

CLV. VICTOR III.

Victor III, appelé auparavant Didier, de la maison des Ducs de Capoue, Prêtre Cardinal, Abbé du Mont-Cassin, & l'un des trois que Grégoire VII avoit désignés comme capables de lui succéder, fut élu après une vacance d'un an le 24 Mai de l'an 1086. Il mourut au mois de Septembre de l'année suivante, n'ayant tenu le Saint-Siège que quatre mois & sept jours.

CLVI. URBAIN II.

Urbain II, appelé Othon ou Oddon

**XI.** avant d'être élu Pape, étoit Evêque d'Ostie & l'un des trois sujets désignés par Grégoire VII. Il fut placé sur le Saint-Siège le 12 Mars 1088. On fait que la première Croisade fut publiée par ce Pape dans un Concile qu'il tint à Clermont l'an 1095. Urbain mourut à Rome en 1099, après un pontificat de onze ans quatre mois & quelques jours.

*Nota.* Le successeur d'Urbain II fut Pascal II, élu Pape en 1099, & mort au mois de Janvier 1118. Nous commencerons la Chronologie des Papes du douzième siècle par l'Article de ce Pontife.



C  
DES  
I  
O M  
L X  
L X  
L  
L X X  
J E A N I I  
la Propo  
seur au  
l'année d  
Nicola  
fut le suc  
Élie II  
mona sur  
Théod  
cesseur d  
qu'il mou  
Tome

---



---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
D'ANTIOCHE.

---

ONZIÈME SIÈCLE.

LXXXIV. JEAN III.

LXXXV. NICOLAS II.

LXXXVI. ÉLIE II.

LXXXVII. THÉODORE III  
ou GEORGE.

**J**EAN III, Moine de l'Isle d'Oxia dans la Propontide, fut donné pour successeur au Patriarche Agapius. On ignore l'année de sa mort.

Nicolas II, dont on ne fait que le nom, fut le successeur de Jean III.

Élie II, aussi peu connu que Nicolas, monta sur le Siège d'Antioche après lui.

Théodore ou George devint le successeur d'Élie. Les Bollandistes croyent qu'il mourut en 1051.

*Tome IV.*

B b

---



---

 XI.

S I È C L E.

## LXXXVIII. BASILE II.

Basile II succéda au Patriarche Théodore III, il mourut l'an 1052.

## LXXXIX. PIERRE III.

Pierre III, homme docte & éloquent, successeur de Basile, monta sur le Siège d'Antioche vers l'an 1052. L'an 1054, Michel Cérulaire ayant écrit à Pierre pour l'engager dans son schisme, celui-ci dans sa réponse lui témoigna son amour pour la paix, sans néanmoins approuver tous les usages des Latins. L'année de sa mort est incertaine. (*Bolland.*)

## XC. THÉODOSE III.

Théodose ou Théodore, fut substitué au Patriarche Pierre. On ignore la durée de son gouvernement.

## XCI. ÉMILIEN.

Émilien occupoit le Siège d'Antioche sous l'Empire de Michel Parapinace. Les Bollandistes mettent sa mort vers la fin de 1089.

## XCH. NICÉPHORE LE MAURE.

Nicéphore le Maure fut substitué par

l'Em  
che B  
de fa

Je  
tioche  
cette  
Grecs  
nomm  
que le  
donner  
d'Antio  
mais no  
Patri

Bern  
phiné,  
1100, d  
sur le Si  
été Chap  
du Pape  
1135, c  
son Patri

l'Empereur Alexis Comnène, au Patriar-  
che Émilien. On n'est pas assuré du tems  
de sa mort.

XI.

S I È C L E .

XCIII. JEAN IV.

Jean IV étoit assis sur le Siège d'An-  
tioche, lorsque les Croisés assiégèrent  
cette Ville, c'est-à-dire l'an 1098. Les  
Grecs, après sa mort, continuèrent de  
nommer des Patriarches qui n'en eurent  
que le titre. Nous nous dispenserons d'en  
donner la suite. Les Patriarches Latins  
d'Antioche sont les seuls qui vont défor-  
mais nous occuper.

*Patriarches Latins d'Antioche.*

BERNARD,

*Premier Patriarche Latin.*

Bernard, natif de Valence en Dau-  
phiné, fut transféré vers le mois de Juin  
1100, de l'Évêché d'Arshasium en Syrie,  
sur le Siège d'Antioche. Il avoit d'abord  
été Chapelain de l'Évêque du Puy, Légat  
du Pape à la Croisade. Il mourut l'an  
1135, dans la trente-sixième année de  
son Patriarchat.



B b ij

XI.

SIÈCLE.

---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
D'ALEXANDRIE.

---

ONZIÈME SIÈCLE.

LXVIII. GEORGE  
ou THÉOPHILE, *Melquite.*

GEORGE fut le successeur d'Arsène parmi les Melquites, suivant les Catalogues envoyés du Kaire au P. le Quien. Ce Savant croit que George est le même que Théophile, choisi l'an 1019, par l'Empereur Basile, pour arbitre d'un différend qui étoit entre lui & Sergius, Patriarche de Constantinople. On ignore le tems de sa mort.

LXIX. LÉONCE.

LXX. JEAN, *Melquite.*

Léonce est marqué à la fuite du Patriarche Melquite George, dans les Catalogues dont nous avons parlé; & après lui vint Jean qui n'est pas mieux connu.

L  
Sal  
Patria  
tout c

LXX

Th  
Catalo  
qui fa  
nom  
de sa

LXX

Cyr  
après  
gue. I  
dans l  
indice  
ment,

LXXI. SABAS, *Melquite.*

XI.

Sabas fut donné pour successeur au SIÈCLE. Patriarche Jean, par les Melquites. C'est tout ce qu'on en fait.

LXXII. THÉODOSE, *Melquite.*

Théodose vient après Sabas dans le Catalogue des Patriarches Melquites, qui sert de guide au P. le Quien. Le nom de ce Prélat est tout ce qui reste de sa mémoire.

LXXIII. CYRILLE II, *Melquite.*

Cyrille II est placé immédiatement après Théodose dans le même Catalogue. Il étoit savant, & sur-tout versé dans la Médecine. Mais on n'a aucun indice pour marquer ni le commencement, ni la fin de son Patriarchat.



XI.

SIÈCLE.

---



---

**CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
DE JÉRUSALEM.**

---

ONZIÈME SIÈCLE.

LXXXI. THÉOPHILE.

**T**HÉOPHILE succéda immédiatement au Patriarche Jérémie. On ne fait pas exactement la durée de son Patriarchat.

LXXXII. ARSÈNE.

Arsène monta sur le Siège de Jérusalem après Théophile, l'an 1010. Il mourut au plutôt l'an 1023.

LXXXIII. JOURDAIN.

Jourdain, successeur du Patriarche Arsène, n'est connu que par le témoignage de Raoul Glabert, Auteur contemporain. On ne trouve nulle part combien de tems il a siégé.

LXXXIV. NICÉPHORE.

Nicéphore, que quelques-uns mettent

imméd  
parler  
selon C  
réconst  
rusalem  
de son  
ard l'

LX

L'an  
Fontain  
cesseur  
poit le  
sa mor

LXX

Euth  
vant le  
de cite

LX

Sim  
imméd  
fur le S  
L'an 10  
Croifés  
Musul  
Chypre  
ie tem



immédiatement après Théophile, sans parler d'Arsène ni de Jourdain, acheva, selon Guillaume de Tyr, l'an 1048, la reconstruction de la grande Eglise de Jérusalem. C'est la seule époque connue de son Patriarchat. Il mourut au plus tard l'an 1059.

XI.  
SIÈCLE.

LXXXV. SOPHRONE II.

L'an 1059, suivant Albéric de Trois-Fontaines, Sophrône II, qu'il fait successeur immédiat de Nicéphore, occupoit le Siège de Jérusalem. L'année de sa mort est incertaine.

LXXXVI. EUTHYMIUS.

Euthymius succéda à Sophrône, suivant le même Historien que nous venons de citer. Il mourut avant l'an 1094.

LXXXVII. SIMÉON II.

Siméon II, qu'Albéric fait succéder immédiatement à Euthymius, étoit assis sur le Siège de Jérusalem dès l'an 1094. L'an 1098, à la nouvelle de l'arrivée des Croisés, intimidé par les menaces des Musulmans, il se retira dans l'Isle de Chypre où il mourut l'an 1099, dans le tems de la prise de Jérusalem.

---

 XI. *Patriarches Latins de Jérusalem.*

S I È C L E.

 ARNOUL,  
*Premier Patriarche Latin.*

L'an 1099, les Croisés, après avoir élu Godefroi de Bouillon, Roi de Jérusalem, pensèrent à faire un Patriarche Latin. L'Evêque de Martorane & son parti firent tomber le choix sur Arnoul de Rohas, Chapelain du Duc de Normandie, qui fut proclamé le jour de S. Pierre-aux-Liens, 1 Août. Le défaut de sa naissance joint à la conduite licencieuse qu'il avoit tenue pendant le voyage de la Croisade, aliéna de lui tous les esprits. On le déposa la même année après la Fête de Noël.

## II. DAYMBERT.

Daymbert, Evêque de Pise & Légat du Saint-Siège pour la Croisade, fut mis sur le Siège de Jérusalem après la déposition d'Arnoul, par le conseil d'Arnoul même. Son élection est de la fin de l'an 1099. Il se retira l'an 1103 auprès de Boémond, Prince d'Antioche. Il mourut à Messine le 16 Juin de l'an 1107.

DE

D

 Eus  
 Palais  
 Patria  
 Siège  
 mouru  
 1025.

 Ale  
 Stude  
 mouru

L

Mic

---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
DE CONSTANTINOPLÉ.

---

## ONZIÈME SIÈCLE.

## LXXV. EUSTATHE II.

**E**USTATHE II, Chef des Prêtres du Palais, fut donné pour successeur au Patriarche Sergius en 1019. Il tint le Siège environ cinq ans & demi, & mourut au mois de Décembre de l'an 1025.

## LXXVI. ALEXIS.

Alexis, Supérieur du Monastère de Stude, succéda à Eustathe l'an 1025. Il mourut l'an 1043.

LXXVII. MICHEL I,  
*dit CÉRULAIRE.*

Michel, surnommé Cérulaire, fut

— placé sur le Siège de Constantinople en  
 XI. 1043. L'an 1053, il se déclara contre  
 S I È C I E. l'Eglise Romaine, par une Lettre écrite  
 en son nom & au nom de Léon, Ar-  
 chevêque d'Acride en Bulgarie. L'an  
 1054, ayant été excommunié par trois  
 Légats de Léon IX, pour avoir persisté  
 obstinément dans son erreur, il usa de  
 représailles, & entraîna dans son parti  
 le Clergé & le peuple. Telle est l'ori-  
 gine du schisme déplorable qui sépare  
 encore de nos jours l'Eglise Grecque  
 de l'Eglise Latine. L'an 1059, l'Em-  
 pereur Isaac Comnène le relègue dans  
 l'Isle de Proconèse. On ignore l'année  
 de sa mort.

LXXVIII. CONSTANTIN III,  
*surnommé LICHUDES.*

Constantin III, surnommé Lichudes,  
 fut élu dans le mois de Juillet 1059,  
 pour succéder au Patriarche Michel.  
 C'étoit un homme savant & très-versé  
 dans les affaires. Il mourut sur la fin de  
 l'an 1063, après avoir tenu le Siège  
 quatre ans & demi.

LXXIX. JEAN VIII,

*surnommé XIPHILIN.*

XI.  
SIÈCLE.

Jean VIII, surnommé Xiphilin, homme sage, savant & exercé dans la vie monastique, fut élu, malgré lui, vers le 2 Janvier 1064, pour remplir le Siège de Constantinople. Il l'occupé onze ans & sept mois, & mourut le 2 Août 1075.

LXXX. COSME I.

Cosme I, Moine de Jérusalem, succéda au Patriarche Xiphilin l'an 1075. Il abdiqua l'an 1081 & retourna dans sa solitude.

LXXXI. EUSTRATE,

*dit GARIDAS.*

Eustrate, surnommé Garidas, fut placé sur le Siège de Constantinople l'an 1081. Il fut chassé par l'Empereur Alexis Comnène, pour raison d'incapacité, vers le milieu de l'an 1084.

LXXXII. NICOLAS III,

*dit LE GRAMMAIRIEN.*

Nicolas III, surnommé le Grammai-

588 SIÈCLES CHRÉTIENS.

XI. 1084, fut substitué vers le mois d'Août  
SIÈCLE. l'an 1111. au Patriarche Eustrate. Il mourut

*Fin du quatrième Volume.*

m  
di  
de  
qu  
Re  
ju  
ai  
tu  
I  
né  
I ;

ENS.  
is d'Août  
Il mourut

meurt en  
GUIL  
dit le Ro  
de Guilla  
quérant  
Roi d'An  
justice de  
ainé, l'a  
tué à la c  
1100, d  
née de  
13e. de

II, fils  
tiffas II  
cède à s  
cle Con  
1093. Il  
à la cha  
1100.

EMPEREURS D'ORIENT.	CALIFES de Bagdad.	ROIS de Jérusalem.	EMPEREURS d'Occident.	ROIS de France.	ROIS d'Angleterre.	ROIS d'Ecosse.
<p><b>BASILE &amp; CONSTANTIN</b> étoient encore sur le Trône d'Orient au commencement de ce siècle. Le premier mourut l'an 1025, le second l'an 1028.</p> <p><b>ROMAIN III</b>, dit Argyre, succéda en 1028 à Constantin. Zoë son épouse le fit étouffer dans le bain le 11 Avril 1034.</p> <p><b>MICHEL IV</b>, dit Paphlagonien, est reconnu Empereur &amp; couronné le 11 Avril 1034. Il abdiqua en 1041, &amp; se retira dans un Monastère, où il mourut dans l'état de Molne le 10 Décembre de la même année.</p> <p><b>MICHEL V</b>, dit Calafate, succéda par la faveur de Zoë, qui l'avoit adopté pour son fils, à Michel Paphlagonien son oncle, &amp; fut couronné le 14 Décemb. 1041. Ayant relégué Zoë dans l'Isle du Prince, le peuple irrité de cette ingratitude, proclama Impératrice Théodora. Michel est contraint de se retirer dans le Monastère de Stude avec son oncle. En ayant été tirés de force le 21 Avril 1042, on leur creve les yeux &amp; on les envoie en exil. Michel avoit régné cinq mois &amp; cinq jours.</p> <p><b>ZOË &amp; THEODORA</b> règnent ensemble l'espace de deux mois. Le peuple qui leur avoit d'abord obéi avec joie par respect pour le sang de Basile, s'étant dégoûté du gouvernement des deux sœurs, presse Zoë de se remarier; ce qu'elle fait, quoiqu'agée de 63 ans.</p> <p><b>CONSTANTIN IX</b>, dit Monomaque, épouse l'Impératrice Zoë le 11 Juin 1042, &amp; reçoit le lendemain la Couronne Impériale. Il meurt en 1054.</p> <p><b>THEODORA</b> est reconnue Impératrice après la mort de Constantin Monomaque. Elle meurt âgée de 76 ans, en 1056, après dix-neuf mois de règne.</p> <p><b>MICHEL V</b>, dit Stratiotique, succéda à Théodora le 22 Août 1056, par le choix de cette Impératrice. Il est obligé de céder à Isaac Comnène la dignité impériale le 31 Août 1057.</p> <p><b>ISAAC COMNÈNE</b> est proclamé Auguste par les troupes qu'il commandoit en Asie, le 8 Juin 1057, reconnu à Constantinople le 31 Août par Michel qui lui cède l'Empire, &amp; couronné le 1 Sept. de la même année. Il abdique l'Empire l'an 1059, en faveur de Constantin Ducas. Il se rend ensuite au Monastère de Stude, où il meurt au bout de 2 ans dans l'état religieux.</p> <p><b>CONSTANTIN X</b>, dit Ducas, est couronné Empereur le 25 Déc. 1059. Il meurt au mois de Mai 1067, après 7 ans &amp; 5 mois de règne.</p> <p><b>EUDOCIE</b>, après la mort de l'Empereur Ducas, son époux, prend en main les rênes de l'Empire avec ses trois fils, Michel, Andronic &amp; Constantin. Mais au bout de sept mois, elle épouse Romain Diogène, qu'elle fait déclarer Empereur. Romain meurt en 1071, dans l'Isle du Prince, où on l'avoit confiné.</p> <p><b>MICHEL VII</b>, fils de Constantin Ducas &amp; d'Eudocie, surnommé Parapinace, succéda à Romain en 1071. L'an 1078, le peuple de Constantinople l'oblige de descendre du Trône. Michel se retire au Monastère de Stude. Il avoit régné six ans &amp; environ six mois.</p> <p><b>NICEPHORE BOTONATE &amp; NICEPHORE BRYENNE</b> sont déclarés tous deux Empereurs l'an 1077. Botonate, appuyé des Turcs, marche à Constantinople, où il fait son entrée le 25 Mars 1078. Il y est couronné le 3 Avril suivant. Délivré de Bryenne son concurrent, par Alexis Comnène, il est forcé de céder l'Empire à celui-ci l'an 1081, &amp; de s'enfuir dans un Monastère où il meurt peu de tems après.</p> <p><b>ALEXIS I</b>, dit Comnène, proclamé Empereur au mois de Mars 1081, est couronné le 1 Avril suivant. Il meurt en 1118, après un règne de 37 ans. 4 mois &amp; demi.</p>	<p><b>KAIEMBAMRILLAH</b>, succéda à Kader son père, l'an 1031. Il est déposé &amp; pressé qu'aussi-rôt rétabli. Il termine ses jours l'an 1075.</p> <p><b>MOCTADI RAMBILLAH</b>, fils de Mohamed, &amp; petit-fils de Kaiem, succéda à son aïeul l'an 1075. Il meurt l'an 1094.</p> <p><b>MOSTADHER</b>, fils du Califé Moctadil, fut placé sur le Trône après son père. Il meurt l'an 1118.</p>	<p>Le Royaume de Jérusalem a commencé par la conquête de cette Ville, qui fut le bur &amp; le fruit de la première Croisade. La Ville fut prise le 15 Juillet de l'an 1099, &amp; <b>GODEFROI DE BOUILLON</b> fut élu dans une Assemblée de Seigneurs Croisés, pour Souverain de ce nouveau Royaume. Ce Prince mourut en 1100, &amp; eut pour successeur <b>BOUDOIN I</b>, Comte d'Edesse, son frère, qui mourut en 1118, la dix-huitième année de son règne.</p>	<p><b>HENRI II</b>, Duc de Bavière, fils du Duc Henri le Jeune, &amp; arrière-petit-fils de Henri l'Oiseleur, élu Roi de Germanie le 6 Juin 1002, est couronné Empereur à Rome par le Pape Benoît VIII le 24 Fevrier 1014. Il meurt l'an 1024, après avoir régné 23 ans un mois &amp; huit jours.</p> <p><b>CONRAD II</b>, fils de Henri, Duc de Franconie, est élu Roi de Germanie par les Etats tenus entre Worms &amp; Mayence, &amp; sacré le 8 Sept. 1024 à Aix-la-Chapelle. Il est couronné Empereur avec la Reine sa femme, par le Pape Jean XIX, le jour de Pâques 1027. L'an 1039, il meurt subitement à Utrecht le 4 Juin.)</p> <p><b>HENRI III</b>, fils de l'Empereur Conrad, élu Roi de Germanie en 1026, &amp; couronné à Aix-la-Chapelle en 1028, succéda à son père l'an 1039. Il est couronné Empereur en 1046; meurt en 1056.</p> <p><b>HENRI IV</b>, fils de Henri III, né le 12 Novemb. 1050, élu Roi de Germanie en 1053, succéda, en 1056, à son père, sous la tutelle de sa mère. Il reçoit la Couronne impériale de l'Antipape Clément III, l'an 1084. Il est détroné par Henri son fils en 1105, &amp; meurt à Liège où il s'étoit réfugié en 1106.</p>	<p><b>HENRI I</b>, fils de Robert, sacré à Reims le 4 Mai 1027, du vivant de son père; lui succéda le 20 Juill. 1031. Il meurt à Vitri en Brie, le 19 Août de l'an 1060.</p> <p><b>PHILIPPE I</b>, âgé de huit ans, succéda, l'an 1060, au Roi Henri son père, qui avoit fait sacrer le 23 Mai de l'année précédente à Reims. Il meurt à Meulan le 3 Août 1108, après un règne de 48 ans.</p>	<p><b>SUENON</b>, Roi de Danemarck, est proclamé Roi d'Angleterre à Londres, &amp; meurt l'an 1015.</p> <p><b>ETHELRED II</b> est rétabli en 1015. Il meurt l'année suivante, âgé de 60 ans, après environ 38 ans de règne.</p> <p><b>EDMOND II</b>, fils d'Ethelred, est proclamé Roi dans Londres, après la mort de son père, l'an 1016. Il est assassiné en 1017.</p> <p><b>CANUT I</b>, dit le Grand, fils de Suénon, qui avoit été proclamé Roi d'Angleterre par les Danois, après la mort de son père, &amp; qui par un traité avec Edmond II, se possédoit que la moitié du Royaume, s'empare de l'autre après la mort d'Edmond, au préjudice de ses deux fils. Il meurt l'an 1036 ou 1037.</p> <p><b>HARALD I</b> succéda à Canut l'an 1036 ou 37. Il meurt l'an 1039 ou 40.</p> <p><b>CANUT II</b> ou <b>HARDI CANUT</b>, succéda à Haral, son frère, en 1040. Il meurt subitement en 1042.</p> <p><b>EDOUARD III</b>, dit le Confesseur, fils d'Ethelred II, est proclamé Roi en 1042, par le crédit du Comte Godwin. Edouard meurt le 5 Janvier 1066.</p> <p><b>GUILLAUME I</b>, Duc de Normandie, appelé au Trône d'Angleterre par le testament d'Edouard III, en fit la conquête l'an 1066. Il meurt en 1087.</p> <p><b>GUILLAUME II</b>, dit le Roux, fils puîné de Guillaume le Conquérant, est reconnu Roi d'Angleterre au préjudice de Robert, son aîné, l'an 1087. Il est tué à la chasse le 2 Août 1100, dans la 44e. année de son âge, &amp; la 13e. de son règne.</p>	<p><b>MALCOLM II</b> cède à Grimus, 1003. Il meurt finé en 1033, la trentième année de son règne.</p> <p><b>DUNCAN I</b>, fils de Malcolm, reconnu pour son aïeul en 1033, meurt assassiné en 1040, dans la dixième année de son règne.</p> <p><b>MACBETH</b>, tricier de Duncan, ce la Nation par la présence de ses pes, à le recon pour son Souv l'an 1057, Malco fils de Duncan, entré en Ecosse des troupes, Mac prend la fulte cache. Il avoit la Coutonne per dix-sept ans.</p> <p><b>MALCOLM II</b> proclamé Rolau après la retraite d'Utrecht. Mal meurt en 1093.</p> <p><b>DONALD V</b>, frère de Malco s'empare du Trô préjudice de ses veux. Il est for se retirer dans les Hébrides, après mois de règne.</p> <p><b>DUNCAN II</b> m sur le Trône apr traite de Dor Celui-ci le fait a ner en 1095.</p> <p><b>DONALD rem</b> sur le Trône en Il est détroné &amp; mis en prison. Il meurt peu de t après.</p> <p><b>EDGARD</b>, fils Malcol III, recvte le Royaume son père, après fait arrêter Don Il meurt en 110 après 9 ans &amp; 3 de règne.</p>



ROIS <i>Angleterre.</i>	ROIS <i>d'Ecosse.</i>	ROIS <i>d'Espagne.</i>	ROIS <i>de Danemarck.</i>	ROIS <i>de Suède.</i>	ROIS <i>de Pologne.</i>	ROIS <i>de Bohême.</i>	ROIS <i>de Hongrie.</i>	PRINCES <i>de Russie.</i>
<p>EDMOND I, Roi de Danemark, est proclamé Roi d'Angleterre à Londres, le 15 Juin 1066. Il meurt en 1067. Son fils, EDMOND II, lui succède. Il meurt en 1105. Son fils, EDMOND III, lui succède. Il meurt en 1155. Son fils, EDMOND IV, lui succède. Il meurt en 1215. Son fils, EDMOND V, lui succède. Il meurt en 1272. Son fils, EDMOND VI, lui succède. Il meurt en 1312. Son fils, EDMOND VII, lui succède. Il meurt en 1350. Son fils, EDMOND VIII, lui succède. Il meurt en 1399. Son fils, EDMOND IX, lui succède. Il meurt en 1435. Son fils, EDMOND X, lui succède. Il meurt en 1492. Son fils, EDMOND XI, lui succède. Il meurt en 1509. Son fils, EDMOND XII, lui succède. Il meurt en 1554. Son fils, EDMOND XIII, lui succède. Il meurt en 1603. Son fils, EDMOND XIV, lui succède. Il meurt en 1649. Son fils, EDMOND XV, lui succède. Il meurt en 1702. Son fils, EDMOND XVI, lui succède. Il meurt en 1752. Son fils, EDMOND XVII, lui succède. Il meurt en 1801. Son fils, EDMOND XVIII, lui succède. Il meurt en 1850. Son fils, EDMOND XIX, lui succède. Il meurt en 1899. Son fils, EDMOND XX, lui succède. Il meurt en 1948. Son fils, EDMOND XXI, lui succède. Il meurt en 1997.</p>	<p>MALCOLM II succède à Grîmus, l'an 1003. Il meurt assassiné en 1033, dans la trentième année de son règne. DUNCAN, petit-fils de Malcolm, est reconnu pour son successeur en 1033. Il meurt assassiné en 1040, dans la septième année de son règne. MACBETH, meurtrier de Duncan, force la Nation par la présence de ses troupes, à le reconnoître pour son Souverain. L'an 1057, Malcolm, fils de Duncan, étant entré en Ecosse avec des troupes, Macbeth prend la fuite &amp; se cache. Il avoit porté la Couronne pendant dix-sept ans. MALCOLM III est proclamé Roi aussi-tôt après la retraite de l'usurpateur. Malcolm meurt en 1093. DONALD VII, frère de Malcolm, s'empare du Trône au préjudice de ses neveux. Il est forcé de se retirer dans les îles Hébrides, après six mois de règne. DUNCAN II monte sur le Trône après la retraite de Donald. Celui-ci le fait assassiner en 1095. DONALD remonte sur le Trône en 1095. Il est détrôné en 1098, &amp; mis en prison, où il meurt peu de tems après. EDGARD, fils de Malcolm III, recouvre le Royaume de son père, après avoir fait arrêter Donald. Il meurt en 1107, après 9 ans &amp; 3 mois de règne.</p>	<p>BERMUDE III, fils d'Alphonse V, est placé sur le Trône après la mort de son père, l'an 1027. Il est tué dans une bataille en 1037. FERDINAND I, second fils de Sanche III, Roi de Navarre, est couronné Roi de Castille &amp; de Léon l'an 1037. Il meurt en 1065, après un règne de 28 ans. ALPHONSE VI, second fils de Ferdinand I, lui succède l'an 1065. Il est détrôné par Sanche son frère, en 1070. Après la mort de celui-ci, arrivée en 1072, Alphonse remonte sur le trône. Il meurt en 1109, après un règne de 44 ans.</p>	<p>CANUT II, dit le Grand, successeur de Suénon I, son père, en Angleterre, s'empare du Danemarck sur Harald son frère, l'an 1015. Il fait la conquête de la Norwège en 1028 ; &amp; meurt en 1036. CANUT III est reconnu Roi de Danemarck après la mort de son père, en 1036. Il meurt en 1042. MAGNUS, dit le Bon, fils d'Olaf Roi de Norwège, devient le successeur de Canut au Royaume de Danemarck, en vertu d'un traité qu'ils avoient fait ensemble. Il meurt l'an 1048. SUENON II, fils du Comte Ulph, &amp; neveu de Canut le Grand, succède au Roi Magnus dans le Danemarck. Il mourut en 1074. HARALD IX, l'aîné des fils naturels de Suénon II, est élu dans une Diète pour lui succéder. Il meurt l'an 1080, dans la 6e. année de son règne. CANUT IV, 2e. fils naturel de Suénon II, est rappelé de Suède pour succéder à son frère. Il fut égorgé dans une Eglise, l'an 1086. Il est honoré comme Martyr. OLAUS IV, fils naturel du Roi Suénon II, est reconnu pour successeur de Canut IV, son frère. Il meurt en 1095, après 8 ans &amp; neuf mois de règne. ERIC III, fils naturel de Suénon II, monte sur le Trône en 1095. Il meurt l'an 1105, après dix ans de règne.</p>	<p>AMUND succède à Olaf II. Chassé de ses Etats, il se met à pirater. Il meurt en 1035. A M U N D SLEMME occupe le Trône de Suède après Amund. Il meurt en 1041. HAQUIN succède à Amund Slemme en 1041. Il meurt en 1054. STENCHIL succède à Haquin en 1054. Il meurt en 1060. INGO succède à Stenchil en 1060. Il meurt en 1064. HALSTAN, frère d'Ingo, monte sur le Trône de Suède en 1064. Il meurt en 1080. PHILIPPE succède à son père Halstain, en 1080. Il meurt en 1110.</p>	<p>MICISLAS II succède à son père Boleslas III, l'an 1025. Il meurt en 1034. CASIMIR I, fils de Micislas II, monte sur le Trône en 1041, après un interrègne de sept ans. Il meurt en 1058, après un règne de dix-huit ans. BOLESLAS II succède à Casimir I, son père, en 1058. Il tue à l'Autel Stanislas, Evêque de Cracovie, en 1079. Ce malheureux Prince, détesté de ses sujets &amp; agité par ses remords, prend la fuite en 1081, &amp; meurt en 1083. ULADISLASHERMANN succède au Roi Boleslas son frère, en 1081. Il meurt en 1102, après avoir régné vingt-un ans.</p>	<p>JAROMIR succède à Boleslas III, son frère, en 1002. Il est détrôné en 1012 par Udalric, son frère. Il meurt de mort violente en 1038. UDALRIC succède, en 1012, à Jaromir son frère. Il meurt en 1037, après avoir gouverné la Bohême vingt-cinq ans. BRÉTISLASHERMANN succède, l'an 1037, à son père Udalric, du consentement de Jaromir son oncle. Il mourut en 1055. SPITIGNÉE II, fils aîné de Brétislas, lui succède l'an 1055. Il meurt en 1061, à 31 ans. URADISLASHERMANN succède au Roi Boleslas son frère, en 1081. Il meurt en 1102, après avoir régné vingt-un ans.</p>	<p>PIERRE, surnommé l'Allemand, est élu pour succéder au Roi Saint Etienne en 1038. Il est déposé en 1041 ou 42. ABA ou OWON est substitué au Roi Pierre en 1041 ou 42. Il est chassé par l'Empereur Henri III en 1044. PIERRE remonte sur le Trône en 1044. Ayant été surpris à la chasse en 1047, on lui creve les yeux &amp; on le jette dans une prison, où il meurt la même année. ANDRÉ I est donné pour successeur au Roi Pierre, l'an 1047. Ayant violé la promesse qu'il avoit faite à son frère Bela, de lui laisser le Royaume, celui-ci lui déclare la guerre en 1061. André est pris en fuyant, après la perte d'une bataille, est renfermé, &amp; meurt de chagrin la même année. BELA I se fait couronner à la place de son frère en 1061. Son règne ne dure que trois ans. Il périt sous les ruines d'une maison, l'an 1063. SALOMON, fils du Roi André, est couronné une seconde fois, après la mort de Bela. Il est obligé, en 1074, d'abandonner le Trône à Géisa son rival. GEISA devenu Maître de la Hongrie par la retraite de Salomon, se fait couronner l'an 1074. Il meurt en 1077. LADISLASHERMANN, fils de Bela I, est élu malgré lui, pour succéder à Géisa, son frère, en 1077. Il meurt l'an 1095. COLOMAN, fils aîné de Géisa, succède à Ladislas son frère, l'an 1095. Il meurt l'an 1114.</p>	<p>SWIATOPALK se rend Maître des Etats de son père Wladimir en 1015. Défait dans une bataille par Jaroslaw, il va mourir dans le désert de Silésie en 1019. JAROSLAW recueille la succession ; il y ajoute celle de Mistilaw, le dernier de ses frères, mort en 1036, &amp; par-là se voit Maître de toute la Russie. Il meurt en 1055. ISIASLAW, WSEVOLOD, IGOR &amp; VFACZESLAW partagent les Etats de leur père en 1055. WSEVOLOD reste seul Maître de la Russie après la mort de son dernier frère, en 1078. Il meurt en 1093. MICHEL SWIATOPALK, fils d'Isiaslaw, succède en 1093 à Wsevolod, par le consentement de Wladimir, son cousin. Il meurt l'an 1114.</p>

---

---

D E

Conten

---

D

ART. I. J  
*me siècle*

ART. II.  
*Religio*

ART. III.

ART. IV.  
*aux Sa*

ART. V. J  
*Contrée*

ART. VI.  
*ières. a  
siècle,*

ART. VII.  
*reté,*

ART. VIII.  
*siècle,*

ART. IX.  
*pline,*

Chronolo

---

---



---

# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce quatrième Volume.

---

### DIXIÈME SIÈCLE.

ART. I. <i>T</i> ableau de l'Empire Grec au dixième siècle,	1
ART. II. <i>E</i> tat de l'Empire des Califes & de la Religion Musulmane,	18
ART. III. <i>T</i> ableau politique de l'Occident,	31
ART. IV. <i>E</i> tat de l'esprit humain par rapport aux Sciences, aux Lettres & aux Arts,	57
ART. V. <i>E</i> tat du Christianisme dans toutes les Contrées du Monde au dixième siècle,	73
ART. VI. <i>E</i> tat de l'Eglise de Rome & caractères de ses Pontifes pendant le dixième siècle,	110
ART. VII. <i>P</i> ersonnages illustres par leur sainteté,	136
ART. VIII. <i>E</i> crivains ecclésiastiques aux Xe. siècle,	160
ART. IX. <i>M</i> œurs générales. Usages. Discipline,	182
Chronologie des Conciles,	204
des Papes,	220
des Patriarches d'Antioche,	227

des Patriarches d'Alexandrie ,	219
des Patriarches de Jérusalem ,	231
des Patriarches de Constantinople ,	235
Synchronisme des Souverains ,	238

---

## ONZIÈME SIÈCLE.

ART. I. État de l'Empire Grec. Suite & caractère de ses Princes ,	239
ART. II. État de la Religion & de l'Empire des Musulmans en Orient ,	266
ART. III. État politique de l'Occident ,	280
ART. IV. État des Sciences & des Lettres en Orient & en Occident , pendant le onzième siècle ,	314
ART. V. État du Christianisme dans les diverses contrées du Monde , pendant le onzième siècle ,	336
ART. VI. Considérations sur l'Eglise de Rome , & sur le caractère de quelques-uns de ses Pontifes , pendant le onzième siècle ,	354
ART. VII. Schisme de Michel Cérulaire ,	379
ART. VIII. Première Croisade .	393
ART. IX. Hérésie de Bérenger. Son origine , ses progrès , sa condamnation & sa fin. Réflexions sur cet Hérésarque & sur les effets de sa doctrine ,	416
ART. X. Personnages illustres par leur sainteté ,	437
ART. XI. Ecrivains Ecclésiastiques ,	459
ART. XII. Mœurs générales. Usages. Discipline ,	487

andrie, 229  
 ufalem, 231  
 nstantinople,  
 235  
 238

L E.

Suite & ca-  
 239  
 de l'Empire  
 266  
 ident, 280  
 des Lettres  
 dant le on-  
 314  
 ans les di-  
 dant le on-  
 336  
 e de Rome,  
 de ses Pon-  
 354  
 aire, 379  
 393  
 origine,  
 & sa fin.  
 sur les  
 416  
 leur sain-  
 437  
 459  
 s. Disci-  
 487

<b>DES ARTICLES.</b>		<b>591</b>
Chronologie des Conciles,		513
_____ des Papes,		569
_____ des Patriarches d'Antioche,		577
_____ des Patriarches d'Alexandrie,		580
_____ des Patriarches de Jérusalem,		582
_____ des Patriarches de Constantinople,		585
Synchronisme des Souverains,		588

*Fin de la Table.*



